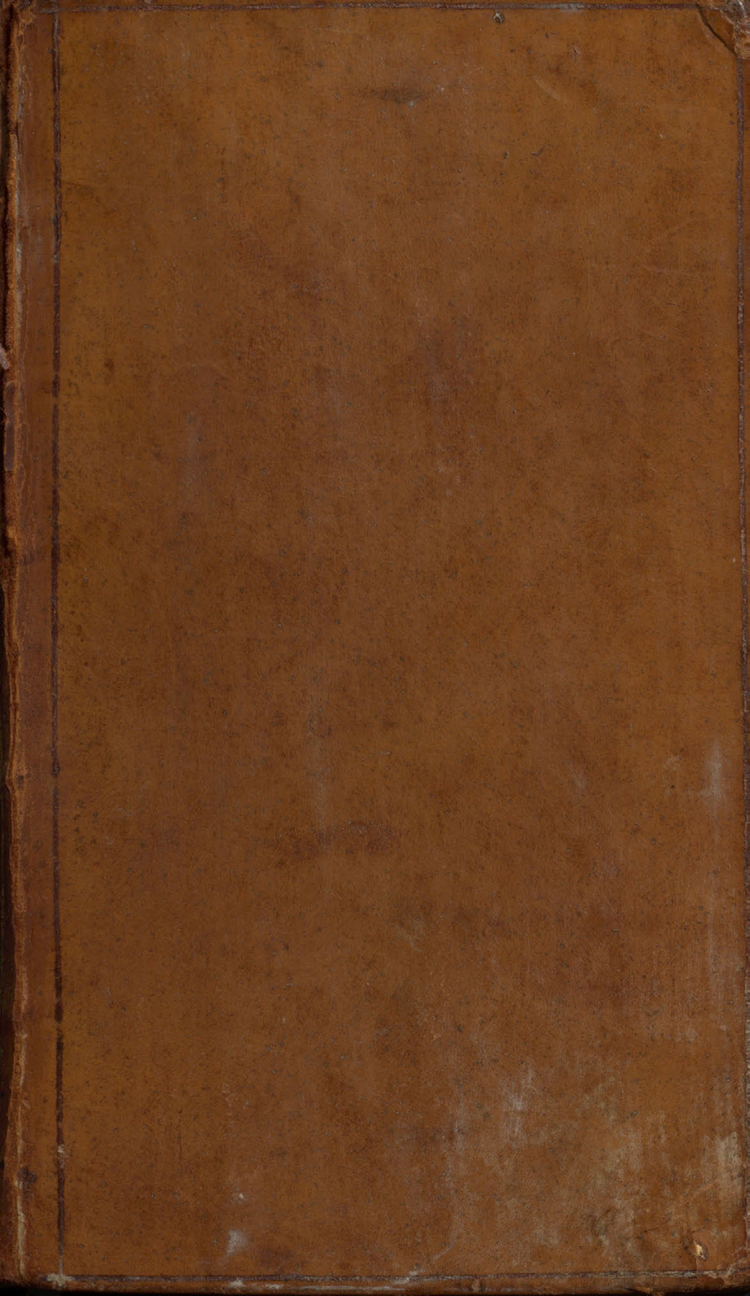
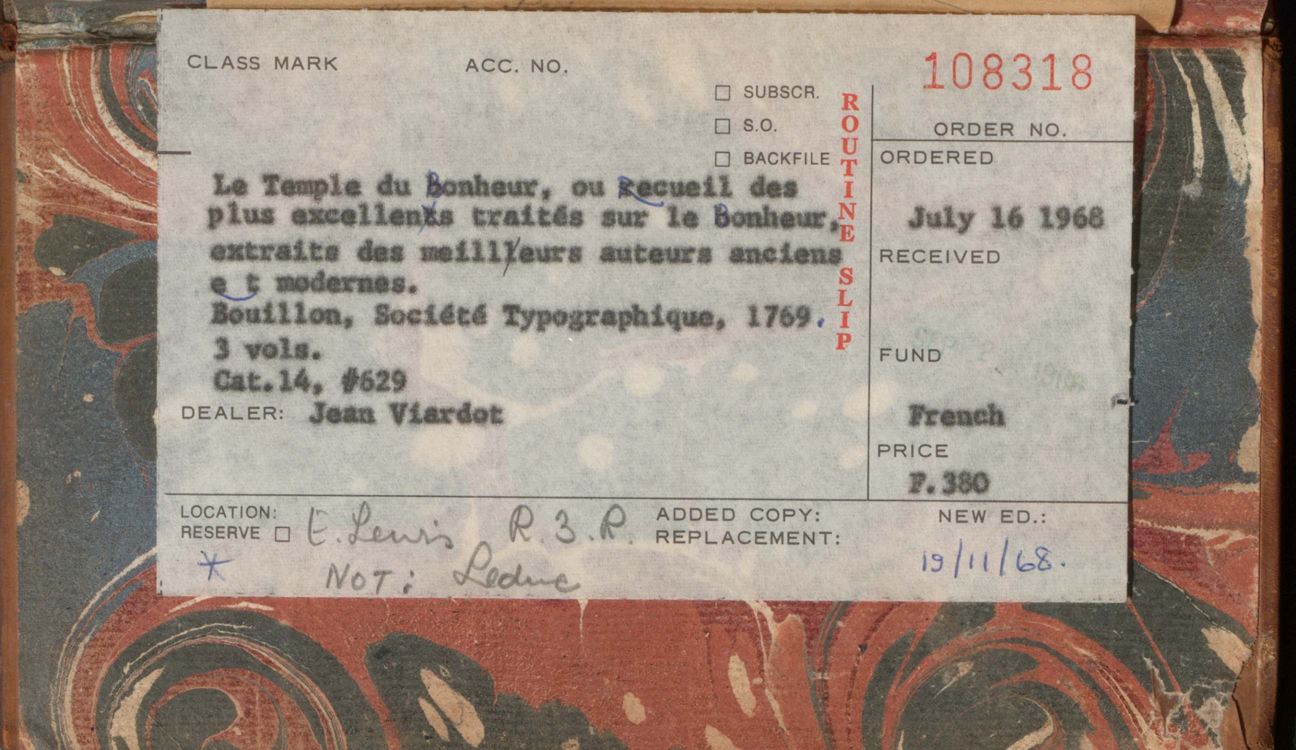




CLASS MARK

ACC. NO. 108318

☐ SUBSCR.
☐ S.O.
☐ BACKFILE

ROUTINE SLIP

Le Temple du Bonheur, ou Recueil des plus excellents traités sur le Bonheur, extraits des meilleurs auteurs anciens et modernes.
Bouillon, Société Typographique, 1769.
3 vols.
Cat.14, #629

DEALER: Jean Viardot

ORDER NO.

ORDERED
July 16 1968

RECEIVED

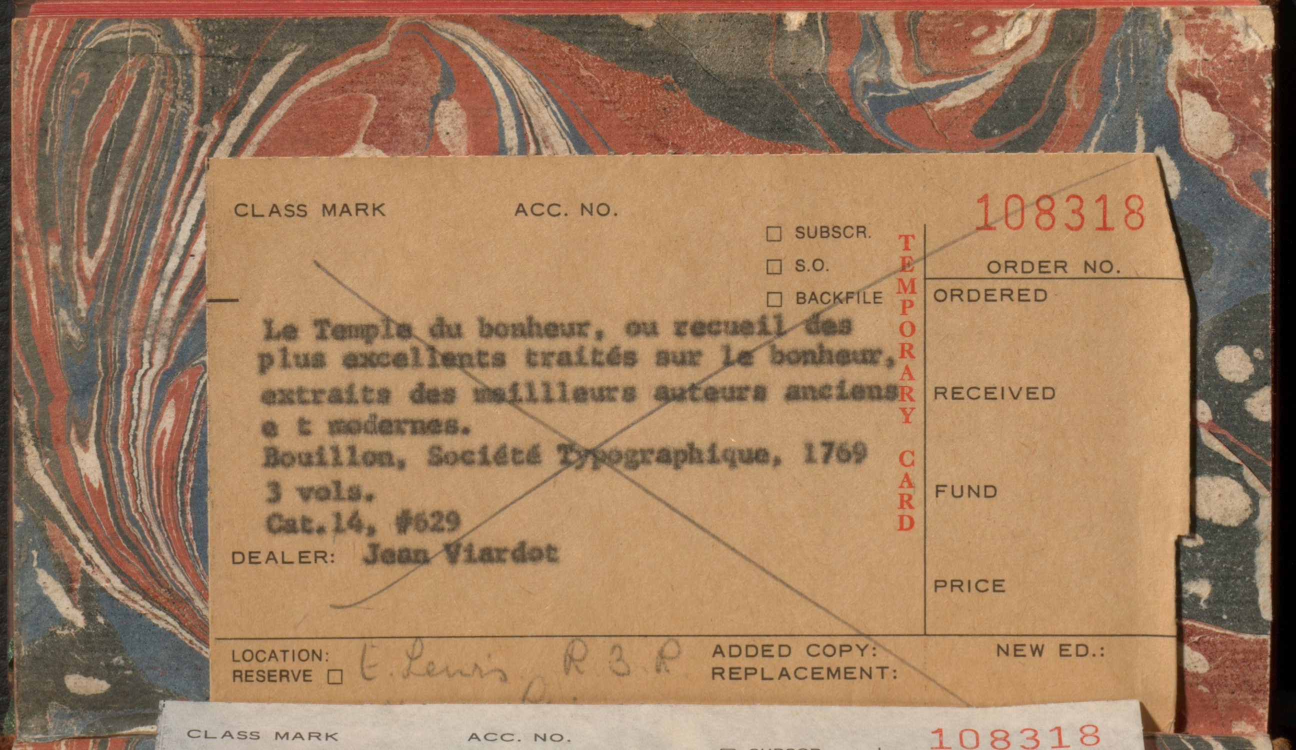
FUND
French

PRICE
F.380

LOCATION: E. Lewis R.3.R.
RESERVE ☐
*
NOT: Leduc

ADDED COPY:
REPLACEMENT:

NEW ED.:
19/11/68.



CLASS MARK ACC. NO.

108318

☐ SUBSCR.
☐ S.O.
☐ BACKFILE

TEMPORARY CARD

ORDER NO.

Le Temple du bonheur, ou recueil des plus excellents traités sur le bonheur, extraits des meillleurs auteurs anciens e t modernes.
Bouillon, Société Typographique, 1769
3 vols.
Cat. 14, #629

DEALER: Jean Viardot

ORDERED

RECEIVED

FUND

PRICE

LOCATION: E. Lewis R.3.R
RESERVE ☐

ADDED COPY:
REPLACEMENT:

NEW ED.:

CLASS MARK ACC. NO.

108318

M. Taylor 18

3 vl. 380 f.

LE TEMPLE
DU
BONHEUR.

TOME PREMIER.


Desprée

LE TEMPLE
DU
BONHEUR,
OU
RECUEIL
DES PLUS EXCELLENS TRAITÉS SUR LE BONHEUR,

EXTRAITS DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES.

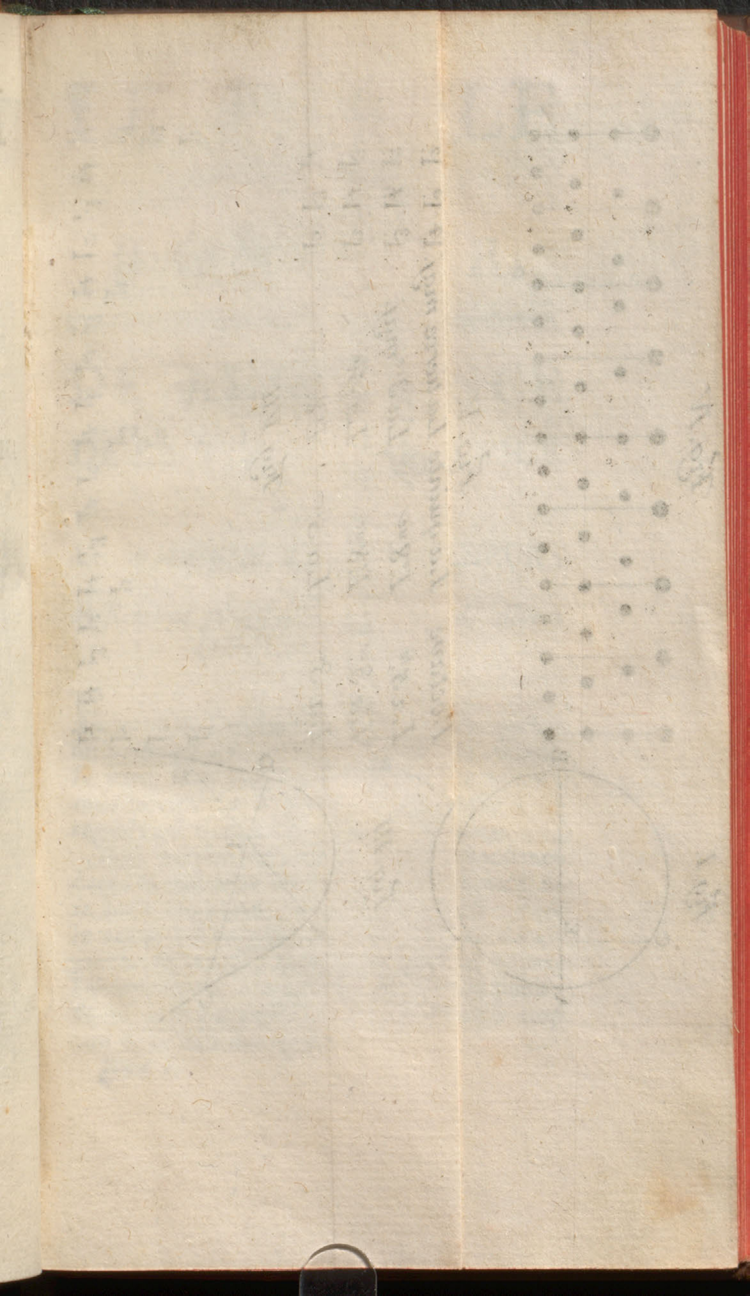
TOME PREMIER.

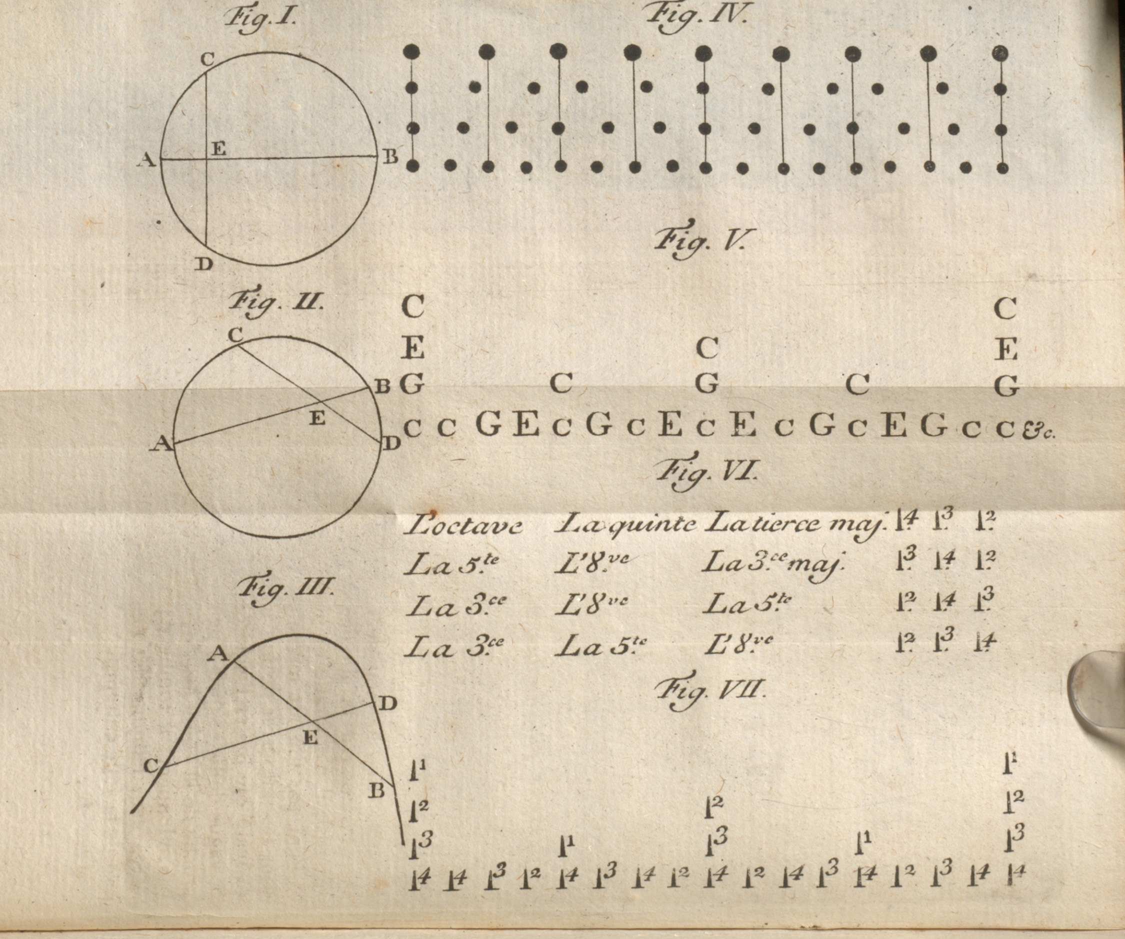
* *
*

A BOUILLON,

AUX DÉPENS DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. DCC. LXIX.




Fig. I.
C
A
E
B
D
Fig. IV.
Fig. V.
C
C
E
C
E
G
C
G
C
G
c c G E c G c E c E c G c E G c c &c.
Fig. II.
C
B
E
A
D
Fig. VI.
L'octave La quinte La tierce maj. 4 3 2
La 5.te L'8.ve La 3.ce maj. 3 4 2
La 3.ce L'8.ve La 5.te 2 4 3
La 3.ce La 5.te L'8.ve 2 3 4
Fig. III.
A
D
E
C
B
Fig. VII.
1 1
2 2 2
3 1 3 1 3
4 4 3 2 4 3 4 2 4 2 4 3 4 2 3 4 4

LE TEMPLE DU BONHEUR.

DE L'INFLUENCE DE LA VERTU ET DU VICE SUR LE BONHEUR ET LE MALHEUR :

Réflexions philoſophiques tirées de divers Traités de Plutarque.

En vain l'adultere Ixion ſe flatte de toucher au bonheur : rival audacieux de Jupiter, il croit ſe jetter dans les bras de l'immortelle Junon : mais trompé par le ſimulacre qui s'offre à ſes regards, il n'embraſſe qu'un ſtérile nuage.

Puni par ſon art même & par ſa confiance dans les reſſources de ſon induſtrie, le téméraire Icare oſe imiter l'aigle rapide & planer dans le vague de l'air : mais à peine l'imprudent s'approche de la voûte azurée, que ſes aîles factices l'abandonnent ; il tombe de ſon propre poids, & va dans l'abyme des mers ſe repentir trop tard de ſa folle entrepriſe.

L'imprudent Phaëton s'éleve jufqu'au char ra- dieux de fon pere, & fon orgueil peu fatisfait de ce premier fuccès, defire encore; il veut abfolument conduire les courfiers indomptables attachés au difque du foleil : vainement Appollon s'oppofe à ce projet; il infifte; Appollon cede; & le jeune indifcret ne reconnoît fa faute & fa foibleffe, que lorfque l'univers menacé de périr par les flammes, l'oblige d'abandonner les renes, & frappé de la foudre, de fe précipiter fur la terre embrafée.

Ces exemples fameux, & mille autres encore, moins connus & plus vrais, ne devroient-ils pas nous apprendre à borner nos defirs, ou du moins à ne defirer que des chofes honnêtes, & qui puiffent nous rendre heureux? Mais comment fera-t-il poffible aux hommes d'y parvenir à ce bonheur, après lequel ils foupirent fans ceffe, tant qu'ils le placeront dans l'inquiete jouiffance des objets extérieurs, & dans la poffeffion peu déléctable, & prefque toujours incertaine des chofes les moins propres à donner de la tranquillité? C'eft en nous-mêmes, en nous, & non ailleurs que réfide & que peut exclufivement réfider le bonheur.

Voluptueux Sybarite, ordonne à tes efclaves de joncher ton lit de fleurs : étends ton corps efféminé fur ce trône de la moleffe; invoque le fommeil & le folâtre effaim des fonges agréables : déja, favorable à tes vœux, le bienfaifant Morphée fecoue fur tes yeux fes pavots affoupiffans. Tu dormois; quelle douleur foudaine s'eft fait fentir? Quel fouci cuifant t'agite & te réveille? Ton bonheur s'eft envolé! Tu foupires, tu fouffres : tu te crois malheureux, &

tu l'es en effet; le pli d'une feuille de rose a blessé tes membres délicats. O Sybarite infortuné! je te plains d'autant plus volontiers, que celui-là ne sauroit être heureux, qui s'est énervé au point de voir son repos troublé par le pli d'une simple feuille de rose.

Couvre-toi, jeune Alcibiade, de tes plus riches vêtemens; ajoute à l'agrément naturel de tes graces, la splendeur de la pourpre de Tyr, le feu des diamans & l'éclat que l'élégance & le faste de la parure peuvent donner à la beauté. Insensible aux soupirs & aux larmes de l'épouse infidelle d'Agis, éloigne-toi de Sparte, & va tenter de plus hautes conquêtes à la cour du plus riche & du plus fastueux des souverains. Jouis de la surprise & de l'admiration que ta brillante figure & la pompe qui t'environne, inspirent aux orgueilleux esclaves du roi de Perse: vois l'envie & l'humiliation se peindre tour-à-tour sur le front des Satrapes, éclipsés par tes ornemens; vois le desir de t'enchaîner, embellir, animer les regards des jeunes Persanes; leur bouche te sourit, & semble t'inviter à répondre aux tendres sentimens que ta présence leur inspire. Rien ne manque plus à ta gloire: aimé d'un grand monarque, redouté par ses courtisans, idolâtré des femmes, quel démon ennemi livre ton ame à la tristesse? Comment est-il possible que les langueurs de l'ennui viennent flétrir ton cœur? Tu soupires, Alcibiade, & ce bonheur que tu cherchois, tu ne le trouves, imprudent, ni dans la magnificence de tes habits asiatiques, ni dans le luxe des ornemens, ni dans l'impression que cette pompe outrée peut faire sur les riches Persans!

Il n'existe point de peuple dont les mœurs soient précisément aussi efféminées que le furent jadis celles des Sybarites. Mais il n'y a presque point d'hommes, les vrais philosophes exceptés, & ceux-là sont en très-petit nombre, qui ne pensent exactement comme le jeune Alcibiade. Car il n'y a personne qui ne place également son bonheur & son repos dans les objets extérieurs, quelqu'opposée que puisse être l'expérience à cette fausse opinion. Faut-il donc les mépriser, faut-il les rejetter, me dira-t-on peut-être, ces objets extérieurs ? & dois-je, dédaignant les faveurs de la fortune, vivre en cynique & sale Diogene, lorsque je puis me procurer toutes les commodités d'une vie agréable ? Non très-certainement je ne dois point, lorsque je suis le maître de choisir, préférer l'indigence aux biens de la fortune, ni les haillons de Ménippe, au manteau de Platon : mais je veux dire que, quelque précieuses que puissent être les faveurs que le destin m'envoie, ce n'est point exclusivement sur ces faveurs que je dois élever l'édifice de mon bonheur & du repos de mon ame ; parce que d'elle-même, cette base est fragile & ne peut acquérir de la consistance, que par la maniere sage & philosophique avec laquelle je saurai la faire servir, sinon de fondement du moins d'heureux moyen de parvenir à ma satisfaction. L'erreur d'Alcibiade est à quelques égards plus commune qu'on ne pense, quoique le nombre de ceux qui mettent comme lui leur gloire & leur bonheur dans le luxe des habits soit assez borné. En effet, il n'y a guere personne qui ne s'imagine que ce sont les vêtemens qui échauffent l'homme, & toutefois comment pourroient-

ils par eux-mêmes lui donner de la chaleur, puiſque de leur nature ils ſont froids, comme on l'éprouve lorſque dans l'agitation de la fievre, on ne trouve du ſoulagement qu'en changeant, pour ſe rafraîchir, de linge & de vêtemens ? Mais les habits enveloppant le corps, & la repouſſant pour ainſi dire dans ſon foyer, retiennent la chaleur naturelle de l'homme, l'empêchent de s'évaporer par les pores & de s'exhaler dans les airs.

On peut dire de la plûpart des objets extérieurs, ce que je viens d'obſerver au ſujet des vêtemens : mais comme tout ce qui nous ſert peut par le bon uſage concourir à notre bonheur, tout contribue auſſi à nous tromper, & de-là viennent les tourmens qui traînent à leur ſuite les deſirs inſenſés : de-là ces vœux perpétuels que la plûpart des gens forment pour la fortune, & le dégoût que chacun a pour ſa condition & le rang qu'il occupe. Nicandre habite une maiſon ordinaire, & il voudroit être logé dans un palais; le valet qui le ſert ſuffit à ſes beſoins, & il deſire de commander à une foule d'eſclaves; ſes revenus fourniſſent à ſon entretien, & il s'afflige de n'avoir ni les tréſors d'Attale, ni les riches poſſeſſions de Lucullus. Tu les aurois, Nicandre, ces tréſors, ces palais, ces eſclaves, ces vaſtes patrimoines, que tu deſirerois encore, parce qu'alors comme à-préſent, tu ſerois également éloigné de penſer que la vie douce & tranquille ne dépend point des objets extérieurs, mais que c'eſt l'homme ſeul qui répand le plaiſir & l'agrément ſur tout ce qui l'entoure, quand ſon caractere eſt honnête, doux, juſte, ami de la modération; quand ſes mœurs

ſont bien composées, & ſa maniere de penſer philoſophique : car c'eſt de cette ſage maniere de penſer qu'émanent comme d'une ſource pure & intariſſable, le repos de l'eſprit & le contentement de l'ame.

Soyez content, & vous ſerez heureux : mille exemples démontrent la vérité de cette ancienne maxime. L'expérience & la raiſon ne nous apprennent-elles pas auſſi que les richeſſes ſont infiniment plus agréables, que la gloire a plus d'éclat, l'autorité plus de ſplendeur & de ſolidité, lorſque la joie intérieure de l'ame ſe trouve réunie à ces précieux avantages? Eſt-il donc néceſſaire de citer Ariſtide, Miltiade, Socrate, pour prouver que celui qui a reçu de la nature ou des leçons de la philoſophie, un caractere doux, ſupporte avec plus de conſtance & de modération que le reſte des hommes, les beſoins de l'indigence, l'injure du banniſſement, les langueurs de la vieilleſſe, & même la terreur panique de la mort? Comme les Aromates & les parfums de l'Arabie donnent une odeur agréable aux vêtemens les plus groſſiers, aux haillons même les plus déchirés; de-même il s'exhaloit une puanteur fétide à travers les habits magnifiques & le manteau royal du malheureux Anchiſe qui infectoit tous ceux qui l'approchoient. Ainſi, dans quelque rang que le deſtin nous ait placés, avec de la vertu qui eſt le parfum de l'ame, nous ne trouverons par-tout que du plaiſir, de l'agrément, de la ſatisfaction. Le vicieux au contraire, fût-il né ſur le trône, n'éprouvera que des dégoûts, de la contrainte, des tourmens; & les choſes qu'il deſiroit avec le plus d'ardeur, celles qui lui paroiſſoient les plus grandes, les

plus belles & les plus honnorables, s'il les obtient, la jouissance les lui rendra fâcheuses, déplaisantes, incommodes. Tel au dehors nous semble fortuné, dit un ancien poëte, qui porte dans son cœur les tourmens des enfers : on l'admire, on lui porte envie ; entrez chez lui, vous y verrez le plus malheureux des hommes ; le peuple lui obéit, & à son tour il est l'esclave de sa femme qui lui commande en despote, le querelle perpétuellement & l'accable d'injures. Il est vrai que la loi favorable à la tranquillité des citoyens, offre à l'époux d'une femme acariâtre des moyens assurés de se défaire de son importune compagne, pourvu toutefois qu'il soit homme & non esclave. Mais je ne vois, je ne connois aucune sorte de possibilité de faire divorce avec le vice que l'on a trop long-temps fomenté dans son ame ; car ce n'est point ici le cas de lui écrire, pour recouvrer son repos, un libelle de répudiation ; on le porte malgré soi-même dans son sein, où il demeure attaché nuit & jour ; & c'est sans contredit, chez soi, comme en voyage, la plus mauvaise & la plus désespérante société qu'on puisse avoir : importun & présomptueux il accable par ses dangereux conseils, & par ses récits mensongers ; à table, indécent & grossier il dégoûte tous les convives par sa voracité ; tyran au lit, c'est-là que remplissant l'ame de ceux qu'il persécute de soucis dévorans, d'ennuis, de jalousie, il écarte le sommeil ; ou s'il permet au vicieux de dormir quelques momens, ce n'est que pour mieux le troubler, l'effrayer par des songes épouvantables, des fantômes, des spectres & toute l'infernale cohorte de la superstition. Car il faut avouer que le silence & les ténebres

ajoutent ſingulièrement à l'autorité naturelle du vice, à ſes preſtiges & à la tyrannie de ſon empire. Honteux, contraint pendant le jour, les vices, ſoit par crainte, ſoit par orgueil, reſpectent les mœurs publiques & n'oſant en mille circonſtances affronter les loix ſociales, ils cachent une partie de leur atrocité, retiennent leur violence, ou du moins ne font pas tout le mal qu'ils pourroient faire; mais à peine la nuit a étendu ſes ſombres voiles que bravant la puiſſance des loix, & l'opinion des hommes, le vice s'abandonne à toute ſon effronterie, c'eſt alors qu'il excite dans les cœurs dont il s'eſt emparé, les plus honteuſes paſſions; c'eſt alors que ranimant ſon audace & ſa malignité, & ſe livrant ſans retenue à ſon incontinence, il agite, & tourmente ſes malheureux eſclaves : c'eſt alors que tout entier à ſa perverſité, il inſpire, approuve, autoriſe les penchans les plus criminels, & les paſſions les plus brutales; non pas en procurant la ſale jouiſſance des plaiſirs qu'il fait deſirer, mais en irritant par ſes illuſions, les maladies les plus envenimées & les plus ſecrettes de l'ame.

Comment donc le vice pourroit-il préſenter ſeulement le ſimulacre du plaiſir, qui perpétuellement traîne à ſa ſuite les noirs ſoucis, la crainte, les ennuis, les remords, lui qui vit dans le trouble, & que la douce joie, l'envie de la concorde & de la paix n'accompagnent jamais? De même que les ſens ne peuvent goûter les plaiſirs qu'ils ſont capables de ſentir, qu'autant que le corps jouit d'une ſanté parfaite, d'une organiſations exacte, d'une bonne conſtitution; ainſi l'ame ne peut être paiſible & ſatisfaite, ſi ſa ſérénité n'a pour baſe la tranquillité d'eſprit, l'iné-

branlable fermeté, la févere tempérance : fans ces qualités refpectables il ne peut y avoir pour elle que des calmes paffagers; calmes perfides qui annoncent prefque toujours les plus violentes tempêtes : dans ces momens trompeurs fe flatte-t-elle de voir enfin la paix fuccéder au défordre de fes paffions? c'eft alors que l'inquiétude, les remords, les coupables defirs plus accablans encore fe font fentir & viennent comme une nuée orageufe obfcurcir & troubler l'éclat de ce moment de férénité.

Affouvis, avide Narciffe, affouvis, s'il eft poffible ton avarice infatiable, entaffe dans tes coffres tous les tréfors de l'empire, engraiffe-toi du fang des citoyens, épuife leur fubfiftance; infenfible à la voix de l'humanité, offenfe-toi des pleurs des malheureux; riche de leur patrimoine, emploie une partie de ces monceaux énormes d'or & d'argent que ton injuftice a ravis, à en conftruire des palais; remplis-les enfuite ces palais de tes nombreux efclaves; ne te montre au peuple indigné de ton fafte infultant, qu'environné de la vile cohorte de tes adulateurs, complices & miniftres de tes odieufes rapines : vainement au milieu de cette foule de flatteurs tu t'efforces de paroître content; le chagrin dévore ton ame, & cette mortelle trifteffe, ce tourment intérieur qui te fuit en tous lieux, ces noirs foucis font d'autant plus inféparables de ton être, que tu ne faurois les bannir, qu'en renonçant à tes paffions, à ton indomptable penchant pour l'injuftice, aux criminels excès de ton avidité : jufqu'alors, odieux Narciffe, tous les efforts que tu fais dans la vue de goûter les douceurs de la paix, fe tourneront contre toi; ils ne feront qu'ac-

croître le trouble qui t'agite & donner aux soucis qui ulcerent ton cœur une plus forte activité, comme cet ignorant médecin qui prétendoit amortir par l'usage du vin l'ardeur brûlante de la fievre ; ou semblable à cet autre qui appellé auprès d'un malade épuisé depuis plusieurs jours par la dyssenterie, lui ordonna pour tout remede de manger beaucoup de viande, sans songer à la nouvelle masse de corruption que produiroient ces alimens Il n'est point temps encore d'user d'un semblable régime : ne vois-tu pas qu'avant leur convalescence les malades ne supportent qu'avec dégoût les alimens qu'on leur présente & les mets les plus délicats ? Mais aussitôt que leur santé est rétablie, lorsque la cause de la maladie est ôtée, que leur sang est purifié, les alimens les moins recherchés leur paroissent délicieux, & ils prennent autant de plaisir à manger du pain que les mets des plus exquis. Il en est de même de l'ame quand elle est délivrée des passions qui la tyrannisoient. Commence donc, Narcisse, avant que de prétendre au bonheur, par mettre fin à tes injustices, mets un frein à ton avarice ; restitue aux malheureux les biens & les trésors que tu as usurpés ; ce n'est point assez de condamner, répare, s'il se peut, ta conduite passée : tu seras pauvre alors, tu n'auras ni palais, ni flatteurs, ni esclaves ; mais la médiocrité de ta fortune te suffira ; tu seras tranquille & content, parce que tu auras appris ce que c'est que la vraie honnêteté, ce que c'est que la modération, la candeur & l'intégrité ; tes plaisirs, il est vrai, ne seront pas bruyans, mais ils seront purs & solides ; aujourd'hui tu végetes en brute, alors tu vivras en roi : car c'est régner que de tenir les

renes de ſes paſſions, de ſes penchans, de ſes deſirs. Maintenant tu regardes comme une condition eſſentielle à ton exiſtence la gloire d'occuper le premier rang dans Rome & dans l'empire ; alors tu préféreras les tranquilles douceurs de la vie privée à l'éclat impoſteur des fonctions de ceux qui commandent aux armées & qui dirigent à leur gré les reſſorts du gouvernement : en un mot lorſqu'à la lueur du flambeau de la philoſophie, tu auras démêlé la route qui conduit à la vertu, ton ame n'éprouvera plus ni chagrin, ni triſteſſe, ni déplaiſir ; & quelque puiſſe être le rang où le ſort voudra te placer, tu y vivras content; riche, tu ne verras dans ton opulence que des moyens de faire des heureux ; pauvre, tu ſeras ſans deſirs & ſans inquiétude ; ſi de ſuccès en ſuccès tu parviens au faîte des grandeurs, tu ſeras honoré, reſpecté des citoyens honnêtes ; & ſi tu reſtes dans la médiocrité, tu n'auras point à craindre les efforts des rivaux, la haine des jaloux, ni les complots des envieux.

Ces réflexions, me dira-t-on, ſont fort ſages ſans doute ; c'eſt ſeulement dommage que ces admirables préceptes ne puiſſent être pour la plûpart des hommes preſque d'aucun uſage. Car enfin, il ne ſuffit pas d'être l'apologiſte de la vertu, de dire qu'elle eſt reſpectable, que les vices ſont odieux, & mille autres propos tout auſſi vagues, tout auſſi inutiles. Il s'agit de nous dire comment nous pourrons devenir vertueux ; il nous importe peu de ſavoir que la vertu mérite nos hommages ; mais ce qu'il y a pour nous de beaucoup plus eſſentiel eſt de ſcavoir ſi la vertu peut s'enſeigner, ſi elle peut s'apprendre, comme on apprend les langues, la peinture, la muſique, l'architecture, *&c* ?

Cette question, à la considérer sous certain point de vûe, n'est pas aussi obscure qu'elle pourroit le parroître à bien des gens. Avant que de savoir si la vertu peut s'enseigner, il seroit bon de s'assurer d'une exacte définition de la vertu; & c'est précisément parce qu'elle n'a point encore été bien définie que presque tous les philosophes la mettent en dispute, & que le reste des hommes me paroissent autorisés à douter si la prudence, la justice, la tempérance peuvent être enseignées. Toutefois, on admire les écrits des orateurs, on parle avec éloge de la science d'un habile pilote, on applaudit à l'industrieux architecte, au peintre, au laboureur, à quiconque en un mot réussit dans son art & dans sa profession. Mais des hommes vraiement justes, généreux bienfaisans, on n'en dit mot ; ou tout au plus on se contente de dire qu'ils sont généreux, justes & bienfaisans : quant aux regles suivant lesquelles ils exercent ces premieres qualités, elles restent ignorées ; ensorte qu'il en est d'eux à-peu-près comme des Hyppocentaures, des géans & des cyclopes dont on ne connoît que le nom. Peut-être aussi ces gens-là méritent d'autres noms que ceux de bienfaisans, de généreux, de justes, & cela seulement dans le temps qu'ils font quelqu'acte de générosité, de bienfaisance, de justice ; actes qui même ne viennent pas toujours directement de la vertu. Et en effet, je doute qu'à considérer les choses à la rigueur philosophique, on trouve dans l'universalité des hommes une seule action purement vertueuse, c'est-à-dire, qui n'ait d'autre motif que l'amour de la vertu ; comme on ne trouve nulle part des mœurs si sages & d'une telle intégrité, qu'elles ne soient

mêlées d'aucune paſſion ; & ſi parmi les ſauvages, car c'eſt dans ces pays que l'on découvrira ce que l'on chercheroit fort inutilement chez les peuples civiliſés, la nature vient par hazard à produire un individu d'une vertu parfaite, ſa candeur ne tardera point à être ternie par la perverſité des autres, comme un fruit naturellement délicieux & ſain eſt altéré & gâté par la greffe d'un fruit âpre, amer & ſauvage. On apprend à chanter, à danſer, à lire, à écrire, à monter à cheval ; il n'eſt rien de tout cela que l'on ſache bien faire ſi on ne l'a appris ; & la prudence, la ſageſſe, la juſtice, les bonnes mœurs, on penſe donc ne pouvoir les apprendre ? on croit que ces vertus ne peuvent s'enſeigner ? O ſtupides ſophiſtes ! vous ne ſongez donc pas qu'en niant que la vertu puiſſe s'enſeigner & s'apprendre, vous niez en même temps qu'elle puiſſe exiſter. Car, s'il eſt vrai que ſon exercice, ou pour parler comme vous, que ſon apprentiſſage ſoit l'unique cauſe de ſon développement, toutes les fois que vous aſſurez qu'elle ne peut s'apprendre comme le reſte des ſciences, vous ſoutenez par cela même qu'elle n'exiſte point. Platon obſerve quelque part dans ſes ouvrages que quelque méchans que ſoient les hommes, il y a des choſes cependant qui n'ont jamais été pour eux des ſujets de querelle : il dit auſſi que jamais frere ne s'eſt battu contre ſon frere, parce que le manche d'une lyre étoit d'une longueur diſproportionnée au corps de l'inſtrument ; jamais, ajoute-t-il, un prétexte auſſi puérile n'a armé deux amis l'un contre l'autre, ni allumé dans une ville le feu de la diſcorde ; jamais on n'a vu les citoyens d'un même état s'entrégorger pour ſavoir

s'il faut placer l'accent de tel ou de tel mot ſur la premiere, la ſeconde ou la derniere ſyllabe : & cependant perſonne ne s'aviſa jamais de faire de la toile, ni de jouer en public de la lyre, qu'auparavant il n'eût appris les principes de ce métier ou de cet art, non qu'il eût à rédouter des accidens funeſtes, mais par la crainte bien fondée de ſe couvrir de ridicule ; parce qu'il eſt toujours, comme dit Héraclite, bien plus prudent de cacher ſon ignorance, que d'aller ſoi-même divulguer ſon ineptie dans un art qu'on n'eſt point obligé de connoître. Toutefois, combien y en a-t-il qui préſument aſſez de leurs talens, de leur capacité pour ſe croire capables de rendre la juſtice, de ſe charger d'une pénible négociation, de tenir les renes de l'état, ſans avoir jamais étudié les loix, ni la conſtitution du gouvernement, ni l'épineuſe politique ? Diogene invité à dîner chez un riche particulier d'Athenes, & voyant le jeune fils de ſon hôte manger avec voracité, frappa rudement au viſage le précepteur de cet enfant, & il fut approuvé de tous les convives qui trouverent que le cynique ſaiſoit bien de punir l'inſtructeur du défaut d'inſtruction que montroit le diſciple. Ariſtophane a donc raiſon de dire dans ſa comédie des *Nuées* que ſans l'avoir appris, il n'eſt guere poſſible d'avoir à table une contenance décente, ni de manger avec grace. Pourquoi donc penſe-t-on que ſans principes & ſans aucune ſorte d'inſtruction, on pourra connoître & remplir les devoirs de la ſociété, conduire ſagement une maiſon & s'ingérer dans l'adminiſtration des affaires publiques ? Qui ne voit au contraire que le tiers tout au moins de la vie de l'homme eſt uniquement deſtiné à l'inſ-

ftruction ? A peine les nourrices ont achevé de former & de paitrir pour ainsi dire, avec leurs mains les membres de leurs nourriçons, qu'ils passent sous la direction des précepteurs & des gouverneurs, dont l'occupation unique est de guider leurs éleves dans le chemin de la vertu. Quel avantage, demandoit-on à un sage Spartiate, procurez vous à l'enfant que vous gouvernez ? Je lui aprends, dit-il, à choisir ce qui est bon, à aimer ce qui est honnête. Il est vrai que les premieres instructions, quoique très nécessaires sont néanmoins minutieuses; mais, n'est-ce point par cela même qu'il n'est rien que les hommes n'aient besoin d'apprendre ? Ne seroit-ce point parler d'une maniere absurde que de dire qu'il faut recourir au médecin pour guérir d'une dartre, d'un panaris ou d'un corps, & qu'il est inutile de l'appeller pour une pleuresie, une fievre maligne ? Il me semble qu'il y a tout au moins autant d'absurdité à soutenir qu'à la vérité l'institution des écoles publiques & des précepteurs pour les premiers principes est bonne & nécessaire ; mais qu'il est inutile d'avoir des instructeurs pour de plus importans objets ; tels que la connoissance des loix, le gouvernement des affaires publiques, le commandement des armées *&c.* parce que toutes ces choses s'apprennent d'elles-mêmes par routine, & à mesure que le hazard ou des circonstances imprévues en offrent l'occasion. Celui-là passeroit pour insensé qui prétendroit que nul ne doit tenir la rame s'il ne s'est exercé sous les yeux d'un habile rameur; mais qu'il n'y a personne qui entrant pour la premiere fois dans un vaisseau ne soit en état de s'asseoir auprès du timon & de gouverner le navire. Cette opinion, quelqu'absurde qu'elle soit, ne l'est

pourtant pas plus que le ſentiment de ceux qui croyant qu'on ne peut acquérir une ſcience que par l'étude de ſes principes, penſent que la vertu ne peut être enſeignée. Le général Iphicrate avoit une plus grande & bien plus juſte idée des choſes vraiment utiles. L'imprudent Callias qui étoit d'autant plus préſomptueux que ſon ignorance étoit extrême, lui demandoit un jour de ce ton de hauteur qui caractériſe les ſots : A quel titre Iphicrate, voudrois-tu l'emporter ſur moi ? quel eſt ton genre de mérite ? Quel eſt ton art ? Dans quelle connoiſſance excelles-tu? Dis-moi du moins quels ſont tes talens, es-tu bon archer ? ſais-tu te ſervir de la pique ? ſais tu lancer le javelot ? es-tu bon cavalier ? Point du tout, répondit froidement Iphicrate, je ne ſuis aucun de ceux que tu viens de nommer ; mais je ſuis Iphicrate qui commande à tous ceux-là. L'ignorant Callias penſoit auſſi ſtupidement que ceux qu'on entend de nos jours dire qu'il y a de l'art à ſe ſervir de l'arc, de la fronde, du javelot, mais qu'il n'y en a aucun à bien conduire une armée. Il y a des gens plus inſenſés encore & beaucoup plus mépriſables que Callias & ſes pareils ; ce ſont ceux qui prétendent que la prudence ſans laquelle tous les arts ſeroient inutiles & ſouvent dangereux, ne peut ni être appriſe, ni s'enſeigner.

Qu'importe, diſent quelques-uns, que la prudence ait ſes principes comme chacune des autres connoiſſances ? Quand on les aura médités ces principes, & lorſqu'à force d'étude, de contrainte, de combats contre ſes paſſions, on ſera enfin parvenu à être ſobre, juſte, tempérant, vertueux en un mot ; quel avantage réel aura-t-on ſur

le reſte

le reste des hommes ? Quel avantage, dites-vous ? Eh comptez-vous pour rien le contentement de l'esprit, la tranquilité de l'ame, d'ou résulte le vrai bonheur ? O vous qui proposez cette question étrange ! vous êtes encore bien loin de goûter les douceurs de la vertu ; votre vie peut être parsemée de quelques momens tumultueux de joie ; mais jamais à coup sur vous ne fûtes heureux. Vous ne l'êtez pas plus que l'histrion Mérops qui plaçoit la suprême félicité dans les vains applaudissemens que lui donnoit quelquefois l'ignorante multitude. Si quelqu'un vous disoit ; croyez vous que la chaussure patricienne guérisse les pieds de la goutte ? Croyez-vous qu'un anneau précieux puisse guérir le panaris ? Pensez vous que le diademe dissipe la douleur de tête ? Vous trouveriez, Lucilius, ces questions fort ridicules ; & vous qui demandez à quoi sert la vertu, croyez vous ne pas être infiniment plus ridicule ? Les grands biens de Seneque, son énorme fortune, ses palais, ses trésors eussent-ils délivré son ame de toute inquiétude ? lui eussent-ils donné de la tranquilité ? le rang qu'il occupoit à la cour de Néron, l'autorité qu'il y avoit, les honneurs qu'on lui rendoit, eussent-ils pu le rendre véritablement heureux, s'il n'eût point eu de la modération, si moins tempérant & moins sobre au milieu des richesses, il eût été mécontent de son sort, ou si outré dans ses desirs, il eût souhaité plus de trésors encore, plus de biens, plus d'honneurs, en un mot tout ce qui manquoit à sa grande fortune ? Or, la vertu, soit qu'on la nomme prudence, soit qu'on lui donne les noms de sobriété, de tempérance ou de modération, qu'est-ce autre chose que la raison accoutumée & exer-

cée à contenir les passions de l'homme, cette partie irraisonnable de l'ame, s'il est permis de s'exprimer ainsi, qui s'irrite si fréquemment & avec tant de facilité lorsqu'aucun frein ne modere sa fougue, & ne réprime ses violens desirs ?

Xenophon recommandoit, comme il le dit dans ses ouvrages, à ses concitoyens, de se souvenir des Dieux & de les honorer, sur-tout dans la prospérité, afin que lorsque l'on éprouveroit les rigueurs de ladversité, on peût les invoquer avec cette confiance qu'inspire la certitude de les avoir rendus propices par un culte assidu. A l'exemple de Xenophon j'exhorte tous ceux qui aspirent au bonheur, de se munir par avance de sages réflexions, afin qu'ils puissent s'en servir contre l'impétuosité des passions toutes les fois qu'elles commenceront à entrer en effervescence. Comme ces chiens hargneux qui s'irritent, aboient sans cesse & ne s'appaisent qu'à la voix du maître qui leur est familiere ; de même les passions une fois irritées, se livreront à tous les excès de leur véhémence, si celui qu'elles agitent n'a pas eu soin de préparer des raisons qui les calment, aussi-tôt qu'il prévoit qu'elles vont s'émouvoir.

A l'égard de ceux qui soutiennent que pour vivre tranquillement, il ne faut exercer ni des fonctions publiques, ni même prendre trop de soin de ses propres affaires ; il me semble d'abord que c'est mettre un prix trop haut à cette tranquillité, que de prétendre nous la faire achetter par une impraticable oisiveté : le précepte de ces faux sages n'est pas plus raisonnable que le conseil d'Electre à son frere poursuivi par les furies :

Oreste ! oublie Egiste, & dors tranquillement.

Je ne veux point d'un remede qui pour me délivrer de la douleur me privera du ſentiment. Je rejette également les leçons de ces philoſophes qui pour affranchir mon ame de tout ennui, de toute inquiétude, veulent la rendre pareſſeuſe, inſenſible, indifférente à mes amis, à mes parens, à ma patrie. Dailleurs, il n'eſt pas vrai que les moins occupés ſoient auſſi le plus tranquilles ; car ſi cela étoit, les femmes qui ne ſortent preſque point de chez elles, auroient l'eſprit plus libre & l'ame plus paiſible que les hommes. Il y a bien des ſiecles pourtant que le poëte Héſiode a dit avec beaucoup de vérité, que ce ne ſont ni les frimats, ni les fatigues du camp, ni les délibérations publiques, ni les affaires d'état, mais les ennuis, les chagrins domeſtiques, les mécontentemens, les fréquens accès de colere, la jalouſie, les terreurs de la ſuperſtition & mille préjugés, mille opinions folles & puériles, qui tourmentent les femmes & ſe gliſſent avec elles dans les réduits les plus ſecrets de leurs maiſons. Le vieux Laerte qui vécut pendant vingt ans à la campagne avec une ſeule eſclave, y vécut il paiſiblement ? Il s'éloigna de ſon pays, de ſon palais, de ſes états ; mais il ne put éloigner de ſon cœur l'inquiétude & la triſteſſe qu'accompagnent partout la languiſſante oiſiveté & le morne ſilence. Ce déſœuvrement dont on vante ſi mal à propos les douceurs, eſt ſi peu propre à donner du repos à l'eſprit, que c'eſt de lui que viennent communément le trouble de l'imagination & les ſoucis de l'ame. Telle fut l'accablante ſituation d'Achile, quand ce héros, qui juſqu'alors s'étoit chaque jour ſignalé par mille actions d'éclat, afin de ſe venger de l'inſultant Agamemnom, ſortit du

camp des Grecs, & se retirant, dit Homere, sur ses vaisseaux, refusa de poursuivre les Troyens & de combattre pour les Grecs : il se punissoit lui-même, observe le Poëte, puisque n'aimant que le feu de la guerre, il tenoit sa valeur captive : aussi l'entendoit-on s'écrier dans le noir accès du dépit qui le consumoit : O malheureux Achile, faut-il donc que tu passes tes jours dans la douleur, & que froid spectateur des combats que se livrent les Grecs & les Troyens, tu restes comme un lâche, & tranquille sur tes vaisseaux!

Epicure pensoit beaucoup mieux que ses sectateurs : car ceux-ci placent le bonheur dans le sein de l'oisiveté, au lieu qu'Epicure bien loin d'inviter ses disciples au désœuvrement, dit expressément au contraire, qu'il faut pour être heureux, s'abandonner à ses penchans & suivre son inclination; ensorte qu'il permet aux esprits ambitieux de suivre l'orgueilleux desir qui les porte à se mêler des affaires publiques, & de s'emparer s'ils le peuvent, des rênes du gouvernement, de crainte, ajoutoit-il, que ne se livrant point à ces projets d'ambition, leur ame ne soit encore plus troublée par le tourment que cause l'humiliante idée de n'avoir point obtenu, soit par sa faute, soit par des accidens imprévus, ce que l'on desiroit avec le plus d'ardeur. Mais cette opinion d'Epicure, quoique plus judicieuse que les pernicieuses maximes de ses sectateurs, n'en est pas moins répréhensible, puisque c'est toujours donner un très-méchant conseil, que d'inviter au maniement des affaires publiques, non pas les citoyens les plus instruits & les plus sages, mais ceux qui se sentent le plus d'ambition & d'inquiétude d'esprit. Ce n'est point en effet à l'é-

clat ou à l'obſcurité des fonctions que doivent ſe rapporter nos deſirs, mais c'eſt à l'honnêteté des emplois & des rangs ainſi qu'à leur utilité, qu'il nous importe de fixer notre ambition : car nous ne nous expoſons pas à de moindres remords, à moins d'inquiétude pour avoir omis les choſes honnêtes que pour en avoir fait de deshonnêtes : & c'eſt ſans contredit ſe conduire d'une maniere très-deshonnête que de briguer & de remplir des places que nous ne ſommes point capables de remplir, comme il eſt également deshonnête & d'un mauvais citoyen de refuſer un emploi où l'on eſt aſſuré de pouvoir être utile, & de faire du bien.

Il eſt des gens qui s'imaginent qu'il y a des conditions eſſentiellement heureuſes, & exemptes de toute ſorte d'inquiétude, de peines, de chagrins : les uns voient cet avantage dans la condition des laboureurs, les autres dans celle des jeunes gens, & quelques-uns enfin dans la ſublime & très-pénible condition des rois : le poëte Ménandre répond ainſi dans une de ſes comédies : O Phania ! je me perſuadois que tous les jours des riches étoient des jours ſereins, je croyois que leurs nuits étoient des nuits paiſibles, & que leur doux ſommeil n'étoit jamais troublé par l'amertume des ſoucis : mais, ô ma chere, je les ai vu de près, ces hommes opulens dont j'enviois le ſort, & je les ai trouvés plus malheureux encore que ne le ſont les pauvres dans leurs humbles cabanes : je me ſuis attaché à ceux-ci, & après les avoir conſidérés, je les ai vu à leur tour preſqu'auſſi malheureux que les riches : ainſi donc, me ſuis-je écrié, ainſi, grand Jupiter, tu as voulu que la triſteſſe fût

l'inséparable compagne de l'humanité ; tu as voulu que notre vie fût un perpétuel mêlange de plaisirs & de peines, de biens & de maux, & que comme chacun jouit de la lumiere du soleil, chacun eût aussi ses peines : ils en ont tous. Sages, ou imprudens, sobres ou débauchés, jeunes & vieux, riches & pauvres, nous participons tous aux deux sources intarissables de biens & de maux, qui coulent sans interruption des deux côtés du trône de Jupiter. Ne nous hâtons donc point de déclarer heureuse, telle ou telle autre condition; & gardons-nous surtout de renoncer à celle où le sort nous a placés, dans la vue de passer dans une autre, où vraisemblablement nous ne tarderions pas de nous déplaire encore davantage : n'imitons pas ces personnes timides qui ne pouvant aller sur mer sans avoir mal au cœur, se hasardent pourtant de monter sur un vaisseau, & d'entreprendre un long voyage : à peine le navire s'est éloigné du port, qu'on les voit pâlir de terreur ; elles se plaignent, mais trop tard contre elles-mêmes; les nausées surviennent, les tourmens continuent; & dans la vue d'appaiser la violence du vomissement, elles passent tour à tour du vaisseau dans la chaloupe, de la chaloupe sur un brigantin, du brigantin sur la galere; mais en vain elles changent de place, les douleurs ne diminuent point; & comment s'affoiblirent-elles, puisque ceux qu'elles tourmentent, portent par tout avec eux, & la bile & la crainte qui leur causent ces nausées & ces anxiétés? Ainsi, les changemens d'état & de condition ne délivrent ni des ennuis ni de l'inquiétude qui troublent le repos de l'esprit; parce que ces maux réels ne sont produits que par l'in-

expérience, par le défaut de connoiſſance des fonctions dont on s'eſt chargé, & plus ſouvent encore par l'inconſtance naturelle de la plupart des hommes toujours dévorés de deſirs, & toujours mécontens de leur état actuel. Voilà les paſſions, ou pour parler avec plus de vérité, voilà les vices qui les tourmentent tous, riches & pauvres, jeunes & vieux, mariés & célibataires; ce ſont là les tyrans de ces gens que l'on voit fuir tout d'un coup le faſte & la pompe des cours, s'éloigner des palais des rois, s'exiler des villes, fuir dans la campagne, où ne pouvant bientôt ſupporter la ſolitude, ni ſouffrir le repos, on les verra ſe hâter de retourner dans ces mêmes palais qu'ils ont tant déteſtés, rechercher la faveur des princes, & pour comble d'infortune, l'obtenir & retomber dans l'ennui de la jouiſſance & le vuide accablant de la ſatiété. Ces bizarres inconſéquences ſont communes à tous les hommes, un très-petit nombre excepté. L'inconſtance, le dégoût & le mécontentement ſont les trois grandes maladies de l'imbécile humanité, maladies preſque incurables, comme dit le poëte Ion, attendu qu'il n'eſt guere poſſible de ſatisfaire un malade, à moins que d'enlever la cauſe ſans ceſſe agiſſante de ſon impatience & de ſon acariâtre humeur; tout l'inquiete, tout le fâche, les tendres ſoins de ſa femme l'excedent, les attentions de ſes enfans l'importunent, ſon médecin l'irrite : eſt-il de bout? il veut être couché; ſe couche-t-il? ſon lit l'impatiente & l'affoiblit : les amis qui viennent le voir l'inquietent & l'ennuient; il ſe fâche & s'emporte contre ceux qui ne viennent point ou qui ne ſont que ſe montrer. Mais ce malade gué-

rit-il ? sa santé se rétablit-elle ? tout change de face à ses yeux : ce qui lui déplaisoit le plus, est ce qu'il préfere aujourd'hui ; il adore son épouse, il aime ses enfans, il chérit ses amis ; les alimens les plus exquis lui causoient du dégoût, il trouve délectables les mets les plus communs. Ainsi devenus raisonnables, éclairés par les leçons de la philosophie, échauffés par l'amour de la vertu, nous trouverons de l'agrément où nous n'appercevions que des sujets de mécontentement, des plaisirs & même le bonheur dans cette même condition qui nous avoit paru si triste & si insupportable. On raconte d'Alexandre, qu'un jour le philosophe Anaxarque lui parlant des mondes infinis qui remplissent l'univers, l'ambitieux fils de Philippe ne put retenir ses larmes, désespéré de n'avoir pu encore conquérir un seul de ces mondes. Plus sage qu'Alexandre & beaucoup plus heureux, Cratès, qui pour toute fortune n'avoit qu'une vieille besace & un manteau à demi-déchiré, rit de bon cœur toute sa vie, se réjouit & s'amusa ; tous les jours qu'il passa sur la terre, furent pour lui des jours de fête ; bien différent d'Agamemnon qui placé au-dessus de tous les rois de la Grece, & forcé de donner tous les momens du jour & de la nuit aux soins de son empire, se plaignoit amérement du poids de sa couronne & de la trop vaste étendue de sa domination. Diogene dans l'indigence étoit sans doute plus heureux, lui qui vendu comme un esclave, & & couché presque nud sur le marché où on alloit le vendre, rioit de l'apparente humiliation de son sort, & se jouant des ordres réitérés du crieur public qui lui commandoit de se lever ;

Insensé, lui répondit-il, & si tu vendois un poisson, lui ordonnerois-tu aussi de se lever ? Tel & plus respectable fut le divin Socrate qui, après avoir bu la fatale ciguë, philosophoit tranquillement, consoloit ses tristes amis, & faisoit des vœux pour sa patrie que sa mort deshonnoroit.

Ainsi, puisque c'est de nous seuls que dépend notre tranquillité, puisque c'est dans notre ame qu'est la source de notre bonheur, épurons-la sans cesse cette source sacrée, empêchons les passions d'en troubler les eaux limpides & les vices de la corrompre ; c'est là le moyen assuré de nous rendre indépendans des objets extérieurs, & de les faire même servir à notre avantage sous quelque aspect défavorable qu'ils se montrent à nous. La vie, dit Platon, rassemble au jeu des dez, & notre bonheur consiste à savoir jouer avec adresse, c'est-à-dire, à profiter avec intelligence des coups heureux de dez que le sort nous envoie, & à tirer le parti le moins défavorable des coups qui nous sont contraires. Voilà ce que les insensés auront de la peine à comprendre, & la classe des insensés est plus nombreuse qu'on ne pense; car combien peu y en a-t-il qui sachent se conduire prudemment, & toujours suivant les circonstances & les événemens ? ou plutôt combien n'en voit-on pas d'une insolence extrême dans la prospérité, d'une bassesse outrée au plus léger revers ? Malheureuses victimes des caprices de la fortune, également agitées par les faveurs & les disgraces, ou plutôt par leur inquiétude naturelle qui ne leur permet ni de jouir des biens que les Dieux leurs envoient, ni de supporter la privation de

ceux que le destin leur ôte ; semblables à ces individus mal constitués dont la foible santé ne peut souffrir ni le chaud ni le froid, & que les plus insensibles variations de l'air incommodent & précipitent dans de graves maladies. Théodore, celui que ses opinions sacrileges & son impiété firent surnommer l'athée, disoit, mais faussement, que les excellentes maximes qu'il donnoit à ses auditeurs de la main droite, ils les prenoient de la main gauche. Il en est avec bien plus de vérité de la plupart des hommes, comme des auditeurs de Théodore ; ils reçoivent à gauche, les dons que la bonne fortune leur envoie à droite ; il n'est pas surprennant qu'ils se conduisent aussi mal qu'ils le font dans la prospérité. Les sages se comportent tout autrement ; semblables aux industrieuses abeilles qui de l'amertume du tym extraient le miel le plus doux, ils savent retirer des avantages des accidens même les plus fâcheux, & de l'utilité des circonstances les plus affligeantes en apparence & les plus désespérantes. Voilà le point auquel il importe le plus de s'attacher ; je veux dire, de découvrir le bien où le commun des hommes n'apperçoit que du mal ; comme ce jeune Grec qui, lançant une pierre contre un chien qu'il vouloit tuer, manqua son but, & cassa la tête à sa marâtre : encore, dit-il, le sort ne m'a t-il point si mal servi : ou comme Diogene qui chassé de sa patrie, & condamné à un honteux bannissement, profita du temps de son exil pour se livrer tout entier à l'étude de la philosophie. Zenon, qui depuis se rendit si célebre, ne songeoit guere dans les premieres années de sa jeunesse à devenir savant ; il ne

vouloit qu'acquérir des richesses, & ses premiers succès dans le commerce, ne faisoient qu'enflammer ses projets d'ambition : un accident qui vraisemblablement eût jetté tout autre que lui dans le désespoir, le rendit à la modération, à la sobriété. Zénon avoit placé la plus grande partie de sa fortune sur un vaisseau ; le bonheur qu'il avoit eu jusqu'alors, le rassuroit sur l'inconstance de la mer, lorsqu'il apprit que son vaisseau avoit péri avec toute sa cargaison. Zénon reçut cette nouvelle sans se déconcerter : O fortune, dit-il, tu me sers plus par ce revers que tu ne l'aurois fait par les dons les plus précieux ! ta rigueur bienfaisante m'indique le chemin de la philosophie, & tes faveurs m'en eussent constamment écarté.

Ces exemples frappans ne feront-ils sur nous aucune impression ? Homme stupidement attaché à la jouissance des objets extérieurs, pourquoi ne te hâtes-tu pas d'imiter ces grands hommes, quand il est d'ailleurs si facile de mériter comme eux le nom respectable de sage ? L'inconstance du sort, ou la méchanceté de tes ennemis t'a fait tomber du rang élevé que tu remplissois, tu as perdu ce poste qui te plaçoit au-dessus de tes concitoyens ? Regarde cette aventure comme un événement heureux, puisqu'elle te permet d'aller vivre dans tes champs, & de fertiliser le patrimoine de tes peres. Tu desirois d'entrer au service du prince, & les soins que tu t'es donné, n'ont rien produit ; l'entrée même du palais de ce prince t'a été interdite ? Réjouis-toi ; te voilà libre de vivre indépendant dans ta maison. La fortune a-t-elle au contraire secondé tes projets ? cet emploi supérieur que tu bri-

guois & qui va te donner tant d'influence ſur l'adminiſtration publique, eſt-il enfin le prix de tes démarches & de tes ſollicitations ? Réjouis-toi encore, tu vas être occupé ſans ceſſe, mais comme dit le poëte Pindare, les bains les plus délicieux font moins de bien encore aux membres fatigués, que le plaiſir & la gloire de ſavoir honnoré, reſpecté de ſes concitoyens, ne diminuent le fardeau du travail, & ne rendent léger le poids des fonctions les plus pénibles & les plus épineuſes. L'envie, ou ſi tu veux, la calomnie a-t-elle noirci ta conduite & flétri tes actions ? C'eſt un événement préparé par ta bonne fortune, qui par là t'avertit de ne point compter ſur les hommes, mais ſur les leçons de la ſageſſe qui t'apprendront à mépriſer & la calomnie & l'envie, comme en uſa Platon quand il ſe vit privé des faveurs & de l'amitié de l'injuſte Denis. Et n'eſt-ce point d'ailleurs un motif bien puiſſant de conſolation, que de voir les plus illuſtres citoyens & les ſouverains mêmes, expoſés aux mêmes accidens ? Tu es riche, ta femme eſt jeune, & tu es ſans enfans ; tu déſeſperes d'en avoir, & cette certitude t'accable de triſteſſe ? Eſprit foible & borné, tu ne ſais pas à quels chagrins expoſent les ſoins de la paternité : ſi tu connoiſſois les chagrins que cauſent à leurs ſenſibles peres des enfans vicieux ou ingrats, tu te garderois bien de fatiguer le ciel de tes vœux imprudens. Eh ! qui es-tu pour deſirer avec tant d'impatience, de laiſſer ſur la terre des ſucceſſeurs ? Es-tu plus riche, plus puiſſant que ne le ſont nos maîtres ? ſonge à tous ceux des empereurs Romains, qui plus puiſſans que toi, n'ont pas eu la douce ſatisfac-

tion de laiſſer des enfans qui leur aient ſuccédé. Tu es pauvres : mais auquel de tous les Thébains aimerois-tu mieux reſſembler? Ne ſeroit-ce pas à l'illuſtre Epaminondas? Et l'immortel Fabricius, le plus grand des Romains n'étoit-il pas auſſi pauvre que toi? Ta femme eſt infidelle, les outrages qu'elle a faits à la foi conjugale ſont publics, tout le monde en parle? Eh qu'y a-t-il de commun entre la perverſité de ton épouſe & ta vertu? Agis n'étoit-il pas plus ſage, ne mérita-t-il pas à tous égards de t'être préféré? Qui ne ſait toutefois juſqu'à quel point ſon épouſe Timœa ne rougit pas de ſe deshonnorer? Son amour pour Alcibiade n'étoit-il pas public à Sparte & dans la Grece? N'eût-elle pas un fils de cet Alcibiade qu'elle avoit même l'impudence d'appeller du nom du jeune Athénien? Mais les débordemens de l'impudique Timœa purent-ils affoiblir le reſpect des Spartiates pour Agis? Ternirent-ils la gloire dont ce grand prince ſe couvrit? La fille de Stilpon fut une des plus effrontées courtiſanes de ſon temps; mais la publicité de ſes débauches n'empêcha point ſon pere de vivre heureux & tranquille, comme il le déclara à l'indiſcret & cynique Métrode qui croyant l'inſulter, lui reprocha la honte de ſa fille. Eſt-ce ma faute, lui répondit Stilpon, & n'eſt-ce pas la faute de ma fille? C'eſt ſa faute ſans doute, répartit le cynique, mais l'oprobre réjaillit ſur ta tête. Que veux-tu dire, répliqua le philoſophe, n'eſt-il pas vrai que les fautes ſont des chûtes? J'en conviens, dit Métrode. Et les chûtes, pourſuivit Stilpon, que ſont-elles autre choſe que des malencontres? D'accord, répartit le cynique. Et ces chûtes, continua Stil-

pon, ne ſont-ce pas des infortunes pour ceux qui les eſſuient ? Par ces raiſonnemens ſimples & vrais, ce philoſophe réduiſit au ſilence ſon imprudent accuſateur. Il eſt bien peu de gens qui penſent auſſi ſenſément ; car c'eſt un défaut commun à preſque tous les hommes, de s'irriter non-ſeulement des fautes de leurs amis, de leurs proches & leurs domeſtiques, mais encore de celles de leurs ennemis. Toutefois les emportemens, les haines, les injures & les actions vicieuſes de nos ennemis n'étant que pour leurs compte, & ne bleſſant qu'eux-mêmes, il n'y a guere, à mon avis, ni de raiſon ni de ſageſſe à s'en offenſer. Il y a tout auſſi peu de philoſophie à s'émouvoir juſqu'au chagrin, de la colere de nos voiſins, des entretiens libres ou inſultans que tiennent contre nous & en notre abſence, nos domeſtiques, de la mauvaiſe intention de nos ſerviteurs, ou des fautes volontaires qu'ils commettent dans l'exécution des ordres qu'ils ont reçus de nous. Car quel rapport y-a-t-il de leurs mauvaiſes qualités avec le repos de ton ame ? Ils aiment à parler & à médire quelquefois ; crois-tu que ta colere & ton acariâtre humeur puiſſent les corriger ? Laiſſe-les parler & médire, & ſers toi d'eux comme on eſt obligé de ſe ſervir ſouvent d'inſtrumens incommodes, mais néceſſaires. Il me ſemble qu'on ne devroit pas plus ſe fâcher des vices d'autrui que des aboiemens des chiens, ſur-tout lorſqu'il n'eſt point en nous de corriger ces vices. Nous ne devrions pas même, ſuivant pluſieurs philoſophes, nous irriter, nous chagriner de nos propres vices ; mais, ſans que nos remords aillent juſqu'à la triſteſſe, aux noirs ſoucis, nous devrions nous efforcer de

nous guérir de ces maladies de l'ame. Alors, doux envers nous-mêmes, nous ne manquerons point de l'être à l'égard de tous ceux que nous fréquenterons, ou que les circonſtances & les affaires appelleront auprès de nous.

Il arrive ſouvent que c'eſt moins en haine du vice en général, que par un excès d'amour-propre que nous nous irritons de la perverſité d'autrui. Notre attachement pour la jouiſſance de certains biens ou de certains emplois que nous craignons de perdre, eſt ſi exceſſif, & le dégoût que nous inſpire tel ou tel autre objet, eſt ſi outré que nous ſommes fort aiſément portés à ſoupçonner tous ceux qui nous approchent, les uns de vouloir nous ravir les choſes dont nous eſtimons ſi fort la poſſeſſion, & les autres de vouloir nous faire eſſuyer ces dégoûts que nous prenons tant de ſoin d'éviter : jamais de tels ſoupçons ne troubleroient notre repos, ſi nous étions plus modérés dans nos deſirs, & plus indifférens pour les objets extérieurs, de quelque nature qu'ils fuſſent. Un malade agité par la fievre, ne trouve que de l'amertume dans les alimens qu'on lui offre, & il ne manque point de s'en prendre d'abord à la mauvaiſe qualité des mets qu'on lui préſente ; mais quand il voit que ceux qui l'environnent mangent en ſa préſence, ces mêmes alimens ſans répugnance, ſans dégoût, alors c'eſt à la maladie qu'il attribue cette inſupportable amertume, & non pas à la nourriture qu'on lui ſervoit, & qui par elle-même eſt bonne ; nous penſerions de même à l'égard des perſonnes & des choſes qui nous paroiſſent les plus déſagréables, ſi nous nous connoiſſions aſſez pour ne rapporter qu'à nous-mêmes & à la vicieuſe dif-

poſition habituelle de notre ame ce méconten-tement & cette inquiétude qui nous pourſuivent en tous lieux & dont notre injuſtice s'efforce de rendre les autres reſponſables. Par une ſuite naturelle, mais très-repréhenſible de cette malheureuſe diſpoſition que nous avons à juger de tout d'après nous-mêmes, nous ne voyons lorſque nous ſommes triſtes ou irrités, que des objets qui nous affligent, nous bleſſent, nous révoltent. Il nous ſeroit pourtant bien aiſé, ce me ſemble, de nous épargner ces ſoucis, cette triſteſſe, ces chagrins : il nous ſuffiroit pour cela, toutes les fois qu'il nous arrive quelque accident ſiniſtre, de réfléchir aux événemens heureux que le ſort plus favorable a daigné nous envoyer dans d'autres circonſtances : ainſi le ſouvenir des momens paſſés de bonheur, émouſſeroit la pointe des revers actuels. Je ne doute pas même que la ſatisfaiſante image de nos anciens plaiſirs, n'adoucît conſidérablement la trop vive impreſſion de l'adverſité préſente. Quand nous avons fixé pendant quelques momens des couleurs trop éclatantes, nous aimons à porter nos regards ſur des couleurs moins brillantes ou ſur la douce verdure, afin de ſoulager notre vue affoiblie, & de fortifier nos yeux trop éblouis. Bien éloignés de nous ſervir de la même méthode lorſque nous avons eſſuyé quelqu'accident fâcheux, nous ne nous attachons au contraire qu'à des penſées triſtes, & forçant, pour ainſi dire, notre imagination de s'arrêter ſur des objets ſiniſtres, lugubres, nous banniſſons de notre eſprit autant qu'il eſt en nous, le ſouvenir des événemens favorables & des beaux jours que nous avons paſſés, de ſorte que de deux ſources qui ſont en nous, l'une

de peine & l'autre de plaiſir, nous puiſons à longs traits dans la premiere, détournant avec ſoin juſques à nos regards de la ſeconde : ſemblables aux ventouſes qui n'attirent, dit-on, que ce qu'il y a de plus impur dans la maſſe du ſang, nous nous plaiſons à raſſembler tout ce que dans le trouble notre imagination peut nous offrir de plus ſombre & de plus affligeant : à cet égard, nous ſommes tous comme ce Marchand de Chio, qui vendant au public les vins les plus délicieux de la Grece & de l'Italie, ne s'abreuvoit par goût, que du vin le plus aigre qu'il lui étoit poſſible de trouver. La gaieté du ſage Ariſtippe étoit bien plus judicieuſe, lui que jamais on ne vit mécontent ni inquiet, quelque diſgrace que le ſort lui envoyât. Obligé par un arrêt inique de céder à un plaideur de très-mauvaiſe foi la plus belle de ſes terres, & celle qu'il aimoit le plus ; un de ſes amis l'abordant d'un air triſte, lui témoigna combien il étoit affligé de cet événement : Eh, pourquoi me plaindrois-je, répondit Ariſtippe ! & de quoi te plains-tu toi-même ? N'eſt-il pas vrai que pour toute fortune tu n'as qu'un champ peu étendu, plus ingrat que fertile, & qu'il me reſte trois terres, chacune preſqu'auſſi vaſte que celle qu'on vient de m'enlever ? J'en conviens, répliqua le conſolateur d'Ariſtippe : c'eſt donc, repartit celui-ci, bien plutôt avec toi que je dois m'affliger, que tu ne dois t'affliger avec moi ; car enfin, n'eſt-ce pas la plus déraiſonnable de toutes les abſurdités, que d'aimer mieux regretter ce qui eſt perdu, que de ſe réjouir de ce qui eſt ſauvé ? N'eſt-ce pas reſſembler aux enfans qui, s'ils viennent à perdre celui de leurs jouets qu'ils eſtimoient le moins,

brisent de dépit tous les autres, & puis se mettent à pleurer & sont inconsolables. Le plus léger revers nous fait tous, ou du moins presque tous retomber en enfance. La plus petite infortune nous attriste, la perte la plus imperceptible nous désespere ; nous nous en prenons aux Dieux, au ciel, au sort, aux hommes, nous prétendons que l'univers entier partage notre affliction, ou plutôt notre folie. Après ce coup funeste, disons-nous ridiculement, il n'y a plus pour nous de douceur, de plaisir, d'agrément dans la vie ; le destin ennemi nous a tout enlevé. Remerciez-le, lâches, remerciez-le ce destin que votre ingratitude accuse avec tant d'injustice ; comment osez-vous dire qu'il vous a tout ravi, qu'il ne vous reste rien? A-t-il touché à votre honneur? ne pouvoit-il pas vous ravir votre maison que sa bonté vous a laissée? ne vous reste-t-il pas, à vous, une femme honnête, & à vous, un véritable ami? L'adversité qui ravit tout, ne laisse pas même la vie ; & tant que l'homme vit, peut-il dire, pour peu qu'il soit raisonnable & juste, qu'il soit réellement à plaindre & malheureux? Quelques momens avant sa mort, le philosophe Antipater, parlant à ses amis de tous les agrémens qu'il avoit eus pendant sa vie, n'oublia point de regarder comme une faveur du sort, l'heureuse navigation qu'il avoit faite depuis la Cilicie jusques au Port d'Athenes. Ne devons-nous point aussi remercier les Dieux de la jouissance des choses qui nous sont communes avec le reste des hommes? Car enfin, c'est par leurs bienfaits que nous vivons, que nous ne sommes point malades, que nous voyons la lumiere du soleil, que notre paisible patrie n'a point de

guerre à soutenir, que le feu de la discorde & le tumulte des factions ne troublent point la tranquillité publique, que nos champs se laissent labourer, que la mer est navigable; enfin, que nous pouvons parler en liberté, sans crainte d'irriter la férocité des tyrans, & même prendre part aux affaires du gouvernement, ou n'y prendre aucun intérêt. Ces avantages sont réels, il sont très-considérables, & d'autant plus capables de nous rendre heureux, si nous sentons leur prix, que pour peu que nous réfléchissions aux variations de la fortune, & aux maux qui assiegent la foible humanité, nous nous trouverons heureux de n'être ni malades, ni environnés des feux de la guerre civile, ni en bute aux traits de l'envie, ni opprimés par des usurpateurs. Ce n'est pas que je prétende qu'il faille mépriser la fortune jusques à négliger ou même rejetter ses faveurs : au contraire, je pense que nous devons user & jouir même avec plaisir de nos biens; mais je veux dire que cette jouissance ne doit jamais dégénérer en passion, ni irriter notre ambition & notre amour pour les richesses, au point de desirer sans cesse ce que nous n'avons point, & des possessions auxquelles nous n'avons aucune sorte de droit : contens de notre sort, que nous importe qu'Attalle ou Lucullus soient plus riches que nous? Jettons plutôt les yeux sur l'innombrable foule de ceux que la fortune a placé au dessous de nous; mais combien peu y en a-t-il qui fassent cette réflexion? Est-on dans l'indigence, on soupire après le simple nécessaire & ce desir est sans doute légitime : se voit-on un peu au-dessus de l'indigence, on ne forme des vœux que pour la médiocrité: mais ces vœux

ſont-ils bien ſinceres ? Interrogez tous ceux qui ſont nés dans la médiocrité : vous n'en trouverez aucun qui ne deſire d'être riche ; ſi quelqu'un d'entr'eux parvient à l'opulence, c'eſt alors qu'il ſe ſent dévoré du deſir des honneurs, des dignités, des titres. L'eſclave enchaîné n'aſpire qu'à la ſituation de l'eſclave dont les pieds ne ſont pas enchaînés ; celui-ci voudroit être affranchi ; l'affranchi veut être citoyen, le ſimple citoyen deſire d'être riche ; ſes vœux ſont-ils comblés, il veut avoir des dignités, qu'il n'obtient pas plutôt qu'il porte envie au rang des princes ; tandis que ceux qui le rempliſſent, font des vœux pour la royauté, & les rois voudroient être des Dieux, tonner & foudroyer comme eux : de maniere que chacun aſpire à s'élever, ne voyant le bonheur qu'au deſſus de ſa tête, & hors d'état de jouir de celui qu'avec plus de raiſon & moins d'intempérance, il pourroit ſi facilement trouver dans ſon état Un ſimple citoyen de Chio ou de Bithinie ſera peu ſatisfait de ſe voir honorer dans ſon pays, eſtimé de ſes compatriotes, aimé de ſes parens ; il abandonnera ſon cœur à la triſteſſe, inquiet & chagrin de ce que la médiocrité de ſon rang ne lui permet pas de porter l'habit de ſénateur ou celui de patricien : mais plus heureux qu'il ne méritoit de l'être, parvient-il au but de ſes deſirs, l'admet-on au ſénat, il ne tardera point à s'attriſter encore, indifférent aux honneurs qu'il reçoit, la prêture romaine eſt l'objet actuel de ſon ambition : eſt-il prêteur, il n'en eſt pour cela ni plus content, ni plus tranquille, il deſire d'être conſul, & il s'éleveroit juſqu'à ce rang, qu'il ſeroit encore affligé, ſi le peuple & le ſénat ne l'avoient point proclamé

le premier. Or, qu'eſt-ce que ces inquiétudes, ſi ce n'eſt autant de marques évidentes d'ingratitude envers la fortune, & autant de ſujets de tourment & d'inquiétude que l'on ſe prépare à ſoi-même? Plus prudent, plus judicieux, le ſage, modéré dans ſes deſirs, ambitionne peu les biens dont les autres jouiſſent : il voit ſans émotion, ſans jalouſie, ſans envie ceux d'entre ſes concitoyens que la fortune favoriſe, & loin de ſe ſentir dévoré de chagrin, il ſe réjouit au contraire de leur bonheur, bénit le ſort, & ſe croit très-fortuné lui-même, lorſqu'il compare ſon deſtin à la ſituation pénible de tant de malheureux qui languiſſent dans l'indigence. Dans les jeux olympiques, un athlete n'a pas le choix de ſes armes, & il n'eſt pas le maître de combattre à ſon gré tels ou tels concurrens pour arriver plus ſûrement au prix. Mais nous avons cet avantage dans la vie, & pour peu que nous penſions avec ſageſſe, nous ſommes libres de nous comparer avec ceux de nos contemporains dont la condition eſt moins heureuſe que la nôtre, & c'eſt-là le moyen aſſuré, c'eſt-la même, dirai-je, l'unique moyen d'être content du rang, quel qu'il puiſſe être, où le ciel nous a fait naître; il ne peut y avoir que des ambitieux outrés qui n'aiment à ſe comparer qu'à Hercule ou à Briarée; & malheureuſement la ſociété abonde en inſenſés de cette eſpece. Avec quel étonnement, ô Tarſys, avec quel air d'envie tu regardes ce grand, cet homme riche que tu vois mollement porter dans ſa litiere! tu ne fixes que lui, tu n'apperçois que lui, & tu te trouves miſérable! Baiſſe les yeux, Tarſys, & regarde les malheureux eſclaves dont les épaules plient ſous la

poids de ce riche qu'ils traînent. Oh! qu'il étoit heureux ce grand Xerxès qui pour passer le détroit de l'Hellespont fit construire à grands frais un pont immense de bateaux! Mais toi qui voudrois ressembler à ce fou couronné, & qui te trouves pauvre, parce que tu n'as pas la puissance d'imiter ses folies, considere donc aussi cette foule d'esclaves qu'on obligeoit, à grands coups de bâton, de percer le Mont Athos; considere le destin déplorable de ceux d'entr'eux auxquels ce prince injuste & sanguinaire fit couper le nez & les oreilles, parce que ce même pont n'auroit pu résister à la violence des vagues soulevées par la tempête: songe que si tu desires d'être Xerxès, ils souhaitoit avec bien plus d'ardeur d'être à ta place, tant ta condition, cette même condition qui te flatte si peu, leur paroît agréable & douce. Un jour quelques Athéniens se plaignant devant Socrate du prix énorme des denrées, & combien il étoit difficile de vivre sans se ruiner dans une ville où le vin de Chio coûtoit dix écus, la pourpre trente écus, & le miel cinq dragmes la plus petite mesure; Socrate, sans répondre à ces ridicules plaintes, pria ceux de ces Athéniens qui paroissoient les plus chagrins, de vouloir bien l'accompagner; ils y consentirent, & le sage les conduisit d'abord au marché où le demi-picotin de farine ne se vendoit qu'une obole; avouez au moins leur dit-il, qu'à Athenes la farine se vend très-bon marché, & qu'avec de la farine, on ne meurt pas de faim: de là le philosophe les mena chez un Marchand qui leur vendit des olives à deux doubles la mesure; encore, dit le sage, les olives ne sont-elles pas cheres à deux doubles

la meſure : puis il paſſa chez des frippiers qui leur firent voir des habits à tout prix ; alors Socrate regardant ces citoyens : vous vous trompiez donc, leur dit-il, & l'on peut à Athenes vivre à fort peu de frais ?

Si quelqu'un me diſoit, Plutarque, je te plains ; ta fortune eſt très-bornée, tu n'as point de grande dignité ; tu ne remplis aucun emploi bien éminent ; tu ne ſeras ni conſul, ni prêteur, ni gouverneur de la province : inſenſé lui répondrai-je, & c'eſt précisément parce que je ne ſuis ni ne ſerai rien de tout cela, que je me félicite de mon deſtin, de ma condition ; eh quoi ! ne ſuis-je pas heureux, & ma ſituation n'eſt-elle point honorable, puiſqu'au deſſus de l'indigence, je ne ſuis obligé ni de demander l'aumône, ni d'être porte-faix, couvreur ou matelot, ni de gagner mon pain à la ſueur de mon front, comme tant d'honnêtes gens qui pour cela pourtant ne ſe regardent pas comme les plus malheureux des hommes.

Mais enfin, puiſque telle eſt notre folie, que nous vivons bien plus dans l'opinion des autres qu'avec nous-mêmes & pour nous-mêmes, puiſque telle eſt la corruption de nos ſentimens, que nous ſommes beaucoup moins portés à nous réjouir à la vue des biens que le ſort nous envoie, que prêts à nous inquiéter par l'envie que nous portons aux avantages dont les autres jouiſſent ; rentrons au moins un inſtant dans les ſentiers de la raiſon, & au lieu de ne nous arrêter qu'à l'éblouiſſant éclat de l'extérieur de ceux dont nous ambitionnons ſi fort les avantages, ſoulevons un peu le rideau, & voyons quel eſt à l'intérieur le grand contentement de ce

mêmes perſonnes : hélas! nous ne verrons en elles que triſteſſe, chagrin, mélancolie, inquiétude, amertume & douleur. Voyez ce riche Pittacus, dont on célebre avec tant d'enthouſiaſme l'opulence & l'autorité ; conſidérez-le cet homme fortuné : ſa valeur eſt plus qu'héroïque, la Grece entiere eſt pleine du bruit de ſes exploits, tous les c toyens s'empreſſent à lui donner des marques de leur eſtime, de leur reconnoiſſance : Pittacus ſeroit peut-être auſſi heureux qu'il paroît l'être, ſi ſon acariâtre épouſe ne terniſſoit perpétuellement la ſérénité de ſon ame, par ſes cris, ſes injures & ſes révoltantes manieres. Un jour le ſage Pittacus ayant raſſemblé ſes amis, ſe livroit avec eux à la douce gaieté de la table, lorſque ſa femme que l'on n'attendoit pas, entre ſubitement, accable Pittacus & ſes convives des plus outrageantes paroles, & s'enflammant par le ſilence & le ſang froid de ſon mari, renverſe d'un coup de pied la table & tout ce qu'il y avoit deſſus. Il n'y auroit perſonne dans la Grece, dit Pittacus, ſans ſe déconcerter, qui fut auſſi content, auſſi heureux que moi, ſi pour balancer leurs bienfaits, les Dieux n'avoient pas pris ſoin d'unir mon ſort avec celui de cette femme inſociable. Tous les hommes reſſemblent plus au moins, ſoit dans un point, ſoit dans un autre à Pittacus : les ſouverains eux-mêmes ne ſont pas affranchis de cette inquiétante néceſſité. Ce grand Agamemnon qui commandoit à tant de rois, étoit-il plus tranquille que ceux qui obéiſſoient à ſes ordres ? Il s'en faut bien : voyez comme il s'exprime dans l'Iliade ; entendez-le ſe plaindre dans l'Iphigénie d'Euripide : Que t'ai-je fait, s'écrie-t-il, ô Jupiter, pour que tu m'aies

condamné à une vie auſſi pénible, à des chagrins auſſi cuiſans! ô que j'envie le deſtin de l'humble laboureur, qui ſans danger, ſans courir à la gloire, remplit tranquillement ſon obſcure carriere!

Ainſi, jamais contens de leur condition, quelle qu'elle puiſſe être, tous les hommes ſe plaignent de la fortune & des Dieux; ainſi, chacun d'eux, quelque rang qu'il occupe, porte envie au bonheur dont il ſuppoſe que les autres jouiſſent. Mais ce qui contribue le plus à cette inquiétude d'eſprit, eſt l'extrême & trop générale folie de notre imagination, c'eſt la perpétuelle extravagance de nos deſirs, c'eſt l'imbécille manie que nous avons de prendre preſque toujours des voiles diſproportionnées par leur exceſſive grandeur, au vaiſſeau ſur lequel nous avons à traverſer l'océan de la vie; je veux dire lorſque nos deſirs & eſpérances ſont évidemment plus étendus que ne l'eſt notre puiſſance: car alors, bercés par notre fol eſpoir, & forcés par l'expérience de renoncer à nos vues, déſeſpérés de ne pouvoir atteindre à notre but, nous nous abandonnons à la mélancolie, à la douleur, à la triſteſſe, & nous ne manquons pas de nous plaindre dans notre délire, des caprices de l'inconſtance & de la ſuprême injuſtice de la fortune. Et cependant nous regarderions comme un homme inſenſé celui qui tenteroit de lancer une fleche avec une lance au lieu d'arc, ou celui qui, monté ſur un bœuf, prétendroit forcer un cerf: & ſi fâché de ne point réuſſir dans ſes tentatives, il ſe plaignoit de la fortune, ne lui dirions-nous pas qu'il ne doit condamner que ſa propre folie qui lui à ſuggéré ces entrepriſes inſenſées? Avec moins

d'amour-propre, nous trouverions en nous exactement le même genre de manie : nous voulons absolument avoir ce que nous desirons, & quoi que nous desirions, nous opposons à l'impossibilité du succès une obstination invincible, & plus nous nous voyons trompés dans notre attente, plus nous nous inquiétons. Et cependant quels sont communément les objets de nos souhaits ? Les choses les plus disparates, les plus incompatibles ; nous voulons être en même-temps riches, savans, légers, robustes, aimés & craints, badins & sérieux, respectés & chéris. Parvenons-nous à force de travail, d'intrigues & de soins à devenir les favoris des rois ; avons-nous obtenu le gouvernement d'une province ; ce haut degré d'honneur & de considération cesse de nous flatter, si avec tout cela nous n'avons pas le char le plus brillant, les couriers les plus rapides, le palais le plus somptueux, les esclaves les plus intelligens, que sais-je, tout ce que le reste de citoyens réunis ne peuvent même avoir. Denis, ce farouche Denis, l'oppresseur de Syracuse, ne se contentoit point d'être le plus puissant & le plus redoutable des tyrans de son siecle, il s'irritoit, il s'indignoit, il s'en prenoit & aux Dieux & au sort de ce qu'il n'étoit point meilleur poëte que Philoxene, ni aussi éloquent orateur que Platon ; & son mécontentement alla si loin qu'il jetta Philoxene dans un cachot, & fit vendre Platon comme esclave dans l'isle d'Egine. Alexandre pensoit beaucoup plus généreusement, lui qui disputant le prix de la course contre le rapide Brisson, & s'appercevant que celui-ci rallentissoit sa vélocité pour lui donner de l'avantage, le reprit sé-

vérement, peu flatté d'une victoire qu'il n'eût du qu'à la crainte & à la complaisance de son timide concurrent. Tel étoit le magnanime Achile, lui qui ne trouvoit point, comme l'observe Homere, des rivaux parmi les Grecs, quant à l'héroïque valeur, ajoute le poëte, car à l'égard de l'éloquence, il étoit infiniment au-dessous de Nestor, d'Ulysse & de mille autres. Cet éloge qu'Homere donne au fils de Thétis n'eût point été du goût de la plupart des grands, qui veulent être regardés comme possesseur exclusifs de tous les biens, de tous les avantages, & de tous les talens dont la condition humaine peut être susceptible. C'étoit-là l'idée sublime qu'avoit sans doute de lui-même ce Satrape de Perse, ce riche Mégabise qui crut honorer beaucoup Apelles en allant lui rendre visite dans son attélier. Apelles trop occupé de son ouvrage pour faire beaucoup d'attention à celui qui le regardoit, continuoit à peindre, quand Mégabise fit fort stupidement quelques mauvaises observations sur l'art de la peinture. Apelles ennuyé de ses raisonnemens : tu te découvres trop, Mégabise, dit-il, tant que tu as gardé le silence, tes bracelets, tes pierreries, & ta robe de pourpre en imposoient à ces enfans qui broyent mes couleurs, ils te prenoient pour un homme important, ton discours à tout gâté ; il n'en est aucun d'eux qui maintenant ne te regarde comme un être fort ridicule, qui n'a pas la moindre idée des choses dont il parle. On a raison de se moquer de l'opinion des Stoïciens, lorsqu'ils disent que le sage n'est seulement point juste, prudent & courageux, mais qu'il est essentiellement encore orateur éloquent, excellent capitaine,

poëte ſublime, citoyen puiſſant, & même tout auſſi ſouverain que les rois les plus abſolus; mais la plupart de ceux qui trouvent cette propoſition inſoutenable, ne ſont-ils pas auſſi bizarres, eux qui deſirent de poſſéder en même-temps toutes ces qualités, tous ces titres & tous ces avantages? & s'ils ne peuvent parvenir au but de leurs deſirs, le noir chagrin & quelquefois le déſeſpoir s'empare de leur ame, & ne leur laiſſe point la liberté de penſer que les Dieux eux-mêmes n'ont pas tous les mêmes attributs, ni le même degré de puiſſance, que l'un eſt ſurnommé *Enyalius*, c'eſt-à-dire, belliqueux, l'autre *Mantous*, ou prophétique, l'autre *Cerdous*, ou commerçant : ils ne ſe ſouviennent pas que Jupiter défendant à Vénus de ſe trouver dans les combats, lui ordonna de préſider aux jeux, aux plaiſirs d'Amathonte, & de ne prendre ſous ſa protection que les amans, & la couche nuptiale des nouveaux mariés. D'ailleurs, par quelle inconſéquence, ou plutôt par quelle abſurdité deſirons-nous, pour être heureux, d'avoir des qualités qui, pour l'ordinaire, s'excluent les unes les autres, & qui ſont tout-à-fait incompatibles? Vous voulez être éloquent & profond mathématicien, d'accord, vous pouvez être l'un & l'autre; mais vous voulez en même-temps vous mêler des affaires de l'adminiſtration publique & jouir de la confiance des rois : or, cela ne ſe peut, l'étude de l'éloquence & des mathématiques exigeant une vie ſédentaire, & la faveur des princes ne s'acquérant qu'à force de démarches & d'aſſiduité dans leurs palais.

L'uſage journalier & exceſſif de la viande & du vin rendent à la vérité le corps fort & robuſte,

mais il énerve l'ame & la rend imbécille ; le ſoin continuel d'amaſſer de l'argent, augmente les richeſſes ; mais il n'y a que le mépris ſoutenu des dons de la fortune, qui conſerve l'amour de la philoſophie. Cependant il faut avoir grand ſoin de ne pas oublier que tout indifféremment ne convient point à tous, & qu'il eſt eſſentiel de commencer, ſuivant la judicieuſe ſentence d'Apollon Pithyen, par ſe connoître ſoi-même, puis uſer de ſoi ; de ſorte que l'on ne s'applique qu'aux choſes auxquelles on eſt propre, au lieu de forcer la nature, & de paſſer ſans goût, ſans aptitude, d'une occupation à une autre, d'une profeſſion qui déplaît à une qui déplaira encore davantage. Le cheval eſt fait pour aller aux combats, le bœuf paiſible bleſſé tracer des ſillons ; le dauphin aime à ſuivre en pleine mer la route des vaiſſeaux, le fier ſanglier pour menacer les chaſſeurs qui le pourſuivent, & quelquefois auſſi il tombe terraſſé par les chiens. Mais celui-là eſt inſenſé qui ſe plaint & s'irrite de ce que le deſtin ne l'a point fait naître tout enſemble, lion de Lybie, & petit chien de Malthe : celui-là n'eſt pas moins déraiſonnable, qui veut en même-temps reſſembler à Empedocle, à Platon ou à Démocrite, occupé comme ces grands hommes à écrire ſur la nature du monde, ou ſur la vérité des choſes, & cependant coucher, comme le mercenaire Euphorion, avec une riche vieille, ou s'amuſer, boire & jouer avec Alexandre-le-Grand comme l'enjoué Médius, être auſſi reſpecté par ſon opulence que l'étoit Iſménias, ou eſtimé par ſes vertus, autant que le fut le ſage Epimanondas. On ne voit pourtant point les coureurs ſe déſoler de ce qu'ils n'ont point

obtenu les couronnes destinées aux lutteurs, au contraire, satisfaits des palmes qui leur sont accordées, il s'empressent d'en remercier les Dieux. C'est une chose étrange, disoit-on au philosophe Straton, que tu n'aies presque point d'auditeurs, & que l'on aille en foule aux leçons de Ménedeme. Je ne vois là, répondit le sage Straton, rien de bien surprenant; faut-il donc trouver étonnant que la plupart des hommes aiment mieux être baignés & parfumés comme les Sybarites, qu'exercés & frottés d'huile comme les robustes athletes ?

Si nous ne trouvons point étrange, si nous voyons sans déplaisir que la vigne ne porte point de figues, & que les oliviers ne produisent point des raisins, pourquoi sommes-nous donc si tristes, si fâchés de ne pas réunir tous les talens de l'esprit, & tous les dons de la fortune ? Pourquoi desirons-nous avec tant de chaleur d'être tout ensemble savans, riches, guerriers & philosophes, souverains & favoris des rois, libres & attachés aux grands ? Pourquoi nous plaignons-nous avec tant d'amertume des rigueurs de notre destin, lorsque nous ne pouvons remplir au gré de nos caprices, ces conditions si différentes, si fort incompatibles ? Nous serions bien plus modérés si nous étions plus attentifs aux avis que la bienfaisante nature prend elle-même le soin de nous donner : car, comme cette bonne mere a préparé aux animaux, divers moyens de se nourrir, & qu'elle ne les a pas tous fait naître cernivores ni tous frugivores; de-même aussi elle a donné aux hommes, plusieurs moyens très-différens entre eux de pourvoir à leur subsistance; ainsi, elle donne aux

hommes diverſes ſortes d'alimens ; elle a voulu que les uns vécuſſent du produit de leurs troupeaux, les autres de leur labourage, quelques-uns de la chaſſe, & quelques autres de la pêche. Or, après tant de prévoyance, que reſte-t-il à faire à l'homme, ſi ce n'eſt de s'attacher à la maniere de vivre la plus conforme à ſon caractere, c'eſt-à-dire, à celle que la nature lui a évidemment tracée ? Que lui reſte-t-il à éviter que les tourmens de l'ambition & les noirs ſoucis de l'envie ? Mais combien peu les évitent ! Il y a long-temps que le poëte Héſiode a obſervé que le potier porte envie au potier, & l'architecte à l'architecte : encore même la ſociété ſeroit-elle plus tranquille, & les hommes plus près du bonheur qu'ils deſirent tous, & que ſi peu connoiſſent, ſi chacun d'eux n'étoit jaloux que des talens de ceux qui exercent la même profeſſion : quoique non exempte de blâme, cette envie du moins pourroit ſouvent dégénérer en émulation utile : mais bien plus inſenſés, les hommes de différentes conditions, de talens oppoſés, ne ſe voient les uns les autres qu'avec des yeux jaloux, les riches veulent être ſavans, les ſavans veulent être riches, ceux-ci deſirent d'être nobles, puiſſans, accrédités, tout orateur, quelque excellent qu'il ſoit, ſoupire lorſqu'il penſe à la célérité d'Archimede ou d'Euclide ; on a vu même des citoyens diſtingués par leur naiſſance & par l'élévation du rang qu'ils occupoient, languir de jalouſie, pour avoir été les témoins des ſuccès d'un vil Hiſtrion, ou pour avoir entendu des princes parler avec bonté à quelque malheureux eſclave.

Que conclure de ces obſervations, ſi ce n'eſt

que chacun de nous porte en ſoi la ſource de ſon bonheur & celle de ſon infortune, & que les deux tonneaux, l'un de biens, l'autre de maux qu'Homere place aux pieds du trône de Jupiter, ſont dans notre ame, & non ailleurs ? Si je voulois prouver la juſteſſe de cette obſervation, je citerois l'imprudence des inſenſés dont le nombre eſt ſi grand, je veux dire de ceux qui ſans daigner s'y arrêter, laiſſent échapper les biens dont ils pourroient jouir, tant leur eſprit eſt tourmenté par les ſoins de l'avenir; bien différens du petit nombre de ſages qui ſe rappellent ſans ceſſe les inſtans de bonheur qu'ils ont goûtés, n'éloignant jamais de leur penſée cet agréable ſouvenir qui leur tient lieu ſans ceſſe de biens préſens, & de jouiſſance actuelle. Ceux qui par une opinion qu'ils croient très-philoſophique, prétendent nous priver de la mémoire, aſſurant que notre ſubſtance s'écoule, s'évapore & ſe change continuellement, font de chacun de nous, autant de différens individus que nous exiſtons de momens. Les hommes inquiets, jamais contens de ce qu'ils ont, & toujours dévorés du deſir de poſſéder ce qu'ils n'ont pas, ne penſent-ils pas tout auſſi ridiculement, eux qui jamais ne ſongeant au paſſé, hors d'état de jouir du préſent qu'ils laiſſent écouler, s'agitent, ſe tourmentent perpétuellement ſur l'avenir qui peut-être pour eux n'exiſtera jamais; étrangers à ce qui s'eſt paſſé dans les temps antérieurs, comme s'ils n'avoient point vécu, comme s'ils ne vivoient point & s'ils ne devoient commencer d'exiſter que le lendemain du jour que le ſort leur acorde. Ces penſées chagrines ſont autant d'irréconciliables ennemies de la tranquil-

lité

lité d'esprit. Semblables aux insectes & aux mouches qui ne peuvent se tenir sur la surface unie des miroirs, & qui s'accrochent bien plus facilement aux surfaces inégales & scabreuses, ainsi nous glissons sur les événemens agréables, heureux, & notre ame ne s'arrête que sur les aventures fâcheuses & pénibles; ou plutôt, de même que l'on dit que sur le territoire de la ville d'Olynthe, il y a une espece de grotte funeste aux Scarabées, qui y étant une fois entrés, n'en peuvent plus sortir, mais y tournent & s'agitent perpétuellement, jusqu'à ce qu'ils tombent morts de fatigue & d'épuisement; de même, dès que nous nous sommes attachés une fois au souvenir des accidens sinistres qui nous sont arrivés, nous ne bannissons plus cette triste pensée de notre imagination, qui chaque jour devient plus sombre & plus funebre; bien différens des peintres qui connoissent les vrais principes de leur art, & qui prennent, avec intelligence, soin de cacher les couleurs trop tranchantes ou trop peu agréables, sous les plus gracieuses & les plus brillantes couleurs. Car j'avoue qu'il n'est guere possible d'oublier entiérement tout ce qui peut nous être arrivé de malheureux, ni d'éprouver, sans y faire attention, les revers de l'adverversité: mais alors, il me semble qu'il nous reste un moyen bien facile de nous épargner du chagrin, c'est de penser à l'harmonie du monde physique & moral, essentiellement composé de bien & de mal; c'est de nous souvenir que dans toutes les choses relatives à la condition humaine, il ne peut y avoir d'égalité constante, de même que dans la musique, il faut qu'il y ait des voix dissemblables, les unes hautes,

les autres basses, des sons aigus & des sons graves. Toute langue est nécessairement composée de lettres que l'on divise en consonnes, voyelles & muettes : or, comme celui-là ne seroit point grammairien qui ne s'attacheroit qu'à une seule de ces classes de lettres, mais qui sauroit se servir des unes & des autres, & les mêler avec art; de même aussi celui-là ne seroit rien moins que sage qui ne voudroit éprouver dans sa vie, que des événemes heureux, & des aventures au gré de ses desirs & de ses espérances. Le bien en général est toujours mêlé d'un peu de mal; mais faut-il pour cela que nous nous découragions, & que nos yeux toujours fixés sur le mal, ne se tournent jamais sur le bien, & qu'aveuglés sur le bonheur qui est si près de nous, nous allions chercher au loin, le malheur dont l'aspect nous afflige & nous désespere ?

Au moment même où nous venons au monde, dit le sage Empedocle, deux génies ennemis, & deux destins contraires, s'emparent de notre ame; l'un verse en nous les talens, les vertus, le doux contentement & l'aimable gaieté; l'autre souffle dans nos cœurs le venin des passions les plus turbulentes, la dévorante soif des richesses, l'ambition, l'amour-propre, l'orgueil, &c. ensorte qu'impregnés, paîtris, pour ainsi dire, du levain de ces bonnes & de ces mauvaises qualités, & ne pouvant par cela même, que trouver dans la vie beaucoup d'inégalité, les plus judicieux & les plus sages doivent se contenter de demander aux Dieux les choses les plus agréables, mais en même-temps, s'attendre aux accidens fâcheux, & quand ils arrivent, leur ôter ce qu'ils ont de plus triste & de plus

affligeant. Car il n'y a que celui qui s'inquiete le moins du lendemain, qui arrive le plus joyeusement au lendemain même, comme le disoit Epicure, qui assuroit aussi que l'opulence, la gloire, la puissance, n'étoient vraiemnt délicieuses que pour ceux qui ne redoutoient point l'indigence & l'obscurité. En effet, continuoit-il, le desir que l'on a eu de parvenir à un rang élevé, d'avoir de riches possessions, de se faire un nom célebre, imprimant à l'ame, quand on a obtenu ces différens objets, une crainte véhémente de les perdre, rend le plaisir de la jouissance très-foible & toujours mal assuré. Mais celui qui s'est préparé par de sages réflexions à tous les événemens, se sent assez de courage, pour dire sans pâlir à la fortune; tu peux me dérober quelques plaisirs, mais jamais tes injustices ne parviendront à me donner du déplaisir. L'inébranlable Anaxagore pensoit vraisemblablement comme Epicure, lui qui répondit avec tant de sang froid à celui qui vint lui annoncer la mort de son fils; *je savois depuis long-temps que mon fils étoit mortel*. Pourquoi n'imitons-nous pas ce bel exemple de constance, lorsque nous essuyons quelque revers inattendu? Par quel caprice, au lieu de nous abandonner aux plaintes & aux gémissemens, ne nous disons-nous pas : *Je savois que les richesses étoient fragiles, & la fortune très-inconstante; je savois que les mêmes grands qui m'avoient confié cet emploi, pouvoient me l'enlever; je savois que ma femme avoit de bonnes qualités, mais cependant qu'elle étoit femme; je n'ignorois pas que mon ami étoit homme, c'est-à-dire, être changeant de sa nature, suivant la définition qu'en a donné Platon?* Ces réflexions, à moins qu'on ne

ſoit décidément déterminé à s'affliger, ſont, ce me ſemble, bien capables d'adoucir l'amertume de nos regrets.

Le royaume de Macédoine n'étoit que d'une très-petite étendue, comparé à l'immenſité de l'empire Romain : mais le roi Perſée ſe voyant enlever cette monarchie, s'abandonna au chagrin, & fut même jugé très-malheureux : toutefois, le conquérant de la Macédoine, le valeureux & ſage Paul-Emile, après avoir remis à un autre général, le commandement de l'armée, entra dans Rome triomphant, la tête couverte de fleurs, alla offrir un ſacrifice aux Dieux pour les remercier des victoires qu'il avoit remportées. Ainſi donc Paul-Emile étoit heureux par le même moyen qui rendoit, au jugement de ſes concitoyens, Perſée le plus malheureux des hommes : mais le bonheur de Paul-Emile ne venoit que de ce qu'il avoit remis une puiſſance qui ne lui avoit été confiée que pour un temps preſcrit, au lieu que l'infortune du roi de Macédoine venoit de la contrainte où il avoit été de céder une autorité qu'il ne s'attendoit point à perdre.

Homere peint d'un mot la ſituation de ceux qui ne ſont pas prémunis contre les accidens imprévus, & qui ont la foibleſſe de donner le nom de malheurs aux accidens les plus légers, lorſqu'il nous repréſente Uliſſe ému juſques aux larmes pour la mort de ſon chien, tandis qu'il paroît tranquille & preſque indifférent aux pleurs & aux gémiſſemens de Pénelope ſon épouſe : mais ce héros s'étoit préparé à ſoutenir le ſpectacle touchant de ſon épouſe déſolée, & il n'avoit point ſongé à la mort inattendue de ſon chien.

Dans le nombre des fâcheux accidens qui nous arrivent, les uns nous affligent par eux-mêmes, & les autres par l'idée que nous y attachons, & par la mauvaise habitude que nous avons contractée de nous en affliger. Il vaudroit beaucoup mieux ne jamais oublier cette judicieuse sentence du poëte Ménandre : *il ne t'est réellement point arrivé de mal, si tu te persuades qu'il ne t'en est point arrivé.* Ménandre avoit raison ; car enfin, à quoi peut se réduire un mal qui ne touche ni à mon corps, ni à mon ame ? Quelle douleur, ô insensé ! peuvent te causer la condition abjecte de ton pere, la mauvaise conduite, ou même si tu veux les prostitutions de ta femme, la perte de ton rang, & la ruine entiere de ton autorité ? Tous ces événemens ne peuvent-ils point arriver sans qu'ils influent en aucune maniere sur la tranquillité de l'ame & la santé du corps ? A l'égard des accidens qui paroissent nous blesser plus directement, tels que les maladies, les travaux excessifs, l'esclavage, la perte de nos amis, de nos proches, de nos enfans, que nous reste-t-il à faire, qu'à dire avec Euripide : *ce désastre est sans doute cruel ; mais enfin nous sommes hommes & nécessairemeut assujettis à ces révolutions.* Démétrius ayant mis au pillage la ville de Mégare, demanda au philosophe Stilpon, si les soldats vainqueurs ne lui emportoient rien ; je ne connois, repondit le philosophe, ni vainqueur ni pirate qui puisse enlever quelque chose qui m'appartienne réellement. Il en est de même de tous les hommes vraiment sages ; la fortune a beau les maltraiter, les ennemis ont beau leur ravir toutes leurs possessions, encore leur reste-t-il un bien très-précieux, indépendant des caprices

du ſort & de l'injuſtice des hommes, la paix de l'ame, d'où réſulte le vrai bonheur. C'étoit-là le ſens de la réponſe du vertueux Socrate au perfide Anitus & à l'inique Mélitus, lorſqu'accuſé par ces deux ſcélérats, il répondit à ſes juges: *ô mes concitoyens! Anitus & Mélitus peuvent conjurer contre moi; ils peuvent me faire mourir; mais il n'eſt pas en leur pouvoir de me faire du mal.* Ainſi le ſort contraire peut m'envoyer une funeſte maladie, mais il ne dépend point du deſtin de me rendre méchant, lâche, envieux, perfide, ſi je ſuis vertueux, honnête, courageux; il ne peut point m'ôter la prudence qui me guide, & qui m'eſt plus néceſſaire que la préſence du pilote n'eſt eſſentielle au vaiſſeau ſur le vaſte océan: car le pilote ne ſauroit appaiſer à ſon gré l'impétuoſité de la tempête, ni gagner le rivage toutes les fois qu'il le voudroit & qu'il en auroit beſoin, ni entendre ſans frémir le mugiſſement des vagues, & le ſouffle des vents qui renverſe les mâts, rompt les voiles, déchire les cordages; au contraire, accablé de fatigue & agité par la terreur, il abandonne dans le trouble le gouvernail, ſoupire, pâlit, attend la mort, tandis que conſeillé par les leçons de la ſageſſe, l'homme prudent prévoit & écarte les maux qui pourroient l'aſſaillir, les infirmités par la continence, par l'exercice & le travail modéré; & lorſqu'il lui ſurvient quelques accidens imprévus, il les eſſuie ſans ſe plaindre, & gliſſe auſſi légerement ſur ces obſtacles, qu'un nautonnier habille gliſſe ſur les écueils, contre leſquels il iroit ſe briſer, s'il avoit moins d'adreſſe.

Toutefois, ſi le revers dont vous êtes accablé eſt ſi terrible qu'il vous ôte juſqu'à l'eſpérance

d'en réchapper, ne vous reste-t-il point encore un moyen de ne point succomber tout-à-fait sous le poids du malheur ? Voyez le port ; il est tout près de vous, sauvez-vous à la nage hors du corps, comme le nautonnier prudent se jette hors de son vaisseau, lorsqu'il fait eau de toutes parts, & qu'il est prêt à submerger. C'est la crainte de mourir, & non pas le desir de vivre qui tient l'homme insensé attaché à son corps, qu'il embrasse aussi étroitement qu'Ulisse, dans Homere, embrassoit un figuier sauvage, de crainte de tomber dans l'abyme de Charibde. Le sage qui conçoit la nature de l'ame, & qui sait qu'en cessant d'être unie avec le corps, sa condition devient meilleure, ou du moins qu'elle ne devient pas plus mauvaise, trouve dans cette réflexion (*) un motif bien consolant de repos & de tranquillité ; le bonheur a pour lui des attraits inconnus au reste des mortels, & l'infortune ne lui cause aucun chagrin, aucune affliction, sûr de s'en délivrer aussi-tôt que sa sagesse le croira nécessaire. Quiconque est assez sûr de soi pour dire à la fortune ; j'ai prévenu ton inconstance, je me suis prémuni contre tes injustices ; celui-là ne confie point sa sûreté à des barrieres, à des portes d'airain, à des murs de diamant, mais il se fonde sur des sentences vraiment philosophiques, sur des réflexions avouées par la raison ; & ces excellentes sentences, ces lumineuses réflexions sont, pour peu qu'on veuille avoir de fermeté, à la portée de tous les hom-

(*) Cette opinion, qui ne fait pas honneur à la philosophie de Plutarque, étoit alors l'opinion chérie des fanatiques stoïciens.

mes, de tous ceux, dis-je, qui s'éprouvant de bonne heure, commencent à exercer leur courage sur des objets peu inquiétans, & s'accoutument insensiblement à supporter les plus accablantes disgraces. Car si nous trouvons de la difficulté à surmonter des obstacles qui ne sont rien moins qu'invincibles, nous ne devons nous en prendre qu'à la foiblesse de notre ame, que nous avons accoutumée à ne s'arrêter que sur les choses qui lui paroissent ou les plus flatteuses ou les moins épineuses, se détournant sans cesse des objets déplaisans, & ne voulant s'occuper que de ceux qui lui sont agréables : c'est par cette folle & trop lâche habitude qu'elle s'est énervée au point que la seule pensée de la douleur la fait frémir de terreur. Bien différens sont ceux qui ont eu la coutume de soutenir, sans s'abandonner au chagrin, les assauts d'une maladie fâcheuse, d'un revers affligeant, du mépris, de la honte, ou même du bannissement, & qui à force d'opposer leur raison courageuse à de tels accidens, se sont enfin convaincus par leur propre expérience, qu'il y a beaucoup de fausseté, d'orgueil & d'imbécillité dans les choses que le vulgaire, toujours aveugle dans ses opinions, estime très-pénibles, douloureuses, effroyables.

Il en est plusieurs qui ne peuvent sans pâlir, songer à la vérité de cet axiome de Ménandre : *Il n'existe personne qui puisse assurer de soi-même, que tels ou tels sinistres accidens ne lui arriveront jamais.* C'est cependant une bien sage coutume que celle de penser souvent aux malheurs qui peuvent nous assaillir, à l'instant même où nous y songerons le moins : car il n'est que trop vrai que nul homme vivant ne peut dire ni de quelle

maniere douce ou cruelle, honnête ou déshonorante il terminera sa vie, ni quels événemens l'éprouveront avant sa mort. Je puis bien dire de moi, jamais mon cœur ni ma langue ne blesseront la vérité ; jamais mes mains ne se souilleront du sang de l'innocence ; mais je me garderai bien d'assurer que jamais je ne périrai de la mort des traîtres, ni sous le fer des bourreaux : car j'ignore quelle combinaison de circonstances me feront paroître ce que je n'aurai point été, assassin, traître à ma patrie, brigand ou scélérat ; mais je puis me promettre que jamais je ne serai rien de tout cela ; & cette certitude est la base inébranlable sur laquelle je puis fonder mon bonheur & la tranquillité de mon cœur & de mon esprit. En effet, il n'y a que le remords qui seul peut troubler la fermeté de l'ame. Si je sais & ne puis me dissimuler que j'ai commis telle mauvaise action, me voilà malheureux ; dès-lors le repentir est à mon ame ce qu'un dévorant ulcere est à mon corps ; il la gangrene, il l'ensanglante, il la déchire, & porte le trouble & la mort dans toutes ses facultés ; car la raison qui est assez puissante pour dissiper l'amertume de la tristesse, ajoute au contraire elle-même une nouvelle pointe aux aiguillons du repentir. De même que le chaud & le froid de la fievre sont plus insupportables que le froid de l'hiver le plus rigoureux, & la chaleur du plus brûlant été ; de même les revers qui viennent des causes extérieures, sont infiniment moins accablans que les afflictions que causent les remords. N'est-il pas en effet bien cruel & bien désespérant de se sentir forcé de se dire à soi-mê-

me ; perſonne n'a cauſé ma diſgrace, c'eſt moi ſeul que je dois accuſer de mes déſaſtres & de mon infortune. Au contraire, quelques fâcheux que puiſſent être les accidens que l'homme ſage eſſuie, la paix de ſa conſcience, n'eſt-elle pas pour lui mille fois plus délicieuſe que ne le ſont les tréſors, la puiſſance, les dignités, le ſceptre même aux grands dévorés de remords? Ménande diſoit, que comme les boîtes qui renfermoient de l'encens, quoique vuides, conſervent la douce odeur des parfums qu'elles contenoient, de même les actions honnêtes de l'homme vertueux, même lorſqu'il n'eſt plus à portée de les renouveller, réjouiſſent ſon ame par la mémoire qu'elle en conſerve ; c'eſt là ce qui ſoutient ſa conſtance dans la peine, & ſa ſérénité dans l'infortune : toujours égal, toujours tranquille, il ne redoute ni les éblouiſſemens de la proſpérité, ni les rigueurs du ſort contraire. Il y avoit ſuivant moi, bien de la philoſophie dans cet avis de Diogene à un Lacédémonien qui ſe paroit avec beaucoup de ſoin pour ſe montrer au temple un jour de fête : Eh quoi, dit le cynique, tous les jours pour l'homme de bien ne ſont-ils pas des jours de fête? Oui très-certainement tous nos jours ſont autant de ſolemnités ; car ce monde eſt un temple ſacré, un ſanctuaire auguſte où l'homme, en recevant la vie eſt introduit pour contempler, non de muettes ſtatues, mais des objets remplis de mouvement, & où Dieu lui-même a pris ſoin d'imprimer ſa toute-puiſſance ; ce ſoleil radieux, cette lune éclatante, ces brillantes étoiles, & ce vaſte océan qui reçoit & rend tour-à-tour les eaux

des fleuves qui arrosent la terre, cette terre inépuisable qui nourrit tous ses habitans. Ainsi la vie humaine étant une espece de profession religieuse, il faut, pour en remplir les augustes fonctions, que l'ame soit tranquille, & que l'esprit toujours égal, ne soit jamais soumis à l'empire tyrannique des passions & des vices. Gardons-nous donc de ressembler au stupide vulgaire qui attend avec impatience la fête de Saturne, ou celle de Bacchus, ou celle de Minerve, remettant jusqu'alors à se livrer à la gaieté; gaieté triste, puisqu'il l'achette à prix d'argent, & que pour rire, il paie des histrions, de vils baladins. Il est vrai que pendant le tumulte inséparable de ces solemnités, l'on ne s'afflige ni ne pleure; on voit sans s'attrister les jeux Pithiques, & l'on célebre à table & la coupe à la main les fêtes de Saturne. Mais par quelle inexplicable bizarrerie sommes-nous inquiets, tristes & désolés aux fêtes bien plus solemnelles que Dieu a instituées, telles que sont tous les jours de notre existence? Par quelle stupide manie les passons-nous ces fêtes, dans les larmes & les chagrins? Le son des instrumens, le doux chant des oiseaux flattent agréablement nos oreilles, & nous n'avons point la force d'entendre sans frémir, ou de terreur ou de tristesse, les hurlemens des animaux féroces, ou les cris funebres des hiboux. Nous les imitons pourtant ces hurlemens & ces sinistres chants, nous qui semblons ne respirer que pour l'inquiétude, nous qui fuyons en lâches le bonheur qui est en nous, pour nous enfoncer dans l'abyme des malheurs imaginaires, & qui, grace à notre sombre ima-

gination, se changent en malheurs réels, aussitôt que nous y livrant, nous rejettons les conseils de la sagesse & les avis de la raison, qui nous enseigneroit à jouir du présent, à nous retracer sans cesse les agrémens du passé, & à passer avec délices dans la nuit de l'avenir.

* *
*

TRAITÉ
DE
LA VIE HEUREUSE,

Traduit de Seneque.

TOut le monde veut vivre heureux, Gallion, mon cher frere, mais perſonne ne ſait comment faire pour en venir à bout. C'eſt pourquoi non-ſeulement il n'eſt pas facile de parvenir à une vie heureuſe ; mais ſi l'on a manqué le vrai chemin, plus on court après la félicité, & plus on s'en éloigne. Notre premier point eſt donc de définir ce que c'eſt que nous cherchons ; enſuite, de voir quelle eſt la plus courte voie qui peut nous y conduire ; nous ſentirons dans le chemin même (ſi c'eſt le véritable) combien nous approchons chaque jour de ce terme vers lequel nous pouſſe notre inſtinct naturel, & qui eſt le but & l'objet de tous nos deſirs ; au lieu qu'errant çà & là à l'aventure, ſuivant, non pas un guide, mais pluſieurs, (ſi on peut donner ce nom au bruit & aux cris confus de mille voix, qui toutes nous appellent par des chemins divers,) notre courte vie ſe paſſe dans l'erreur, quoique nous travaillons nuit & jour à rechercher la vérité. Il faut donc déterminer le lieu où l'on veut aller, choiſir ſa route, & prendre avec ſoi quelque habile homme qui connoiſſe le terrein. Ce n'eſt pas ici un de ces voyages ordinaires, où il ſuffit, pour ne pas s'égarer, de demander le chemin aux gens du pays, ou de prendre le

plus frayé. Les choſes ſont ici bien différentes.
Le plus battu, celui que tout le monde vous
conſeille, eſt le pire. La plupart des hommes
ſe ſuivent comme des moutons. Pour nous,
réſiſtant au courant, nous n'irons point où l'on
va; nous irons où il faut aller. L'origine des
plus grands maux vient de ce qu'on ſe laiſſe
entraîner. On s'imagine que ce qui eſt le plus
ſuivi, le plus applaudi, eſt le plus excellent;
on vit comme les autres vivent, & non comme
la raiſon le preſcrit. De-là combien de fautes
& de malheurs. Vous ſavez ce qui ſe paſſe
dans le tumulte & le carnage; le peuple ſe
preſſe en fuyant; pas un ne tombe, que quelqu'autre
ne tombe après-lui, les premiers ſont
cauſe de la chûte de ceux qui les ſuivent. C'eſt
ce qu'on voit arriver dans la ſociété; les fautes
d'un particulier ne ſont point pour lui ſeul,
elles ſont cauſe de celles que tant d'autres font.
Rien de plus dangereux que de ſuivre les traces
& les opinions d'autrui: mais malheureuſement,
comme on aime mieux croire que juger,
on ne juge jamais, on croit toujours, l'erreur qui
nous vient de main en main, nous joue &
nous précipite, & c'eſt l'exemple qui nous
perd. Laiſſons aller la multitude. Le peuple
qui ne connoît point la raiſon, s'arme contr'elle
& défend opiniâtrement ſes torts. Il arrive encore
ici la même choſe que dans ces aſſemblées,
où ceux-là même qui ont nommé les
Préteurs dans la chaleur de l'élection, venant
enſuite à la conſidérer de ſens froid, s'étonnent
de les avoir nommés. Nous approuvons, nous
blâmons les mêmes choſes. Telle eſt la fin de
tout jugement qui ſe fait à la pluralité des voix.

Lorſqu'il s'agit du bonheur de la vie, il ne faut point qu'on me réponde comme on fait dans le ſénat; c'eſt ici le plus grand nombre: car cela dépoſe contre elle. Certes les hommes ſeroient trop heureux, ſi ce qu'il y a de meilleur plaiſoit au plus grand nombre. Mais hélas! non, le choix de la multitude eſt une preuve que l'objet choiſi eſt déteſtable. Cherchons ce qu'il y a eu de mieux fait, non ce qui a été le plus uſité; cherchons ce qui peut nous procurer un bonheur permanent, & non ce qui eſt approuvé d'un auſſi mauvais connoiſſeur que le vulgaire. Peuple & Sénateurs, le vulgaire eſt pour moi de tous les rangs, je ne m'arrête point aux habits. Pour connoître l'homme, il eſt trop groſſier de s'en rapporter aux yeux du corps; j'ai une autre lumiere plus ſûre, par laquelle je diſcerne le faux & le vrai; ce ſont les yeux de l'eſprit. A qui appartient-il en effet de découvrir le bien de l'ame, ſi ce n'eſt à l'ame elle-même, qui ſeule peut l'apprécier. O ſi jamais la mienne plus tranquille, a le loiſir de rentrer en elle-même & de ſe contempler de ſens froid! avec quel plaiſir, déchirant le bandeau de l'illuſion, elle reconnoîtra la vérité, & ſe dira: tout ce que j'ai fait, je le voudrois encore faire: tout ce que j'ai dit, je le voudrois encore dire; mes ennemis, quand j'y ſonge, pouvoient-ils me ſouhaiter rien de plus exécrable, que ce que je me ſuis ſouhaité moi-même? que ce que je craignois, s'eſt trouvé préferable! ô bons dieux, à ce que je deſirois. J'ai haï, j'ai rendu mon amitié, s'il en eſt entre méchans; il n'y a que moi que je n'aie point encore commencé d'aimer. J'ai tout fait

pour percer la foule, & me distinguer par quelque talent. Hélas ! qu'y ai-je gagné ? Je me suis mis en butte aux traits de la méchanceté, j'ai donné prise aux dents de l'envie. Vois-tu ceux qui louent l'éloquence, qui suivent les richesses, qui flattent les grands, qui exaltent leur puissance ? ils sont tous ennemis, ou, ce qui revient au même, ils peuvent l'être. Autant d'admirateurs, autant d'envieux.

Il vaut mieux chercher quelque bien d'un excellent usage, un bien qui se fasse sentir, & non qui frappe les yeux. Ce qui attire l'affluence & les regards du peuple, ce qu'un sot admirateur montre à un sot étonné, brille au dehors, n'est au dedans que misere; cherchons donc quelque bien, non brillant ou de parade, mais plus réel qu'apparent; mais solide, toujours le même, plus beau dans ce qu'il a de plus caché, & toujours plus charmant, à mesure qu'on l'approfondit. Mettons-le au jour ; il n'est pas loin, il se trouvera : il n'y a qu'à savoir de quel côté porter la main. Nous laissons, comme des aveugles, les vrais biens qui sont près de nous, pour périr dans la jouissance des faux biens après lesquels nous courons. Mais pour ne pas trop m'étendre, je passerai sous le silence les opinions des autres, il seroit trop long de les passer en revue & de les réfuter. Voici la nôtre. Lorsque je dis nôtre, je ne me joins à aucun fameux Stoïcien, j'ai comme eux le droit de dire ce que je pense. Je suivrai l'un, je prendrai une partie de l'opinion de l'autre, & si on me demande mon avis après tous les autres, je ne rejetterai peut-être rien de ce que les premiers auront soutenu, & je dirai : voici seulement ce que j'ajoute à leur avis.

je pense au fond, comme toute notre secte; que la nature doit être le guide de nos actions; & que la sagesse consiste à ne point s'en écarter, à se conformer en tout à ses loix, & à ses exemples. Pour être heureux, il faut donc s'accorder avec soi, ou avec sa nature. Le bonheur suppose un esprit sain, & d'une santé habituelle : ensuite fort, vigoureux, sublime, patient, sachant s'accommoder aux temps, soigneux de son corps, & de ce qui lui appartient, sans inquiétude, sans affectation, recherchant les choses nécessaires à la vie, sans en admirer aucune, se servant des biens de la fortune, sans en jouir, ni les servir. Vous sentez, quand même je ne l'ajouterois pas, qu'un tel homme sera toujours tranquille & libre, dès qu'il aura chassé loin de lui les goûts trop vifs, les vaines terreurs, en un mot, tout ce qui nous irrite & nous épouvante. Que pourroit-il après cela manquer pour mener une vie heureuse? La volupté? Au lieu de ces plaisirs courts & frivoles qui nuisent dans le temps même qu'on les goûte, on sentira une joie égale, imperturbable, pure, une joie d'ame en paix, qui réunit la concorde à la grandeur, & n'est grande qu'avec douceur & humanité. Car toute cruauté vient de foiblesse & de lâcheté.

Notre bien peut être autrement défini, & la même opinion peut se rendre en termes différens. Tout comme une armée, tantôt s'étend & occupe un grand terrein, tantôt se resserre & n'en remplit qu'un très-petit, ou que tantôt elle se replie en deux ailes, & tantôt se campe en front de bandiere, ayant toujours les mêmes forces, toujours la même volonté de soutenir son parti dans toutes ses dispositions diverses; de même

la définition du ſouverain bien peut tantôt s'étendre, & tantôt ſe reſſerrer, & ſe reſtreindre en elle-même. Ainſi ce ſera la même choſe, ſi je dis : le ſouverain bien conſiſte dans une ame qui mépriſe les faveurs du hazard, & n'eſtime que la vertu ; ou, c'eſt une force d'eſprit flexible, une connoiſſance des choſes, une douceur paiſible dans les actions, avec beaucoup de complaiſance & d'égards pour les autres. Celui qui ne connoît de bien, ni de mal, qu'une bonne & mauvaiſe conſcience, qui eſt partiſan de l'honnêteté, que la vertu rend joyeux & content, que les caprices du ſort n'élevent, ni n'abaiſſent, pour lequel il n'eſt point de plus grands biens que ceux qu'il peut ſe procurer lui-même, qui a une vraie volupté à mépriſer les voluptés ; voilà encore ce que j'appelle un homme heureux. Nous pouvons, s'il nous plait d'entrer dans un plus vaſte champ, tourner & retourner le même objet dans toutes ſes faces, & le contempler de tous ſens, ſans lui rien faire perdre de ſa force & de ſon énergie. Car, qu'eſt-ce qui nous empêche de placer le bonheur dans une ame libre, élevée, ſtable, que rien ne déconcerte ; dans une ame ſans frayeur, ſans crainte, ſans ambition ; dans une ame qui regarde ce qui eſt honnête, comme le ſeul bien, & ce qui eſt honteux comme le ſeul mal ? Ce qui reſte véritablement après cela, eſt peu de choſe ; choſes viles, dont la multitude n'augmente pas le prix ; choſes qui vont & viennent, ſans que le vrai bien perde ou gagne, & qui n'ôtent enfin, ni n'ajoutent au bonheur de la vie. Un eſprit de cette trempe auroit beau vouloir être triſte, il ne le pourroit pas ; bon-gré, malgré, il ſe ſentira pénétré d'une gaieté

continuelle, d'une joie profonde, née de causes semblables ou sublimes, puisque c'est de ce qui est à soi qu'on se réjouit, & qu'on ne desire rien au delà de ce qu'on trouve dans soi-même. Pourquoi ne mettroit-on pas ces avantages en balance avec la volupté? Un repos de l'ame, si doux & si constant, ne vaut-il donc pas les petits mouvemens peu durables de plaisirs aussi fugitifs que ceux du corps? Le jour que le sage sera inaccessible à la volupté, il le sera aussi à la douleur.

Vous voyez dans quelle misérable & fâcheuse servitude tombera celui que la volupté & la douleur, maîtresses incertaines & cruelles, enchaînent tour-à-tour. Attachons-nous, volons à la liberté; méprisons la fortune, & nous serons libres. Nous aurons le plus estimable des biens, le repos d'une ame à l'abri des orages, une grandeur, une joie inaltérable de nous voir délivrés de toutes terreurs par la connoissance de la vérité, une douceur, une effusion d'ame que toutes ces choses délectent, non comme des biens, mais comme nées de son propre bien. Puisque j'ai commencé à m'étendre, je donnerai encore le nom d'heureux à celui qui, par raison, ne desire, ni ne craint. Je dis par raison, car quoique les roches & les animaux n'aient ni crainte ni tristesse, je ne crois pas que des êtres qui n'ont point d'idée du bonheur, puissent passer pour mener une vie heureuse. Je range dans la même classe ces hommes grossiers & imbécilles, que l'ignorance d'eux-mêmes, & leur peu de sentiment, réduit à la condition animale. Quelle différence y a-t-il entr'eux tous? Si les uns sont dépourvus de raison, le peu qu'en ont les autres

ne sert qu'à les égarer & les corrompre. Point de bonheur, sans la vérité. La vie heureuse est donc celle dont un jugement droit & éclairé semble avoir jetté les fondemens ; car alors l'ame est pure, & si bien délivrée de tous maux, qu'elle n'en peut plus être non-seulement déchirée, mais même piquée ; stable, où elle l'a toujours été, ferme en son assiette, elle fait bonne contenance dans l'adversité. Qu'on ne me parle pas de la volupté. Je sais qu'elle se répand dans toutes les veines comme un torrent de plaisir ; qu'elle enchante l'ame par ses douceurs ; qu'il n'y a point de partie dans tout notre corps qu'elle ne remue & ne sollicite. Mais quel homme est assez peu homme pour vouloir un jour & une nuit souffrir de telles titillations, & laissant là son ame, donner tout ce temps aux délices de son corps ?

Mais l'ame aura aussi ses voluptés ? Qu'elle en ait tant qu'elle voudra. Qu'arbitre de la luxure, elle préside à tous les plaisirs des sens, qu'elle s'en enivre : que se rappellant le passé, elle triomphe au seul souvenir de ses anciens plaisirs : que se berçant des plus douces espérances, tandis que son corps est gras & succulent, elle étende la lubricité de ses pensées, jusques sur les voluptés futures. Tout cela me paroît digne de pitié ; car, quelle folie de prendre le mal pour le bien ! Sans la santé de l'ame, il n'est point de félicité ; & loin de l'avoir, n'a-t-on pas perdu l'esprit, lorsqu'on recherche, comme quelque chose d'excellent, ce qui est nuisible & délectable. Celui-là est donc heureux, qui est content de ce qu'il possede, ou du peu qu'il a, qui est ami de son propre bien. Celui-là est heureux,

à qui la raiſon fait agréer l'état de ſes affaires, quel qu'il ſoit. Ceux qui ont regardé la volupté, comme le ſouverain bien, voyant en quelle infamie ils le font réſider, nient que la volupté puiſſe être ſéparée de la vertu, & prétendent qu'on ne peut vivre honnêtement, ſans vivre joyeuſement, ni mener une vie agréable, à moins qu'elle ne ſoit honnête, pour moi je ne conçois pas comment on peut aſſocier des choſes ſi différentes. Dites-moi, je vous prie, pourquoi la vertu ne pourroit être ſeparée de la volupté? c'eſt apparemment que tout bien ayant ſon principe dans la vertu, elle eſt la ſource de tous nos goûts, de tous nos deſirs. Mais ſi ces choſes étoient néceſſairement unies, pourquoi en voyons-nous d'agréables qui ne ſont rien moins qu'honnêtes, & d'autres qui ſont très-décentes & très-honnêtes, mais rudes, épineuſes, & qu'on n'obtient point ſans douleur?

A quelle vie honteuſe, bannie par la vertu, conduit encore la volupté! Combien de Malheurs avec leur volupté, ou plutôt, qui n'arriveroient pas, ſi la volupté étoit unie à la vertu, qui en eſt ſouvent privée, & n'en a jamais beſoin. Pourquoi joignez-vous des choſes diſſemblables, & même contraires? La vertu eſt quelque choſe de grand, d'élevé, de royal, d'inſatiable, d'invincible: la volupté eſt choſe baſſe, ſervile; rien de plus lâche, de plus foible, de plus caduc. Elle habite & croupit dans les lieux publics & les cabarets. Vous trouverez la vertu dans les temples, au palais, au ſénat, ſur les murs d'une ville aſſiégée, couverte de pouſſiere, le viſage rouge, & les mains calleuſes. La volupté ſe cache le plus ſouvent, & cherche les

tenebres. Vous la trouverez aux bains, aux fleuves & aux autres lieux qui craignent le magiſtrat, ſentant le vin & les odeurs, molle, énervée, fardée, pâle, toute embaumée de parfums. Le ſouverain bien eſt immortel, il ne quitte jamais un cœur qu'il a une fois pénétré, il ne donne ni ſatieté, ni repentir. Point de remords dans une bonne ame, point de haine d'elle-même ; elle eſt trop excellente pour eſſuyer aucun changement. La volupté s'éteint, au moment même qu'elle donne le plus de plaiſir ; elle occupe peu d'eſpace, & pour cette raiſon on s'en trouve bientôt rempli ; après ſa premiere ivreſſe, on tombe dans le dégoût, l'ennui & la langueur. Tout corps, dont le mouvement fait l'eſſence, ne peut être ſtable & bien aſſuré ; ce qui vient & paſſe vîte, ce qui périt dans l'inſtant de la jouiſſance, n'a pas plus de ſubſtance & de ſolidité, car il eſt déja au point, où il faut qu'il ceſſe, & lorſqu'il commence, il a preſque fini.

Eh quoi ! la volupté n'eſt-elle pas le partage des méchans comme des bons? Les perſonnes ſans mœurs trouvent à ſe déshonorer le même plaiſir, que les honnêtes gens à faire des actions généreuſes ; c'eſt pour cela que les anciens nous ont recommandé de ſuivre la meilleure & non la plus agréable vie, de prendre la volupté, non pour conduire, mais pour accompagner la raiſon. La nature ſeule a droit de nous guider, nous y ſommes invités par la raiſon même qui la ſuit & l'obſerve. Vivre heureux, c'eſt donc vivre conformément à la nature, comme je vais l'expliquer. Vivre ſelon la nature, c'eſt conſerver ſoigneuſement & ſans crainte les biens du corps & ce qui les concerne, comme choſes fu-

gitives qui ne nous ont été données que pour peu de temps. C'eſt ne point ſe laiſſer poſſéder par des biens étrangers, que de ne point ſubir leur joug, que de ne pas faire plus de cas de ce qui plaît au corps, & de ce qui vient d'ailleurs, qu'on ne compte dans une armée ſur des ſecours étrangers, & ſur des troupes légeres. Que tout ſerve & ne commande point, c'eſt le ſeul moyen d'en tirer parti. Que le juſte ſoit inacceſſible aux biens extérieurs ; qu'il ne ſe fie qu'à ſon courage ; qu'artiſan de ſa propre vie, il ſoit toujours prêt à la mauvaiſe, comme à la bonne fortune. Que ſa confiance ſoit conſtante & éclairée. Ce qui lui plaît une fois, doit lui plaire toujours, il ne doit rien changer dans ſes délibérations. On conçoit, quand même je ne l'ajouterois pas, qu'un tel homme eſt rangé, réglé & magnifique avec douceur dans tout ce qu'il fait. La raiſon qui vient des ſens & ſe mêle avec eux, chez lui ne naîtra d'eux que pour les gouverner. Les ſens ſont l'origine, la ſource, & le point d'appui de la raiſon, elle en tire ſes forces, c'eſt de-là qu'elle fait tant d'efforts, & part pour trouver la vérité ; & à peine partie, elle revient à ſoi. L'univers & Dieu qui le gouverne, s'étend ſur tout ce qui n'eſt pas Dieu ; enſuite laiſſant le ſoin du dehors, il rentre au dedans de ſa divinité. Notre ame doit ainſi s'abandonner à ſes ſens ; mais après s'être livrée avec eux aux objets externes, il faut qu'elle les retienne, qu'elle s'arrête elle-même, contemple, & s'aſſujettiſſe par-là le ſouverain bien. De cette maniere, il n'y aura qu'une force dans l'homme, une même puiſſance d'accord avec elle, & la raiſon qui en réſultera, ſera certaine, ſans conteſtations, ſans doutes dans ſes

opinions, dans ses conceptions, dans sa persuasion. Ainsi montée sur le même ton, cette raison est elle-même le vrai bien. Il n'y a plus rien de mauvais, rien de glissant pour elle; ferme dans toutes ses démarches, rien ne peut la faire broncher, ou tomber.

Elle préside à tout, rien n'arrive d'inopiné, toutes ses entreprises sont heureuses; sans retardement, sans obstacles, sans tergiverser, tout va vîte à la meilleure fin, car la paresse & l'incertitude marquent l'irrésolution & l'inconstance. On peut donc hardiment avancer que la concorde de l'ame est le souverain bien. La vertu est où il y a accord & unité; il n'y a que les vices qui ne s'accordent point. Mais toi-même, objecte-t-on, tu ne cultives la vertu, que pour la volupté que tu en esperes? Je réponds que si la vertu promet de la volupté, il ne s'ensuit pas qu'on cherche l'une pour l'autre; car la vertu ne donne pas plus de volupté, *que celle-ci ne donne de vertu.* Elle ne la cherche point, mais quoiqu'occupée à de plus nobles objets, elle pourra cependant la rencontrer sur ses pas, comme il naît des fleurs qu'on n'attendoit pas dans un champ labouré. Ces fleurs qui récréent la vue, sont venues de surcroît. Ce n'est point pour elles qu'on a pris la peine d'ensemencer les terres. La volupté n'est ni la récompense, ni la vertu, mais seulement l'accessoire; & elle ne plaît pas parce qu'elle délecte, mais elle délecte, parce qu'elle plaît. Le bien souverain consiste donc dans un jugement excellent, dans la meilleur disposition d'ame, laquelle, remplie dans toute son étendue & resserrée dans ses limites, est la consommation même du bon-

heur, qui ne nous permet pas d'avoir un desir. S'il n'y a rien au dela de la fin, tu as tort de demander pour quel avantage je recherche la vertu? car c'est supposer quelque chose au dessus du plus grand. Tu veux savoir ce que j'aime dans la vertu, & ce que j'en attends? C'est elle-même que je cherche en elle, puisqu'il n'y a rien de meilleur, & qu'étant inestimable, elle seule que rien ne peut balancer, est elle-même son propre prix. Je te dis que le vrai bien est une constance inébranlable, une prévoyance, une santé, une liberté, une concorde, une paix, une beauté, une force d'ame.... Eh, n'est-ce donc point assez? A quel autre plus grand objet prétends-tu rapporter tout cela? Tu nommes en vain la volupté; c'est le bien de l'homme que je poursuis, & non le plaisir du ventre qui a plus de capacité dans les animaux.

Tu feins de ne point m'entendre, repart-on; car moi je nie qu'on puisse vivre agréablement, sans vivre en même temps honnêtement; ce qui ne peut arriver aux bêtes, ni à ceux qui font un Dieu de leur ventre; & je te dis, & te répete à haute voix, que cette vie, que j'appelle joyeuse, ne peut l'être sans le concours de la vertu. Mais (qui l'ignore?) les plus fous ne s'enivrent-ils pas de tes voluptés? Les plaisirs ne naissent-ils pas en foule sur les pas des méchans? L'ame même, étrangement corrompue, ne leur fournit-elle pas mille & mille genres de voluptés infames & depravées comme elle? Que dirai-je de cette insolence, de cette haute opinion qu'on a de soi, de cette arrogance qui fait mépriser tous

les autres, pour n'eſtimer que ſoi; de cet amour aveugle & inconſidéré de ce qui nous appartient; de ces plaiſirs paſſagers, de cette joie immodérée qui naît de cauſes frivoles & puériles; des ces propos moqueurs & cauſtiques, de cet orgueil outrageant, de cette fainéantiſe, de cette diſſolution d'un cœur lâche que la moleſſe endort?

La vertu nous purge de tous ces vices, elle nous tire l'oreille, elle n'eſt cependant pas ennemie du plaiſir, elle en prend quelquefois; mais elle le goûte avant que d'en uſer; elle ne fait pas grand cas de celui qu'elle a ſenti, & ſi ſon uſage la réjouit, ce n'eſt qu'autant qu'il eſt ſobre & tempéré. Or, comme on ne l'eſt qu'aux dépens de la volupté, on le ſeroit donc auſſi aux dépens de la vertu? Tu embraſſes la volupté? moi, je la mitige, je l'adoucis; tu en jouis, & moi j'en uſe. C'eſt ton ſouverain bien; pour moi ce n'eſt pas même un bien; tu fais tout pour la volupté, & moi rien. Quand je dis que je ne fais rien pour elle, je parle au nom du ſage, auquel ſeul tu permets la volupté.

Je n'appelle pas ſage, celui à qui, je ne dis pas les plaiſirs, mais quelque choſe que ce ſoit, puiſſe commander. En effet, comment un homme voluptueux peut-il réſiſter au travail, affronter les dangers, ſouffrir la pauvreté, & faire face à cette légion de maux qui menacent & aſſiegent la vie humaine? Comment ſupporter la douleur, comment enviſager la mort? vaincu par un ſi foible adverſaire, le moyen de ſoutenir ces bruits, ces fracas épouvantables, & les coups redoublés de tant & de ſi

formidables ennemis ? Il fera tout ce que la volupté lui conseillera. Mais ne vois-tu pas tout ce qu'elle peut suggérer ? Rien de honteux, dis-tu, parce qu'elle est jointe à la vertu. Ne vois-tu pas encore une fois quel seroit ce souverain bien, qui pour être un bien, auroit besoin d'être gardé à vue ? Ainsi la vertu seroit en dépôt, & chez qui ? chez la volupté. Mais si la vertu n'est que la suivante de la volupté, comment celle-ci sera-t-elle gouvernée par l'autre ? Qui suit, doit obéir; qui va devant, commander. C'est mettre le chef à la queue. *O le bel ordre*, & le bel emploi qu'on donne à la vertu, de goûter & d'apprêter la volupté ! Nous verrons si la vertu subsiste encore chez ceux qui l'ont si injurieusement traitée, elle qui ne peut être dégradée, sans perdre jusqu'à son nom. Et puisque l'occasion s'en présente, je citerai des gens qui ont épuisé les délices de la volupté & les trésors de la fortune, des gens méchans, & que tu seras forcé d'avouer tels, moins encore que voluptueux consommés. Regarde Nomentanus & Apicius, recherchant tous les biens (comme ils les appellent) de la terre & de la mer, & pouvant nommer sur leur table tous les animaux de l'univers. Des lits, où ils mangent, ils voient leur cuisine, ils entendent de belles voix; ils voient un spectacle de faveurs qui réjouit leurs yeux, ils donnent à leur palais les plaisirs de tous les goûts; tout leur corps est frotté de parfums les plus délicieux, tout l'appartement respire des odeurs divines; l'odorat eût été jaloux de la volupté des autres sens. Quel appareil ! quel faste ! Ne diroit-on pas qu'on rend à la luxure les derniers devoirs ?

Tu conviendras du moins qu'il n'y eut point d'hommes plus voluptueux. Eh bien ! ils ne ſont point contens, parce que ce dont ils ſe réjouiſſent, n'eſt pas un bien.

Rien de plus naturel que tous ces mécontentemens qui arrivent aux plus heureux ; mais ce n'en eſt point là la raiſon, ils naiſſent de mille troubles qui ſurviennent dans la vie ; mille contrariétés, mille inquiétudes fâcheuſes s'élevent dans le ſein même de la proſpérité. Soit : mais il n'en eſt pas moins vrai que tous ces fous, ces mêmes inconſtans, que tu vois ſoumis à l'empire du caprice, & bientôt des remords, goûtent de grandes voluptés ; de ſorte qu'il faut qu'ils n'aient pas plus d'inquiétude que de bon ſens, ou ce qui ſe remarque dans la plupart, que ce ſoient de ces gais qui rient de leur propre folie, ou le deviennent en riant. Que les plaiſirs du ſage ſont différens ! Modeſtes, plus languiſſans que tempérés, ils percent à peine le rideau ſous lequel la retenue les tient cachés. De telles voluptés ne ſont point ſollicitées ; elles ſe préſentent d'elles-mêmes, on ne s'en fait cependant ni fête ni triomphe ; & comme on contient ſa joie, on les reçoit plus gaiement, qu'on ne les reſſent. Ce ſont des fleurs jettées par hazard ſur le fond de la vie, on les cueille, parce qu'elles ſe trouvent ſous la main ; ou, c'eſt un jeu, un paſſe-temps qui délaſſe & divertit d'affaires ſérieuſes. C'eſt ainſi que le ſage regarde la volupté, auſſi diſtrait & indifférent dans ſes plaiſirs, que le voluptueux en eſt avide & inſatiable.

Qu'on ceſſe donc encore une fois d'apparier deux choſes ſi peu faites pour aller enſemble.

Joindre la volupté à la verru, c'eſt flatter les vicieux, c'eſt vouloir faire lever la tête à tous les vices. Tel qui eſt perdu d'amour & de vin, ne croit-il pas de bonne foi vivre avec vertu, parce qu'il ſait qu'il vit avec volupté, dont il entend dire que la vertu eſt inſéparable? Bien plus, decorant ſes mauvais pénchans du beau nom de ſageſſe, il affiche des turpitudes indignes du jour. Ce n'eſt point Epicure qui pervertit ainſi les eſprits; ce n'eſt point ſa morale qui les jette dans un pareil déſordre; mais comme ils ſont vicieux, ils courent en foule où ils apprennent qu'on donne des éloges à la volupté, ne cherchant qu'à s'envelopper dans le manteau de la philoſophie, faite pour éclairer, & non pour cacher & autoriſer le vices. Ne croyez pas, car pour moi je ne leur fais pas l'honneur de le penſer, que tant d'empreſſement ſoit pour la volupté d'Epicure; elle eſt trop ſage & trop réſervée; mais le nom ſeul fait voler des libertins, qui ne cherchent qu'un prétexte & un voile à leur conduite. De-là perdant bientôt le ſeul bien qui leur reſtoit au milieu de tant de calamités, plus de pudeur; on auroit honte d'en avoir; on comble de louanges ce qui faiſoit autrefois rougir, on ſe glorifie des plus grands vices. Plaignons la jeuneſſe, elle eſt ſans reſſources, ſans eſpoir de ſe relever, ſi l'on donne un titre honorable à la plus honteuſe oiſiveté.

Voilà pourquoi il eſt dangereux de s'ériger en apôtre de la volupté; on n'eſt frappé que par le dehors qui ſéduit, & on laiſſe au dedans les préceptes d'honnêteté qui y ſont cachés. Quoi qu'en diſe notre ſecte même, j'oſe avan-

cer qu'Epicure n'enseigne que des choses justes, des choses saintes, & même tristes, lorsqu'on y regarde de près. Peut-on donner moins d'empire à la volupté ? Elle est soumise aux mêmes loix que nous donnons à la vertu; on veut qu'elle obéisse à la nature., Or ce qui suffit à la nature, est bien peu de chose pour la luxure. Qu'est-ce donc que cette célebre & chaste volupté d'Epicure ? Celui qui nomme félicité un repos fainéant, & une vicissitude continuelle des plaisirs de lit & de la table, cherche un bon garant d'une fort mauvaise affaire. Et lorsqu'il croit l'avoir trouvée, séduit par l'amorce du nom, persuadé qu'on lui a cautionné la chose, il suit, non la volupté qu'on lui enseigne, mais celle qu'il apporte avec lui: & dès qu'il a commencé à croire que ses vices sont conformes aux préceptes qu'il entend, il n'en a plus de honte; il ne se soucie plus de les cacher, il s'y livre sans réserve, & ne se respecte plus même.

Je suis donc bien éloigné de penser, avec la plupart des nôtres, que la secte d'Epicure enseigne le crime. Il est vrai qu'elle est en mauvaise odeur, & qu'on en parle comme d'une école d'infamie, mais à tort, car c'est ce que personne ne peut savoir, qu'il n'y ait été intimément admis. On en juge sur les apparences, qui ne préviennent par en sa faveur, & en donnent même mauvais augure. C'est une robe de femme sur un homme vigoureux. Tu as toute ta vertu, puisque tu conserves ta pudeur; ton corps ne connoît pas l'impudicité, mais tu l'affiches au son du tambour. Imagine plutôt quelque honorable inscription qui excite l'ame à combattre

les tyrans, les vices. Celui que tu vois dans le chemin de la vertu, n'y a fait qu'un pas, & il donne déja l'idée d'un heureux naturel. Comment cet autre feroit-il grand, généreux? Eperdu dans les bras de l'amour, fans force fans vigueur, les refforts de fon ame fe font détraqués avec ceux de fon corps; c'eft un homme dégénéré, pour qui il n'y aura bientôt plus rien de fale ni de honteux. La volupté conduit à ce mépris des mœurs, à moins qu'on n'apprenne à en diftinguer les différens genres, tant celles qui fe bornent aux defirs naturels, que le nombre infini des autres qui paffent ces limites, & d'autant plus infatiables qu'on les fatisfait davantage, conduifent enfin l'homme à fa ruine. Que la vertu marche la premiere, tous les chemins feront fûrs. Trop de volupté nuit. Il n'y a que dans la vertu où le trop n'eft point à craindre, parce qu'elle eft fa mefure à elle-même.

Ce qui peche par excès, n'eft pas bon. Mais quoique l'on ne puiffe rien préfenter de meilleur aux gens raifonnables, que la raifon même; fi cette union plaît, fi l'on veut arriver au bonheur avec cette efcorte, que la vertu porte le flambeau, & que la volupté l'accompagne & la fuive, comme l'ombre fuit le corps. La vertu, de toutes les chofes la plus élevée, fervante de ce qu'il y a de plus bas! Une telle idée ne peut entrer que dans un efprit qui n'a jamais rien conçu de grand. Que la vertu foit la premiere & porte l'étendart; la volupté n'en fera pas moins avec nous, pour être fes maîtres & fes arbitres. Elle nous demandera quelque chofe; elle ne nous forcera pas de donner. Ceux qui donnent le pas

à la volupté sur la vertu, n'ont ni l'une ni l'autre; car ils perdent la vertu, & ils n'ont point la volupté ; c'est elle qui les a. Manque-t-elle? ils sont tourmentés ; abonde t-elle? suffoqués, malheureux : si la volupté les quitte, plus malheureux ; s'ils en sont opprimés, semblables à ceux qui sont jettés par la tempête, tantôt sur un banc de sable, & tantôt sous les flots. Tels sont les funestes effets de l'intempérance, & d'un amour forcené ; tant il est vrai que lorsqu'on desire le mal pour le bien, il est dangereux d'obtenir ce qu'on souhaite. Il en est de certains plaisirs, comme de ces bêtes sauvages qui exposent à tant de peines & de perils, lorsqu'on les poursuit, & qui causent encore plus d'embarras & d'inquiétude lorsqu'on les a prises, parce qu'elles dévorent souvent leurs maîtres, de grandes voluptés causent de grands maux, & elles prennent celui qui prend. Plus elles sont grandes, vives, nombreuses, plus je trouve petit cet homme que le vulgaire appelle heureux, parce qu'il a plus de maîtres à servir.

Pour ne point encore perdre de vûe ma comparaison, comme celui qui met tout son plaisir à prendre des bêtes au gîte ou aux filets, & à environner les forêts d'une meute de chiens pour les suivre à la piste, abandonne de bien meilleures choses, renonce à ses affaires & à ses devoirs, & quitte tout enfin pour un divertissement frivole ; de même celui qui poursuit la volupté, lui sacrifie tout, jusqu'à cette liberté précieuse dont il jouissoit, & qu'il immole à ses plaisirs : & ce n'est point lui qui achete si cher la volupté, il se vend lui-même aux voluptés.

Cependant, dit-on, qu'est-ce qui empêche la

vertu & la volupté de se confondre tellement, qu'il n'en résultât qu'un seul tout, tissu de l'honnête & de l'agréable, tout qui seroit le souverain bien. C'est qu'on ne peut avoir une partie de l'honnêteté, sans son tout ; on n'auroit point le vrai bien dans toute sa pureté, s'il contenoit de l'alliage, s'il y avoit quelque chose en lui, qui ne fut pas aussi excellent que lui. La joie même, qui naît de la vertu, la gaieté, la tranquillité, quoiqu'elles coulent des plus belles sources, ne sont point partie d'un bien absolu ; ce sont des biens, mais qui marchent à la suite du souverain bien, & ne le consomment pas.

On ne peut apparier deux choses aussi diverses que la volupté & la vertu; tout ce que l'une a de vigueur s'émousse par la foiblesse de l'autre; & cette liberté, toujours victorieuse, lorsqu'elle ne connoît rien de plus précieux qu'elle, subit enfin le joug. Car, quelle plus grande servitude que de compter la fortune au rang des besoins. De-là cette vie misérable, agitée, inquiete, tremblante, soupçonneuse, toujours dans la crainte des événemens, toute entiere aux circonstances & aux intérêts des temps. Tu ne donnes point à la vertu un fondement solide, mais mobile & glissant : car, quoi de plus mal fondé, que l'attente des choses fortuites ! Quoi de plus sujet à changer, que le corps & tout ce qui l'affecte ! Comment obéir à Dieu, comment recevoir, prendre en bonne part, & sans murmurer, tout ce que veut le destin, si l'on est troublé par le moindre sentiment de douleur, ou de déplaisir ? Si l'on est livré à la volupté, on ne sera point encore bon défenseur, ou vengeur de sa patrie & de ses amis Le souverain bien habite un lieu, d'où

nulle force ne le peut ôter ; la douleur, l'eſpérance, la crainte, n'y ont point d'accès ; rien de ce qui peut l'altérer, ou lui faire perdre ſon excellence, rien n'y monte que la vertu. C'eſt ſur ſes pas qu'il faut prendre l'eſſor. Elle ſe tiendra ferme; elle ſupportera tout événement, non-ſeulement avec patience, mais volontiers, & regardera toute difficulté des temps, comme une loi indiſpenſable de la nature ; & comme un brave ſoldat ſupporte ſes plaies, compte ſes cicatrices, & tout percé de coups, aime encore en mourant le prince qui lui coûte la vie, elle aura toujours devant les yeux ce vieux précepte: *ſuis Dieu.* Quiconque ſe plaint, pleure, gémit, il fait par force ce qu'on lui commande, & n'en obéit pas moins. Peut-on ſe laiſſer honteuſement traîner, lorſqu'on peut ſuivre volontairement? Quelle folie ! Quelle ignorance de ſa condition, d'être étonné de ce qu'on n'a pu prévenir, de ne pas ſe ſoumettre ſans chagrin, de ſe révolter au moindre incident fâcheux, de ne pouvoir enfin ſupporter ce qui afflige également les méchans; les malheurs, les maladies, les morts, & tous les maux de la vie ! Recevons courageuſement ce qui dépend de la conſtitution du monde ; nous avons promis par ſerment de ſupporter les choſes mortelles, & de n'être point troublés par ce qu'il n'eſt point en notre pouvoir d'éviter. Nous ſommes nés dans une monarchie, nous n'avons que la liberté d'obéir à Dieu.

La vertu fait dont la vraie félicité. A préſent que te conſeille cette vertu ? De ne point appeller bien ou mal, ce qui n'arrive ni par vertu, ni par malice; enſuite de ne point te laiſſer

ébranler par un mal qui vient d'un bien ; afin de ressembler à Dieu autant que tu pourras. Que te promet cette vertu pour un si glorieux combat ? Quelque chose de grand, & presque de divin : tu ne feras rien malgré toi, tu n'auras aucun besoin, tu seras libre, ferme, à l'abri de tout dommage ; tu n'entreprendras rien vainement, rien ne te sera interdit, tout réussira au gré de tes souhaits, rien ne t'arrivera de contraire, rien contre ton opinion, ni contre ta volonté. La vertu, je dis cette vertu parfaite & divine, suffiroit-elle donc pour nous conduire à une vie heureuse ? Elle est plus que suffisante pour cela, car que peut-il manquer à qui est sans desirs ? De quels secours étrangers a besoin celui qui a rassemblé en lui-même tous les biens ?

Mais ceux qui ne sont encore que dans le chemin de la vertu, quoique déja fort avancés, ont cependant besoin de quelques rayons de fortune, tandis qu'ils luttent & travaillent à délier les nœuds & à rompre les liens qui les attachent aux choses périssables. Quelle différence y a-t-il donc entre tous ces gens-là ? C'est que les uns sont liés, les autres attachés, ceux-ci garottés. Celui que tu vois dans la carriere, plus avancé & plus élevé que les autres, ne traîne plus qu'une chaîne lâche : je le tiens libre quoiqu'il ne le soit pas encore, par la volonté qu'il a de le devenir.

Ecoutons les ennnemis des philosophes & de la philosophie. Voici leurs discours ordinaires. Tu parles mieux que tu ne vis ; tu baisses la voix devant ton supérieur ; l'argent t'est nécessaire ; tu es sensible à la perte ; tu pleures à la mort de ta femme & de ton ami ; tu aimes la réputation,

tu souffres de la voir attaquée. Pourquoi as-tu une compagne plus belle que ne le demande l'usage naturel ? Pourquoi es-tu si proprement meublé, si bien rangé dans toute ta maison ? Pourquoi bois-tu du vin plus vieux que toi ? Pourquoi planter des arbres qui ne donneront que de l'ombre ? Il n'y a point de buffet plus riche, ni de plus belle argenterie que la tienne ; un écuyer coupe tes viandes ; tu as des pages manifiquement vêtus; tu raffines sur l'art de servir; quels lustres de diamans à ta femme ! elle porte le revenu d'une bonne maison à ses oreilles. Dis encore si tu veux, que j'ai des biens par-delà les mers, que je n'ai jamais vus, que je suis d'une nonchalance honteuse de ne pas connoître un petit nombre de domestiques, ou d'un luxe révoltant d'en avoir une telle multitude, que la mémoire n'en puisse retenir tous les noms. Je t'aiderai ensuite à me dire des injures, & je me reprocherai plus de choses que tu ne penses ; mais pour le présent, contente-toi de cette réponse. Je ne suis point sage, & pour entretenir ta malignité, je ne le serai point. Tout ce que je cherche, n'est pas d'égaler les meilleurs, mais d'être meilleur que les méchans. Il me suffit de retrancher tous les jours quelques-unes de mes erreurs & de gourmander mes vices. Ma santé n'est point parfaite, & même elle ne la sera jamais. J'applique à ma goutte plutôt des linimens & des palliatifs, que de vrais remedes ; trop heureux, si elle revient moins fréquemment, & avec des douleurs moins cruelles. Comparé à l'agilité de tes pieds, je suis un mauvais coureur.

Ce n'est point ma cause que je plaide, car je suis plongé dans tous les vices ; je plaide pour

ceux qui en ont déja un peu ſecoué le joug. Je parle, dis-tu, d'une maniere, & je vis d'une autre; & toi, tu ne me reproches que ce que les plus méchans, que ce que les ennemis déclarés des plus vertueux, ont reproché à Platon, à Epicure, à Zenon : car tous ces grands hommes ne diſoient pas comment ils vivoient, mais comment il falloit vivre Ce n'eſt pas de moi encore une fois, c'eſt de la vertu que je parle; & en déclarant la guerre aux vices, je commence par attaquer les miens. Je vivrai comme il faut, quand je pourrai; & toute ta méchanceté, tout ce vénin que tu verſes ſur les autres, & qui ne tue que toi, ne me détournera point du droit chemin, & ne m'empêchera pas de louer, ſi ce n'eſt la vie que je mene, du moins celle que je devrois mener. Je ramperai dans le ſentier de la vertu, ſi je ne puis voler juſqu'à elle, & quoique de loin, je l'aborderai. Je ne m'attends point qu'il y ait rien de ſacré pour des ſcélérats qui n'ont épargné ni Rutilius, ni Caton. Des gens qui ne trouvent pas le Cynique Démétrius aſſez pauvre, peuvent bien trouver quelqu'un trop riche. Quel homme plus ſévere, plus dur à lui-même, & mieux armé contre tous les deſirs, que ce Démétrius! Tout ce qu'il s'eſt défendu d'avoir, il s'eſt interdit de le demander. Il nie que le ſage ait des beſoins. Vois-le; il ne fait point profeſſion de vertu, mais de pauvreté.

Ne nie-t-on pas que le philoſophe Epicurien Diodore, qui vient lui-même d'attenter à ſa vie, y ait été porté par les préceptes d'Epicure? Les uns l'accuſent de manie, les autres de légereté. Cependant ce ſage heureux, & plein

d'une bonne conſcience, s'en eſt rendu témoignage à lui-même, en quittant ce monde ; il a donné des éloges à la vie douce & tranquille qu'il a menée ; il a dit ce que tu as entendu avec auſſi peu de plaiſir, que ſi tu étois un jour obligé de l'imiter : *j'ai véçu & j'ai rempli la carriere que m'avoit donné le ſort.* Tu diſputes ſur la vie de l'un, ſur la mort de l'autre. Tu aboies au ſeul nom d'hommes illuſtres que quelque belle action a immortaliſés, comme ces chiens qui voient paſſer un étranger. Il eſt bien fâcheux en effet qu'il y ait des perſonnes qui paſſent pour vertueuſes, car la vertu d'autrui fait le procès à tes vices ; tu compares ce qui brille du plus bel éclat, à ce qu'il y a de plus terni : jaloux, mal-adroit, tu ne vois pas ce que tu perds à la comparaiſon ; car ſi ceux qui ſuivent la vertu, ſont avares, libertins, ambitieux ; qu'es-tu donc, toi qui haïs juſqu'à ſon nom ? Perſonne, ſelon toi, ne fait ce qu'il dit ; perſonne ne moule ſa conduite ſur ſes diſcours. Cela eſt en vérité bien étonnant, qu'on ne puiſſe tout à coup s'évertuer à ce qu'il y a de plus ſublime ; qu'il ne ſoit pas auſſi facile dans la pratique, comme dans la théorie, de braver toutes les tempêtes de la vie ; & n'eſt-ce donc pas aſſez de tâcher de s'arracher aux vices, où tu attaches toi-même tes clous. Toutefois, mené au ſupplice, chacun eſt pendu à ſa potence. Ceux qui rentrent en eux-mêmes, y trouvent autant de croix que de cupidités. Et pour ce qui eſt des médiſans, ce ſont d'agréables méchans qu'on a du plaiſir d'entendre mal parler d'autrui. Je les croirois, ſi certains, du gibet où il ſont attachés, ne crachoient au viſage de ceux qui les regardent.

Quoique les philoſophes ne faſſent pas ce qu'ils diſent, ils ſont cependant beaucoup de produire les bonnes choſes qui leur viennent dans l'eſprit; ils ſeroient trop heureux, ſi leurs actions répondoient à leurs paroles. Faut-il pour cela mépriſer d'excellens diſcours, & l'ame d'où ſortent de ſi belles penſées? Les traités de ſciences utiles n'ont pas beſoin d'être reduits en pratique, pour mériter des éloges. Quelle merveille, ſi leurs auteurs n'ont pu davantage s'élever! Vois ce que la vertu leur a fait entreprendre, & tu loueras le vol qu'ils ont pris, malgré leur chûte. Il eſt beau, en effet, de conſulter moins ſes propres forces, que celles de la nature; de faire des efforts, de tenter de grandes choſes, & de former en ſpéculation des projets que les plus grands eſprits ne puiſſent exécuter. Qui s'eſt dit ceci? Je verrai la mort du même œil, que j'en entendrai parler; je ſoutiendrai mes travaux & mes peines, qu'elles quelles ſoient, je trouverai des forces dans mon courage.

Préſentes, comme abſentes, je mépriſerai les richeſſes, leur poſſeſſion ne m'énorgueillira point; je les verrai ſans chagrin paſſer en d'autres mains; que la fortune s'approche, ou s'éloigne, je n'en ſerai pas plus ému; je verrai toutes les terres d'un même œil, que ſi elles m'appartenoient, & les miennes, comme ſi elles étoient à tout le monde. Je vivrai, comme ſi j'étois convaincu que je ſuis né pour les autres, j'en rendrai graces à la nature. Pouvoit-elle mieux me ſervir? Elle m'a donné à tous les hommes, elle a donné tous les hommes à moi. Je ne ſerai ni avare, ni prodigue de ce que j'aurai, je croirai que rien n'eſt

plus à moi, que ce que j'aurai donné. Je n'apprécierai mes bienfaits, ni par leur nombre, ni par leur valeur : celui qui les recevra, y mettra ſeul le prix. J'aurai toujours très-peu donné, quand on s'en ſera rendu digne. Je ne ſuivrai jamais l'opinion, toujours la juſtice. Je croirai avoir l'univers pour témoin de mes actions les plus ſecretes, je mangerai, je boirai pour ſatisfaire mes beſoins, & non pour vuider mon ventre. Gai avec mes amis, doux & affable avec mes ennemis ; pour accorder, je n'attendrai pas qu'on me ſupplie ; je préviendrai toute demande honnête ; le monde ſera ma patrie ; je croirai des Dieux au deſſus & tout autour de moi, des Dieux cenſeurs de mes actions & de mes diſcours ; & quand la nature me redemendera ma vie, ou quand la raiſon me forcera de la lui remettre, j'atteſterai en mourant, que j'ai aimé la bonne conſcience, les bonnes études ; que non-ſeulement j'ai conſervé ma liberté toute entiere, mais que je n'ai fait perdre à qui que ce ſoit la ſienne.

Qui ſe propoſera, qui voudra, qui eſſaiera de faire ce que je dis, ſuivra la route que lui tracent les Dieux ; & s'il échoue, il aura du moins formé une de ces hautes entrepriſes deſquelles il eſt beau de tomber : mais vous, en haïſſant la vertu & ceux qui la cultivent, vous ne faites rien de nouveau. Les yeux foibles ne peuvent ſupporter le ſoleil, les oiſeaux de nuit craignent la clarté du jour ; frappés d'un timide étonnement au lever de l'aurore, ils cherchent çà & là leurs retraites, & ſe cachent dans les premiers trous qu'ils rencontrent Criez tant qu'il vous plaira, dardez votre langue de vipere

ſur les gens d'honneur ; acharnez-vous contre eux ; vous romprez plutôt vos dents que vous ne mordrez. Dites ſans ceſſe ; pourquoi celui-ci, riche comme il eſt, étudie-t-il la philoſophie? Il dit que les richeſſes, la vie, la ſanté ſont mépriſables, & il en a, & il vit, & il voudroit encore ſe porter mieux qu'il ne fait. Vain nom que l'exil, ſi on l'en croit! il n'y a point de mal à changer de pays ; & cependant on eſt bien aiſe de vieillir dans ſa patrie, quand on le peut. Qu'importe, qu'on vive plus ou moins long-temps? & cependant on allonge le fil de ſa vie, le plus qu'il eſt poſſible ; on a du plaiſir à ſe voir encore verd dans ſa vieilleſſe. Il dit que ſi l'on mépriſe ces choſes, ce mépris conſiſte plutôt à en jouir ſans inquiétude, qu'à s'en paſſer ; car le ſage ne s'en dépouille pas ; mais ſi elles s'en vont, il prendra ſans s'allarmer, les meilleurs moyens de les recouvrer. Et chez qui les bien de la fortune pourroient-ils être plus en ſûreté, que chez celui qui eſt toujours prêt à lui remettre, ſans ſe plaindre, le dépôt qu'il a reçu. Quand M. Caton louoit Curius & Coruncanius & ce ſiecle, où c'étoit un crime puni par les cenſeurs, que d'avoir quelques petites lames d'argent, il avoit un million ; c'eſt beaucoup moins ſans doute que n'avoit Craſſus, mais beaucoup plus que Caton le cenſeur. Il avoit donc beaucoup plus ſurpaſſé ſon biſaïeul en richeſſes, qu'il ne l'étoit par Craſſus. Cependant s'il lui fût venu des biens plus grands encore, il ne les eût pas refuſés ; car, pourquoi un ſage ſe croiroit-il indigne des faveurs du hazard. Il n'aime point les richeſſes, mais il aime mieux en avoir, que d'en être privé. Il ne les reçoit point

dans ſon cœur, mais dans ſa maiſon, il n'en rejette point la poſſeſſion, mais il les garde pour les faire ſervir de matiere & de luſtre à ſa vertu.

Quel doute y a-t-il qu'un ſage ne puiſſe faire mieux éclater ſon courage dans la richeſſe, que dans la pauvreté ? Ici, quelle autre vertu peut-on montrer, ſi ce n'eſt de ne point baiſſer le dos pour recevoir le joug ? Là, quelle moiſſon de vertus! quel vaſte champ s'ouvre à la tempérance, à la libéralité, à la diligence, au bon ordre, à la magnificence! Le ſage ne ſe mépriſera point, pour être de la plus petite taille, mais il voudroit être grand; il ne ſera point mortifié de ſe voir foible & borgne; il aimeroit mieux cependant avoir un corps robuſte, parce qu'il ſe ſentiroit alors plus de perfection & de vigueur ; il ſupportera la mauvaiſe ſanté, mais il deſirera la bonne. C'eſt qu'il y a des choſes qui, quoique de peu de valeur par rapport au tout, dont elles peuvent ſe détacher ſans entraîner la ruine du bien préſent, ajoutent cependant à cette joie conſtante que donne la vertu. Les richeſſes affectent & réjouiſſent le ſage, comme un vent favorable fait plaiſir au navigateur, comme un beau jour, comme un lieu que le ſoleil échauffe en hiver. Qui de nos ſages diſconvient que les choſes mêmes que nous appellons indifférentes, n'aient pas en ſoi quelque valeur, & que les unes ne ſoient meilleures que les autres? N'y en a-t-il pas telles qu'on eſtime beaucoup, & d'autres qu'on eſtime peu ? Et afin que tu n'en ſois point la dupe, les richeſſes ſont de celles dont on fait le plus de cas. Pourquoi ſe moquer, dis-tu, ſi tu eſtimes les richeſſes autant que moi ? Tu te trompes, nous ne les aimons pas au mê-

me degré. Que la fortune m'abandonne, elle n'emportera que ſes richeſſes; mais toi, tu en ſeras ſi vivement frappé, qu'il te ſemblera qu'elles t'ont laiſſé ſans toi, & t'ont, pour ainſi dire, emporté avec elles : les richeſſes ont place chez moi; chez toi, elles ont le premier rang; bref, les richeſſes ſont à moi, & tu es aux richeſſes.

Ceſſe donc de vouloir en interdire l'uſage aux philoſophes; jamais la ſageſſe ne fut condamnée à la pauvreté. Un philoſophe aura de grands biens, mais qui n'auront été enlevés à perſonne, ni acquis aux dépens du ſang des autres. Nul ne ſe plaindra qu'il lui ait fait tort; nul ne lui reprochera un gain malhonnête; il verra du même œil les richeſſes entrer & ſortir de chez lui; l'envieux ſeul gémira. Exagere-les tant que tu voudras, elles ſont ſans tache; & quoiqu'il y ait bien des choſes que chacun voulut dire à lui, il n'y a rien cependant que perſonne puiſſe dire à lui. Le ſage ne rejettera point les faveurs de la fortune, il ne ſe glorifiera, ni ne rougira d'un patrimoine légitimement acquis. S'il ſe glorifie, (& alors il le doit) c'eſt lors qu'ayant ouvert les portes de ſa maiſon, & fait entrer tout un monde pour voir ſes effets, il peut dire ſans crainte; que chacun prenne ce qui lui appartient. O l'honnête homme, & qu'il mérite bien tout ce qu'il a, ſi après cet excès de confiance, tout ce qu'il avoit lui reſte! Un tel homme en effet, chez qui tout un peuple n'a rien trouvé à prendre, peut hardiment ſe donner pour riche, puiſqu'il l'eſt à bon droit.

Or, comme le ſage ne recevra aucun denier mal acquis, il ne refuſera & ne rejettera point auſſi de grands biens, préſens de la for-

tune, & fruits de ſa vertu ; car pourquoi le feroit-il ? Qu'ils viennent au contraire, & rempliſſent ſes coffres, il n'en ſera pas plus vain, ni ne les tiendra fermés. L'un eſt d'un petit génie, & l'autre d'un cœur puſillanime qui ſemble avoir peur que ſon bien ne lui échappe. Il les jettera encore moins par la fenêtre, comme on l'a déja inſinué ; car comment excuſer cette folie ? Seroit-ce en diſant qu'ils ſont inutiles, ou qu'il ne ſait pas les employer ? Un homme qui a de bonnes jambes, aime mieux être porté, que de faire ſon voyage à pied ; tel eſt le ſage ; ſi l'occaſion s'en préſente, il conſentira d'être riche ; mais il regardera ces richeſſes, comme des biens frivoles, légers, & toujours prêts à s'envoler ; il ne ſouffrira pas qu'elles ſoient un fardeau pour lui, ni pour aucun autre. Il en fera des largeſſes. A ce mot, vous dreſſez les oreilles, & tendez déja la main ; attendez, êtes-vous d'honnêtes gens, ou peut-on ſeulement eſpérer que vous le deviendrez ? car le ſage ne donne qu'avec diſcernement, il ne donne qu'aux bons, qu'à ceux qui ſont dignes de ſes bienfaits ; il veut ſe rendre compte de ſa dépenſe & de ſa recette, c'eſt pourquoi ſon choix n'eſt déterminé que par des motifs juſtes, ou qui le paroiſſent ; un préſent mal placé, eſt une perte honteuſe. Les cordons de la bourſe doivent s'ouvrir ſans peine, mais il ne faut pas qu'elle ſoit percée ; ſavoir donner, c'eſt ſavoir ne rien perdre.

Ce n'eſt point une choſe facile, que de ſavoir donner. Il faut que les dons ſoient éclairés, bien faits, bien placés, & non jettés indiſcrétement au haſard. J'oblige celui-ci, je rends à celui-là, je ſecours l'un, j'ai pitié de l'autre ; je mets cet

autre à l'aiſe, parce que je le trouve digne de ſortir des fers de la pauvreté. Il en eſt qui ſont dans le beſoin, & auxquels je ne donnerai point, parce que mes bienfaits ne les empêcheront pas de manquer, ou d'être dans la diſette le moment ſuivant. J'offre à certains, je force d'autres d'accepter, & je ne négligerai aucuns de ces points; on n'a jamais plus de débiteurs, que lorſqu'on donne. Eſt-ce que tu donnes pour reprendre? Non, mais pour ne pas perdre; un don doit être non redemandé, mais rendu; c'eſt un tréſor profondément enfoui qu'on déterre au beſoin. Tu vois tous les moyens qu'un homme riche a d'être bienfaiſant, car la libéralité n'a pas ſeulement lieu envers les grands. Etre utile aux hommes, c'eſt un précepte que nous donne la nature; qu'ils ſoient eſclaves, ou libres, de bonne maiſon, ou affranchis; qu'ils aient la liberté, ou qu'on la leur ait donnée, par-tout il y a lieu aux bienfaits. Le riche peut renfermer ſa généroſité dans les bornes de ſon domeſtique. Le monde le dit; chacun eſt libre de faire à ſon gré ſes libéralités. Il ne favoriſera point des gens crapuleux, prodigues & indignes de ſes bontés; mais auſſi il ne ſera jamais las de faire le bien; & pour quiconque en ſera digne, ſa derniere généroſité ne lui coûtera pas plus que la premiere. Vous ne devez donc point ſi mal interpréter ce que les amateurs de la ſageſſe mettent d'honnête & de ſublime dans leurs diſcours. Faites attentions à ceci, je vous prie; autre choſe eſt d'aimer, d'étudier la ſageſſe; autre choſe de l'avoir acquiſe & de la poſſéder. Tel vous dira; je parle fort bien, quoique je me conduiſe encore fort mal. Tu exiges que je ſuive exactement

ma doctrine, mais ſur quoi fondé? N'eſt-ce pas aſſez que je m'eſſaie, que je m'efforce, que je cherche à atteindre mon modele; Si j'arrive enfin au but que je me ſuis propoſé, & que mes faits ne répondent pas à mes diſcours; oh! c'eſt alors que tu auras raiſon de me faire des reproches. Mais alors auſſi je te demanderai, de quel droit tu te permets de juger des gens qui valent mieux que toi? Je dirai : tu n'es pas le ſeul qui m'ait donné des preuves de ma vertu; car j'ai déja déplu aux méchans. Mais pour te rendre un compte que je ne refuſe à perſonne, & te dire en deux mots ma façon de penſer; écoute ce que j'accorde, & le cas que je fais de chaque choſe. Je nie que les richeſſes ſoient un bien, car ſi elles l'étoient, elles rendroient bons ceux qui les poſſedent. Diſons plus; ce qui ſe trouve entre les mains des méchans, ne peut être regardé comme un bien. Dépouillons donc les richeſſes d'un titre mal acquis, avouant cepenqu'il en faut avoir, qu'elles ſont utiles, & donnent les plus grandes commodités de la vie.

Puiſque nous convenons tous de l'utilité des richeſſes, il ne me reſte qu'à faire voir pourquoi je ne les mets pas au rang des biens, & quel autre parti j'en tire qui t'eſt inconnu. Qu'on me mette dans une maiſon pleine d'or & d'argent, avec la permiſſion de m'en ſervir à mon gré, je ne m'en eſtimerai pas davantage pour des choſes qui ſont à la vérité chez moi, mais hors de moi. De-là, qu'on me tranſporte ſur le pont de bois; je ne me mépriſerai pas, pour partager la condition des pauvres, & demander l'aumône avec eux. A qui ne manque pas de pouvoir mourir, qu'importe que le pain manque. Si

cependant tu veux ſavoir, lequel je préfere de la maiſon, ou du pont, je te dirai ſans façon que c'eſt la maiſon. Donne-moi les meubles les plus magnifiques, la table la plus ſomptueuſe & la plus délicate, encore une fois, je ne m'en croirai pas plus heureux. Etre mollement couvert, faire marcher mes convives ſur la pourpre, ſont des choſes qui n'influent pas ſur le bonheur. Je ne me trouverai point auſſi plus à plaindre, ſi bien fatigué, je trouve à repoſer ma tête ſur une botte de foin, & mon corps ſur un matelat de valet, dont la bourre paſſe au travers d'un vieux drap de lit tout déchiré. J'aime pourtant mieux un bon lit de plumes. J'aime mieux être habillé, que nu. Ce n'eſt pas que la nudité faſſe honte à mon courage; mais mon courage eſt plus à ſon aiſe en robe & en manteau, que les épaules découvertes. Je ne m'en aime pas davantage, pour toutes ces proſpérités qui me viennent l'une ſur l'autre, avec les complimens de mes amis. Que la fortune change, que les nuages de l'adverſité viennent obſcurcir de ſi beaux jours, que je ſois entouré de pertes, de deuil, que chaque heure m'annonce un malheur; tout le monde me plaindra, on me croira accablé ſous les coups du ſort, mes amis ſeront en pleurs; & moi ſeul, comme un rocher que bat la mer agitée, au milieu de tant de miſeres, je ne ſerai point miſérable. Je ne maudirai aucun jour, puiſque, graces à ma prévoyance, aucun jour ne peut me rendre malheureux. Et bien encore, ſi tu inſiſtes, j'aime mieux avoir des joies, que des douleurs. Socrate même te diroit: fais-moi ſubjuguer toutes les nations; que le char brillant de Liberus me mene en triomphe de l'orient juſ-

qu'à Thebes : que les rois de Perſe viennent recevoir mes loix ; je ne m'en croirai pas moins homme, lorſque de toutes parts je ſerai traité en Dieu. Que je ſois tout à coup précipité de ce faîte de grandeurs, mis aux fers, & pour lui donner un nouveaux relief, enchaîné à la pompe du plus fier & du plus ſuperbe vainqueur ; mon ame ne ſera pas plus humiliée, ni plus triſte au cas d'autrui, qu'elle n'étoit enivrée de joie & d'orgueil dans le mien. Je ferai peu de cas de tous les biens de la fortune ; mais ſi j'ai le choix, j'en prendrai quelques-uns. Tout ce qui me viendra, s'épurera dans mes mains ; mais je préfere ce qui eſt plus facile, plus agréable, ce qu'il eſt plus aiſé d'améliorer, ce qui cauſe moins d'embarras & d'inquiétudes. Il n'y a point de vertus ſans travail ; les unes ont beſoin d'aiguillon, & les autres de frein. Comme il faut retenir le corps en deſcendant, & le pouſſer en montant ; il faut de-même arrêter, ou exciter la vertu, ſuivant quelle a une pente rapide à deſcendre, ou une rampe difficile à monter. Il n'y a pas de doute que la patience, la magnanimité, la perſévérance, & autres vertus qui réſiſtent à l'adverſité & peuvent dompter la fortune, n'aient à monter, à combattre. Doute-t-on encore que la libéralité, la tempérance, la clémence, qui n'ont qu'à ſe laiſſer aller, & qui y trouvent du plaiſir, n'aient moins d'efforts à faire. Ici, il faut enrayer, de peur d'aller trop vîte & de tomber ; là, il faut s'exciter & faire les plus grands efforts pour vaincre les obſtacles. Nous oppoſerons donc à la pauvreté le bras nerveux des vertus accoutumées à combattre & à vaincre. Celles qui marchent à pas comptés,

comptés, & soutiennent leur poids, suffiront contre les richesses.

Cette division étant faite, j'aime mieux les vertus qu'on peut exercer tranquillement, que celles dont la pratique coûte des sueurs & du sang. Je ne vis donc point, dira le sage, autrement que je parle ; c'est vous qui m'entendez mal. Vos oreilles ne reçoivent que le son de mes paroles dont le sens vous inquiete peu. Mais, revient-on à la charge, si l'un & l'autre nous voulons avoir les commodités de la vie, qu'elle différence y a-t-il entre le sage & ceux qui ne le sont pas ? Il y en a beaucoup. Chez un sage, les richesses servent ; elles commandent chez un fou ; le sage ne permet rien aux richesses ; elles autorisent tout chez un fou. Vous vous attachez aux richesses, comme si vous étiez sûr de les posseder toujours. C'est dans le sein des richesses, que le sage songe le plus à la pauvreté. Un prince ne se repose point tellement durant la paix, qu'il ne se prepare à la guerre, car quoiqu'on ne la fasse point, il ne manque que d'être déclarée. Un bel hôtel vous donne un orgueil insolent, comme s'il ne pouvoit être détruit par le feu, ou par le temps. Vous êtes enchanté & stupéfait à la vue de vos richesses ; ne diroit-on pas qu'elles sont hors de tout péril, & au dessus de tous les revers ? Vous vous jouez au repos dans lequel elles vous endorment, & vous ne prévoyez pas tous les risques qu'elles couvrent. A qui vous comparer, si ce n'est à ces barbares qu'on assiege, qui n'ayant jamais vu des machines de guerre, regardent tranquillement manœuvrer, sans rien comprendre aux manœuvres ni au but pour lequel se font toutes les opérations qu'ils voient au

loin. Vous croupiſſez ſur vos biens, & vous ne penſez pas à tous les accidens qui vous menacent de toutes parts, & vont vous enlever vos tréſors. Que le ſage ſe conduit mieux! Qui lui ravit tous ceux qu'il a, lui laiſſe encore tout ce qui eſt à lui. Content du préſent, il voit l'avenir d'un œil tranquille. Ce à quoi je me ſuis le plus appliqué, dit Socrate ou quelqu'autre grand homme, qui a le même droit de juger des choſes humaines, c'eſt à ne point m'aſſervir, à ne point plier ma façon de vivre à vos opinions. Raſſemblez-vous pour tenir vos propos ordinaires; je ne les prendrai point pour des invectives, mais pour des cris d'enfans. Tout homme qui aura la ſageſſe en partage, dira la même choſe; tout homme qu'une conduite irréprochable autoriſe à ne pas trouver les autres tels, & qui réprimande les vicieux, non par haine pour eux, mais pour corriger leurs vices. Il ajoutera encore ceci: votre eſtime me touche plus à cauſe de vous, qu'à cauſe de moi. Haïr, perſécuter la vertu, c'eſt le caractere d'un homme qui n'en a point, & ne promet que des vices. Vous ne me faites pas plus d'injure, que ceux qui renverſent les autels, n'en font aux Dieux; mais pour n'avoir pu nuire, on n'en montre pas moins de mauvais deſſeins. Les fades railleries ne me font pas plus d'impreſſion que les rêveries des poëtes n'en font à Jupiter, à qui l'un met des aîles, l'autre des cornes, qu'on fait adultere & coureur de nuit, cruel envers les autres Dieux, injuſte envers les hommes, raviſſeur, corrupteur de jeunes gens de diſtinction, & même de ſes proches, parricide enfin, & uſurpateur, tant du royaume d'autrui, que de celui de ſon pere. Quel

eût été le fruit d'aussi extravagantes imaginations, si les hommes eussent cru de tels Dieux ? Le crime eût paru à visage découvert. Mais quoique cela ne me blesse, pas, je vous le dis pour votre propre avantage, respectez la vertu ; croyez ceux qui la connoissent & vous crient à haute voix, que c'est quelque chose de grand, & qui le paroît tous les jours davantage. Honorez la vertu, comme vous honorez les Dieux, & ceux qui la professent, comme leurs pontifes. Toutes les fois qu'on en parlera, qu'on la célébrera, favorisez-nous d'un respectueux silence.

Il est encore plus nécessaire que vous écoutiez attentivement & sans bruit, tout ce qui sortira de la bouche de cet oracle. Vous savez que lorsque l'un sonne un sistre, par ordre de Dieu, si on l'en croit, que l'autre se coupe & s'ensanglante exprès les bras & les épaules ; que celui-ci se traînant à génoux dans les rues, pousse d'horribles hurlemens, & que celui-là enfin porte un laurier & une lanterne en plein jour, tous crient que quelqu'un des dieux est irrité : alors courant en foule à ce spectacle, vous écoutez avec attention, & votre étonnement s'augmentant l'un par l'autre, vous criez ; au prodige, à l'homme divin ! Socrate parle, & vous méprisez ses discours. Il sort de cette prison qu'il a purifiée en y entrant, qu'il a rendue par sa présence, plus honnête & plus belle qu'aucune cour de justice. Quelle est cette fureur, s'écrie-t-il, quel monstre, ennemi des hommes & des dieux, ose diffamer la vertu, & verser sur ce qu'il y a de plus sacré le poison de la calomnie ! S'il est en votre pouvoir, louez la probité, sinon, taisez-vous ; ou si vous ne pouvez mettre un frein à la licence de

vos discours, déchaînez-vous les uns contre les autres. Mais la vertu! mais le ciel! lorsque tels sont les objets de votre fureur, je ne dis pas: vous faites un sacrilege, mais vous perdez votre peine. J'ai été joué autrefois par Aristophane: combien d'autres comiques ont lancé sur moi leurs traits empoisonnés : traits perdus, ou plutôt traits heureux, puisqu'ils n'ont servi qu'à illustrer ma vertu. La combattre, c'est la produire & la mettre au jour, Pour en connoître la force, il faut l'avoir attaquée ; pour sentir la dureté d'un caillou, il faut s'y être heurté. Je me présente comme un rocher (*) au milieu de la mer, que la tempête & les flots ont beau combattre de toutes parts, & qui après tant de siecles, n'en est ni plus ébranlé, ni plus usé. Attaquez-moi; redoublez vos efforts; je vous vaincrai par ma résistance. Quand on tombe sur un corps ferme & inflexible, on sent seul les coups qu'on porte. Cherchez donc quelque substance molle qui cede à votre fureur, & que vos traits puissent pénétrer. Mais il vous sied bien en vérité de sonder les plaies d'autrui, & de juger qui que ce soit. Pourquoi ce philosophe est-il si bien logé, & fait-il si bonne chere? Vous êtes couverts d'ulceres, & vous prenez garde aux petits boutons de mon visage! C'est comme si quelqu'un dont le corps seroit infecté de la plus horrible gale, se moquoit d'un bel homme, qui auroit une tache, ou une verrue.

Reprochez, puisque votre langue n'épargne rien, reprochez à Platon d'avoir demandé de l'argent ; à Aristote d'en avoir reçu ; à Démocrite de l'avoir meprisé ; à Epicure de l'avoir dépensé;

(*) Répétition.

à moi-même, reprochez-moi Alcibiade & Phedre. O vous qui vous érigez en censeurs, que je vous trouverai heureux, quand je vous verrai seulement commencer à imiter nos vices ; Jettez plutôt les yeux sur vos propres maux, & voyez aux ravages qu'ils font tant au dedans, qu'au déhors, s'il n'est pas à craindre que tout votre corps ne soit bientôt qu'une plaie? Quelqu'aveugles que vous soyez sur votre état, comment vos affaires vous laissent-elles le temps de médire de gens qui valent mieux que vous? Mais c'est ce que vous ne comprenez point ; vous portez un visage tout différent de votre fortune ; vous vous amusez à rire & à vous divertir aux dépens d'autrui, tandis que le deuil & la mort sont chez vous. Rentrez-y, croyez-moi. Un sage, du haut de sa vertu, voit de loin se former la tempête : la nue est prête à crever, & la foudre qui va tomber sur vous & sur vos biens, va tout réduire en poudre. Quelque peu de sentiment qui vous reste, ne sentez-vous donc pas ce vertige de votre esprit qui vous échappe, ce tourbillon de folie qui vous arrête quand vous voulez fuir, & qui vous prenant pour son jouet, ne semble vous élever, que pour vous précipiter.

* *
*

DISCOURS.

La volupté n'est pas la fin de l'homme.

I. On nous a proposé tout récemment quelques raisons destinées à établir que la volupté seroit un bien préférable à tous les autres, pourvu qu'on pût la rendre durable & constante. Mais ces raisons étoient de purs sophismes, merveilleusement propres à en imposer aux hommes. Il falloit, au lieu de poser en fait que la volupté doit être mise au nombre des biens, commencer par examiner si c'est là effectivement sa place, ou s'il ne faut pas la compter parmi les maux, avant que de rechercher si elle peut devenir un bien stable Comment d'ailleurs, pourroit-il y avoir un bien qui fût la mobilité & l'instabilité même ? Si vous ôtiez à la terre cet état stable & immobile où elle se trouve, & qu'au contraire vous privassiez le soleil du mouvement par lequel il décrit son cours, vous détruiriez l'essence de l'un & de l'autre. De même, en ôtant au bien ce qu'il y a de plus excellent en lui, je veux dire, sa solidité inaltérable, vous le dépouillez de sa nature. Le bien ne sauroit ressembler à la beauté qui n'a d'éclat que pendant un certain temps. Comment donc quelqu'un pourroit-il faire envisager la volupté comme un bien, & lui refuser en même-temps la stabilité ? En effet, s'il est nécessaire que ce qui est un bien, soit en même-temps stable, ce qu'il y a de bon en lui s'évanouit dès qu'il est privé de la stabilité. Or, lequel est-ce qui s'exprime

avec le plus de vraiſemblance, ou celui qui veut que la volupté ſoit un bien, quoiqu'elle ne ſoit pas ſtable, ou celui qui nie qu'elle ſoit un bien, à moins qu'elle n'ait la ſtabilité en partage? Je ſuis certainement pour le dernier. Il vaut mieux ôter la volupté du nombre des biens, en laiſſant à ceux-ci leur ſtabilité, que de la compter parmi les biens, ſans la réputer ſtable.

II. Mais comme tout bien n'eſt pas toujours agréable, quoiqu'il garde toujours ſa ſtabilité, & que ce qui eſt agréable n'eſt pas toujours un bien, mais n'eſt jamais ſtable; il reſte de ces deux partis, l'un à prendre; ou de négliger le bien pour rechercher la volupté, ou d'abandonner la volupté pour choiſir le bien. Or, j'eſtime qu'il n'y a rien qui ſoit déſirable que le bien; mais qu'il nous arrive d'être ſéduits par nos opinions, & de rechercher comme un bien ce qui n'eſt pas tel. Nous voyons que cela arrive aux changeurs, qui reçoivent de fauſſes pieces, non comme fauſſes, mais parce qu'elles leurs paroiſſent de bon aloi. Mais, comme l'eſſayeur diſtingue le vrai métal du faux, de même, dans la diſtribution des biens, pourquoi la raiſon ne diſtingueroit-elle pas les véritables d'avec ceux qui ont l'apparence ſans la réalité? A moins que nous n'aimions mieux, comme des changeurs mal-aviſés entaſſer, des tréſors de mauvaiſes eſpeces.

III. Mais de quelle maniere procéderons-nous dans cette recherche, & quels moyens avons-nous de faire les épreuves néceſſaires? Voyez, je vous prie, un homme qui, détachant le bœuf de la charrue, & le cheval du charriot, feroit un troc de leurs fonctions, mettant le bœuf de

vant le chariot, & le cheval devant la charrue; ne diroit-on pas qu'il blesse la nature de ces animaux, qu'il se joue ridiculement d'eux, qu'il ignore l'art de s'en servir, qu'il fait une besogne inutile, & qu'en la lui voyant faire, tout le monde a droit de se moquer de lui? Voulez-vous que nous fassions des suppositions encore plus absurdes? Otez les ailes aux oiseaux, & réduisez-les à ne pouvoir que marcher; donnez ces ailes aux hommes, afin qu'ils s'élevent en l'air comme les oiseaux, qu'y aura-t-il de plus insensé que cet échange? La fable elle-même n'a pas permis à Dédale de réussir dans une aussi vaine entreprise; elle raconte que son fils tomba du haut des airs avec ses ailes. On rapporte aussi qu'un jeune Carthaginois (*) ayant une fois pris un lionceau qui tettoit encore, voulut l'apprivoiser en l'élevant, & qu'en effet, il vint à bout d'ôter à cet animal son courage naturel, tellement qu'à la fin il alloit par la ville chargé de fardeaux comme un âne. Mais bientôt après, les magistrats le condamnerent à mort comme transgresseur des loix, & ayant le naturel d'un tyran, quoiqu'il vécut dans une condition privée.

IV. Comme donc il a plu à Dieu d'accorder, pour leur conservation, aux chevaux la légéreté, aux bœufs l'aptitude au travail, aux oiseaux les ailes, aux lions la force, & aux autres animaux diverses autres qualités; de même l'homme apporte au monde une faculté qui sert à sa conservation & à celle de l'espece. Il a fallu que cette

(*) Il se nommoit Hannon. voy. Elien, Hist. Div. V. 39. & Pline, Hist. Nat. VIII. 21.

faculté fut différente de celles des autres animaux, parce que l'homme ne se conserve, ni par la force comme le lion, ni par la course comme le cheval, ni en portant des fardeaux comme l'âne, ni en tirant la charrue comme le bœuf, ni en volant comme les oiseaux, ni en nageant comme les poissons. Il a fallu, dis-je, quelque moyen particulier, d'une nécessité indispensable pour la conservation de sa vie, & qui réunit les diverses facultés partagées entre les animaux, suivant que le demandent les besoins de chacun d'eux. Les différentes especes ont des fonctions qui leur sont propres, & des instrumens qui répondent à l'exercice de ces fonctions, à l'acquisition des biens qui leur conviennent. Et, pour exprimer la chose plus briévement, le bien de chaque espece est attaché aux opérations qui lui sont propres ; ces opérations sont nécessaires, quant à leur usage ; cet usage dépend de la facilité d'agir ; cette facilité tient à l'aptitude des instrumens, & les instrumens varient suivant la diversité des natures. Cette diversité est une chose suffisamment connue. Et c'est la cause pour laquelle la nature a diversifié les armes que les animaux emploient pour leur conservation. Les uns ont la force des ongles, les autres celle des dents, ceux-ci heurtent des cornes, ceux-là courent avec rapidité; ici vous trouvez le courage, là du venin. L'homme n'a rien de tout cela; il vient au monde nu, sans vigueur sans poil; il n'acquiert avec l'âge que peu de force, & presque point de vîtesse; il ne sauroit voler, & ne nage que très-imparfaitement. Quelle est donc sa ressource? C'est une étincelle cachée au dedans de lui, qui suffit pour sa conservation; c'est ce que

les hommes eux-mêmes nomment l'ame. Par elle ſeule il ſe ſoutient, il ſupplée à ce qui lui manque, il procure à ſon corps tout ce qui lui convient : par elle ſeule il ſe dédommage aiſément de toutes les prérogatives dont les autres animaux ſont mieux pourvus que lui. Par elle ſeule il leur commande à tous; la raiſon le met en état de s'aſſujettir le reſte des êtres.

V. A préſent vous allez m'interroger au ſujet de l'homme, & me demander par quelle voie nous arriverons à la découverte de ce qui eſt un bien en lui? Je vous répondrai, comme j'ai fait en parlant du lion, des oiſeaux & des autres animaux. Cherchez le bien de l'homme dans ce en quoi conſiſte ſa fonction. Mais où trouver cette fonction? Où ſont ſes inſtrumens? Où eſt ce qui conſerve l'homme? Eh bien! commençons par ce dernier point. Qu'eſt-ce qui conſerve l'homme? La volupté. Vous parlez là d'une choſe commune à tous les êtres, dont aucune partie de la nature n'eſt privée; & par cette raiſon, je ne vois pas ce qui devroit le rendre préférable aux autres. Le bœuf, l'âne, le pourceau, le ſinge, ont leur part de la volupté. Voyez un peu où vous placez l'homme, & quels compagnons de bonheur vous lui donnez. Si c'eſt la volupté qui conſerve l'homme, examinez en quoi conſiſtent les inſtrumens de la volupté. Vous trouverez que ces inſtrumens ſont en grand nombre, & fort diverſifiés. Tant qu'il ne ſera queſtion que des yeux & des oreilles, à la bonne heure, j'y donne mon approbation. Mais, ſi vous allez plus loin, ſi vous vous engagez dans les autres ſentiers de la volupté, voyez à quels inſtrumens vous attachez la conſervation de l'hom-

me. Vous les avez trouvés ces inſtrumens; conſidérez leurs fonctions. Que la langue bégaie, que les yeux ſe troublent, que les oreilles s'émouſſent, que le ventre ſe charge, que les parties deſtinées aux plaiſirs de l'amour s'y livrent. Vous avez trouvé les fonctions des organes, & le bien qui en réſulte. Eſt-ce donc là le principe de la conſervation de l'homme? Eſt-ce là la ſource de ſon bonheur?

**
*

DISCOURS.

La volupté est la fin de toutes choses.

I. Esope le Phrygien a écrit de petites fables, dans lesquelles il introduit les animaux qui s'entretiennent ensemble. Quelquefois même les arbres ou les poissons paroissent sur la scene, conversant les uns avec les autres, ou avec l'homme. Toutes ces fables, dans leur briéveté, renferment un sens moral, & insinuent quelque vérité cachée. Voici une des plus estimées. Un lion poursuivoit une biche ; la vîtesse de sa fuite la fit échapper, & elle alla se cacher dans le plus épais d'une forêt. Le lion, qui est aussi inférieur à la biche en vîtesse, qu'il lui est supérieur en force, entra dans ce bois, & demanda à un berger s'il avoit vu la biche cachée quelque part? Le berger dit que non, mais en même-temps il fit un geste de la main, & montra l'endroit où elle s'étoit réfugiée. De cette maniere le lion fit sa proie de cette malheureuse bête. Là-dessus le renard, auquel Esope donne toujours de l'esprit, dit au berger ; tu es tout à la fois bien lâche & bien méchant ; lâche en présence du lion, méchant à l'égard de la biche.

II. Cette fable me paroît convenir à ceux qui intentent des accusations à la volupté ; Epicure pourroit leur reprocher qu'ils sont courageux en paroles, mais que leur ame ressemble à la main de ce berger. Y a-t-il réellement quelqu'un qui soit assez ennemi de soi-même, pour mépriser de gaieté de cœur la chose du monde qui a le

plus d'attraits pour nous ? En effet, tous les autres objets des recherches des hommes parviennent à leur connoissance, ou parce que les arts y ont déployé leur industrie, ou parce que la raison les confirme par son témoignage, ou enfin, parce qu'un long espace de temps les a mis à des épreuves suffisantes. La volupté n'a pas besoin de la raison, elle est plus ancienne que l'art, elle prévient l'expérience, & n'attend pas le temps. L'amour que nous lui portons naît avec nous, & croît avec nos corps : c'est comme le fondement de la conservation des animaux ; & si vous l'ôtez, il faut nécessairement qu'aussi-tôt tout ce qui a pris naissance cesse d'exister. La science, la raison, & ce qu'on a coutume de nommer l'entendement, sont des choses que l'homme acquiert à la longue, en faisant peu à peu usage de ses sens sur les objets qui l'environnent, & une longue expérience l'aide à les conserver. Mais pour le goût de la volupté, il le reçoit d'abord de la nature même, sans y contribuer de son côté, il en est sur le champ rempli & comme pénétré. Il embrasse le plaisir, & haït tout ce qui lui cause de la douleur ; parce que celui-là le conserve, au lieu que celle-ci le détruit.

III. Si la volupté étoit une chose blâmable, elle ne naîtroit pas avec nous, & ne seroit pas la plus ancienne de toutes les choses auxquelles nous sommes redevables de notre conservation. Toutes les objections que les Sophistes forment là-dessus, le luxe de Sardanapale, les délices des Médes, la mollesse des Ioniens, les festins de la Sicile, les danses de Sybaris, les courtisannes, tout cela, & tout ce qu'on pourroit en-

encore y ajouter, ce ne ſont pas des ſuites de la volupté, ce ſont des effets de l'art & du raiſonnement, puiſque ces choſes ne ſont venues qu'au bout d'un long-temps, lorſque les arts ont déployé tous leurs rafinemens, & mis les hommes en état d'altérer la volupté naturelle. De même que perſonne ne refuſe à la raiſon le caractere d'être une choſe honnête de ſa nature, quoique dans cette occaſion l'uſage qu'on en fait ne ſoit rien moins qu'honnête; on ne doit pas non plus juger déſavantageuſement de la volupté, mais de ceux qui en abuſent. Mais ces deux choſes, la raiſon & la volupté, exiſtant enſemble dans l'ame de l'homme, ſi la volupté ſe mêle à la raiſon, elle n'en détruit pas l'uſage néceſſaire, mais elle l'adoucit. Au contraire, ſi la raiſon ſe joint à la volupté, elle en augmente la meſure par l'abondance qu'elle fait naître, & ôte en même-temps par-là aux plaiſirs naturels, ce qu'ils ont de néceſſaire.

IV. Mais, direz-vous, la volupté n'eſt pas une choſe propre à l'homme; elle lui eſt commune avec les autres animaux. Vous cenſurez ce qu'il y a de plus ſalutaire dans la volupté, c'eſt qu'elle eſt le principe de la conſervation de tous les êtres vivans; dès-là que l'endroit par où elle vous déplaît, c'eſt d'être commune à pluſieurs. Qu'il y a d'avarice dans la limitation que vous voudriez y apporter! A ce compte, vous n'aimerez pas même la lumiere du ſoleil, parce que tous les yeux l'apperçoivent. Vous voudriez ſans doute qu'elle n'eût été viſible que pour l'homme ſeul, & faute de cela, vous ne la trouverez pas avantageuſe à l'homme. Il en ſera de même de l'air qui traverſe, anime, & arrange tous les corps;

des sources d'eaux, des fruits de la terre. Plus vous continuerez cet examen des choses indispensablement nécessaires, plus vous verrez qu'elles sont communes, & qu'il n'y en a point qui appartienne en propre à quelqu'un. Mettez la volupté au même rang; faites-la entrer dans la somme des biens qui procurent la conservation de tout être doué de sentiment.

V. Mais, comme il s'agit aussi de mettre la volupté en parallele avec la vertu, je n'ai pas dessein de faire injure à celle-ci, (car dans un discours qui roule sur la volupté, il ne sauroit y avoir, ni aigreur, ni médisance) mais je dirai seulement que, si l'on ôte à la vertu la volupté, on détruit sa force, on lui enleve sa puissance. En effet, jamais on ne recherchera aucune chose honnête, dès que la volupté en sera séparée. Assurément quiconque se résout aux travaux que lui impose la vertu, le fait à cause d'un plaisir présent, ou dans l'espérance d'un plaisir à venir. Il en est comme dans le négoce, où personne ne troque sciemment un talent contre une dragme, ou de l'or contre de l'argent,

A moins que Jupiter ne l'ait privé du sens. (*)

Mais, dans tout troc, même entre choses égales, celui qui le fait pense à son avantage, & à l'utilité qui lui revient de ce qu'il reçoit. Pareillement, quand il est question d'endurer des travaux, personne ne s'y détermine pour l'amour des travaux mêmes; ce seroit là un desir très-malheureux. Mais on se propose d'échanger ses travaux

(*) Iliad. Z. 224.

présens contre quelque chose de beau, comme s'expriment ceux qui parlent grossiérement, ou pour user de plus de précision, contre quelque volupté. Car, bien que vous employez le terme de beau, vous ne sauriez désigner par-là que la volupté. Autrement, il faudroit qu'il y eût quelque objet qui fût beau, sans être propre à causer du plaisir.

VI. Pour moi, je crois devoir tirer une conséquence toute contraire des considérations précédentes, c'est que la volupté est préférable à toutes ces choses pour l'amour desquelles on s'expose à des maladies, à des blessures, à des fatigues, & à toutes sortes d'incommodités. Vous avez beau imposer à ces motifs des noms différens, dire que c'est l'amitié qui porte Achille à mourir volontairement pour venger Patrocle; le soin du gouvernement qui fait qu'Agamemnon est éveillé avant tous les autres pour tenir conseil; le salut de la patrie qui place Hector à la tête des armées, le conduit au fort de la mêlée, & lui fait faire les plus grands exploits, vous ne faites que déguiser la volupté sous ces diverses dénominations. C'est ainsi que, dans les maladies, ceux qui en sont attaqués, ne refusent pas de laisser couper ou brûler quelque endroit de leur corps, de souffrir la faim, la soif, ou d'autres choses naturellement désagréables, afin de pouvoir ensuite goûter la douceur du sommeil; car, si vous leur ôtiez l'espérance de ce bien à venir, vous leur ôteriez la patience nécessaire pour soutenir les maux présens. De cette maniere il regne dans nos actions une alternative, un échange perpétuel de travaux & de plaisir. C'est ce que vous appellez vertu, & je ne

ne vous vous le conteste point ; mais je vous ferai seulement cette question. L'ame peut-elle s'attacner à la recherche de la vertu sans avoir aucun amour pour elle ? Si vous accordez la nécessité de l'amour, vous convenez de l'existence de la volupté. C'est elle seule qui a fait qu'Hercule s'est exposé à tant & de si grands travaux, a enduré cette foule de maux dont il étoit journellement assailli ; c'est elle qui l'a mis en état de combattre les bêtes féroces, d'attaquer les tyrans, de détruire les monstres, d'en venir aux prises avec tous ceux qui désoloient la terre en usant de leur pouvoir avec violence, & de procurer une sûreté universelle au genre humain, en purgeant sa demeure de tous les fléaux qui la ravageoient : c'est elle qui l'a fait monter sur le sommet de l'Œta pour s'y jetter dans le feu. Jamais il n'eut d'autre guide & d'autre soutien que cette volupté divine, dont le vif sentiment accompagnoit tantôt ses travaux, & tantôt les suivoit : voilà pourquoi il a subi volontairement toutes ces épreuves. Dans le temps même qu'Hercule agissoit ainsi, il prenoit du plaisir ; il agissoit à cause de ce plaisir, & n'auroit pas agi sans ce plaisir. Qu'est-il besoin de parler ici des voluptés de Bacchus qui constituent les cérémonies mêmes de son culte ? Ces courses nocturnes, ces thirses, ces danses, ces sons des instrumens, ces chants ; tout cela n'est autre chose que les diverses voluptés bachiques, qui sont représentées dans les mysteres de ce Dieu.

VIII. Mais que parlé-je de Bacchus ou d'Hercule ? Ce sont-là des faits fabuleux, ou qui concernent des héros. Faisons paroître Socrate. Vous aimez Alcibiade, ô Socrate ! après Alci-

biade Phédre, après Phédre Charnide. Vous aimez, Socrate! & s'il n'y a point de beauté dans l'Attique qui puiſſe vous échapper. Eh bien! défendez votre cauſe, & ne craignez point l'ignominie. La volupté peut ſe trouver avec un amour chaſte, tout comme la douleur avec un amour impudique. Que ſi vous aimez l'eſprit ſeul, & non le corps ſans volupté, attachez-vous à Théætête. Mais vous ne l'aimez pas, parce qu'il eſt camus. Aimez donc Choréphon. Vous ne l'aimez pas non plus, parce qu'il eſt trop pâle. Aimez donc Ariſtodeme. Vous le rebutez pareillement, parce qu'il eſt trop laid. Qui aimez vous donc? Un jeune garçon, dès qu'il a des agrémens, des charmes, & que ſa chevelure eſt bien entretenue. Je ne ſaurois avoir aucun doute ſur votre vertu, vous êtes incapable de brûler d'une flamme impudique : mais je connois trop le caractere de votre eſprit pour n'être pas perſuadé que la volupté eſt le motif qui vous détermine. Je ſais que votre corps peut être échauffé, & vos yeux éclairés par le feu; que des flûtes harmonieuſes peuvent affecter vos oreilles; je crois tout cela, tout comme je crois qu'Héſiode a été enſeigné par les muſes, qu'Homere eſt redevable de la douceur de ſes vers à Calliope, & Platon de la ſublimité de ſes diſcours à Homere. La volupté influe en effet puiſſamment ſur toutes ces choſes, ſur les yeux, ſur les oreilles, ſur le corps, ſur le diſcours.

IX. C'eſt auſſi la volupté qui a conduit Diogene dans ſon tonneau. Mais ſi la vertu n'eſt pas incompatible avec elle, pourquoi donner l'excluſion à la volupté? Diogene trouvoit du plaiſir dans ſon tonneau, comme Xerxès dans ſa

ville de Babylone. Il trouvoit le même goût au pain sec, que Smindyride à des mets exquis. Il buvoit de l'eau de toutes les sources, aussi délicieusement que Cambyse buvoit de celle du seul Choaspe. Le soleil l'affectoit aussi agréablement, que toute la pourpre dont Sardanapale étoit environné, affectoit ce monarque. Son bâton lui causoit autant de satisfaction, qu'à Alexandre sa pique; & sa besace, qu'à Crésus tous ses trésors. Si vous voulez même comparer l'une de ces voluptés avec l'autre, celle de Diogene l'emporta. Les autres en ont eu sans contredit à foison; mais elles ont traîné après elles des suites funestes. Xerxès vaincu en bataille rangée, se désole; Cambyse blessé, pousse des gémissemens, Sardanapale hurle au milieu des flammes, Smindyride s'afflige d'être abandonné, Crésus prisonnier verse des larmes, & Alexandre est tout triste quand il n'a pas des occasions de combattre. Au contraire, les voluptés de Diogene ne sont suivies d'aucunes lamentations, d'aucuns gémissemens; elles sont exemptes de tristesse & de larmes. En attendant, vous les appellez des travaux. Mais c'est que vous mesurez sa façon de penser d'après la vôtre, mesure assurément très-inexacte. Ce qui seroit travail pour vous, si vous le faisiez, est volupté pour Diogene. J'oserois même aller plus loin, & dire que la volupté n'a jamais eu d'amateur plus réel que Diogene. Il n'avoit point de maison à gouverner; c'est parce qu'une semblable administration est incommode. Il ne se mêla point des affaires d'état; c'est parce qu'il est fort difficile de s'en bien tirer. Il ne prit point de femme; c'est parce qu'il avoit devant les yeux

les dangers qu'on court dans cette occupation? Ainſi, exempt de tout mal, vivant dans une pleine liberté, dans une parfaite ſécurité, ſans crainte ni chagrin, il étoit le ſeul des mortels pour qui la terre entiere ne fut qu'une maiſon unique. Il jouiſſoit des voluptés que perſonne ne tient en ſa garde, ne cherche à cacher, & n'envie à autrui.

X. Mais laiſſons Diogene, pour paſſer aux légiſlateurs, & pour conſidérer les états mêmes. Ne croyez pas que je veuille parler de la république des Sybarites. Je paſſe également ſous ſilence celle de Syracuſe célebre par ſes délices, celle des Corinthiens, où l'on ne penſoit qu'aux voluptés, celle de Chio qui nageoit dans l'opulence, celle de Lesbos, où il n'étoit queſtion que de vins, ou celle de Milet qui avoit le goût des vêtemens riches. Je viens tout d'un coup aux principales républiques; je fixe mes regards ſur les Athéniens & ſur les Lacédémoniens. Ici je vois des fouets & des meurtriſſures; des exercices à la chaſſe & à la courſe; les repas les plus frugaux, les lits les plus durs. Mais ſous tout cela je découvre des voluptés. Courage, Lycurgue! pour des fatigues très-médiocres, vous ſavez procurer de très-grands plaiſirs. Vous donnez peu, & vous recevez beaucoup. Vous aſſujettiſſez à des travaux très-courts, & vous en dédommagez par des voluptés ſans fin. Eh! quelles ſont, direz-vous, ces voluptés de Sparte? C'eſt une ville ſans murailles, ſans craintes, où l'on n'a jamais lancé de feux; qui n'a jamais vu d'ennemi, ni de bouclier étranger, qui ne ſait ce que c'eſt que les pleurs, qui n'a jamais

entendu de menaces. Or, qu'y a-t-il de plus triſte que la crainte, de plus dur que la ſervitude, de plus incommode que la néceſſité ? Si vous pouvez délivrer une ville de tout cela, vous lui procurez pluſieurs ſources de plaiſir. C'eſt à de tels plaiſirs qu'étoient ſenſibles, un Léonide, un Othryade, un Callicratide. Mais quoi ! ils ont péri dans les combats ! Oui, mais par une mort honnête. Et pour l'amour de quelles voluptés ? Pour l'amour de celles qu'on a en vue, lorſqu'on coupe quelques parties du corps humain, afin de conſerver le tout. Léonide étoit un membre de la république Lacédémonienne : il s'eſt dévoué à la mort pour toute la république. Othryade, Callicratide, étoient dans le même cas, & en ont fait autant. En ſacrifiant ce petit nombre qui étoit la victime des combats, les citoyens jouiſſoient de la proſpérité chez eux, ils goûtoient une volupté complete. Pour les Athéniens, je ne vois pas qu'il ſoit néceſſaire d'en parler. Tout étoit rempli chez eux de fêtes, où l'on ne reſpiroit que la joie & les diverſes ſortes de voluptés. Les fêtes de Bacchus étoient célébrées au printems, & les myſteres en Automne. Quelques autres Divinités revendiquoient le reſte des parties l'année, & l'on avoit inſtitué à leur honneur, un grand nombre de fêtes. (*) Tandis que les uns livroient des combats ſur mer, les autres s'occupoient chez eux de ces ſolemnités. Tandis ques les uns faiſoient la guerre ſur terre, les autres pouſ-

(*) Nous ſupprimons leurs noms, & nous renvoyons aux Commentateurs.

ſoient des éclats de rire dans les Bacchanales! Au milieu même de ce qu'il y a de plus triſte, c'eſt la guerre, les voluptés ne manquoient pas : on entendoit le ſon de la trompette tyrrhénienne, de la flûte des galeres, des chants militaires. Voyez quelle profuſion de plaiſirs!

LES QUATRE PHILOSOPHES. (*)

L'EPICURIEN.

De toutes les choſes propres à mortifier la vanité de l'homme, il n'y en a peut-être point de plus humiliante, que de voir la foibleſſe, l'infériorité des efforts de l'art & de l'induſtrie humaine, pouſſés au plus haut point, lorſqu'il s'agit d'égaler la nature, d'atteindre à la beauté, à la régularité, au fini, qui fait le prix de la plus chétive de ſes productions. Oui, l'art demeure toujours un ouvrier ſubalterne, auquel il n'appartient pas d'embellir, même du coup le plus léger de pinceau ou de burin, les pieces achevées qui ſortent des mains de ſa maîtreſſe. Elle lui permet ſeulement de les enchaſſer dans quelques ornemens détachés, de tracer autour d'eux quelques deſſeins de draperie : mais elle lui dé-

(*) Quoique ces quatre diſcours portent le nom des quatre principales ſectes philoſophiques du paganiſme, on s'y eſt moins propoſé de rapporter avec préciſion les ſentimens des anciens philoſophes, que de faire connoître les diverſes façons de penſer générales des hommes au ſujet du bonheur, les principales opinions qui les partagent ſur les moyens efficaces pour rendre la vie heureuſe. Seulement on s'eſt contenté de mettre chaque opinion ſous le nom de la ſecte, à la doctrine de laquelle ſon rapport eſt le plus ſenſible. Dans la perſonne de l'Epicurien on dépeint la vie voluptueuſe; dans celle du Stoïcien, la vie active & appliquée à la pratique de la vertu; dans celle du Platonicien, la vie contemplative & la dévotion philoſophique. Enfin, le Sceptique eſt, pour ainſi dire, l'éponge des trois diſcours précédens: on y repréſente un homme qui regarde la vie avec une eſpece d'indifférence.

fend de toucher à la figure principale. C'eſt ainſi que la nature fait l'homme, tandis que l'art décide & diſpoſe des habillemens, & des différentes manieres de les aſſortir.

Si parmi les ouvrages de l'art il s'en trouve qui paroiſſent doués d'une beauté & d'une nobleſſe particulieres, un peu d'attention nous fera reconnoître qu'ils ſont redevables de ces prérogatives à la force de la nature, à ſes heureuſes influences. La verve des poëtes, cette fureur qui les anime, ce feu divin qui les inſpire, ſont l'unique ſource de tout ce que nous admirons dans leurs vers. Le plus grand génie, s'il n'eſt pas né poëte, ne ſauroit le devenir; ou ſi la nature, dont les faveurs ſont journalieres, l'abandonne, il poſe la lyre, & ne ſe flatte point de pouvoir ſuppléer, avec le ſecours des regles, à cet enthouſiaſme qui eſt l'unique principe d'une harmonie divine. L'imagination ſeule, en prenant un heureux eſſor, découvre ces idées ſublimes ou touchantes, qui doivent ſervir de matériaux aux vers dignes de l'immortalité; elle les préſente à l'art, qui les diſpoſe conformément aux regles, & qui en les ornant & en les épurant leur donne un nouvel éclat. Otez l'imagination, les plus grands efforts n'enfanteront que des chants pitoyables.

De tout temps, l'art rival de la nature, s'eſt épuiſé en tentatives vaines & ſtériles; mais la plus ſtérile de toutes celles où il a échoué, eſt ſans contredit l'entrepriſe des philoſophes les plus graves, qui ont prétendu trouver le merveilleux ſecret de produire un bonheur artificiel, un plaiſir raiſonné & réfléchi. Je m'étonne qu'aucun d'entr'eux ne ſe ſoit mis ſur les rangs pour obtenir

la récompenſe que Xerxès avoit autrefois promiſe à celui qui inventeroit un nouveau plaiſir. Seroit-ce qu'ils en euſſent tant trouvé pour eux-mêmes, que les offres & les dons du plus grand monarque puſſent être l'objet de leur indifférence? Ou plutôt ont-ils craint de donner à la cour de Perſe le plaiſir nouveau du ridicule le plus rare & le plus complet? En ſe renfermant dans les écoles de la Grece, ils pouvoient encore ſe flatter d'exciter l'admiration de quelques diſciples ignorans; mais, pour en ſentir l'abſurdité, il ſuffiſoit d'eſſayer de les réduire en pratique.

Vous promettez de me rendre heureux, & vous voulez employer, pour cet effet, la raiſon & les regles de l'art. Mais mon bonheur ne dépend-il pas de ma conſtitution interne? Il faut donc que vous ayez l'art de me refondre, & que vos regles puiſſent me créer de nouveau. Mais je doute de votre pouvoir, & votre induſtrie m'eſt ſuſpecte. Et quand même je leur accorderois quelque réalité, n'aurois-je pas toujours une opinion plus avantageuſe de la ſageſſe de la nature que de la vôtre? Je n'ai donc rien de mieux à faire que de lui laiſſer conduire une machine qu'elle a ſi ſagement agencée; & je ſens bien que je ne ferois que la gâter en y touchant.

Dans quelle vue en effet prétendrois-je la régler, en décraſſer les reſſorts, rectifier ou fortifier ces principes que la nature a mis en moi? Ce travail feroit-t-il la voie du bonheur? Mais le bonheur conſiſte dans le repos & dans le plaiſir, c'eſt un état d'aiſance & de contentement: le bonheur fuit les veilles; il abhorre les ſoins & les fatigues. Tout ce qui entre dans ſa compoſition, porte la même empreinte, le même ca-

ractere. La ſanté du corps n'eſt autre choſe que la facilité avec laquelle il exerce toutes les fonctions de ſon méchaniſme; ce méchaniſme m'eſt inconnu, & je ne ſaurois y influer. L'eſtomac digere les alimens; le cœur donne la circulation au ſang; le cerveau opere la ſécretion des eſprits; il les filtre & les épure : tout cela ſans mon entremiſe, & même à mon inſu. Lorſque, par un ſimple acte de volition, j'aurai le pouvoir d'arrêter la courſe impétueuſe du ſang qui ſe précipite dans ſes canaux, alors, mais alors ſeulement, j'éſpererai d'avoir quelque empire ſur mes ſentimens, de pouvoir déterminer, à mon gré, le cours de mes paſſions. Mais c'eſt inutilement que je mettrois toutes mes facultés à la torture pour trouver des charmes, & ſur-tout pour goûter des délices, dans la vue & dans la poſſeſſion d'un objet que la nature n'a pas créé propre à faire ſur mes organes des impreſſions agréables, à les ébranler d'une maniere raviſſante. A force de me tourmenter par de ſemblables eſſais, j'arriverai bien à la douleur; mais, pour le plaiſir, j'ai beau y tendre, jamais je ne me le donnerai, en dépit de la nature.

Ah! loin de nous ces étranges rêveries, ces jouiſſances intérieures, ces feſtins intellectuels, cette volupté pure d'une conſcience ſatisfaite d'elle-même au ſouvenir de ſes bonnes actions! Loin d'ici ce mépris inſenſé & impoſſible de toutes les choſes ſenſibles, de tous les objets extérieurs! Ce n'eſt pas ainſi que parle la nature; je ne reconnois d'autre langage ici que celui de l'orgueil. Encore ſerions-nous trop heureux, ſi cet orgueil avoit quelque appui, fût-il de la plus mince conſiſtance; s'il étoit en état de nous

procurer le moindre de tous les plaisirs, le plaisir, pour ainsi dire, le moins agréable, le plus sérieux, le plus voisin de la mélancolie. Mais son impuissance est telle, qu'à peine peut-il régler l'extérieur auquel son empire se borne. Après bien des soins, au bout d'un apprentissage infiniment pénible, il vient tout au plus à bout d'en imposer au stupide vulgaire, en prenant le masque de la gravité philosophique, & en jouant, avec une affectation sensible, le rôle forcé d'un sage heureux. Cependant le cœur est vuide, il est plein d'ennui, il languit de sécheresse, tandis que l'esprit, privé des objets qui peuvent seuls l'occuper & le nourrir, s'absorbe dans la plus sombre mélancolie. Homme misérable! Créature vaine! Quoi! ton ame trouveroit son bonheur en elle-même! Et quelles sont ses ressources? Comment rassasiera-t-elle cette faim qui la dévore? Comment désaltérera-t-elle cette soif qui la consume? Avec quoi remplacera-t-elle l'exercice des sens & l'usage des facultés corporelles? Autant vaudroit que tu entreprisses de faire subsister ta tête seule sans le secours des autres membres. *Figure ridicule, état pitoyable, dans lequel ta vie seroit partagée entre le sommeil & la migraine.* (*) Vive image cependant de l'hypocondrie léthargique où ton esprit se trouveroit plongé, si les objets du dehors cessoient de l'occuper & de l'amuser.

Ne me retenez donc plus dans les chaînes de ce dur esclavage. Cessez de me renfermer au dedans de moi, comme dans une étroite prison.

(*) Il y a dans l'original ces deux Vers.
What foolish figure must it make?
De nothing else but sleep and ake.

Conduisez-moi, sans différer, à ces biens, à ces plaisirs dont la seule jouissance peut me tenter. Mais à qui parlé-je? Pourquoi m'adresser à vous, philosophes extravagans? Pourquoi vous demander la route du bonheur, sages pêtris d'orgueil & d'ignorance? Je vais consulter un oracle plus sûr, c'est la voix de mes penchans, c'est le cri de mes passions. C'est elle, & non vos frivoles écrits, qui peut m'instruire des préceptes de la nature; c'est dans mon cœur, & non dans vos fastidieuses écoles, que je trouverai la route de la félicité.

Mais que vois-je? La volupté elle-même, la charmante, divine (*) volupté vient combler mes desirs. Objet ravissant, amour suprême des Dieux & des hommes, je sens à ton approche une douce chaleur se répandre dans mes veines! Déja mes facultés nagent dans la joie, mes sens en sont inondés. Les beautés du printemps, les richesses de l'automne, naissent en foule autour de moi, sous les pas de la volupté. Sa voix mélodieuse charme mes oreilles d'une musique enchanteresse. Je l'entends qui m'invite à goûter les fruits les plus exquis; je la vois qui me les présente avec ce sourire qui donne un nouvel éclat aux cieux & à la terre. Les folâtres amours, qui voltigent à sa suite, viennent tantôt me rafraîchir de leur ailes odoriférantes, tantôt répandre sur ma tête des essences qui exhalent le plus suave parfum, tantôt me verser le breuvage des Immortels, qui pétille dans des coupes d'or. Oh! puissé-je, étendu pour jamais sur ce lit de roses, y savourer chacun de ces mo-

(*) *Dia voluptas.* Lucrec.

mens délicieux qui m'attendent; & puiſſe le temps s'écouler à pas lents & imperceptibles ! Mais quel ſort cruel, quelle deſtinée impitoyable s'oppoſe à mes vœux ! Le temps s'enfuit, il s'envole; rien n'égale ſa rapidité; mon ardeur pour les plaiſirs hâte leur courſe, au lieu de la ralentir, Hâtons-nous donc de jouir, puiſqu'il le faut. Ah! ne m'enviez pas la douceur de cet état, après tant de fatigues que j'ai eſſuyées à la pourſuite du bonheur. Laiſſez-moi me raſſaſier de ces délices, après avoir tant ſouffert, inſenſé que j'étois, du jeûne long & rigoureux auquel je m'étois aſtreint.

Mais, tandis que je parle, le plaiſir eſt déja loin de moi : déja ces roſes ſi éclatantes ont pâli : déja ces fruits ſi exquis ont perdu leur ſaveur : déja cette liqueur délicieuſe dont les fumées enivroient mes ſens d'un ſi doux poiſon, ſollicite vainement mon palais émouſſé. La volupté ſourit à la vue de ma langueur, & fait ſigne à ſa ſœur la vertu de venir ſeconder l'entrepriſe qu'elle a formée de me rendre heureux. La vertu entend ſa voix; elle accourt avec cet air ſerein; avec cette joie pure, que rien ne peut lui enlever : je la vois venir à moi, accompagnée de la troupe enjouée de mes plus chers amis. O! ſoyez les bien-venus, mes tendres & aimables compagnons! La table vient d'être ſervie tout à propos : venez à l'ombre de ce berceau partager avec moi l'élégance & le luxe de ce repas. Votre préſence a ranimé ces objets, qui commençoient à ſe ternir; la roſe reprend ſon éclat, les fruits recouvrent leur goût; ce nectar ſpiritueux porte de nouveau la joie dans mon cœur, depuis le doux moment où vous participez à mes

plaisirs. Vous me communiquez l'allégresse qui brille dans vos regards, parce qu'elle me découvre toute la part que vous prenez à mon bonheur, toute la satisfaction dont il vous remplit. Comment serois-je insensible à des marques d'affection aussi touchantes ? Votre bonheur va devenir le mien. Que ne vous dois-je point? Mon corps accablé ne suivoit plus qu'à peine l'esprit, dont les desirs le laissoient fort loin derriere eux. Excédé de jouissance, blasé sur les plaisirs, j'allois quitter une fête insipide ; mais votre enjouement me réveille ; & je suis tout prêt à la recommencer.

Que nos entretiens sont doux ! La vraie sagesse y préside ; elle en bannit tous les vains raisonnemens des écoles. Méprisant les disputes creuses des politiques, les chimériques projets des prétendus patriotes, nous ne pensons qu'à nous combler de caresses réciproques, qui naissent de l'amitié la plus pure, & qui sont approuvées par la vraie vertu. Oubliant le passé, bannissant les soucis de l'avenir, jouissons du présent ; & dans chaque instant de notre durée, saisissons ce bien, sur lequel le sort & la fortune ne sauroient exercer leurs caprices & leur tyrannie. Occupons-nous de cette ravissante journée ; celle de demain amenera peut-être de nouveaux plaisirs ; mais dût-elle tromper notre attente, nous aurons au moins profité des plaisirs d'aujourd'hui, nous goûterons au moins celui de nous les rappeller.

Ne craignez point, chers amis, que nos fêtes se changent en orgies, que la fureur des bacchanales vienne les troubler, & que les horreurs de la discorde, renversant cette table, ar-

rêtent les libations que nous offrons à Bacchus, pour y faire fuccéder des ruiffeaux de fang. Ne voyez-vous pas les paifibles mufes qui nous environnent ? N'entendez-vous pas leur douce fymphonie, capable d'adoucir les tigres & les lions des fauvages déferts ? Ne fentez-vous pas une joie célefte fe répandre dans vos cœurs ? Cette retraite ne ceffera jamais d'être le féjour de la paix, de l'harmonie, & de la concorde. Le filence qui y regne ne fera jamais interrompu que par les doux accens de nos concerts, ou par les difcours charmans que l'amitié nous infpire.

Qu'entens-je ? L'aimable Damon, ce favori des mufes, prend fa lyre, il la touche, il en marie les fons harmonieux à fa touchante voix, & fait paffer jufqu'au fond de nos ames l'heureufe ivreffe à laquelle il eft livré. Ecoutons ce qu'il chante.

„ (*) Jeuneffe chérie du ciel, tandis que le
„ printemps feme votre route de fleurs, ne vous
„ laiffez point éblouir par le faux brillant de la
„ gloire. Pourquoi pafferiez vous, au-milieu des
„ tempêtes, cet âge délicieux, la fleur de votre
„ vie ? La fageffe elle-même vous montre le
„ chemin du bonheur. La nature vous attend à
„ l'entrée de ce fentier fleuri ; elle vous invite
„ à la fuivre. Quand la fageffe & la nature par-
„ lent de concert, refuferiez-vous d'obéir à leurs

(*) C'eft une imitation du chant de la firenne dans le Taffe.

O giovannetti, mentre aprile & maggio
V'ammantan di fiorite e verdi fpoglie,
Di gloria e di virtu fallace raggio
La tenerella mente ah non v'invoglie, &c.

Gierufalemme liberata, Canto XIV.

„ voix ? D'auſſi tendres invitations ne pourront-
„ elles amollir la dureté de vos cœurs ? Jouets
„ de l'illuſion & de l'erreur, perdrez-vous ainſi
„ vos jeunes ans ? Rejetterez-vous le préſent,
„ ce bien ineſtimable ? Négligerez-vous un bon-
„ heur, qui bientôt vous ſera ravi ſans retour ?
„ Et à quoi le ſacrifiez-vous ? Qu'eſt-ce que
„ cette gloire qui enfle vos cœurs, & dont votre
„ fol amour-propre eſt ſi flatté ? Un écho, une
„ ombre, un ſonge, l'ombre d'un ſonge. Le ſouffle
„ le plus léger la diſſipe : celui qu'exhale la bou-
„ che impure du ſtupide vulgaire, la flétrit. Vous
„ vous imaginez qu'elle triomphera de la mort
„ & du tombeau, pour vous ſurvivre juſqu'aux
„ âges les plus reculés. Eh ! ne voyez-vous pas
„ dès à préſent, que l'igorant la mépriſe, que le
„ calomniateur la ternit, & que la nature n'y
„ trouve rien dont elle puiſſe jouir. Une fan-
„ taiſie bizarre vous fait immoler tous les vrais
„ plaiſirs à cette vaine fumée, digne récom-
„ penſe de la frivolité. „

Ainſi chanta Damon. Ainſi s'écoulent inſenſiblement des heures délicieuſes, partagées entre les plaiſirs des ſens, les extaſes de l'harmonies, les charmes de l'amitié. La riante innocence ferme la marche de ce gracieux cortege : elle paſſe devant nos yeux, & répand en paſſant des rayons qui éclairent toute la ſcene de nos plaiſirs. Elle nous offre encore, dans le lointain d'une belle perſpective, les plaiſirs que nous avons goûtés, & nous fait trouver autant de délices dans leur ſouvenir, que nous en avions éprouvés dans leur attente.

Mais le ſoleil s'eſt caché ſous l'horiſon ; l'obſ-

curité,

curité nous a surpris ; un voile épais couvre toute la face de la nature. Courage, mes amis ! continuez vos divertissemens, prolongez le repas, ou faites-y succéder la douceur du repos. Je m'éloigne pour quelque temps de vous ; cependant mon absence ne m'empêchera pas de prendre part à votre joie, ou à votre tranquillité. Mais ils voudroient m'arrêter ; où allez-vous, disent-ils ? quels plaisirs nouveaux vous font quitter notre compagnie ? Y en auroit-il pour vous, loin de vos amis ? & pourriez-vous vous plaire où nous ne sommes pas ? Oui, chers compagnons, ne vous en offensez point : le plaisir que je cherche ne souffre point de partage ; il est le seul qui puisse me faire soutenir, & même souhaiter votre absence, parce qu'il est le seul qui puisse m'en dédommager.

Je m'enfonce dans ce bois épais dont les ombres redoublent celles de la nuit ; mais à peine y ai-je fait quelques pas, qu'il me semble entrevoir, malgré l'obscurité, l'adorable Célie, la maîtresse de mon cœur, la souveraine de mes affections. Elle a dévancé l'heure du rendez-vous, son impatience accuse ma lenteur ; elle marche avec agitation dans ces bosquets ; mais déja je lis mon pardon dans ses yeux ; mon arrivée la comble d'une joie si vive, que toutes les pensées chagrines s'évanouissent ; le plaisir les absorbe, tout est confondu dans l'ivresse de nos transports. Où trouverai-je, ma Celie, ma divine Célie, des expressions assez fortes pour te peindre toute ma tendresse, pour t'exprimer ce désordre, ces mouvemens impétueux que ta présence produit dans un cœur qui brûle pour toi ! Le langage ordinaire est trop foible ; il n'y a que

l'union de nos sentimens, la conformité de notre ardeur, qui puisse te donner l'idée de ce que je sens. Mais pourrois-je douter que tu ne m'entendes sans le secours de la parole, que tu lises au fond d'un cœur qui t'appartient, que tu ne sois embrasée du même feu que moi ? Toutes tes paroles, aussi bien que toutes tes actions respirent l'amour le plus passionné ; ta flamme augmente la mienne, j'y puise de nouveaux feux. Ah, l'aimable solitude ! l'agréable silence ! les délicieuses ténébres ! Loin du reste du monde, nous sommes seuls dans la nature : aucune distraction importune ne trouble les vifs transports de nos ames. Toutes nos idées, tous nos sens, tout notre être, se trouvent concentrés dans le bonheur mutuel que nous nous procurons. Mortels abusés, cessez de chercher ailleurs des plaisirs comparables à celui-ci.

Mais me trompé-je ! Quoi ! Célie, vous soupirez ; votre sein s'éleve avec force ; les sanglots vous suffoquent, un torrent de larmes vient baigner vos joues enflammées ! Quel est le sujet de ces angoisses ? parlez, donnez un libre cours à vos soucis ; versez-les dans mon sein. Vous me demandez d'une voix entre-coupée, combien durera mon amour ? Vous répétez mille fois cette demande. Hélas ! chere enfant, puis-je répondre à cette question ? Le terme de ma vie m'est-il connu, & sais-je combien elle doit durer ? Nouveau sujet d'allarme pour votre tendresse. Cette incertitude vous accable. Mais pourquoi l'idée de la fragilité humaine, toujours présente à votre esprit, troubleroit-elle vos heures les plus délicieuses ? Pourquoi ce funeste poison corromproit-il les plaisirs dans leur propre source, dans ce centre

de la vie & de la volupté, qui n'eſt acceſſible qu'à la mort? Non, non, trop tendre amante; ſongez plutôt que ſi la vie s'enfuit, ſi la jeuneſſe n'eſt qu'une fleur auſſi-tôt flétrie, il faut d'autant plus ſaiſir l'inſtant où nous la poſſédons, en faire un bon uſage, & ne perdre aucune parcelle d'une exiſtence auſſi fugitive. Encore quelques momens, & tout eſt fini. Dans peu nous ſerons comme ſi nous n'avions jamais été. Notre mémoire ſera effacée de deſſus la terre; & nous ne trouverons pas même un aſyle dans le ſéjour des ombres, dans la région fabuleuſe des manes. Alors périront avec nous, & dans le même clin d'œil, nos ſtériles ſpéculations, nos vaſtes projets, nos inquiétudes inutiles; alors, & nous, & tout ce qui eſt en nous ſera englouti dans la nuit éternelle du tombeau. Nos doutes ſur l'origine des êtres, ſur la cauſe premiere de tout ce qui exiſte; nos doutes, hélas! périront avec nous, ſans que jamais nous ayons pu les diſſiper. Cependant, s'il y a une intelligence ſuprême, un eſprit qui tient entre ſes mains les rênes de l'univers, ſoyons aſſurés qu'il ſe plaît à nous voir remplir le but de notre exiſtence, en jouiſſant de tous les plaiſirs pour leſquels nous avons été créés. Cette réflexion ſuffit pour adoucir l'amertume de toutes les autres; encore ne faut-il pas s'en trop occuper, s'y livrer entiérement; car elle répandroit trop de ſérieux ſur nos amuſemens. Faiſons-nous, une fois pour toutes, une philoſophie qui banniſſe les vains ſcrupules de la ſuperſtition, & abandonnons-nous enſuite aux charmes de l'amour, aux raviſſemens de la volupté. Profitant ainſi de la jeuneſſe & des paſ-

ſions qui favoriſent l'ardeur de nos deſirs, nous n'entremêlerons déſormais que les diſcours les plus tendres à nos careſſes les plus vives.

LE STOÏCIEN.

IL y a entre la condition des hommes & des animaux, une différence eſſentielle, & qui ſe fait généralement remarquer. La nature ayant donné aux premiers un eſprit ſublime & céleſte, qui le rapproche des intelligences ſupérieures, ne lui permet pas de le laiſſer languir dans le repos & dans l'indolence. Attentive à prévenir les beſoins des autres créatures, cette tendre mere leur fournit elle-même des vêtemens & des armes; & ce qu'elle ne leur fournit pas immédiatement, l'inſtinct le leur fait trouver; cet inſtinct qui ne les trompe jamais, ce fidele guide qui veille à leur conſervation & à leur bien-être. L'homme ſeul eſt jetté, pour ainſi dire, pauvre & nu dans le monde : deſtitué de tout ſecours naturel, il doit ſa conſervation aux ſoins pénibles de ſes parens; la plus haute perfection à laquelle il puiſſe arrriver, & qu'il n'atteint que fort tard, c'eſt de pouvoir ſubſiſter par ſes propres ſoins. Il achete tous ſes biens par le travail & la peine. Si la nature lui fournit des matériaux, ce n'eſt qu'en brut; c'eſt à lui à les polir & à les approprier à ſes uſages.

Reconnoiſſez, ô hommes! la bonté de votre commune mere. Elle vous expoſe à une infinité de beſoins; mais elle vous donne une raiſon qui peut y pourvoir. Que jamais une molle oiſiveté, ſous le faux titre de reconnoiſſance, ne s'empare

de vos ames ; c'eſt ne point mériter les préſens de la nature que de ne les point employer. Vous ne déſirez , pour toute no urriture , que les herbes des champs : vous vous contentez de coucher en plein air : vous ne demandez que des pierres & des branches d'arbres , pour vous défendre contre les habitans des forêts ? Eh bien ! reprenez donc auſſi vos mœurs ſauvages , rentrez dans vos frayeurs ſuperſtitieuſes , & dans votre brutale ignorance ; ſoyez moindres que ces bêtes , à qui vous ſouhaitez ſi fort de reſſembler.

Mais non , promenez plutôt votre vue ſur ce globe ; la nature l'a rempli de choſes propres à exercer vos talens. Ne l'entendez-vous pas qui vous crie : Tout ce que vous pouvez être , vous ne le ſerez jamais que par vous-même : mettez vos facultés en œuvre; bandez les reſſorts de votre intelligence ; ce n'eſt qu'à force d'application que vous pouvez vous élever au rang que je vous deſtine. Voyez cet artiſan. Il tire d'une pierre informe , un noble métal , & ce métal , entre les mains laborieuſes d'un autre , devient , comme par une eſpece de magie , tantôt une arme pour la défenſe de l'homme , tantôt un uſtenſile pour ſa commodité. Ce n'eſt pas de la nature , c'eſt de l'uſage & de l'expérience que vient cette adreſſe ; ſoyez infatigable comme ceux qui la poſſedent , ſi comme eux vous voulez réuſſir.

Mais votre ambition ſe bornera-t-elle à perfectionner les facultés du corps ? Serez-vous aſſez indolens , ou aſſez inſenſés , pour laiſſer votre ame dans cet état de rudeſſe & de groſſiéreté dans lequel elle eſt ſortie des mains de la na-

ture ? Ce n'eſt pas ainſi que penſe un être raiſonnable. Si la nature vous a diſpenſé quelques-uns de ſes dons avec réſerve, c'eſt pour vous porter à ſuppléer vous-même à ce qui vous manque. A-t-elle été libérale envers vous à d'autres égards ? Sachez qu'elle exige que vous ſoyez appliqué & induſtrieux. Si vous négligez ſes faveurs, elle ſaura ſe venger de votre ingratitude. Le génie n'eſt rien ſans culture ; le terroir le plus fertile, s'il demeure en friche, n'abondera qu'en mauvaiſes herbes : on n'y verra croître ni l'agréable vigne, ni l'utile olivier ; ſon indolent propriétaire n'y trouvera que des plantes propres à lui nuire par leur venin.

Le bonheur eſt le but auquel tendent tous nos vœux & tous nos travaux : c'eſt à cette pente du cœur humain que nous devons la connoiſſance des arts & des ſciences, l'établiſſement des loix, la fondation des ſociétés : c'eſt le ſeul mobile qui faſſe agir le ſavant, le légiſlateur & le patriote. Le ſauvage en eſt animé au milieu de ſes déſerts : expoſé à la rigueur des élémens, & à la fureur des bêtes féroces, il deſire d'être heureux. Quoique ſon ame, plongée dans d'épaiſſes ténebres, ne connoiſſe ni l'induſtrie, ni les arts, elle n'en cherche pas moins cette même félicité que l'induſtrie & les arts peuvent nous procurer. Mais autant que l'homme ſauvage eſt au deſſous de l'homme civiliſé qui jouit, ſous la protection des loix, de toutes les commodités de la vie, autant ce dernier eſt-il au deſſous de l'homme vertueux, de ce vrai ſage, que la raiſon inſtruit à regler ſes deſirs, à ſubjuguer ſes paſſions & à diſcerner les véritables biens de ceux qui n'en ont que l'apparence.

Toutes les professions, tous les états, demandent de l'art & un apprentissage ; & n'y auroit-il pas un art de vivre ? N'y auroit-il pas des préceptes propres à nous diriger dans la chose la plus importante ? Pour bien goûter chaque plaisir en particulier, il faut de l'adresse & du savoir-faire ; & l'on veut que l'homme tout entier puisse atteindre le but de son être, sans réflexion & sans intelligence, en ne suivant que ses passions & un aveugle instinct ? Si cela étoit, nous ne verrions assurément personne s'égarer de la route du bonheur ; les hommes les plus négligens ou les plus dissolus, y parviendroient les premiers : leur marche seroit aussi sûre que celle de spheres célestes, qui roulent à travers les plaines éthérées, dans des orbites que la main du Tout-Puissant leur a tracées. Mais les choses ne sont point ainsi : nous tombons dans plusieurs fautes, qui paroissent presque inévitables : il ne nous reste donc que d'y faire attention, de remonter à leurs causes, d'en peser l'importance, & d'y chercher des remedes. Le philosophe tire de ces considérations des regles de conduite ; le sage les met en pratique.

Les artistes subalternes ont chacun leur tâche ; l'un fait une roue, l'autre un ressort : le maître-ouvrier combine ces différentes pieces suivant d'exactes proportions ; c'est lui qui fait la machine, & qui regle ses mouvemens. La vie des hommes nous offre quelque chose de semblable : ce n'est pas le tout d'exceller dans quelques branches particulieres de la science des mœurs ; ce n'est que de leur réunion que résulte l'ordre, l'harmonie, & la félicité.

Si les charmes des grands objets vous tou-

chent, vous ne trouverez point de travail trop rude, point d'application trop pénible, pourvu qu'elle vous conduiſe à la fin deſirée. Que dis-je? Ce travail même ne fait-il pas partie du bonheur auquel vous aſpirez? Le bonheur ſuit de près les jouiſſances trop faciles. Le chaſſeur, endurci à la fatigue, s'arrache d'entre les bras du ſommeil : l'aurore n'a pas encore doré les cieux, qu'il parcourt déja les forêts : les mets qu'il trouve dans l'enceinte de ſa demeure, quelque, délicieux qu'ils puiſſent être, ne contentent point ſon appétit : il dédaigne la chair des animaux qui ſemblent ſe prêter à ſes coups; il cherche au loin une proie difficile à ſaiſir : il lui faut du gibier qui ſache ſe cacher à ſa vue, ſe dérober à ſa pourſuite, ou ſe défendre contre les attaques. Ce n'eſt qu'après avoir exercé les forces de ſon corps, & les paſſions de ſon ame, qu'il goûte les douceurs du repos : ce plaiſir ne devient piquant pour lui que lorſqu'il peut le comparer avec la peine qu'il lui a coûté.

Si l'induſtrie peut rendre agréable un exercice auſſi violent que celui de la chaſſe, ſi l'on peut ſe plaire à ſuivre une vile proie qui trompe ſouvent notre vigilance, ou s'échappe de nos filets; ne devroit-on pas trouver infiniment plus de plaiſir à cultiver ſon eſprit, à modérer ſes penchans, à éclairer ſon entendement, à embellir l'intérieur, à ſentir qu'on devient chaque jour meilleur & plus ſage. Sortez de votre léthargie; la tâche n'eſt pas difficile; il n'y a qu'à goûter une fois la ſatisfaction que procure un travail honnête. Il ne faut pas beaucoup d'étude pour connoître le juſte prix des différens genres de vie; Ini 'y a qu'à comparer l'eſprit au corps, la ver-

tu aux richesses, la gloire à la volupté. Cette comparaison mettra dans tout leur jour les avantages d'une vie laborieuse ; elle vous apprendra quels sont les objets que vous devez rechercher.

Ce n'est pas sur des lits de roses qu'habite le plus grand repos ; ce n'est ni dans la saveur des fruits, ni dans les fumées du vin, que vous trouverez le vrai plaisir. Votre indolence même deviendra une fatigue, & la volupté se changera en dégoût. Tant que votre ame demeure dans l'inaction tout vous paroîtra fade & insipide. Tôt ou tard, votre corps, en proie aux humeurs malignes que vous amassez, se ressentira du funeste effet de vos débauches ; mais déja, avant ce temps, le poison aura gagné la plus noble partie de vous-même : en vain courez-vous d'objets en objets pour chercher à dissiper vos inquiétudes ; chaque objet nouveau sera un surcroît au mal que vous endurez.

La recherche trop ardente du plaisir expose l'homme à mille accidens : elle le met, pour ainsi dire, en butte à tous les traits de la fortune. Mais je veux que, toujours favorable, elle vous conserve tous vos avantages ; le malheur ne vous en poursuivra pas moins au milieu de ces prétendus instrumens de votre félicité. La luxure a émoussé votre goût ; vous possédez, & vous ne jouissez pas.

Mais pourrez-vous, en effet, étouffer toute réflexion sur l'inconstance des choses humaines ? Il n'y a point de bonheur où il n'y a point de sûreté pour l'avenir ; & quelle sûreté peut-on espérer sous l'empire de la fortune ? Quand cette volage Déesse demeureroit constante à votre égard, la simple appréhension d'éprouver ses

caprices feroit déja votre tourment. Je le vois; ce spectre hideux qui trouble votre sommeil, qui vous effraie dans vos songes, & qui répand une noire vapeur sur vos banquets les plus délicieux & les plus enjoués.

Loin de la fureur des élémens, & de la rage des hommes, le temple de la sagesse est assis sur un roc inébranlable. La foudre tombe à ses pieds; & ces affreux instrumens des vengeances humaines, émules de la foudre, & même plus terribles qu'elles n'y sauroient atteindre. Là le sage, respirant un air pur & sérain, contemple, avec une joie mêlée de compassion, les déplorables égaremens des aveugles mortels : il les voit chercher, les yeux bandés, le chemin de la vie heureuse, courir après les richesses, la puissance, les titres, les honneurs; vains fantômes que leur imagination éblouie prend pour des réalités. Les uns (& c'est le plus grand nombre) ne parviennent jamais au terme de leurs desirs. Hélas! s'écrient d'un ton lamentable les autres, nous possédions l'objet de nos vœux; fortune ennemie, tu nous l'as ravi! Tous ensemble se plaignent qu'au sort même de la jouissance, ils n'ont point connu le bonheur, & que leur vie dissipée n'a fait qu'augmenter leurs souffrances.

Mais le sage demeurera-t-il, dans une tranquille indifférence? Se contentera-t-il de déplorer les miseres du genre humain, sans s'employer à les secourir? se livrera-t-il, sans réserve, à cette austere philosophie qui, en apparence, le met au dessus de tous les accidens, mais qui en effet lui rend le cœur dur, l'empêche de travailler au bien de ses semblables, & aux intérêts de la société? Non, il sait que cette sombre apathie ne

s'accorda jamais, ni avec la vraie ſageſſe, ni avec la vraie félicité. Le puiſſant attrait des affections ſociales, de ces affections ſi naturelles, ſi vertueuſes, ſi douces, agit avec trop de force ſur lui, pour qu'il puiſſe ſe roidir contre elles. Dans le temps même où il n'a que des larmes à donner au malheur de ſes amis, de ſa patrie, du genre humain, il goûte déja un plaiſir infiniment ſupérieur à tous ces raviſſemens tumultueux dont les eſclaves des ſens ſont enivrés. Sentimens affectueux & humains, quelles délices ſont comparables à celles que vous verſez dans nos cœurs! Les ſoucis s'enfuient devant vous ; vous donnez un air riant à la triſteſſe même. Il me ſemble voir l'aſtre du jour, qui dardant ſes rayons ſur un nuage obſcur, ou ſur les gouttes de pluie qui tombent dans l'air, y peint cet arc brillant des couleurs les plus magnifiques, que la nature a, pour ainſi dire, broyées dans ſon propre ſein.

Ce ne ſont pas encore là tous les avantages des vertus ſociales. Elles ſe mêlent avec tous nos autres penchans : elles dominent dans toutes nos affections. Si le chagrin ne peut les corrompre, le plaiſir ſenſuel ne peut les obſcurcir. Dans l'excès de ſes tranſports, au comble de ſes fureurs, l'amour reconnoît une tendre ſympathie. Que dis-je, il la reconnoît? elle en eſt le véritable aliment : ſans cette généreuſe paſſion, il ne reſteroit bientôt à l'amant que de la laſſitude & de l'ennui. Voyez ce voluptueux délicat : il fait profeſſion de mépriſer tous les plaiſirs groſſiers ; mais ſi vous le ſéparez de ſes compagnons, il en ſera comme d'une étincelle qui perd ſon éclat, dès qu'elle eſt détaché du feu où elle contribuoit à l'embraſement général. En un inſtant ſa viva-

cité s'eteint : assis seul à la table la mieux servie; il manque d'appétit : il préférera au repas le plus somptueux l'étude la plus séche, les spéculations les plus abstraites.

Mais jamais les affections sociales ne sont plus ravissantes, jamais elles ne brillent mieux, & devant les hommes aux regards mêmes de l'être suprême, que lorsque dégagées de tout mêlange terreitre, elles s'unissent au sentiment de la vertu, & nous portent aux grandes & belles actions. C'est alors que, semblables à des couleurs bien assorties, elles se prêtent réciproquement du lustre : c'est alors qu'elles élevent notre esprit, & ennoblissent tout notre être. Douces liaisons du sang ! Vous êtes le triomphe de la nature ! Amour propre, plaisirs sensibles, disparoissez ! Quel spectacle plus beau que ce pere nageant dans la joie que lui cause la prospérité de ses enfans, & encore plus leur vertu ! Sont-ils menacés de quelque peril ! Regardez comment, à travers le fer & les flammes, il vole à leur secours !

Plus on épure ces généreux penchans, plus on est frappé de leur prix. Y a-t-il rien au dessus de cette harmonie des esprits, de cette amitié fondée sur la reconnoissance & sur l'estime mutuelle ? Quelle satisfaction de pouvoir adoucir la détresse des misérables, verser la consolation dans les ames affligées, relever ceux qui ont fait quelque chûte, mettre des bornes aux rigueurs d'un sort impitoyable, réprimer les injustes efforts des scélérats acharnés à la persécution & à la ruine des gens de bien ? Quelle suprême béatitude de pouvoir triompher, en même-temps, de la misere & du vice, en instruisant des créatures semblables à nous par de sages leçons & par de

bons exemples, en leur apprenant l'art de dompter leurs paſſions, de réformer leur conduite, de ſoumettre les plus dangereux de tous leurs ennemis, ceux qu'ils nourriſſent dans leur propre ſein !

Mais tous ces objets ſont encore trop bornés pour contenter un être qui ſe ſent une origine céleſte. Une famille, des amis, forment un cercle trop étroit pour y reſſerrer des affections que la Divinité elle-même a gravées dans ſon cœur. Sa bienveillance univerſelle s'étend juſques à la poſtérité la plus reculée. Regardant les loix & la liberté comme les deux ſources du bonheur temporel, il eſt toujours prêt à ſe dévouer pour elles. Travaux, dangers, rien ne lui coûte ; la mort même a des charmes, lorſqu'il l'endure pour le bien public : elle éleve au faîte des grandeurs celui qui ſe ſacrifie pour les intérêts de ſon pays. Heureux l'homme à qui la fortune propice permet de payer à la vertu le tribut qu'il doit à la nature, de faire un généreux préſent de cette vie qui devroit, tôt ou tard, lui être enlevée par une fatale néceſſité !

Le vrai ſage ! Le vrai patriote ! grands & pompeux noms, vous réuniſſez toutes les qualités qui font la gloire de la nature divine. En vous ſe trouve compris le plus haut degré de bonté, la fermeté la plus héroïque, les ſentimens les plus tendres, l'amour le plus ſublime de la vertu. Rien n'égale les tranſports de l'homme pénétré de ces diſpoſitions : il voit, pour ainſi dire, toutes ſes paſſions montées à leur juſte ton ; aucun ſon diſcordant ne ſauroit détruire cette délicieuſe harmonie. Si la contemplation des beautés inanimées, de ces beautés qui n'ont point

de rapport avec nous, suffit pour nous extasier; quels doivent être les effets de la beauté morale; de ces charmes dont notre intelligence s'embellit, & que nous savons être le fruit de nos propres réflexions, & de notre propre industrie.

Mais ou existe la récompense de la vertu? Faudra-t-il, sans attendre aucun salaire, lui sacrifier notre fortune & nos jours? La nature n'a-t-elle point destiné de rémunération à d'aussi importans sacrifices? Enfans de la terre! Vous connoissez bien peu le prix de cette immortelle beauté. Si vous étiez touchés de ses attraits, vous ne vous informeriez point de sa dot. Sachez cependant que la nature a condescendu à votre foiblesse, Non, elle n'a point laissé nue & pauvre cette fille si tendrement chérie; elle l'a comblée des biens les plus précieux: mais de peur de ne lui attirer que des amans intéressés, elle cache aux yeux vulgaires les trésors dont elle l'a enrichie; elle ne les fait briller qu'aux regards de ceux que son amour a déja captivés. La gloire est le partage assuré à la vertu, la douce récompense des travaux honnêtes, la couronne triomphale qui orne également le front tranquille du citoyen généreux, & le front terrible du guerrier intrépide. Enflammé par de si grandes espérances, l'homme vertueux voit, avec un œil de mépris, tout ce que la volupté a de plus séduisant, tout ce que le danger a de plus redoutable. Le trépas même n'a rien qui puisse l'épouvanter: l'arrêt du destin ne s'étend que sur une partie de son être; il sait que son nom bravera le temps & la mort; & qu'au fort du choc des élémens, au milieu des vicissitudes du monde, ce nom, consacré à l'immortalité, ne sauroit périr.

Il y a certainement un être qui préside sur l'univers : son immense pouvoir, son infinie sagesse, ont tiré l'ordre & l'harmonie de la confusion de l'antique chaos. Que l'homme spéculatif dispute jusqu'où vont les soins de cet être bien faisant ; qu'il recherche, s'il les borne à cette vie, ou si, pour achever le triomphe de la vertu, il prolonge notre existence au delà du tombeau ? L'homme moral, sans rien décider dans une matiere aussi épineuse, vit content de cette portion qu'il a plu au souverain dispensateur de lui assigner (*). Si dans une seconde vie, de nouveaux bienfaits lui sont préparés ; il les acceptera avec reconnoissance ; mais dût-il en être frustré, il ne croira jamais avoir encensé une vaine idole en se dévouant à la vertu ; il sait qu'elle est sa propre recompense ; & il adore humblement la bonté du créateur qui, en le plaçant dans ce monde, l'a mis en état de faire une aussi glorieuse acquisition.

LE PLATONICIEN.

Il y a des philosophes qui s'étonnent de ce que les hommes, participant tous à la même nature, & doués des mêmes facultés, ont des goûts & des inclinations si différentes. L'un condamne

(*) Tout l'art de M. Hume ne fera jamais un homme moral de celui qui ne se met pas en peine, si nos espérances sont bornées à cette vie, ou si elles peuvent s'étendre au delà. Puisque le magnifique étalage de sentimens qui a précédé, devoit nous conduire à ce dénouement, on peut dire que notre philosophe n'a fait qu'orner la victime pour le sacrifice. N. de l'Ed.

ce que l'autre approuve ; ce que celui-ci évite avec ſoin, celui-là le recherche avec avidité. Il y en a qui trouvent encore plus ſurprenant que le même homme puiſſe, pour ainſi dire, ceſſer d'être le même en différens temps : qu'après la jouiſſance, par exemple, il rejette avec dédain les objets qui, peu auparavant, étoient le centre de tous ſes vœux & de tous ſes deſirs. Ces incertitudes, ces irréſolutions, ces accès, ſi j'oſe ainſi dire, loin de me ſurprendre, me paroiſſent inſéparables de la conduite humaine. Comment veut-on qu'une ame raiſonnable, faite pour contempler l'être ſuprême & ſes œuvres, puiſſe être contente & tranquille, tandis qu'elle n'a d'autre reſſource que les plaiſirs ignobles des ſens, ou qu'elle ne ſe repaît que de la fumée des applaudiſſemens vulgaires ? La divinité eſt un océan de gloire & de bonheur : nos ames ſont de petits ruiſſeaux qui, malgré leurs écarts, à travers tant de routes tortueuſes, cherchent continuellement à retourner à la ſource dont elles ſont émanées, & à ſe perdre dans l'immenſité de ſes perfections. Lorſque ſemblables à des digues, le vice & la folie arrêtent leur courſe naturelle, ces ruiſſeaux s'enflent, & devenus des torrens furieux, ils vont porter la terreur & la déſolation dans les campagnes voiſines.

C'eſt en vain que chacun fait l'éloge de ſes penchans, de ſes mœurs, & de ſa façon de vivre: c'eſt en vain qu'il déploie la rhétorique la plus ſéduiſante pour inſpirer ſon goût à de crédules auditeurs. La contenance du Panégyriſte eſt démentie par ſon propre cœur : au milieu de ſes ſuccès & de ſes bonnes fortunes, il ſent le vuide & le néant de tous ces plaiſirs qui ne ſont

que le détourner du ſouverain bien. J'examine le voluptueux avant la jouiſſance : je meſure l'impétuoſité de ſes deſirs, & je la compare à la valeur de l'objet deſiré. Je vois que ſa prétendue félicité ne conſiſte que dans ce déſordre de l'eſprit, qui l'enleve, pour ainſi dire, à lui-même, & dérobe à ſes yeux faſcinés le ſpectacle de ſes crimes & de ſa miſere. Je l'obſerve un moment après. Il n'a point trouvé le plaiſir pour lequel il ſe paſſionnoit ; mais il a retrouvé au double le ſentiment de ſes fautes & de ſes malheurs : ſon ame eſt tourmentée par la crainte & les remords : ſon corps languit abattu par la ſatiété & le dégoût.

Mais un perſonnage plus grave, ou du moins un perſonnage plus hautain, vient braver fiérement ma cenſure : paré du titre de philoſophe & de moraliſte, il ſe ſoumet à toute la rigueur de mon examen. Il veut arracher mon ſuffrage, & ne cache pas ſi bien l'impatience de l'obtenir, qu'elle ne perce à travers ſa fauſſe modeſtie. Déja il s'offenſe qu'à la vue de tant de vertus, je n'aie pas d'abord pouſſé un cri d'admiration. Son empreſſement me le rend plus ſuſpect : je me mets en devoir de peſer les motifs de ſes prétendues belles qualités. Mais il ne m'en laiſſe pas le temps, il a diſparu : je l'apperçois de loin qui, monté ſur des treteaux, harangue la populace, à qui il en impoſe par un pompeux verbiage.

O philoſophe ! ta vertu eſt ſtérile, & ta ſageſſe n'eſt que vanité. Tu cours après les ſtupides applaudiſſemens des hommes. Tu ne recherches, ni le ſolide témoignage de ta conſcience, ni l'approbation, infiniment plus ſolide encore,

de cet être qui d'un seul de ses regards pénetre tous les abymes de l'univers. Pourrois-tu ne point sentir combien ta probité est chimérique? Tu te glorifies des beaux noms de citoyen, de fils, & d'ami, & tu méconnois le plus puissant des maîtres, le meilleur des peres, le plus grand des bienfaiteurs ? Où est l'adoration due à ces perfections infinies, d'où découlent tous les vrais biens ? Où est la reconnoissance envers le Créateur, qui t'a tiré de la nuit du néant, pour te faire contracter de si douces relations avec tes semblables. S'il exige que tu remplisses les devoirs que ces relations t'imposent, il te défend sur-tout d'oublier ce que tu dois à lui même, à lui qui est l'être tout-parfait, à lui qui n'a pas dédaigné de s'unir avec toi par les liaisons les plus étroites.

Mais tu es toi-même ta propre idole, tu n'encenses que tes perfections imaginaires, tu ne cherches qu'à tromper le monde, flatter ton orgueil, en te faisant un nombreux cortege d'ignorans admirateurs. Il ne te suffit donc pas de négliger ce qu'il y a de plus excellent dans l'univers ? tu veux mettre à sa place ce qu'il y a de plus vil & de plus méprisable.

Considere tous les ouvrages des hommes, toutes ces productions de l'esprit humain, dont tu te piques si fort de juger en homme de goût & en connoisseur. Tu verras que tout ce qu'il y a de plus parfait en chaque genre, est toujours produit par celui qui est doué de la plus parfaite intelligence. C'est donc l'intelligence seule que nous admirons, lorsque nous nous récrions sur les gracieux contours d'une statue bien proportionnée, ou sur la riante symmétrie d'un super

be édifice. Le ſtatuaire & l'architecte ſont toujours préſens à notre eſprit, lorſque nous réfléchiſſons ſur l'excellence de cet art, qui d'une matiere informe a ſu tirer des expreſſions ſi naturelles & de ſi belles proportions. Quand tu m'invites à contempler, dans ta perſonne, l'harmonie des penchans, l'élévation des ſentimens, & tous les charmes de ton eſprit, ne reconnois-tu pas toi-même que le beau intellectuel eſt ſupérieur à tous les autres genres de beau ? Mais pourquoi t'arrêtes-tu ? Ne vois-tu rien au delà qui puiſſe mériter ton eſtime ? Pendant que tu prodigues tes applaudiſſemens à l'ordre & à la beauté, tu ignores où ſe trouve l'ordre le plus conſommé. Compare l'art avec la nature qu'il imite : plus ſes ouvrages approchent du naturel, plus ils ſont eſtimés ; mais ces deux choſes demeureront toujours ſéparées par un intervalle immenſe. L'art ne peut copier que la ſurface de la nature : les reſſorts, & les principes internes lui échappent : il ne ſauroit les imiter ; ils ſurpaſſent ſes forces, auſſi-bien que ſa compréhenſion. L'art ſe borne à l'imitation des petits ouvrages de la nature ; il ne peut jamais atteindre cette grandeur & cette magnificence qui brillent dans les chefs-d'œuvre de ſon modele. Serions-nous donc aſſez aveugles pour ne voir, ni intelligence, ni deſſein dans l'étonnante ſtructure de l'univers ? Serions-nous aſſez inſenſibles, pour ne point être ſaiſis d'un mouvement de reſpect & de vénération, à la ſeule idée de cet être qui joint à la plus ſublime intelligence la plus haute ſageſſe, & la plus grande bonté ?

La béatitude, pour devenir la plus parfaite, doit certainement réſulter de la contemplation

des choses les plus parfaites ; mais qu'y a-t-il de plus parfait que la beauté & la vertu ? Qu'y a-t-il de plus beau que l'univers ? Et quelle vertu est comparable à la bonté & à la justice de l'Etre suprême ? Si quelque chose est capable de diminuer le plaisir que cause cette vue ; ce doit être, ou notre étroite capacité, qui nous déguise une grande partie de ces perfections, ou la briéveté de notre vie, qui ne nous laisse pas le temps nécessaire pour acquérir des connoissances suffisantes. Mais quelle consolation de pouvoir se dire ! Si je fais un digne usage des facultés, dont je suis orné, ces mêmes facultés, ennoblies & perfectionnées dans une autre vie, me mettront en état de rendre un hommage plus pur à mon créateur ; cet hommage, pour lequel toutes les révolutions successives du temps ne suffisent pas, sera mon occupation pendant l'Eternité.

LE SCEPTIQUE.

Je me suis défié, de bonne heure, de toutes les décisions des philosophes ; & je me suis toujours senti plus de penchant à disputer sur leurs dogmes, qu'à les embrasser. Il y a une méprise où ils me paroissent tomber tous sans exception ; c'est de trop resserrer leurs principes, & de ne tenir aucun compte de cette variété que la nature affecte si fort dans toutes ses productions. Un philosophe s'attache à un principe favori, qui lui fournit quelques bonnes explications ; aussi-tôt il veut y soumettre tout l'univers, & y réduire tous les phénomenes ; ce qui le jette dans des raisonnemens forcés, & dans des absurdités sans nom-

bre. Son étroite capacité ne lui permettant pas de porter sa vue fort loin, il s'imagine que la nature est aussi bornée dans ses ouvrages, qu'il l'est lui-même dans ses spéculations.

Cette foiblesse se manifeste sur-tout dans les discussions qui ont pour objet la vie humaine, & la méthode de parvenir au bonheur. Ici les bornes des passions se joignent aux bornes de l'esprit pour égarer le philosophe. Chacun a son inclination dominante, à laquelle les autres sont subordonnées, & qui, sans lui laisser presque aucun repos, le gouverne durant tout le cours de sa vie. Il n'est pas aisé de lui faire comprendre que les choses qu'il trouve entiérement indifférentes, puissent avoir, pour les autres hommes, des agrémens dont il n'a point d'idée. A l'en croire, ce qu'il recherche est toujours le plus estimable; ce qu'il desire, mérite le mieux d'être desiré; la route qu'il suit, est la seule qui mene au bonheur.

Il y a mille exemples & mille argumens familiers, propres à détromper ces philosophes; mais il faudroit auparavant qu'ils pussent se défaire des préjugés dont leur raison est offusquée. Ils n'auroient qu'à réfléchir sur cette grande diversité de penchans qu'on observe dans l'espece humaine. Où est l'homme qui ne soit parfaitement content de sa façon de vivre, & qui ne se crût malheureux de la changer contre celle de son voisin? Ne sentent-ils pas, en eux-mêmes, les effets de cette variété? Souvent ce qui leur plaît un jour, leur déplaît le lendemain; quelques efforts qu'ils fassent, il n'est pas en leur pouvoir de rappeller leurs inclinations passées, & de faire revivre leur ancien goût pour des objets qui ac-

tuellement leur paroissent indifférens, ou désagréables. Que signifient donc ces préférences générales & absolues ? Celui-ci se plaît dans le tumulte des villes, celui-là fait l'éloge de la tranquillité champêtre : l'un aime la vie active, l'autre la vie voluptueuse, un troisieme la vie retirée. Que s'ensuit-il ? Que les goûts sont différens. D'ailleurs, chacun peut se convaincre par expérience que tous ces divers genres de vie ont, tour-à-tour, leur agrément ; & qu'il n'y en a aucun dont un homme judicieux, qui sait les mêler & les varier à propos, ne puisse tirer parti.

Mais faudra-t-il donc remettre la chose au hasard ? Faudra-t-il, lorsqu'il s'agit de choisir un genre de vie, ne prendre conseil que de son caprice, ne jamais demander à la raison quelle est la route la plus sûre pour parvenir au bonheur ? Tout seroit-il égal ? Et n'y auroit-il point de différence de conduite à conduite ?

Il y en a sans doute. De deux hommes qui tendent au même but, l'un peut employer des moyens plus sûrs que l'autre pour y arriver. *Vous voulez acquérir des richesses ?* Tâchez d'être habile dans votre profession, & soyez assidu à l'exercer : faites-vous des amis & des connoissances: évitez la dépense : fuyez le plaisir : ne soyez jamais généreux que lorsque la générosité pourra vous être plus utile que l'épargne. *Vous voulez gagner l'estime du public ?* Ne montrez, ni trop de hauteur ni trop de bassesse : gardez un juste milieu entre ces deux extrêmités. Si vous êtes insolent, vous choquerez l'amour-propre des autres. Si vous rampez, vous vous rendrez méprisable : on ne fera aucun cas de vous, parce que vous paroîtrez n'en faire aucun vous-même.

Mais, me direz-vous, ce ſont-là des maximes communes, que la prudence dicte à tous les hommes, que chaque pere inculque à ſon fils, & que toute perſonne de bon ſens obſerve dans l'état qu'elle a embraſſé. Quoi donc ! Que demandez-vous de plus ? Prenez-vous les philoſophes pour des magiciens, dont l'art occulte puiſſe vous enſeigner des choſes qui ſurpaſſent les lumiere ordinaires ? Ce n'eſt pas, repliquez-vous, pour être inſtruit des moyens que je m'adreſſe aux philoſophes, mais pour connoître la fin que je dois me propoſer. Aprenez-moi quel deſir je dois ſatisfaire, à quelle paſſion je dois me livrer, quel goût je dois ſuivre ? Quant au reſte, je me fierai au ſens commun, & à ces regles générales que l'on puiſe dans l'uſage du monde.

Vous me faites repentir de m'être affiché pour philoſophe, par l'embarras où vous me jettez. Si je fais à vos queſtions une réponſe rigoureuſe & ſévere, je riſque de paſſer pour un pédant ridicule. Si je réponds trop librement, vous me prendrez peut-être pour un apologiſte du vice & de la corruption des mœurs. Quoi qu'il en ſoit, je vais vous dire mon ſentiment, en vous priant de n'en tirer aucune conſéquence : ſi vous le regardez d'un œil auſſi indifférent que je le regarde moi-même, vous ne le jugerez digne, ni de riſée, ni de colere.

S'il y eut jamais un principe paſſablement certain en philoſophie, je crois que c'eſt celui-ci : il n'y a rien qui ſoit, en ſoi-même, beau ou laid, digne d'amour ou de haine, d'eſtime ou de mépris ; ces différentes qualifications dépendent uniquement des ſentimens & des affections de chaque homme en particulier. Comme ce qui, pour

un animal, eſt une nourriture ſavoureuſe, eſt un objet de dégoût pour l'autre; de même ce qui m'affecte agréablement, peut cauſer à un autre des peines & des tourmens. On convient généralement que cela eſt vrai par rapport à tous les ſens corporels. Mais, en examinant la choſe de plus près, on trouvera qu'il en eſt de même dans tous les cas où l'ame, concourant avec le corps, mêle pour ainſi dire ſes ſentimens intérieurs avec les ſenſations externes.

Prions cet amant paſſionné de nous faire le portrait de ſa maîtreſſe. Il manque d'expreſſions pour nous décrire tous ſes charmes : il nous demande, avec un grand ſérieux, ſi nous avons vu un ange ou une divinité? nous répondons que nous n'avons pas eu ce bonheur là. Ah! dit-il, il eſt donc impoſſible de vous figurer cette céleſte beauté : jamais on ne vit une taille ſi parfaite, des traits ſi bien proportionnés, un air ſi enchanteur, une humeur ſi douce & ſi raviſſante. Tout ce que nous conclurons de là, c'eſt que le pauvre homme en tient, ou pour parler plus philoſophiquement, que cet inſtinct qui ſubſiſte entre les deux ſexes, inſtinct commun à tous les animaux, a été déterminé en lui vers un objet particulier, par des qualités qui lui ont laiſſé d'agréables impreſſions. Cette même déeſſe paroîtra, je ne dis pas à un animal d'une autre nature, mais à vous & à moi, un être très-peu divin, & même un être très-indifférent (*)

La nature inſpire à tous les animaux une forte

(*) Ce mêlange du ſtyle philoſophique avec le ſtyle fleuri ne plaira point à des lecteurs qui ſe piquent d'une certaine délicateſſe. On pourroit l'excuſer par un grand exemple, par celui de Platon; mais le bon goût exige

prédilection pour leur progéniture. Un enfant qui ouvre la paupiere aux premiers rayons du jour est, aux yeux de tous les spectateurs exempts de passion, un chétif & pitoyable objet ; pour sa mere, c'est un objet précieux, dont elle est éprise jusqu'à la folie, qu'elle préfere à tout ce qu'il y a de plus beau, & de plus accompli. Ce sentiment, gravé au fond de nos ames, donne du prix aux choses les moins importantes.

On peut pousser cette observation plus loin, & l'appliquer même à des cas où le jugement paroît agir tout seul, lorsqu'il approuve ou désapprouve, lorsqu'un objet lui semble beau ou laid. Je dis donc que dans ces cas-là même, les qualités qui nous frappent ne sont point dans les objets ; elles n'existent que dans le sentiment de l'intelligence qui loue ou qui blâme. Il ne sera pas fort aisé de rendre cette vérité sensible aux esprits superficiels. L'uniformité regne plus dans les sensations de l'ame que dans celles du corps, & la nature a mis moins de ressemblance dans l'extérieur que dans l'intérieur des hommes. *Le goût spirituel* paroît se regler d'après certains principes : on rai-

l'unité du langage comme celle du sujet ; ces différens tons tranchent trop, lorsqu'ils paroissent dans le même ouvrage, & souvent dans la même période. Si notre auteur a voulu philosopher sérieusement, il devoit moins donner à l'imagination. S'il a voulu débiter une philosophie agréable, il devoit écarter tout ce qui sent le didactique, ou du moins en user sobrement, comme il a fait dans les discours qui précedent. Disons cependant que le défaut où il tombe, est moins le sien propre que celui de sa nation : qu'il y tombe plus rarement que la plupart des écrivains Anglois, & qu'enfin il le rachette par de grandes beautés. Je n'ai pas eu le courage de refondre ce discours ; je me suis contenté d'adoucir quelques expressions. *N. de Trad.*

ſonne, par exemple, avec plus de ſuccès, ſur un point de critique, que ſur la bonté d'un ragoût ou ſur l'excellence d'un parfum. Cependant ceci n'empêche pas qu'il n'y ait une différence très-remarquable dans nos déciſions ſur la beauté & ſur la valeur des objets. Nos goûts varient au gré de l'éducation, de l'habitude, de l'humeur, & du caprice. Vous ne perſuaderez jamais à un homme dont l'oreille n'eſt point faite à une muſique ſavante, que les airs italiens ſont plus beaux que les airs écoſſois : votre goût eſt l'unique preuve que vous puiſſiez lui en donner ; mais il a ſon goût à lui, auquel il s'en rapporte ; & ce goût lui prouve le contraire. Si vous êtes tous deux ſages, il y a un bon moyen de vous accommoder. Pour peu que vous réfléchiſſiez ſur des cas de cette nature, vous conviendrez que vous avez raiſon l'un & l'autre : vous verrez que la beauté n'eſt qu'une choſe relative, qui conſiſte dans ce ſentiment agréable que les objets produiſent, & qui exiſte dans chaque ame d'une maniere conforme à ſa conſtitution.

Quel peut avoir été le deſſein de la nature, en diverſifiant ainſi la faculté de ſentir dont elle peut changer, à ſon gré, nos deſirs & nos paſſions, par une ſimple altération de notre intérieur ? Le commun des hommes peut s'arrêter à cette idée ; mais l'homme qui penſe s'éleve, ſinon à des concluſions plus ſolides, au moins à des vues plus générales.

Dans l'acte du raiſonnement, notre ame contemple des objets qu'elle croit réels, ſans y rien ajouter, & ſans en rien retrancher. En examinant le ſyſtême de *Ptolomée*, ou celui de *Copernic*, je n'ai d'autre but que de connoître la vraie ſituation des planetes, & de tracer dans mon

esprit les mêmes relations que ces corps gardent entre eux dans le firmament. Cette opération de mon entendement se rapporte donc toujours à un archétype réel, quoique souvent inconnu : le vrai & le faux qui se trouve, à cet égard, dans mes idées, est invariable, & ne dépend en aucune maniere de l'opinion d'autrui. Je suppose que tout le genre humain s'accorde à faire tourner le soleil autour de la terre, & à croire que celle-ci demeure immobile dans le centre de l'univers; tous les argumens qu'on accumule pour prouver le mouvement du soleil, ne le font pas avancer d'une ligne; ces argumens sont erronés & faux de toute éternité.

Il en est tout autrement des qualifications de *beau* & de *laid*, d'*aimable* & de *révoltant*. Ici l'esprit ne se borne pas à la simple vue des objets, tels qu'ils sont en eux-mêmes; cette vue produit le plaisir ou la peine, le blâme ou l'approbation; & ce n'est que d'après ces sentimens que nous prononçons sur les qualités des objets. Or, il est prouvé que ces sentimens dépendent de la conformation particuliere de notre intérieur, conformation qui rend tel ou tel objet propre à nous affecter de telle ou telle façon, & fait naître une espece de sympathie ou d'antipathie entre nos ames & les choses externes. Supposé que nos *organes intérieurs*, si j'ose me servir de cette expression, vinssent à changer; ce sentiment changeroit avec eux, quoique les objets demeurassent les mêmes. Le sentiment est toujours distinct de l'objet qui l'excite, par son action sur nos facultés : par conséquent, dès qu'on le suppose changé, les effets changent aussi : en

un mot, le même objet ne peut jamais produire le même ſentiment dans un eſprit différemment conſtitué.

Il y a des cas où l'on peut ſe convaincre de cette vérité, ſans avoir beſoin de s'enfoncer fort avant dans la ſpéculation; c'eſt lorſque la différence entre le ſentiment & l'objet qui l'occaſionne, eſt bien marquée. Tout le monde reconnoît que la gloire, la grandeur, la vengeance, ne ſont pas des choſes deſirables par elles-mêmes; & que la paſſion qui nous y porte fait tout leur prix. Mais on raiſonne tout autrement, lorſqu'il s'agit de la beauté, ſoit naturelle, ſoit morale. Alors on ne veut plus attribuer au ſentiment les qualités qui plaiſent; on les tranſporte dans les objets. Cette erreur vient de ce que le ſentiment n'eſt pas aſſez tumultueux pour ſe diſtinguer, avec force, de la perception qui l'excite.

Un moment de réflexion ſuffit pour nous déſabuſer. N'eſt-il pas vrai que l'on peut avoir une connoiſſance exacte de tous les cercles & de toutes les ellipſes qui entrent dans la repréſentation du ſyſtême de Copernic, & de toutes ces ſpirales irrégulieres dont on fait uſage dans celui de Ptolomée, ſans que cette connoiſſance nous faſſe appercevoir plus de beauté dans le premier que dans le ſecond? Euclide a démontré, à la rigueur, toutes les propriétés du cercle; mais nous ne trouvons point de propoſition dans ſes élémens où il ſoit queſtion de la beauté du cercle. La raiſon en eſt bien évidente; c'eſt que le beau n'eſt pas une propriété de cette figure: il n'exiſte nulle part dans la courbe dont tous les points ſont également éloignés du centre; il n'eſt que l'effet qu'elle produit dans une ame capable

de sentir : ni les sens, ni le compas, ni les raisonnemens mathématiques, ne le découvriront jamais dans le cercle ou dans ses attributs.

Ce géometre qui ne trouva point d'autre plaisir dans la lecture de Virgile, que de suivre le voyage d'Enée sur la carte, pouvoit avoir une parfaite intelligence de chaque mot latin employé par ce divin poëte, & par conséquent une idée distincte de la narration entiere, plus distincte même que ceux qui n'auroient pas si bien étudié la géographie. Il connoissoit donc tout ce qu'il y a dans l'Enéide, hormis sa beauté ; c'est qu'à proprement parler la beauté n'est pas dans le poëme ; elle est dans le goût du lecteur : elle doit donc être à jamais inconnue à tous ceux qui n'ont point de délicatesse dans l'esprit, & qui ne savent point sentir ; eussent-ils d'ailleurs l'entendement & la science d'un ange de lumiere (*).

[*] Si je ne craignois de paroître trop profond ; je rappellerois ici cette fameuse doctrine que la philosophie moderne a prouvée à la conviction de tout le monde ; *c'est que les goûts, les couleurs, & toutes les qualités sensibles, n'existent point dans les corps, mais uniquement dans les sens.* Il en est de même de la beauté & de la laideur, du vice & de la vertu. Comme sous ce point de vue, ces dernieres qualités ne deviennent pas moins réelles que les premieres ; ni les critiques, ni les moralistes, n'en doivent prendre aucun ombrage. Quoique les couleurs n'existent que dans les yeux, cela n'ôte rien au mérite des peintres & des teinturiers : il suffit qu'il y ait assez d'uniformité dans les sensations des hommes pour que ces qualités puissent produire les arts, devenir des objets de discussion, influer sur notre vie & sur nos mœurs. Et si la découverte physique, par rapport aux qualités sensibles, ne change rien dans notre conduite ; pourquoi une découverte semblable en morale y mettroit-elle du changement ? *N. de l'A.*

Concluons donc que le degré de la jouissance ne peut jamais être déterminé d'après la valeur intrinseque des objets qu'on poursuit; & que ce degré est toujours proportionel à l'intensité de la passion, combinée avec le succès. Les objets n'ont aucune valeur en eux-mêmes; ils ne valent que le prix que notre ame y attache: plus nous desirons avec ardeur, plus nous sommes heureux en satisfaisant nos desirs. Doutez-vous que cette petite fille, habillée d'une robe neuve, & parée pour un bal d'école, ne goûte une satisfaction aussi complette que ce fameux orateur, dont l'éloquence triomphante gouverne les esprits, commande aux passions, & détermine à son gré les résolutions d'une nombreuse assemblée?

Ainsi, toute la différence qu'il y a entre la vie d'un homme, & celle d'un autre homme, ne peut résulter que de deux choses, du desir, & de la jouissance; mais aussi y-t-il là suffisamment de quoi produire les deux extrêmités les plus opposées, je veux dire le bonheur & le malheur.

Pour être heureux, il faut que le desir ne soit, ni trop fort, ni trop foible. S'il est trop fort, l'esprit est toujours hors de lui-même, & en proie à un continuel désordre. Dans le cas contraire, il tombe dans l'indolence & dans la léthargie.

Peur étre heureux, il faut avoir les inclinations bienfaisantes & sociables, éloignées de toute rudesse, & de toute férocité. Il s'en faut bien que ces dernieres dispositions causent autant de plaisir que les premieres: voudroit-on comparer la rancune, les animosités, l'envie, la soif de se venger, avec l'amitié, la clémence, la bonté, la reconnoissance?

Pour être heureux, on ne doit rien avoir de

ſombre ni de mélancolique dans l'eſprit ; il faut être enjoué & de bonne humeur. Un homme toujours porté à bien eſpérer & à ſe réjouir, poſſede des richeſſes réelles ; au lieu que les craintes & les ſoucis ſont une véritable pauvreté.

La jouiſſance eſt plus ou moins conſtante ou variable, & le plaiſir qui l'accompagne a plus ou moins de durée, ſelon la nature des penchans qui nous dominent. La dévotion philoſophique, par exemple, n'eſt que le fruit paſſager d'une certaine élévation d'eſprit : perſonne n'en eſt plus ſuſceptible que les beaux génies, qui jouiſſent d'un heureux loiſir, & qui ſe ſont nourris d'étude & de méditations. Mais les objets inviſibles & détachés des ſens, que la religion naturelle nous offre, ne ſont pas faits pour ſe conſerver long-temps dans nos ames, & ne ſauroient avoir que peu d'influence ſur notre conduite. Pour rendre cette paſſion plus durable, il faut trouver des moyens d'intéreſſer les ſens & l'imagination ; une idée philoſophique de la Divinité ne nous ſuffit pas ; nous voulons en avoir une connoiſſance hiſtorique : c'eſt dans cette vue que pluſieurs obſervances, & pluſieurs ſuperſtitions populaires, ont été inventées.

Malgré la diverſité des tempéramens, on peut établir pour maxime univerſelle, qu'une vie tiſſue de plaiſirs ne ſe ſoutient pas auſſi long-temps, & qu'elle eſt infiniment plus ſujette au dégoût, qu'une vie laborieuſe. Les amuſemens les plus durables ſont ceux qui demandent une certaine application, témoin le jeu & la chaſſe. Et en général, rien n'eſt plus propre à remplir le vuide de nos jours que l'activité & le travail.

Mais ſouvent, le tempérament le mieux diſ-

posé ne rencontre point d'objets dont il puisse jouir; & à cet égard, les passions qui nous portent au dehors, sont moins avantageuses que celles qui nous concentrent en nous-mêmes: celles-ci nous présentent des objets plus faciles à saisir, & dont la possession nous est plus assurée. L'amour des sciences est plus propre à faire notre bonheur que l'amour des richesses.

Il y a cependant de ces ames fortes, que les mauvais succès ne découragent point: si un objet leur échappe, leur bonne humeur n'en souffre pas; elles reviennent à la charge avec la même sérénité, & avec un redoublement de soins & d'attentions. C'est-là le tour d'esprit le plus capable de rendre l'homme heureux.

L'esquisse incomplette de la vie humaine que nous venons de tracer, suffit pour faire voir que la disposition d'esprit la plus desirable est l'amour de la vertu, ou pour mieux dire, ce goût pour la vie active qui nous fait prendre intérêt à la société, qui arme nos cœurs contre les assauts de la fortune, modere nos passions, nous fait trouver du plaisir à vivre avec nous-mêmes, & & nous fait préférer, en même-temps, les plaisirs socials & l'agrément de la bonne compagnie, à toutes les voluptés sensuelles. Les personnes qui pensent le moins, doivent pourtant avoir reconnu que tous les tours d'esprit ne sont pas également propres à faire notre bonheur; qu'il y a telles passions & telles humeurs qui nous plaisent, pendant que telles autres excitent notre aversion. Et en effet, toute la différence de nos situations dépend de l'ame; il n'y en a aucune qui par elle-même mérite la préférence. Le bien

&

& le mal, tant naturel que moral, ne sont qu'une affaire de goût & de sentiment. Si nous pouvions à notre gré, changer ce sens interne, ce seroit le moyen assuré de n'être jamais malheureux ; le mal n'auroit plus de prise sur nous ; nouveaux Protées, nous éluderions toutes ses attaques par un changement de forme continuel.

Mais la nature nous a privés de cette ressource. La constitution de nos ames n'est pas plus en notre choix que la structure de nos corps ; & le gros des hommes ne se figure pas même que l'on pût gagner quelque chose à en disposer. Comme un courant suit les diverses pentes du terrein qu'il arrose, le plus ignorant & le plus stupide se laisse aller aux penchans que la nature lui inspire ; aussi n'a-t-il aucune prétention à la philosophie ; ce n'est pas à ses usages qu'on peut appliquer cette médecine de l'ame, tant vantée par les philosophes. Que dis-je ? Le sage, & même celui dont les spéculations sont les plus profondes, obéissent encore au souverain empire de la nature : malgré tout leur art & toute leur industrie, il n'est pas toujours en leur pouvoir de réprimer la fougue du tempérament, & d'atteindre à ce caractere de vertu qui fait l'objet de tous leurs vœux. La philosophie n'a que peu de vrais sectateurs ; sur ceux-là même elle n'a qu'une autorité très-foible & très-bornée. On peut sentir le prix de la vertu : on peut souhaiter d'être vertueux ; mais cela ne suffit pas pour le devenir.

Jettez un regard libre sur le train des actions humaines ; vous verrez que le naturel & le tempérament font presque tout, & que les maximes générales n'ont guere de pouvoir sur nous, lorsqu'elles ne s'accordent pas avec nos penchans,

Un homme n'a-t-il point de fortes paſſions? Eſt-il vivement pénétré du ſentiment de l'honneur & de la vertu? Cet homme reglera toujours ſa conduite d'après les préceptes de la morale, ou s'il lui arrive de s'en écarter, il y reviendra promptement & ſans effort. Mais d'un autre côté, il y a des ames d'une conſtitution ſi perverſe, ſi inſenſible, je dirois volontiers ſi calleuſe, que rien ne fait impreſſion ſur elles: la vertu & l'humanité ſont des choſes dont elles n'ont point d'idée: elles ne ſentent aucun deſir de mériter leur eſtime ou leurs applaudiſſemens. C'eſt-là un mal incurable & pour lequel la philoſophie n'a point de remede. Ces perſonnes ne peuvent ſe plaire qu'à des choſes baſſes & abjectes, à des voluptés ſenſuelles & groſſieres, ou bien dans la méchanceté, & dans toutes ſortes de paſſions dépravées: leur cœur inacceſſible aux remords, n'a pas même une étincelle de ce goût pour le bien, qui ſeul eſt en état de réformer le caractere. Pour moi, j'avoue que j'ignore comment il faudroit s'y prendre avec un tel homme, ni par quels raiſonnemens il ſeroit poſſible de le corriger. Si je lui parle de la ſatisfaction intérieure que procure une conduite irréprochable, des plaiſirs délicats de l'amour & de l'amitié, ou des plaiſirs durables d'un caractere honnête, & d'une bonne réputation; ce ſont-là, peut-être, me repondra-t-il, des plaiſirs pour vous, qui avez l'eſprit tourné d'une certaine façon; mais ce n'en ſont pas pour moi, parce que je ne ſuis pas diſpoſé de même. Je le répete, ma philoſophie ne peut rien ſur un tel homme; il ne me reſte qu'à déplorer le malheur de ſa condition. Mais y auroit-il quelque autre

ſyſtême propre à y remédier ? ou en général, ſeroit-il poſſible de rendre tous les hommes vertueux par ſyſtême, quelle que fût la perverſité de leur naturel ? L'expérience nous démontre le contraire ; & je ne craindrai pas d'en trop dire, en aſſurant que c'eſt de là que réſulte indirectement le principal avantage de la philoſophie, qui nous corrige plutôt par ſes influences ſecretes & inſenſibles, que par une action immédiate. Il eſt certain que la culture ſérieuſe des ſciences & des beaux arts adoucit & apprivoiſe le tempérament : elle fait éclore & entretient, dans notre ame, ces ſentimens purs & délicats dans leſquels conſiſtent le vrai honneur & la vraie vertu. Il eſt rare & même très-rare, qu'un homme qui a du goût & du ſavoir, quelles que ſoient d'ailleurs ſes foibleſſes, ne ſoit au moins honnête homme : le pli qu'il a pris pour la ſpéculation, doit naturellement le rendre, d'un côté, moins ambitieux & moins intéreſſé, de l'autre, plus ou moins ambitieux & moins intéreſſé, & de l'autre, plus attentif à ſes devoirs & aux bienſéances reçues. Il ſentira avec plus de vivacité, les différences qui diſtinguent les caracteres & les mœurs. L'étude, loin d'émouſſer ſon goût pour ces choſes, lui donnera un nouveau degré de ſenſibilité.

Ces changemens graduels & imperceptibles, ne ſont peut-être pas les ſeuls que l'eſprit puiſſe recevoir ; il eſt très-probable que le travail & l'application ont quelque pouvoir ſur lui. Les effets étonnans de l'éducation ſervent à nous convaincre que notre état originel n'eſt pas un état entiérement inflexible, & qu'au contraire, il admet des changemens & des modifications,

Il y a des caracteres auxquels nous ne saurions refuser notre estime : proposons-nous ces caracteres pour modeles : remarquons soigneusement par où ils different du nôtre : veillons sur nous-mêmes : faisons les derniers efforts pour amolir la dureté de nos cœurs. Ce ne sera pas une peine perdue : nous en ressentirons, avec le temps, les salutaires fruits dans notre tempérament & dans notre constitution.

L'habitude est un moyen puissant pour nous corriger, en nous remplissant de bonnes dispositions, & d'inclinations vertueuses. Accoutumez-vous à une vie sobre & réglée, vous détesterez la débauche & le libertinage : adonnez-vous à d'honnêtes occupations & aux études; l'oisiveté vous paroîtra le plus rude des chatimens: faites-vous une loi d'être bon, affable & poli; l'orgueil, les brusqueries, les violences vous feront horreur. Si une fois vous êtes convaincu des prérogatives de la vertu, vous ne devez désespérer de rien; il ne vous manque plus que la résolution de vous contraindre quelque temps. Mais le mal est que, pour arriver à la conviction & à de semblables résolutions, il faudroit déja être à demi-vertueux.

Voici donc le triomphe de l'art & de la philosophie; c'est de rectifier le tempérament par degrés, en ne perdant jamais de vue les qualités que nous devons acquérir par des efforts continuels sur nous-mêmes, & par un long usage. Mais aussi ne vois-je pas que d'ailleurs la philosophie puisse rendre de grands services, & j'avouerai que toutes les exhortations & les consolations que les spéculatifs font tant valoir, me paroissent extrêmement suspectes.

Je crois avoir prouvé qu'en eux-mêmes les objets externes ne sont dignes ni d'amour, ni de haine, ni d'estime, ni de mépris, & qu'à cet égard, tout dépend du caractere & de la situation de l'esprit qui les contemple. On ne sauroit donc se servir de raisons directes, pour augmenter ni diminuer notre affection envers quoi que ce soit. Si vous êtes un Domitien, vous n'irez, ni poursuivre les bêtes des forêts, comme notre Guillaume le Roux, ni conquérir des empires, comme Alexandre; vous aimerez mieux tuer des mouches, & vous ferez bien, parce que cela vous amusera davantage.

Cependant, quoique les passions fassent tout le prix des choses, il est à remarquer qu'en opinant pour ou contre un objet, leur décision embrasse toutes les circonstances dont cet objet est accompagné. Cet homme à qui la possession d'une pierre précieuse cause des transports si vifs, ne borne pas sa vue au brillant éclat de cette pierre; c'est plutôt de l'idée de sa rareté que vient l'émotion qu'il ressent. Ici donc s'ouvre une carriere pour le philosophe; c'est à lui de faire naître de semblables points de vue, qui pourroient nous échapper sans sa direction; c'est encore à lui d'en tirer les moyens propres, soit pour fortifier, soit pour amortir nos passions.

Mais la philosophie a-t-elle ce pouvoir en effet? S'il seroit peu raisonnable de le lui réfuser absolument, ce n'est pourtant pas qu'il n'y ait de fortes présomptions du contraire. Si les points de vue, dira-t-on, que la philosophie propose, se présentent naturellement, & sont à la portée de tout le monde, on pouvoit se passer de son sécours; & si ce sont des reflexions peu naturel-

les & difficiles à saisir, comptez qu'elles ne seront d'aucun usage. L'art & l'industrie n'ont point de prise sur nos affections. Une pensée que nous enfantons à force de nous tourmenter l'esprit, & que nous ne retenons qu'avec beaucoup de peine, ne produira jamais rien de semblable à ces mouvemens que la nature fait sortir du fond de nos ames. Vit-on jamais naître ou se rallentir une passion par les raisonnemens artificieux de Séneque ou d'Epictete? J'aimerois autant qu'un amant tentât de se guérir, en contemplant sa maitresse à travers le microscope. Il y verroit, à la vérité, une peau raboteuse, & des traits monstrueux; mais le souvenir de sa figure naturelle demeureroit toujours le plus fort. Les méditations philosophiques sont trop recherchées & trop alambiquées, pour influer sur nos mœurs, & pour déraciner nos penchans. La philosophie qui opere ces grands effets, a placé son siege au dessus de la région des vapeurs; la respiration nous manque dans un air aussi subtil.

C'est encore un grand défaut de ces maximes rafinées des philosophes, qu'elles ne sauroient jamais affoiblir, ni extirper nos passions vicieuses, sans produire, en même temps, les mêmes effets sur nos dispositions à la vertu, & sans plonger nos ames dans une léthargique indifférence. Cela vient de la trop grande généralité de ces maximes: elles s'étendent à tout: elles embrassent toutes nos affections: en vain voudroit-on les diriger d'un seul côté; lorsqu'à force d'étude & de contention d'esprit on croit les tenir, & les avoir fixées à un sujet unique, les voilà qui, pour ainsi dire, s'éparpillent de toutes parts, & nous laissent dans une insensi-

bilité univerfelle. Détruifez vos nerfs ; vous ceffèrez d'être fenfible à la douleur : mais ferez-vous fenfible au plaifir?

Pour nous convaincre de cette vérité, nous n'avons qu'à jetter un coup d'œil fur les apophthegmes les plus célebres de la philofophie ancienne & moderne. *Que jamais*, me dit un fage, (1) *les injuftices & les procédés violens des hommes, ne troublent le calme de votre efprit, au point de le porter à la colere & au reffentiment. Si le finge eft malicieux, fi le tigre eft cruel ; y a-t-il là dequoi vous fâcher?* Cette penfée n'eft bonne qu'à me donner mauvaife opinion de tout le genre humain, & à éteindre en moi tout amour pour la fociété ; fans compter que j'aurois bientôt étouffé les remords, fi je pouvois croire que le vice m'eft auffi naturel que le font les inftincts aux animaux brutes.

Tous les maux viennent de cet ordre des chofes qui fait la perfection du tout. Voudriez-vous que ce divin ordre fe dérangeât pour vos intérêts particuliers? Mais je vous dis que les maux que j'endure, viennent de la méchanceté & de la perfécution des hommes. *Fort bien ; mais je réponds que les vices & les imperfections font partie de cet ordre tout parfait :*

(2) Si l'ordre eft affermi par d'affreufes tempêtes ;
Pourquoi donc croirez-vous que de coupables têtes,
Qu'un Neron, qu'un Cromwell puiffent le renverfer ?

(1) Plut. *de irâ cohibendâ.*

(2) Foible traduction que l'Abbé du Refnel a faite de ces beaux vers de Pope :

If plagues and earthquakes break not heav'n's defign ;
Why then a Borgia or a Catiline?

N. du Trad.

Soit. Mes vices & mon mécontentement feront partie du même ordre.

Quelqu'un disoit que, pour être heureux, il falloit se mettre au dessus des opinions : *le bonheur n'est donc fait*, répondit un Spartiate, *que pour les frippons & les brigands* (*).

L'homme est né pour la misere, & il est surpris qu'il lui arrive des malheurs ! Chaque désastre lui arrache des plaintes & des lamentations. Ajoutez qu'il a grande raison de se plaindre d'être né pour la misere. Ne voilà-t-il pas une admirable consolation ? Vous voulez me guérir d'un mal; & vous me donnez mille maux.

Ayez toujours présent à votre esprit, tout ce qui peut arriver aux hommes de plus sinistre, la mort, la maladie, la pauvreté, la privation de la vue, l'exil, la calomnie & les opprobres. Vous en supporterez les maux d'autant mieux que vous vous y serez attendu. Je répons que, si je me borne à des réflexions générales, qui ne présentent les objets que dans l'éloignement, ces réflexions ne sauroient me servir de préparatif : que si au contraire je m'y livre, de façon à en être intimément pénétré, elles empoisonneront tous mes plaisirs ; l'attente du mal à venir est un mal présent.

Vos chagrins sont superflus ; ils ne changeront point les arrêts de la destinée. Hélas oui ! Cela n'est que trop vrai ; & c'est précisément ce qui me chagrine.

Cicéron nous offre, dans ses *Tusculanes*, une plaisante méthode de se consoler de la surdité. *Combien*, dit-il, *y a-t-il de langues que vous n'entendez pas ? Vous n'entendez pas le Punique*, *ni*

(*) Plut. Lacon. Apophteg.

l'Espagnol, ni le Gaulois, ni l'Egyptien, &c. vous êtes autant que sourd par rapport à toutes ces langues, & vous ne vous en inquiétez pas. Où est donc le grand mal d'être sourd par rapport à une langue de plus ? (1)

J'aime mieux la repartie d'*Antipater de Cyrene*: quelques femmes le plaignoient d'être aveugle; *Comment*, dit-il, *ne savez-vous pas qu'on peut goûter des plaisirs dans les ténebres ?* (2)

Le vrai systême d'astronomie, selon Monsieur de Fontenelle, *est tout ce qu'il y a de plus propre à guérir de l'ambition, & du desir de faire des conquêtes. Qu'est-ce que toute la terre, en comparaison de la vaste étendue de l'univers ?* Cette réflexion vient manifestement de trop loin, pour pouvoir être d'usage; & si elle pouvoit en être, elle ne tendroit pas moins à détruire le patriotisme qu'à étouffer l'ambition. C'est avec plus de raison que ce charmant auteur ajoute, *que les beaux yeux valent toujours leur prix, en dépit de tous les mondes, qu'ils se sauvent de tout, & qu'il n'y a point de systême qui puisse leur faire du mal* (3). Il s'ensuivroit de-là que nous devons y

(1) Ce passage est plutôt paraphrasé que traduit: voici le texte original. *Epicurei nostri Græcè fari nesciunt, nec Græci Latinè: ergò hi in illorum, & illi in horum sermone surdi: omnesque id nos in iis linguis, quas non intelligimus, surdi profectò sumus.* Tusc. Quæst. L. V. N. du Trad.

[2] *Nam illud Antipatri Cyrenaici est quidem paulò obscænius, sed non absurda sententia est: cujus cæcitatem cum mulierculæ lamentarentur, quid agitis, inquit, an vobis nulla videtur voluptas esse nocturna?* N. de Trad.

[3] Ces deux passages de Fontenelle ne sont pas plus littéralement cités que celui de Cicéron. *V. les entretiens sur la puralité des mondes. Cinquieme soir.* N. du Trad.

borner notre affection. Mais est-ce là le conseil d'un philosophe ?

L'exil n'est pas un mal, dit Plutarque à un proscrit de ses amis. *Les géometres nous apprennent que la terre entiere, comparée aux cieux, n'est qu'un point : changer de contrée, est donc à peu près la même chose que passer d'une rue dans l'autre. L'homme n'est pas comme les plantes, attaché à une motte de terre ; il peut vivre en tout sol, & en tout climat* (*) Ces lieux communs sont d'une utilité admirable pour des exilés ; mais que seroit-ce, s'ils étoient goûtés d'un homme placé à la tête de l'état ? Je craindrois qu'ils n'étouffassent en lui tout amour de la patrie. Ou bien seroient-ce là de ces drogues de charlatan, également bonnes contre la Dysurie, & contre le Diabetes ?

Supposons une intelligence supérieure, enfermée dans un corps tel que le nôtre, & placée ici-bas ; la vie humaine lui paroîtra assurément une chose bien petite & bien puérile : à peine pourra-t-elle se résoudre à regarder autour d'elle : & sans doute il seroit bien plus difficile de l'engager à jouer le rôle de Philippe, avec attention, que de porter ce même Philippe, après cinquante ans de regne & de conquêtes, à s'acquitter, de bonne grace, des nobles occupations de savetier, dont Lucien le charge dans les enfers. Or, tout le dédain pour la vie que nous pouvons supposer à cet être imaginaire, se réalise souvent dans le philosophe ; mais cet état est trop peu naturel, pour qu'il en résulte une assiette fixe dans son esprit ; & après tout, il n'a pas fait l'expérience d'une meilleure vie. Il voit donc la frivolité des choses humaines ; mais il ne la sent pas ; il est sage, & ses spécu-

[*] *De exilio.*

lations sont sublimes, dans toutes les occasions où il n'en est pas besoin, je veux dire aussi long-temps qu'il n'a point de passion à combattre. Tant qu'il se contente de voir jouer les autres, il s'étonne de leur hardiesse & de leur ardeur; mais il n'a pas plutôt mis son enjeu, qu'on lui voit les mêmes transports & les mêmes convulsions qu'il venoit de condamner comme spectateur.

Les livres des philosophes nous présentent deux sortes de réflexions, qui sembleroient devoir produire de grands effets, d'autant plus qu'elles sont tirées de la vie commune, & qu'il n'y a personne qui ne soit à portée de les faire. Et d'abord, si nous pensons à la briéveté & à l'incertitude de nos jours, est-ce bien la peine de se tant tracasser pour parvenir au bonheur. Je veux que nous embrassions de plus vastes plans, & que nous formions de généreux projets pour la postérité; ces plans & ces projets ne sont ils pas encore des choses bien frivoles, si nous réfléchissons sur ces révolutions qui changent perpétuellement la face de la terre? Les loix, les sciences, les livres, les empires, tout est sujet au temps: entraîné par ce courant rapide, tout s'abyme dans l'immense océan de la matiere. Pensée bien propre à mortifier nos passions, & cependant bien contraire aux desseins de la nature, qui se plaît à nous bercer de cette heureuse illusion; que la vie est une chose importante. Pensée dangereuse encore, par l'abus qu'en pourroient faire les patrons de la vie voluptueuse, pour nous détourner des sentiers de la vertu, pour nous dégoûter du travail, & pour nous égarer dans les labyrinthes fleuris du plaisir & de la mollesse.

Nous lisons dans Thucydide, que du temps de la fameuse peste d'Athenes, lors même que la mort exerçoit ses plus cruels ravages, & menaçoit d'exterminer jusqu'au dernier des habitans, une joie dissolue s'étoit emparée de tous les esprits, & qu'on s'exhortoit mutuellement à jouir de la vie, tant qu'elle pouvoit durer. Bocace raconte la même chose, à l'occasion de la peste de Florence. C'est par un semblable principe que, dans le temps de guerre le soldat porte la prodigalité & le libertinage aux plus grands excès. Le plaisir présent est toujours d'un grand prix ; ce qui diminue la valeur de toute autre chose, ne fait qu'augmenter la sienne

La seconde réflexion dont je voulois parler, est prise de la comparaison de notre état avec l'état d'autrui : il ne se passe point de jour que nous n'aimions mieux nous comparer avec nos supérieurs qu'avec ceux qui sont au dessous de nous. C'est au philosophe à se garantir de cette foiblesse : en tournant ses regards en-bas plutôt qu'en haut, il se trouvera à son aise dans la condition où la fortune l'a placé. Il y a peu de personnes à qui cette source de consolation ne soit ouverte. Avouons pourtant que c'est un triste remede pour des cœurs sensibles, que le spectacle des miseres humnines ; spectacle bien plus propre à nourrir nos douleurs qu'à les soulager, & qui semble moins fait pour étouffer nos plaintes, que pour les renouveller, en nous attendrissant sur le sort de nos semblables. Mais telle est l'imperfection des meilleurs remedes que la philosophie soit en état de fournir (*).

[*] Il se pourroit que le sceptique eût tort de borner les remedes philosophiques à ces deux réflexions. Il y en

Je vais finir par une derniere obſervation. Quoiqu'il ſoit indubitable que le choix de la ver-

a d'autres très-efficaces pour nous tranquilliſer, & pour calmer nos paſſions : la philoſophie les ſaiſit, les étudie, les peſe, les rappelle dans l'occaſion, & nous les rend familiers ; ces réflexions peuvent être d'un grand uſage aux eſprits penſifs, bien faits & modérés. Mais, direz-vous, leur force ſe réduit à rien, ſi elles exigent un naturel diſpoſé d'avance pour les qualités qu'elles devroient nous inſpirer. Soit ; elles ſerviront au moins à fortifier en nous ces diſpoſitions, en nous offrant de nouvelles vues tendantes au même but. En voici quelques échantillons.

1. Chaque condition a ſes maux cachés. Ne portez donc envie à perſonne.

2. Chaque condition a auſſi des maux connus ; & tout eſt aſſez bien compenſé à cet égard. Contentez-vous donc de la vôtre.

3. L'habitude émouſſe les ſentimens agréables, auſſi bien que les ſentimens déſagréables : elle rend tout égal.

4. La ſanté & la bonne humeur ſont les ſeuls vrais biens. Faites-en proviſion, & mépriſez le reſte.

5. Je jouis de tant de biens. Pourquoi m'affliger d'un mal ?

6. Combien n'y en a-t-il pas qui ſe trouveroient heureux dans ma ſituation, & qui me l'envient ?

7. Nous achetons tous nos biens, l'opulence par le travail, la faveur par la flatterie. Et je prétendrois parvenir ſans ſacrifier mes aiſes ?

8. Ne vous attendez pas à un trop grand bonheur dans cette vie ; la nature humaine n'en eſt pas ſuſceptible.

9. N'aſpirez pas à un bonheur trop compliqué. Mais cela dépend-il de moi ? Oui, le premier choix eſt en votre pouvoir. Vivre, c'eſt jouer : chacun peut choiſir ſon genre de jeu : le gain ou la perte viennent par degrés.

10. Anticipez, par l'expérience & par l'imagination, ces ſoulagemens que le temps doit, tôt ou tard apporter à vos maux.

11. Je deſire d'être riche ; pourquoi ? Pour me procurer pluſieurs belles choſes, des maiſons, des jardins, un équipage, &c. Mais la nature m'offre par-tout, & ſans

tu eſt le plus avantageux de tous, telle eſt cependant la confuſion qui regne dans les choſes humaines qu'on ne doit jamais attendre ici-bas une exacte diſtribution de biens & de maux. Non ſeulement les biens de la fortune, & les avantages corporels, qui les uns & les autres ſont de

qu'il m'en coûte rien, des choſes infiniment plus belles. Si je ſais jouir, elles me ſuffiront. Si je ne le ſais pas, je ne jouirai pas même des richeſſes.

12. Je veux me faire un nom ? Si je me conduis bien, je ſerai eſtimé de tous ceux qui me connoiſſent. Et que m'importent tous les autres ?

Ces réflexions ſont, ſi naturelles qu'il eſt étonnant qu'elles ne ſe préſentent pas à tout le monde, ſi ſolides qu'elles ſembleroient devoir produire une perſuaſion générale. Mais peut-être qu'en effet les hommes en ſont touchés & perſuadés, lorſqu'ils ne conſiderent la vie humaine qu'en gros, & d'un coup d'œil tranquille. C'eſt tout autre choſe, lorſque quelque accident vient interrompre ce calme. Les paſſions s'enflamment, l'imagination travaille ; nous ſommes attirés par des exemples, ou animés par des conſeils : dans ces cas-là, le philoſophe s'évanouit; l'homme reſte : alors nous cherchons en vain cette perſuaſion qui nous paroiſſoit ſi ferme & ſi inébranlable. Qelle reſſource y a-t-il contre cette inconvénient ? Muniſſez-vous de la lecture des plus excellens livres de morale : recourez à l'érudition de Plutarque, à l'eſprit de Lucien, à l'éloquence de Cicéron, à la bonne humeur de Montagne, à l'enthouſiaſme de Shaftsbury. La morale de leurs écrits pénetre au fond des cœurs & diſſipe l'enchantement des paſſions. Cependant ne vous fiez pas uniquement à ces ſecours. Faites-vous par l'habitude & par la réflexion, ce tempérament philoſophique qui fortifie nos penſées & qui rendant une grande partie de notre bonheur indépendante des choſes du dehors, émouſſe la pointe des penchans déréglés, & répand la tranquillité dans nos ames. Je dis que vous ne devez mépriſer aucun ſecours; mais je dis auſſi que vous n'en devez embraſſer aucun avec trop de confiance ; à moins que la nature propice ne vous ait doué d'un heureux tempérament. *Note de l'Auteur.*

grand prix, sont inégalement partagés parmi les bons & les méchans ; l'esprit même, par les passions qui l'agitent, est assujetti, jusqu'à un certain point, à ce désordre. Le meilleur caractere n'est pas toujours accompagné du plus grand bonheur.

Toutes les maladies du corps procedent de quelque partie dérangée ; mais la douleur n'est pas toujours proportionnée au dérangement ; elle croît ou diminue, selon le plus ou le moins de sensibilité de la partie sur laquelle les humeurs malignes exercent leur influence. Un mal de dents cause des douleurs plus cuisantes que la Phtisie, ou l'Hydropisie. Il en est de même de la constitution interne de l'homme. Tout vice est pernicieux à l'ame ; mais ce n'est pas constamment sur les degrés du vice que la nature a mesuré le trouble ou la souffrance qu'il cause : souvent cette proportion est violée ; & d'un autre côté, quand même on feroit abstraction des accidens internes, on ne sauroit dire que l'homme le plus vertueux soit toujours l'homme le plus fortuné. Assurément un naturel sombre & mélancolique est un défaut ; cependant il n'est point incompatible avec un vif sentiment d'honneur & avec la plus haute intrégrité. Cette disposition suffit pour empoisonner nos jours & pour nous rendre très-malheureux ; mais cela n'empêche pas qu'elle ne puisse résider dans l'homme le plus estimable. D'autre part, ne voyons-nous pas souvent, dans une ame basse, dans un homme lâchement intéressé, un tempérament joyeux, un esprit serain, & une certaine gaieté de cœur ? On ne sauroit nier que ce ne soient-là de bonnes qualités ; mais ne sont-elles

pas récompensées au delà de leur mérite ? Et jointes à la prospérité, ne dédommagent-elles pas abondamment des peines & des remords que le vice peut causer ?

Je dis plus. Il arrive très-souvent qu'un homme sujet à certains défauts, soit d'autant plus à plaindre qu'il lui reste de bonnes qualités ; & qu'à cet égard il vaudroit mieux pour lui d'être tout-à-fait vicieux. Vous avez un tempérament foible, qui plie sous la moindre affliction ; avec cela vous avez une ame généreuse, qui entre vivement dans les intérêts de vos amis : votre malheur en est d'autant plus grand ; vous êtes d'autant plus exposé aux jeux cruels de la fortune. La pudeur est certainement une vertu ; mais ne vous expose-t-elle pas à mille chagrins, à mille regrets, dont l'effronterie vous auroit préservé ? Une complexion excessivement portée à l'amour, dans un cœur incapable d'amitié, est un plus grand bien que cette même complexion dans une belle ame. Ces beaux & nobles sentimens, ces transports de générosité, dans un homme qui aime, ne servent qu'à en faire un esclave rampant sous les ordres de sa maîtresse.

En un mot, la vie humaine est bien plus soumise aux caprices de la fortune qu'aux rgles du raisonnement ; notre humeur y décide de tout : les principes généraux n'y font rien, ou peu de chose ; & l'on doit la regarder plutôt comme une folie, ou comme un passe-temps, que comme une affaire sérieuse. La remplirons-nous de soucis & d'inquiétudes ? Elle n'en vaut pas la peine. La traiterons-nous avec phlegme & indifférence ? Nous perdrons tout le plaisir du jeu. Mais pendant que nous raisonnons, la voilà qui

s'envole

s'envole : la mort vient, & quelque accueil qu'on lui faſſe, elle met de niveau le fou & le philoſophe. Réduire la vie à des loix & à des méthodes, c'eſt ſe charger d'une tâche difficile, & le plus ſouvent d'une tâche frivole. N'eſt-ce pas en un mot faire trop de cas d'une bagatelle ? Mais ceux qui s'enfoncent dans des ſpéculations ſur cette matiere, & qui ſe donnent tant de peine pour s'en former de juſtes idées, ne tombent-ils pas dans le même défaut ? Ils diront, pour leur excuſe, que l'uſage le plus amuſant qu'on puiſſe faire de la vie, c'eſt d'en faire un objet de ſpéculation.

* *
*

ESSAI
DE
PHILOSOPHIE MORALE.

CHAPITRE I.

Ce que c'est que le bonheur & le malheur.

J'APPELLE plaiſir toute perception que l'ame aime mieux éprouver que de ne pas éprouver. J'appelle peine toute perception que l'ame aime mieux ne pas éprouver qu'éprouver.

Toute perception, dans laquelle l'ame voudroit ſe fixer, dont elle ne ſouhaite pas l'abſence, pendant laquelle elle ne voudroit ni paſſer à une autre perception, ni dormir; toute perception telle, eſt un plaiſir. Le temps que dure cette perception eſt ce que j'appelle *moment heureux.*

Toute perception que l'ame voudroit éviter, dont elle ſouhaite l'abſence, pendant laquelle elle voudroit paſſer à une autre, ou dormir; toute perception telle, eſt une peine. Le temps que dure cette perception, eſt ce que j'appelle *moment malheureux*.

Je ne ſais s'il y a des perceptions indifférentes, des perceptions dont la préſence ou l'abſence ſoient parfaitement égales. Mais s'il y en a, il eſt évident qu'elles ne ſauroient faire des momens heureux ni malheureux.

Dans chaque moment heureux ou malheureux, ce n'eſt pas aſſez de conſidérer la durée ; il faut avoir égard à la grandeur du plaiſir ou de la peine : j'appelle cette grandeur intenſité. L'intenſité peut être ſi grande que, quoique la durée fût fort courte, le moment heureux ou malheureux équivaudroit à un autre dont la durée ſeroit fort longue, & dont l'intenſité ſeroit moindre. De même, la durée peut être ſi longue, que, quoique l'intenſité fût fort petite, le moment heureux ou malheureux équivaudroit à un autre dont l'intenſité ſeroit plus grande & dont la durée ſeroit moindre.

Pour avoir l'eſtimation des momens heureux ou malheureux, il faut donc avoir égard, non-ſeulement à la durée, mais encore à l'intenſité du plaiſir ou de la peine. Une intenſité double, & une durée ſimple, peuvent faire un moment égal à celui dont l'intenſité ſeroit ſimple, & la durée double. En général, l'eſtimation des momens heureux ou malheureux, eſt le produit de l'intenſité du plaiſir, ou de la peine, ou de la durée. On peut aiſément comparer les durées ; nous avons des inſtrumens qui les meſurent, indépendamment des illuſions que nous pouvons nous faire. Il n'en eſt pas ainſi des intenſités ; on ne peut pas dire ſi l'intenſité d'un plaiſir ou d'une peine eſt préciſément double ou triple de l'intenſité d'un autre plaiſir ou d'une autre peine.

Mais quoique nous n'ayons point de meſure exacte pour les intenſités, nous ſentons bien que les unes ſont plus grandes que les autres, & nous ne laiſſons pas de les comparer. Chaque homme, par un jugement naturel, fait entrer l'intenſité & la durée dans l'eſtimation confuſe

qu'il fait des momens heureux ou malheureux. Tantôt il préfere un petit plaisir qui dure long-temps, à un plus grand qui passe trop vîte ; tantôt un plaisir très-grand & tres-court à un plus petit & plus long. Il en est ainsi de la peine ; quoique fort grande, elle peut être si courte, qu'on la souffrira plus volontiers qu'une plus petite & plus longue, & elle peut être si petite que, quoiqu'elle durât fort long-temps, on la préféreroit à une très-courte qui seroit trop grande. Chacun fait cette comparaison comme il peut ; & quoique les calculs soient différens, il n'en est pas moins vrai que la juste estimation des momens heureux ou malheureux est, comme nous l'avons dit, le produit de l'intensité du plaisir ou de la peine par la durée.

Le bien est une somme de momens heureux.

Le mal est une somme semblable de momens malheureux.

Il est évident que ces sommes, pour être égales, ne rempliront pas des intervalles de temps égaux. Dans celle où il y aura plus d'intensité, il y aura moins de durée ; dans celle où la durée sera plus longue, l'intensité sera moindre. Ces sommes sont les élémens du bonheur ou du malheur.

Le bonheur est la somme des biens qui reste, après qu'on en a retranché tous les maux.

Le malheur est la somme des maux qui reste, après qu'on en a retranché tous les biens.

Le bonheur & le malheur dépendent donc de la compensation des biens & des maux. L'homme le plus heureux n'est pas toujours celui qui a eu la plus grande somme de biens. Les maux dans le cours de sa vie, ont diminué son bon-

heur ; & leur ſomme peut avoir été ſi grande, qu'elle a plus diminué ſon bonheur que la ſomme des biens ne l'augmentoit. L'homme le plus heureux eſt celui à qui, après la déduction faite de la ſomme des maux, il eſt reſté la plus grande ſomme de biens. Si la ſomme des biens & la ſomme des maux ſont égales, on ne peut appeller celui à qui il eſt échu un tel partage, heureux ni malheureux ; le néant vaut ſon être. Si la ſomme des maux ſurpaſſe la ſomme des biens, l'homme eſt malheureux ; plus ou moins, ſelon que cette ſomme ſurpaſſe plus ou moins l'autre ; ſon être ne vaut pas le néant. Enfin, ce n'eſt qu'après ce dernier calcul, qu'après la déduction faite des biens & des maux, qu'on peut juger du bonheur ou du malheur.

Les biens & les maux étant les élémens du bonheur ou du malheur, tout notre ſoin devroit être employé à les bien connoître, & à tâcher de les comparer les uns aux autres, afin de préférer toujours le plus grand bien, & d'éviter le plus grand mal. Mais il ſe rencontre bien des difficultés dans cette comparaiſon, & chacun la fait à ſa maniere.

L'un, pour quelques momens de volupté, perd ſa ſanté ou détruit ſa fortune : l'autre ſe refuſe les plaiſirs les plus vifs, pour voir croître un tréſor dont il ne jouira jamais. Celui-ci languit dans les longues douleurs de la pierre ; celui-là ſe livre à la plus cruelle douleur pour en être délivré.

Et quoique les biens & les maux paroiſſent d'eſpeces fort différentes, on ne laiſſe pas de comparer les uns avec les autres, ceux même qui ſemblent le plus hétérogenes. C'eſt ainſi que Sci-

pion trouve dans une action généreuse un bien plus grand que dans tous les plaisirs de la vie qu'il peut goûter avec sa captive.

Ce qui ajoute une nouvelle difficulté à la comparaison des biens & des maux, c'est le différent éloignement d'où on les considere. S'il faut comparer un bien éloigné avec un bien présent, ou un mal présent avec un mal éloigné, rarement fera-t-on bien cette comparaison. Cependant l'inégalité des distances ne cause de difficulté que dans la pratique : car l'avenir qui vraisemblablement est à notre portée par l'état de notre âge & de notre santé, devroit être regardé à peu près comme le présent.

Il y a encore une autre comparaison plus difficile, & qui n'est pas moins nécessaire. C'est celle du bien avec le mal. J'entends ici l'estimation du mal qu'il faudroit raisonnablement souffrir pour équivaloir à tel ou tel bien, ou l'estimation du bien dont il faudroit se priver pour éviter tel ou tel mal. Quoi qu'on ne puisse faire cette comparaison avec justesse, il y a une infinité de cas où l'on sent qu'il est avantageux de souffrir un mal pour jouir d'un bien, ou de s'abstenir d'un bien, pour éviter un mal. Si les biens & les maux sont vus dans différens éloignemens, la comparaison devient encore plus difficile.

C'est dans toutes ces comparaisons que consiste la prudence. C'est par la difficulté de les bien faire qu'il y a si peu de gens prudens ; & c'est des différentes manieres dont ces calculs se font, que resulte la variété infinie de la conduite des hommes.

CHAPITRE II.

Que dans la vie ordinaire la somme des maux surpasse celle des biens.

Nous avons défini le plaisir, toute perception que l'ame aime mieux éprouver que de ne pas éprouver, toute perception dans laquelle elle voudroit se fixer, pendant laquelle elle ne souhaite ni le passage à une autre perception, ni le sommeil. Nous avons défini la peine, toute perception que l'ame aimeroit mieux ne pas éprouver qu'éprouver, toute perception qu'elle voudroit éviter, pendant laquelle elle souhaite le passage à une autre perception, ou le sommeil.

Si l'on examine la vie d'après ces idées, on sera surpris, on sera effrayé de voir combien on la trouvera remplie de peines, & combien ou y trouvera peu de plaisirs. En effet, combien rares sont ces perceptions dont l'ame aime la présence? la vie est-elle autre chose qu'un souhait continuel de changer de perceptions? elle se passe dans les desirs; & tout l'intervalle qui en sépare l'accomplissement, nous le voudrions anéanti; souvent nous voudrions des jours, des mois, des ans entiers supprimés : nous n'acquérons aucuns biens qu'en le payant de notre vie.

Si Dieu accomplissoit nos desirs, qu'il supprimât pour nous tout le temps que nous voudrions supprimé, le vieillard seroit surpris de voir le peu qu'il auroit vécu; peut-être toute la durée de la plus longue vie seroit réduite à quelques heures.

Or, tout le temps dont on auroit demandé la ſuppreſſion pour paſſer a l'accompliſſement de ſes deſirs, c'eſt-à-dire, pour paſſer de perceptions à d'autres, tout ce temps n'eſt composé que de momens malheureux.

Il y a, je crois, peu d'hommes qui ne conviennent que leur vie a été beaucoup plus remplie de ces momens que de momens heureux, quand ils ne conſidéreroient dans ces momens que la durée: mais s'ils y font entrer l'intenſité, la ſomme des maux en ſera encore de beaucoup augmentée ; & la propoſition ſera encore plus vraie : *que dans la vie ordinaire la ſomme des maux ſurpaſſe la ſomme des biens.*

Tous les divertiſſemens des hommes prouvent le malheur de leur condition. Ce n'eſt que pour éviter des perceptions fâcheuſes, que celui-ci joue aux échecs, que cet autre court à la chaſſe : tous cherchent dans des occupations ſérieuſes ou frivoles, l'oubli d'eux-mêmes; les diſtractions ne ſuffiſent pas ; ils ont recours à d'autres reſſources : les uns par des liqueurs excitent dans leur ame un tumulte, pendant lequel elle perd l'idée qui la tourmentoit; les autres par la fumée des feuilles d'une plante cherchent un étourdiſſement à leurs ennuis; les autres charment leurs peines par un ſuc qui les met dans une eſpece d'extaſe. Dans l'Europe, l'Aſie, l'Afrique & l'Amérique, tous les hommes, d'ailleurs ſi divers, ont cherché des remedes au mal de vivre.

Qu'on les interroge? on en trouvera bien peu, dans quelque condition qu'on les prenne, qui vouluſſent recommencer leur vie telle qu'elle a été, qui vouluſſent repaſſer par tous les mêmes

états dans lesquels ils se sont trouvés. N'est-ce pas l'aveu le plus clair, qu'ils ont eu plus de maux que de biens ?

Est-ce donc là le sort de la nature humaine ? est-elle irrévocablement condamnée à un destin si rigoureux ? ou a-t-elle des moyens pour changer cette proportion entre les biens & les maux ? n'est-ce point le peu d'usage, ou le mauvais usage que l'homme fait de sa raison, qui rend cette proportion si funeste ? Une vie plus heureuse ne seroit-elle point le prix de ses réflexions & de ses efforts.

CHAPITRE III.

Réflexions sur la nature des plaisirs & des peines.

LES philosophes de tous les temps ont connu l'importance de la recherche du bonheur, & en ont fait leur principale étude. S'ils n'ont pas trouvé la vraie route qui y conduit, ils ont marché par des sentiers qui en approchent. En comparant ce qu'ils ont découvert dans les autres sciences, avec les excellens préceptes qu'ils nous ont laissés pour nous rendre heureux, on s'étonnera de voir combien leurs progrès ont été plus grands dans cette science, que dans toutes les autres.

Je n'entrerai point dans le détail des opinions de tous ces grands hommes sur le bonheur, ni les différences qui ont pu se trouver dans les sentimens de ceux qui en général étoient de la même secte : cette discussion ne seroit qu'une es-

pece d'hiſtoire, longue, difficile, incertaine, & ſurement inutile.

Les uns regardant le corps comme le ſeul inſtrument de notre bonheur & de notre malheur, ne connurent de plaiſirs que ceux qui dépendoient des impreſſions que les objets extérieurs font ſur nos ſens, ne connurent de peines que celles qui dépendoient d'impreſſions ſemblables.

Les autres donnant trop a l'ame, n'admirent que les plaiſirs & les peines qu'elle trouve en elle-même.

Opinions outrées, & également éloignées du vrai. Les impreſſions des objets ſur nos corps ſont des ſources de plaiſir & de peine : les opérations de notre ame en ſont d'autres. Et tous ces plaiſirs, & toutes ces peines, quoiqu'entrées par différentes portes, ont cela de commun, que ce ne ſont que des perceptions de l'ame, dans leſquelles l'ame ſe plaît ou ſe déplaît, qui font des momens heureux ou malheureux.

Ne craignons donc point de comparer les plaiſirs des ſens avec les plaiſirs les plus intellectuels ; ne nous faiſons pas l'illuſion de croire qu'il y ait des plaiſirs d'une nature moins noble les uns que les autres : les plaiſirs les plus nobles ſont ceux qui ſont les plus grands.

Quelques philoſophes allerent ſi loin, qu'ils regarderent le corps comme tout-à-fait étranger à nous : & prétendirent qu'on pouvoit parvenir à ne pas même ſentir les accidens auſquels il eſt ſujet.

Les autres ne ſe trompoient pas moins, s'ils croyoient que les impreſſions des objets extérieurs ſur le corps, puſſent tellement occuper l'ame, qu'elles la rendiſſent inſenſible à ſes réflexions.

Tous les plaiſirs & toutes les peines appartiennent à l'ame. Quelle que fût l'impreſſion que fit un objet extérieur ſur nos ſens, jamais ce ne ſeroit qu'un mouvement phyſique, jamais un plaiſir ni une peine, ſi cette impreſſion ne ſe faiſoit ſentir à l'ame. Tous les plaiſirs & toutes les peines ne ſont que ces perceptions : la ſeule différence conſiſte en ce que les unes ſont excitées par l'entremiſe des objets extérieurs, les autres paroiſſent puiſées dans l'ame même. Cependant pour éviter la longueur, j'appellerai les unes *plaiſirs & peines du corps*, les autres, *plaiſirs & peines de l'ame.*

Je ne nierai point que les plaiſirs & les peines du corps ne ſoient de vrais plaiſirs & de vraies peines, ne faſſent des biens & des maux. Quelque peu de rapport qu'on voie entre les perceptions de l'ame, & les mouvemens qui les font naître, on ne ſauroit en méconnoître la réalité. Et le philoſophe qui diſoit que la goutte n'étoit pas un mal, diſoit une ſottiſe, ou vouloit ſeulement dire, qu'elle ne rendoit pas l'ame vicieuſe, & alors il diſoit une choſe bien triviale.

Les plaiſirs & les peines du corps ſont donc ſans contredit, des ſommes de momens heureux & de momens malheureux, des biens & des maux. Les plaiſirs & les peines de l'ame ſont d'autres ſommes pareilles. Il ne faut négliger ni les unes ni les autres ; il faut les calculer & en tenir compte.

En examinant la nature des plaiſirs & des peines du corps, nous commencerons par une remarque bien affligeante ; c'eſt que le plaiſir diminue par la durée, & que la peine augmente. La continuité des impreſſions qui cauſent

les plaiſirs du corps, en affoiblit l'intenſité ; l'intenſité des peines eſt augmentée des impreſſions qui les cauſent.

1. Qu'on procure les plus grands plaiſirs que les objets extérieurs puiſſent procurer ; on verra que, ou la ſenſation qu'ils excitent eſt de nature à ceſſer fort promptement ; ou que ſi elle dure, elle s'affoiblit, devient bientôt inſipide, & même incommode, ſi elle dure trop long-temps. Au contraire, la douleur que cauſent les objets extérieurs peut durer autant que la vie ; & plus elle dure, plus elle devient inſupportable. Si l'on doute de ceci, qu'on eſſaie de prolonger l'impreſſion de quelque objet des plus agréables ; on verra ce que le plaiſir devient : que l'action du fer ou du feu ſur notre corps dure un peu ; qu'on y tienne ſeulement des cantharides un peu trop long-temps appliquées ; & l'on verra à quels point peut s'accroître la douleur.

2. Il n'y a que quelques parties du corps qui puiſſent nous procurer des plaiſirs : toutes nous font éprouver la douleur. Le bout du doigt, une dent, nous peuvent plus tourmenter que l'organe des plus grands plaiſirs, ne peut nous rendre heureux.

3. Enfin, il y a une autre conſidération à faire. Le trop long, ou le trop fréquent uſage des objets qui cauſent les plaiſirs du corps, conduit à des infirmités : & l'on n'en devient auſſi que plus infirme par l'application continuée ou répétée trop ſouvent des objets qui cauſent la douleur. Il n'y a ici aucune eſpece de compenſation. La meſure des plaiſirs que notre corps nous peut faire goûter, eſt fixe & bien petite ; ſi l'on y verſe trop, on en eſt puni : la meſure des pei-

nes eſt ſans bornes, & les plaiſirs même contribuent à la remplir.

Si l'on diſoit que la douleur a ſes bornes; que comme le plaiſir, elle émouſſe le ſentiment, ou même le détruit tout-à-fait; cela n'a lieu que pour une douleur extrême, une douleur qui n'eſt point dans l'état ordinaire de l'homme, & à laquelle aucune eſpece de plaiſirs ne ſe peut comparer.

Par tout ce que nous venons de dire, on peut juger de la nature des plaiſirs & des peines du corps, & de ce qu'on peut en attendre pour notre bonheur. Examinons maintenant la nature des plaiſirs & des peines de l'ame.

Avant que d'entrer dans cet examen, il falloit définir exactement ces plaiſirs & ces peines; & ne les pas confondre avec d'autres affections de l'ame, qui n'ont que le corps pour objet. Je m'explique. Je ne compte pas parmi les plaiſirs de l'ame, le plaiſir qu'un homme trouve à penſer qu'il augmente ſes richeſſes, ou celui qu'il reſſent à voir ſon pouvoir s'accroître ſi, comme il n'eſt que trop ordinaire, il ne rapporte ſes richeſſes & ſon pouvoir qu'aux plaiſirs du corps que les moyens peuvent lui procurer. Les plaiſirs de l'avare & de l'ambitieux, ne ſont alors que des plaiſirs du corps, vus dans l'éloignement. De même, nous ne prendrons pas pour des peines de l'ame, les peines d'un homme qui perd ſes richeſſes ou ſon pouvoir, ſi ce qui les lui fait regretter, n'eſt que la vue des plaiſirs du corps qu'ils lui pouvoient procurer, ou la vue des peines du corps auxquelles cette perte l'expoſe.

Après cette définition, il me ſemble que tous

les plaiſirs de l'ame ſe réduiſent à deux genres de perceptions ; l'un qu'on éprouve par la pratique de la juſtice, l'autre par la vue de la vérité. Les peines de l'ame ſe réduiſent à manquer ces deux objets.

Je n'entreprends point de donner ici une définition abſolue de la juſtice, & n'ai pas beſoin de le faire. J'entends ſeulement juſqu'ici par *pratique de la juſtice*, l'acompliſſement de ce qu'on croit ſon devoir, quel qu'il ſoit.

Il n'eſt pas non plus néceſſaire de définir exactement la vérité. J'entends par *vue de la vérité*, cette perception qu'on éprouve, lorſqu'on eſt ſatisfait de l'évidence avec laquelle on voit les choſes.

Or, ces deux genres de plaiſir me paroiſſerent d'une nature bien oppoſée à celle des plaiſirs du corps. 1°. Loin de paſſer rapidement, ou de s'affoiblir par la jouiſſance, les plaiſirs de l'ame ſont durables ; la durée & la répétition les augmentent. 2°. L'ame les reſſent dans toute ſon étendue. 3°. La jouiſſance de ces plaiſirs, au lieu d'affoiblir l'ame, la fortifie.

Quant aux peines qu'on éprouve, lorſqu'on a pourſuivi la juſtice ou lorſqu'on n'a pu découvrir la vérité, elles different encore extrêmement des peines du corps. Il eſt vrai que l'idée qu'on a manqué à ſon devoir eſt une peine très-douloureuſe : mais il dépend toujours de nous de l'éviter ; elle eſt même ſon préſervatif : plus elle eſt ſenſible, plus elle nous éloigne du péril de la reſſentir. Pour la peine qu'on éprouve dans la recherche d'une vérité qu'on ne ſauroit découvrir, l'homme ſage ne s'attachera qu'à celles qui lui ſont utiles, & il découvrira celles-là facilement.

Mais, me dira-t-on peut-être, les plaiſirs de l'ame ne peuvent-ils pas procurer aux hommes un ſort plus heureux que celui que vous nous avez dépeint? N'y a-t-il donc pas des ſages dont la vie ſe paſſe dans la pratique de la juſtice & dans la contemplation de la vérité? Je veux croire qu'il y en a : mais outre les peines du corps auxquelles ils ſont toujours expoſés, ſi l'on compte les Ariſtides & les Newtons, on verra que ces hommes ſont trop rares pour empêcher que la propoſition ne ſoit vraie ; que dans la vie ordinaire la ſomme des maux ſurpaſſe la ſomme des biens.

CHAPITRE IV.

Des moyens pour rendre notre condition meilleure.

C'EST par ces conſidérations, & non en niant, comme quelques ſophiſtes, la réalité des plaiſirs & des peines du corps, que nous devons nous conduire. Laiſſons notre ame ouverte à quelles perceptions agréables qu'un uſage ſobre & circonſpect des objets extérieurs y peut faire naître; mais ne laiſſons pas entrer cette foule d'ennemis, qui ménacent ſa ruine. Ne diſons pas que la volupté n'eſt pas un bien; mais ſouvenons-nous toujours des maux qu'elle traîne après elle.

Etant ainſi expoſés par rapport à notre corps, à beaucoup plus de peines que de plaiſirs ; à des peines que la durée augmente, à des plaiſirs qu'elle diminue ; s'il nous étoit poſſible de nous ſouſtraire entiérement aux impreſſions des objets extérieurs, de renoncer totalement aux plai-

ſirs des ſens pour être affranchis de leurs peines ; ce ſeroit aſſurement le meilleurs parti : il y a beaucoup plus à perdre qu'à gagner en y reſtant expoſés. Mais comment éviter l'effet de ces impreſſions ? Nos corps ſont partie du monde phyſique. Toute la nature agit ſur eux par des loix invariables : & par d'autres loix, que nous ſommes également obligés de ſubir, ces impreſſions portent à l'ame les perceptions de plaiſir & de peine.

Dans cet état, qui paroît purement paſſif, il nous reſte cependant une arme pour parer les coups des objets, ou pour en amortir l'effet. C'eſt la liberté, cette force ſi peu compréhenſible, mais ſi inconteſtable, contre laquelle le ſophiſte peut diſputer, mais que l'honnête homme reconnoît toujours dans ſon cœur. Il peut avec elle lutter contre la nature ; & s'il ne peut pas toujours tout-à-fait vaincre, il peut du moins toujours n'être pas entiérement vaincu. Arme fatale qu'il tourne ſi ſouvent contre lui-même!

Si l'homme ſait faire uſage de ſa liberté, il fuira les objets qui peuvent faire ſur lui des impreſſions funeſtes ; & ſi ces impreſſions ſont inévitables, elle lui ſervira à en diminuer la force. Dans les états les plus cruels, il n'y a perſonne qui ne ſente en lui-même un certain pouvoir, qu'il peut exercer même contre la douleur.

Si la liberté peut nous préſerver des impreſſions dangereuſes des objets ; ſi elle peut nous défendre des peines du corps, & nous en diſpenſer avec économie les plaiſirs, elle a bien un autre empire ſur les plaiſirs & les peines de l'ame : c'eſt là qu'elle peut triompher entiérement.

Notre vie n'eſt donc qu'une ſuite de perceptions

tions agréables & fâcheuses ; mais dans laquelle les preceptions fâcheuses l'emportent de beaucoup sur les preceptions agréables, le bonheur & le malheur, chacun dépendant des sommes de bien & de mal que ces perceptions font dans sa vie.

Cela posé, il n'y a que deux moyens pour rendre notre condition meilleure. L'un consiste à augmenter la somme des biens ; l'autre à diminuer la somme des maux. C'est à ce calcul que la vie du sage doit être employée.

Les philosophes de l'antiquité, qui avoient sans doute senti la vérité de ceci, se partagerent en deux classes. Les uns crurent que pour rendre notre condition meilleure, il ne falloit qu'accumuler le plus de plaisirs qu'il étoit possible ; les autres ne chercherent qu'à diminuer les peines.

C'est là, ce me semble, ce qui distingua essentiellement les deux fameuses sectes des Epicuriens & des Stoïciens : car ce n'est pas en avoir pénétré l'esprit, que de ne pas avoir apperçu les différens moyens que chacune se proposoit, & de faire consister leur différence, dans la recherche des plaisirs plus grossiers ou plus purs.

Je l'ai déja dit; tant qu'on ne considere que l'état présent, tous les plaisirs sont du même genre : celui qui naît de l'action la plus brutale, ne cede point à celui qu'on trouve dans la pratique de la vertu la plus épurée. Les peines ne sont pas non plus de genre différent ; celles qu'on ressent par l'application du fer & du feu, peuvent être comparées à celle qu'éprouve une conscience criminelle. Toutes les peines, tous les plaisirs ne sont que des perceptions de l'ame, dont il faut seulement bien calculer l'intensité & la durée.

Ce qui caractérise donc les deux sectes, c'est que l'une & l'autre reconnoissant que le plus grand bonheur est celui où la somme des biens, après la déduction de la somme des maux, demeuroit la plus grande ; dans les moyens que ces sectes proposoient pour rendre notre condition meilleure, celle des Epicuriens avoit plus en vue l'augmentation de la somme des biens, & celle des Stoïciens la diminution de la somme des maux.

Si nous avions autant de biens à espérer que de maux à craindre, l'un & l'autre systême seroient également fondés. Mais si l'on fait attention à ce que nous avons remarqué dans les chapitres précédens sur les plaisirs & les peines, on verra combien il est plus raisonnable de chercher à rendre notre condition meilleure par la diminution de la somme des maux, que par l'augmentation de la somme des biens.

Je ne m'arrêterai donc point à la secte d'Epicure, j'examinerai seulement celle des Stoïciens qui me paroissent ceux qui ont raisonné le plus juste.

CHAPITRE V.

Du systême des Stoïciens.

JE ne remonterai point jusqu'à Zénon: ce que nous savons de lui, est trop peu de chose pour pouvoir bien juger de ce qu'il enseignoit, & de ce qu'il pensoit. Ce n'est dans l'origine d'aucune secte qu'on en trouve les dogmes les plus raisonnables, ni les mieux digerés. Ce qui nous tou-

che le plus, c'eſt la doctrine des Stoïciens, telle qu'elle fut après que le temps & les réflexions des grands hommes qui la profeſſerent, l'eurent conduite à ſa maturité.

Le recueil le plus ample que nous ayons des dogmes de cette ſecte, eſt celui que Séneque nous a laiſſé. Tous les ouvrages de ce philoſophe, ſous des différens titres multipliés, n'en ſont que l'expoſition. Epictete les produiſit avec moins d'art & plus de force. Nous avons le ſyſtême de ce grand homme dans deux ouvrages différens : l'un contient des diſcours négligés & diffus, tels qu'Arrien les recueillit ſortant de ſa bouche : l'autre eſt ſon *Enchiridion*, ſerré & méthodique, dans lequel, malgré ſa briéveté, on trouve le ſyſtême le plus complet de morale, & toute la ſcience du bonheur. A ces ouvrages admirables, on en doit ajouter un plus admirable encore. C'eſt celui de l'empereur Marc-Aurele, ſes *réflexions* adreſſées à lui-même, mais dignes de ſervir de leçon à tout l'univers. Ce prince philoſophe n'a ni le brillant du précepteur de Néron, ni la ſéchereſſe de l'eſclave d'Epaphrodite : ſon ſtyle porte par-tout le caractere de l'élevation de ſon ame, de la pureté de ſon cœur, & de la grandeur des choſes qu'il dit. Il remercie les Dieux de lui avoir refuſé les talens de la poéſie & de l'éloquence, & ne s'apperçoit pas qu'il les a. Il poſſede toutes les connoiſſances de ſon temps, & ne fait cas que de celles qui enſeignent à régler le cœur : toutes les autres, il les mépriſe également. Il traite de véritable ſottiſe, la recherche de la ſtructure & des mouvemens de l'univers : ſa ſeule étude eſt celle de l'homme. Ces divines leçons, il les

pratiqua toute sa vie : & en se rendant heureux, il eut sur les deux autres philosophes, l'avantage d'avoir fait le bonheur d'un empire qui faisoit la plus grande partie du monde.

Un courtisan qui a essuyé de grandes vicissitudes, qui s'est trouvé élevé au comble des honneurs, puis abaissé dans les plus profondes disgraces ; un tel jouet de la fortune doit avoir senti le besoin de la philosophie stoïcienne.

Un esclave accablé du poids de sa chaîne, assujetti aux caprices d'un maître cruel, n'avoit d'autre ressource que cette philosophie qui promet un bonheur qui ne dépend que de nous.

Mais un empereur qui n'éprouva jamais aucuns revers, qui fut constamment comblé des faveurs de la fortune, n'eut pas les mêmes motifs. Il semble qu'il ne dut chercher qu'à étendre la puissance de celle qui lui prodiguoit tous les biens qu'elle peut donner : il vit que tous ces biens n'étoient que des illusions.

Séneque & Epictete semblent n'être parvenus à la philosophie que par besoin & par art : la nature forma Marc-Aurele philosophe, & éleva son cœur à une perfection à laquelle ses lumieres ne pouvoient le conduire. La philosophie stoïcienne n'avoit point la vertu pour but, ce n'étoit que le bonheur présent, & si l'on s'y trompoit, c'est que les routes qui conduisent à l'un & à l'autre, sont jusqu'à un certain point les mêmes.

Les préservatifs & les remedes que le stoïcien recommande contre les maux de cette vie, sont de se rendre maître de ses opinions & de ses desirs ; d'anéantir l'effet de tous les objets extérieurs : enfin de se donner la mort, si l'on ne peut trouver la tranquillité qu'à ce prix.

En lisant les écrits de ces philosophes, on seroit tenté de croire que ce qu'ils proposent est impossible : cet empire, sur les opérations de notre ame, cette insensibilité aux peines du corps, cet équilibre entre la vie & la mort ne paroissent que de belles chimeres. Cependant si nous examinons la maniere dont ils ont vécu, nous croirons qu'ils y étoient parvenus, ou qu'ils n'en étoient pas éloignés : & si nous réfléchissons sur la nature de l'homme, nous le croirons capable de tout, pourvu qu'on lui propose d'assez grands motifs ; capable de braver la douleur, capable de braver la mort ; & nous en trouverons de toutes parts des exemples

Si vous allez dans le nord de l'Amérique, vous trouverez des peuples sauvages qui vous feront voir que les Scevola, les Curtius & les Socrates n'étoient que des femmes auprès d'eux : dans les tourmens les plus cruels, vous les verrez inébranlables, chanter & mourir. D'autres, que nous ne regardons presque pas comme des hommes, & que nous traitons comme les chevaux & les bœufs, dès que l'ennemi les prend, la savent terminer. Un vaisseau qui revient de Guinée est rempli de Catons qui aiment mieux mourir que de survivre à leur liberté. Un grand peuple, bien éloigné de la Barbarie, quoique ses mœurs soient fort différentes des nôtres, ne fait pas plus de cas de la vie : le moindre affront, le plus petit chagrin, est pour un Japonois un sujet pour mourir. Sur les bords du Gange, la jeune Indienne se jette au milieu des flammes, pour éviter le reproche d'avoir survécu à son époux.

Voila des nations entieres parvenues à tout ce

que les Stoïciens prescrivirent de plus terrible. Voilà ce que peuvent l'opinion & la coutume. Ne doutons pas que le raisonnement n'ait autant de force : ne distinguons pas même du raisonnement la coutume & l'opinion ; ce sont des raisonnemens sans doute, seulement moins approfondis. Le Negre & le philosophe n'ont qu'un même objet ; *de rendre leur condition meilleure*. L'un, chargé de fers, pour se delivrer des maux qu'il souffre, ne voit que de terminer sa vie : l'autre, dans des palais dorés, sent qu'il est réellement sous la puissance d'une maitresse capricieuse & cruelle, qui lui prépare mille maux. Le premier remede à essayer, c'est l'insensibilité ; le dernier c'est la mort.

Ceux qui ont écrit sur cette matiere, prétendent qu'une telle ressource, loin d'être une action généreuse, n'est qu'une véritable lâcheté. Mais il me semble que ce n'est pas distinguer assez les différentes positions où l'homme peut se trouver.

Si l'on part d'une religion qui promette des récompenses éternelles à celui qui souffre patiemment, qui menace de châtimens éternels celui qui meurt pour ne pas souffrir ; ce n'est plus un homme courageux, ni un lâche qui se tue, c'est un insensé. Mais nous ne considérons ici l'homme que dans l'état naturel, sans crainte & sans espérance d'une autre vie, uniquement occupé de rendre sa condition meilleure.

Or, dans cette position, il est évident qu'il n'y a ni gloire, ni raison, à demeurer en proie à des maux auxquels on peut se soustraire par une douleur d'un moment. Dès que la somme des maux surpasse la somme des biens, le néant

est préférable à l'être, & les Stoïciens raisonnent juste, lorsqu'ils regardent la mort comme un remede utile & permis. Quelques-uns ont été jusqu'à la conseiller assez légérement ; & Marc-Aurele, cette ame si douce & si belle ; pensoit ainsi : *sors de la vie*, dit-il, *si elle te devient à charge ; mais sors-en sans plainte & sans murmure, comme d'une chambre qui fume.* (1)

Séneque parle avec bien plus de force du droit que chaque homme a de se donner la mort, dès qu'il trouve sa vie malheureuse. Il s'étonne que quelques philosophes aient pu penser différemment. Quelle magnifique description nous fait-il de la mort de Caton (2) ! Quelles louanges ne donne-t-il pas à ce jeune lacédémonien, qui aima mieux se casser la tête que de faire le service des esclaves ; (3) à cet Allemand destiné au combat des bêtes, qui avala l'éponge qui servoit à nettoyer les ordures (4) ! Mais rien ne fait mieux connoître le peu de cas que les Stoïciens faisoient de la vie, que l'histoire qu'il ajoute : Marcellinus, ennuyé d'une longue maladie, hésitoit à se donner la mort, & cherchoit qui l'encourageât : *Tu fais bien des contestations pour peu de chose*, lui dit un philosophe de cette secte, qu'il avoit envoyé chercher : *la vie n'est rien, tu la partages avec les esclaves & les animaux ; mais la mort peut être belle. Et il n'est pas necessaire, pour savoir mourir, d'être fort brave ou fort malheureux ; il suffit d'être ennuyé.* Marcellinus persuadé, ac-

(1) Marc-Aurele.
(2) *Senec. de Provid. cap.* II.
(3) *Idem, Epist.* LXXVII.
(4) Senec. *Epist.* LXX.

complit ſon deſſein par une mort que Séneque appelle *délicieuſe* (*)

On ne peut pas douter que cette queſtion, du droit que l'homme a ſur ſa vie, ne depende des idées qu'il a d'une divinité qui lui permet ou qui lui défend d'en diſpoſer ; de la mortalité ou immortalité de l'ame. Il eſt donc certain que la religion des Stoïciens les laiſſoit libres à ces égards.

Il nous feroit fort difficile de déterminer quelles étoient préciſément leurs idées ſur la divinité. L'un définiſſoit Dieu, un être heureux, éternel, bienfaiſant. L'autre faiſoit des Dieux de différens ordres. Zénon ne reconnut d'autre Dieu que l'univers.

Si ces philoſophes paroiſſent avoir eu quelquefois des idées plus élevées de la divinité, ils n'en eurent guere de plus diſtinctes.

Croire des Dieux, & croire une providence, n'étoit pas chez les anciens philoſophes une même choſe. Ils ne voyoient en Dieu la néceſſité ni d'être unique, ni éternel, ni la cauſe libre & prévoyante de tout ce qui arrive dans l'univers. Les Dieux, ſelon pluſieurs, n'étoient que des êtres ſans intelligence, ſans action, inutiles pour le gouvernement du monde. Si quelquefois les Stoïciens parlent d'une providence & de l'empire des Dieux, leurs diſcours ſont plutôt une déclamation que des diſcours dogmatiques.

Ils ne furent ni plus d'accord, ni plus éclairés ſur la nature de notre ame. La plupart la prirent pour une matiere ſubtile ou un écoulement de la divinité. Les uns la regarderent com-

(*) *Idem. Epiſt.* LXXVII.

me se dissipant à la mort ; les autres, comme se réunissant à la source dont elle étoit sortie. Mais y portoit-elle, y conservoit-elle le souvenir de son état précédent ? Tout ce qui nous reste de ces philosophes est rempli sur cette matiere, non seulement d'obscurités, mais même de contradictions.

Ce qui paroît certain, & c'est ce qui est bien étrange, c'est que les Stoïciens regardoient ces questions comme indifférentes pour la conduite des mœurs. On voit, dans plusieurs endroits des ouvrages de ces grands maîtres de morale, qu'ils laissent les choses dans un doute dont il ne paroît pas qu'ils se mettent en peine de sortir.

Cependant, avec aussi peu de systêmes sur les Dieux, la providence & l'immortalité de l'ame, les Stoïciens sembloient être parvenus là où nous ne parvenons que par la connoissance d'un Dieu qui punit & récompense une ame immortelle, par l'espérance d'un bonheur éternel, ou par la crainte d'être éternellement malheureux.

C'est un mystere difficile à comprendre, si l'on n'a pas considéré les choses comme nous l'avons fait. Et un illustre auteur, à qui nous devons l'excellente *histoire critique de la philosophie*, pour n'avoir pas fait ces réflexions, me semble avoir, avec un peu de précipitation, accusé les Stoïciens d'inconséquence, ou de mauvaise foi. (*)

Le seul amour du bonheur suffisoit pour conduire le Stoïcien au retranchement de tout. Persuadé que dans cette vie les maux surpassent toujours les biens, il trouvoit de l'avantage à se

(*) *Hist. crit. de la Phil.* t. II chap. 28.

priver des plaisirs, pour s'épargner des peines, & à détruire toute sensibilité. Si la nature ne permettoit pas qu'il fût heureux, l'art le rendroit impossible.

CHAPITRE VI.

Des moyens que le Christianisme propose pour être heureux.

VOilà jusqu'où la raison seule peut atteindre: voyons maintenant si la raison éclairée d'une nouvelle lumiere peut aller plus loin; si elle peut nous enseigner des moyens plus sûrs pour parvenir au bonheur, ou du moins pour rendre notre condition meilleure.

Je n'examine ici la religion que par rapport à cet objet: je ne releve point ce qu'elle a de divin, ni ne m'arrête aux difficultés que peuvent faire à notre esprit ses mysteres: je ne considere que les regles de conduite qu'elle prescrit, les sûretés nécessaires de ces regles par rapport au bonheur de la vie présente. On prit le christianisme naissant pour une nouvelle secte de philosophie. Ne l'envisageons pas autrement: comparons la morale de l'évangile à celle des Stoïciens.

Quelques auteurs, par un zele peu judicieux ont voulu trouver dans la morale de ces philosophes la morale du christianisme. On est surpris de voir combien le savant Dacier s'est donné de la peine pour cela, & qu'il n'ait pas senti la différence extrême qui se trouve entre ces deux philosophies, quoique la pratique en paroisse au premier coup d'œil, la même. Aveugle à ce point,

il n'a cherché qu'à donner un ſens chrétien à tout ce qu'il a traduit. Il n'eſt pas le premier qui ſoit tombé dans cette erreur : nous avons une vieille paraphraſe d'Epictete, attribuée à un moine grec, dans laquelle on trouve Epictete & l'évangile également défigurés.

Un jéſuite plus homme deſprit (*) a mieux ſenti la différence des deux philoſophies, quoiqu'il ait encore fait un parallele qui ſemble les rapprocher. Le rapport qui ſe trouve entre les mœurs extérieures du Stoïcien, & du chrétien a pu faire prendre le change à ceux qui n'ont pas conſidéré les choſes avec aſſez d'attention, ou avec la juſteſſe néceſſaire : mais au fond, il n'y a rien qui admette ſi peu de conciliation, & la morale d'Epicure n'eſt pas plus contraire à la morale de l'évangile que celle de Zénon. Cela n'a pas beſoin d'autre preuve que l'expoſition du ſyſtême Stoïcien. La ſomme du premier ſe réduit à ceci : *ne penſe qu'à toi, ſacrifie tout à ton repos.* La morale du chrétien ſe réduit à ces deux préceptes : *aime Dieu de tout ton cœur : aime les autres hommes comme toi-même.*

Pour bien comprendre le ſens de ces dernieres paroles, il faut ſavoir ce que le ſyſtême chrétien nous enſeigne par rapport à Dieu, & par rapport à l'homme.

Dieu eſt l'ordre éternel, le Créateur de l'univers, l'Être tout-puiſſant, ſage, & tout bon. L'homme eſt ſon ouvrage, compoſé d'un corps qui doit périr, & d'une ame qui durera éternellement.

Ces deux idées établies, ſuffiſent pour faire

(*) *Le P. Mourgues.*

connoître la justice & la nécessité de la morale chértienne.

Aimer Dieu de tout son cœur, c'est être entiérement soumis à l'ordre, n'avoir d'autre volonté que celle de Dieu, & ne se regarder que par rapport à ce qu'on est à son égard.

Aimer les autres hommes comme soi-même, n'est que la suite du premier précepte. Celui qui aime Dieu parfaitement, doit aimer l'homme qui est son ouvrage : celui qui n'aime rien que par rapport à Dieu, ne doit se donner aucune préférence.

Il n'est pas difficile de voir que l'accomplissement de ces préceptes est la source du plus grand bonheur qu'on puisse trouver dans cette vie. Ce dévouement universel procurera non-seulement la tranquillité ; mais l'amour y répandra une douceur, que le stoïcien ne connoît point. Celui-ci toujours occupé de lui-même, ne pense qu'à se mettre à l'abri des maux : pour celui-là il n'est plus de maux à craindre.

Tout ce qui peut nous arriver de fâcheux dans l'état naturel, vient, ou de causes purement physiques, ou de la part des autres hommes. Et quoiqu'on pût réduire ces deux genres d'accidens à un seul principe, le stoïcien & le chrétien les ont considérés sous des aspects différens dans la pratique de leur morale, & ont cherché différens motifs pour les supporter.

Le stoïcien prend les accidens physiques pour des arrêts du destin, auxquels il doit se soumettre, parce qu'il seroit inutile d'y résister. Dans le mal que lui font les hommes, il n'est frappé que du défaut de leur jugement : il les regarde comme des brutes, & ne veut pas croire que de tels hommes puissent l'effacer.

Un destin inflexible, des hommes insensés; voilà tout ce qu'il voit; c'est dans ces circonstances qu'il doit régler sa conduite. Mais son état peut-il être tranquille? Les maux en sont-ils moins cruels, parce qu'il sont sans remede? les coups en sont-ils moins sensibles, parce qu'ils partent d'une main qu'on méprise?

Le chrétien envisage les choses bien différemment. Le destin est une chimere: un être infiniment bon, regle tout, & a tout ordonné pour son plus grand bien. Quelque chose qui lui arrive, il ne se soumet point, parce qu'il seroit inutile de lui résister; il se soumet, parce qu'il applaudit aux décrets de la providence, parce qu'il en connoît la justice & la bonté. Il ne méprise point les hommes pour s'empêcher de les haïr; il les respecte comme l'ouvrage de Dieu, & les aime comme ses freres. Il les aime lorsqu'ils l'offensent, parce que tout le mal qu'ils peuvent lui faire n'est rien au prix des raisons qu'il a pour les aimer.

Autant que les motifs du stoïcien répandent de tristesse sur sa vie, autant ceux du chrétien remplissent la sienne de douceur: il aime, il adore, il bénit sans cesse.

Jupiter & destin, faites-moi faire ce que vous avez ordonné: car si je voulois manquer, je deviendrois criminel; & il le faudroit bien faire pourtant (*). Il suffit de comparer cette priere avec celle du chrétien, pour connoître la différence qui est entre les deux philosophies.

Quant aux biens que le stoïcisme & le christianisme promettent, comment pourroit-on les

(*) Epict. *Man.*

comparer ? L'un borne tous ſes avantages à la vie préſente : l'autre outre ces mêmes avantages, qu'il procure bien plus ſûrement, en fait eſpérer d'autres, devant leſquels ceux-ci ne ſont rien. Le ſtoïcien & le chrétien doivent être toujours prêts à quitter la vie : mais le premier la quitte pour retomber dans le néant, ou pour ſe perdre dans l'abyme des êtres; le ſecond, pour commencer une nouvelle vie éternellement heureuſe. Tous les biens que promet la philoſophie ſtoïcienne ſe réduiſent à un peu de repos pendant une vie très-courte : mais un tel repos vaut-il ce qu'il en coûte pour y parvenir ? Oui, dans la ſuppoſition d'une deſtruction totale, ou d'un avenir tel qu'eſt l'avenir des ſtoïciens. Celui qui d'un ſeul coup s'affranchit de tous les maux de la vie, eſt plus ſage que celui qui ſe conſume en efforts pour parvenir à ne rien ſentir.

Après avoir examiné les principes du ſtoïcien & ceux du chrétien, en tant qu'ils ſe rapportent immédiatement au bonheur de celui qui les ſuit, conſidérons-les maintenant ſous un autre aſpect, par rapport au bonheur de la ſociété en général.

Si l'on n'avoit pas ſenti la différence qui eſt entre les deux morales; ſi l'on avoit pu les confondre, en les conſidérant dans chaque individu, c'eſt ici qu'elles laiſſent voir la diſtance immenſe qui eſt entre elles.

Quand le ſtoïcien ſeroit parvenu à être heureux ou impaſſible, on peut dire qu'il n'auroit acquis ſon bonheur, ou ſon repos, qu'aux dépens des autres hommes, ou du moins en leur refuſant tous ſes ſecours. *Peu t'importe*, dit le grand docteur de cette ſecte, *que ton valet ſoit vicieux*,

pourvu que tu conserves ta tranquillité (*). Quelle différence entre cette disposition de cœur & les sentimens d'humanité & de tendresse que le chrétien a pour tous les hommes ! occupé sans cesse de leur être utile, il ne craint ni fatigues, ni périls : il traverse les mers, il s'expose aux plus cruels supplices, pour rendre heureux des hommes qu'il n'a jamais vu.

Qu'on se représente deux isles, l'une remplie de parfaits stoïciens, l'autre de parfaits chrétiens. Dans l'une, chaque philosophe ignorant les douceurs de la confiance & de l'amitié, ne pense qu'à se séquestrer des autres hommes : il a calculé ce qu'il en pouvoit attendre, les avantages qu'ils pouvoient lui procurer, & les torts qu'ils pouvoient lui faire, & a rompu tout commerce avec eux. Nouveau Diogene, il fait consister sa perfection à occuper un tonneau plus étroit que celui de son voisin.

Mais quelle harmonie vous trouverez dans l'autre isle ! Des besoins qu'une vaine philosophie ne sauroit dissimuler, toujours secourus par la justice & la charité, ont lié tous les hommes les uns aux autres ; chacun heureux du bonheur d'autrui, se trouve heureux encore des secours que dans ses malheurs il lui prête.

CHAPITRE VII.

Réflexions sur la Religion.

Nous n'avons considéré jusqu'ici le christianisme que comme un systême de philosophie. Il est certain qu'il contient les vraies regles du bon-

(*) Epict. *Man. ch.* XI.

heur : & s'il n'y avoit que la morale de l'évangile à établir, il n'y a aucun homme raisonnable qui refusât de s'y soumettre. Il n'est pas nécessaire de regarder le christianisme comme divin, pour le suivre quant aux regles pratiques qu'il enseigne ; il suffit de vouloir être heureux & de raisonner juste.

Mais le christianisme n'est pas seulement un systême de philosophie, c'est une religion ; & cette religion, qui nous prescrit des regles de conduite dont notre esprit découvre si facilement l'excellence, nous propose des dogmes de spéculation qu'il ne sauroit comprendre.

C'est sous ce nouvel aspect que nous allons considérer le christianisme. Nous venons de voir l'avantage qu'on trouve à pratiquer ses préceptes ; voyons les raisons qui peuvent nous porter à recevoir ses dogmes.

Ces dogmes, si on les envisage séparés & indépendans du systême entier de la religion, ne sauroient que révolter notre esprit. Ce sont des propositions éloignées de toutes nos connoissances, des mysteres incompréhensibles pour nous. Nous ne saurions donc les admettre que comme révélés, & sur la foi de la divinité même.

En les considérant de la sorte, on trouve encore bien des difficultés. Toutes les religions ont leurs dogmes, & toutes donnent ces dogmes pour des vérités révélées.

Pour établir les preuves de la révélation, on cite les miracles : toutes les religions encore citent les leurs.

Ce sont là les points principaux sur lesquels les incrédules fondent leurs objections : ce n'est pas une petite entreprise que de leur faire voir la

différence

différence qui ſe trouve entre la révélation des Chrétiens & celle des autres peuples.

Un avantage qu'a la religion chrétienne, & dont aucune autre ne peut ſe vanter, c'eſt d'avoir été annoncée un grand nombre de ſiecles avant qu'on la vît éclore, dans une région qui conſerve encore ces témoignages, quoiqu'elle ſoit devenue ſa plus cruelle ennemie.

De grands hommes ſemblent avoir dit ſur cette matiere, tout ce qu'on pouvoit dire de plus fort. M'en rapportant ſur cela à eux, je me propoſe ſeulement ici quelques conſidérations nouvelles.

Je reſpecte le zele de ceux qui croient pouvoir, par la ſeule force de leurs argumens, convaincre l'incrédule, & démontrer à la rigueur, la vérité du chriſtianiſme : mais je ne ſais ſi l'entrepriſe eſt poſſible. Cette conviction étant le pas déciſif vers le ſalut, il ſemble qu'il ſoit néceſſaire que la grace & la volonté y aient part.

Cependant, quoique la lumiere de notre raiſon ne puiſſe peut-être pas nous conduire à des démonſtrations rigoureuſes, il ne faut pas croire qu'il n'y ait que ce genre de preuves qui ſoit en droit d'aſſujettir nos eſprits.

Si la religion étoit *rigoureuſement démontrable*, tout le monde ſeroit chrétien, & ne pourroit pas ne le pas être; on acquieſceroit aux vérités du chriſtianiſme, comme on acquieſce aux vérités de la géométrie, qu'on reçoit, parce qu'on les voit, ou dans leur évidence, ou dans le témoignage univerſel des géometres. Il n'y a perſonne, parmi ceux-mêmes qui ne ſont pas capables de ſuivre les démonſtrations, qui ait le moindre doute ſur la vérité des propoſitions d'Euclide : c'eſt

que le consentement de tous les hommes sur une chose qu'ils ont examinée, fait une probabilité infinie que celui qui l'examinera, la trouvera telle qu'ils l'ont trouvée : & une telle probabilité est pour nous une démonstration rigoureuse.

Je dis aussi que l'incrédule auroit des armes victorieuses contre les dogmes du christianisme, si ces dogmes étoient tels qu'on en pût démontrer l'impossibilité; je dis que personne ne seroit chrétien, ni ne pourroit l'être.

Ces deux propositions sont des suites nécessaires de l'empire de l'évidence, qui captive entiérement notre liberté.

Je n'examine point ici ce que disent quelques-uns, qu'il y a des hommes, qui persuadés au fond du cœur de la vérité de la religion, la démentent par leurs actions : le cas est impossible.

Cependant, en disant que l'impie ne sauroit trouver de contradiction dans nos dogmes, & que le chrétien n'en sauroit démontrer rigoureusement la vérité, à Dieu ne plaise qu'on croie que je regarde le problême comme égal pour l'un & pour l'autre. Si le dernier degré d'évidence nous manque, nous avons des preuves assez fortes pour nous persuader.

La vérité de la religion a sans doute le degré de clarté qu'elle doit avoir pour laisser l'usage nécessaire à notre volonté. Si la raison la démontroit à la rigueur, nous serions invinciblement forcés à la croire, & notre foi seroit purement passive

Le grand argument des esprits forts contre nous, est fondé sur l'impossibilité de nos dogmes: & en effet, si ces dogmes étoient impossibles,

la religion qui ordonne de les croire, ſeroit détruite. Quelque captieux qu'aient été ſur ce point les raiſonnemens de quelques incrédules, ceux qui liront les réponſes qui y ont été faites par des hommes bien ſupérieurs (*) verront combien tous ces raiſonnemens ſont frivoles.

Jamais on ne fera voir d'impoſſibilité dans les dogmes que la religion chrétienne enſeigne. Ils paroiſſent obſcurs, & ils doivent le paroître. Si Dieu a révélé aux hommes quelque choſe des grands ſecrets ſur leſquels il a formé ſon plan, ces ſecrets doivent être pour nous incompréhenſibles. Le degré de clarté dépend de la proportion entre les idées de celui qui parle, & les idées de celui qui écoute : & quelle diſproportion, quelle incommenſurabilité ne ſe trouve-t-il point ici !

Je dis plus. Si quelqu'un des écrivains ſacrés eût été tellement inſpiré, qu'au lieu de nous donner quelques dogmes détachés, il nous eût déduit ces dogmes de leur dépendance avec le plan général de la divinité ; il n'y a nulle apparence que nous y euſſions pu rien comprendre. Les principes dont il eût fallu partir étoient trop élevés, la chaîne des propoſitions étoit trop longue ; on ne peut guere douter que des idées d'ordres tout-à-fait différentes de celles que nous pouvons avoir, n'entraſſent dans ce plan.

Pouvoit-on croire que le ſyſtême général que Dieu a ſuivi ; dans lequel, non-ſeulement *le phyſique*, *le moral*, *le métaphyſique*, ſont combinés ; mais dans lequel ſans doute entrent encore bien d'autres ordres, pour leſquels nous n'avons ni

(*) Leibnitz, Malebranche, *&c.*

termes ni idées; pouvoit-on, dis-je, croire qu'un tel ſyſtême fût à la portée des hommes, quand on voit ce qu'il leur en coûte pour connoître quelque petite partie du ſyſtême du monde phyſique. Combien peu d'eſprits ſont capables d'y parvenir, & combien il eſt douteux que les plus ſavans y ſoient parvenus !

L'expoſition du plan général auroit donc été inutile aux hommes. Il étoit ſans doute néceſſaire qu'ils en connuſſent quelques points : mais la vue de leur connexion avec le tout étoit impoſſible ; & il falloit que, par quelque principe qui fût à leur portée, ils ſe ſoumiſſent à ce que leur eſprit ne pouvoit comprendre.

Qu'on ne croie pas que nos dogmes aient ici le moindre déſavantage, ni que d'autres religions, ni d'autres ſectes de philoſophie, donnent des réponſes plus ſatisfaiſantes ſur toutes les grandes queſtions qu'on peut leur faire. Il ſuffit, pour connoître leur impuiſſance, de jetter la vue ſur les ſyſtêmes que les plus grands philoſophes de l'antiquité, ou que ceux de nos jours qui ſe ſont piqués de s'être le plus affranchis des préjugés, ont propoſés. Une Divinité répandue dans la matiere ; un *univers Dieu* ; un même être dans lequel ſe trouvent toutes les perfections & tous les défauts, toutes les vertus & tous les vices, ſuſceptible de mille modifications oppoſées, eſt il plus facile à concevoir que le *Dieu du Chrétien* ? Un être penſant qui ſe diſſipe ou s'anéantit à la mort, ſe conçoit-il mieux qu'un être ſimple qui ſubſiſte & conſerve ſa nature, malgré la ſéparation des parties du corps qu'il animoit ? Une ſuite ſans commencement d'hommes & d'animaux, une production d'êtres orga-

nisés par la rencontre fortuite des atomes, est-elle plus croyable que l'histoire de la Genese? Je ne parle point des fables que les autres ont imaginées pour expliquer la formation de l'univers. De tous côtés on ne trouvera qu'absurdités : & plus on y pensera, plus on sera forcé d'avouer que Dieu, la nature, & l'homme, sont des objets qui passent toutes nos idées, & toutes les forces de notre esprit.

Ne pouvant admettre pour juge sur ces matieres, une raison si peu capable de les comprendre, n'y a-t-il donc point quelque autre moyen par lequel nous puissions découvrir la vérité ?

Si l'on réfléchit attentivement sur ce que les plus grands philosophes de tous les temps, & de toutes les sectes, qui ont fait de la recherche du bonheur leur principale étude, ont manqué leur but ; & sur ce que les vraies regles, pour y parvenir, nous ont été données par des hommes simples & sans science ; on ne pourra s'empêcher d'être frappé d'étonnement, & de soupçonner du moins qu'un plus grand maître que tous ces philosophes avoit révélé ces regles à ceux de qui nous les tenons. Mais voici un argument qui me paroît plus direct & plus fort.

S'il y a un Dieu qui prenne soin des choses d'ici-bas, il y a des vérités que tous les hommes doivent recevoir, & sur lesquelles la lumiere naturelle ne puisse immédiatement les instruire, il faut qu'ils y puissent parvenir par quelque autre voie.

Il est un principe dans la nature, plus universel encore que ce qu'on appelle *la lumiere naturelle*, plus uniforme encore pour tous les hom-

mes, auſſi préſent au plus ſtupide qu'au plus ſubtil : c'eſt *le deſir d'être heureux*. Sera-ce un paradoxe de dire que c'eſt de ce principe que nous devons tirer les regles de conduite que nous devons obſerver, & que c'eſt par lui que nous devons reconnoître les vérités qu'il faut croire ? Voici la connexion qui eſt entre ces choſes.

Si je veux m'inſtruire ſur la nature de Dieu, ſur ma propre nature, ſur l'origine du monde, ſur ſa fin, ma raiſon eſt confondue ; & toutes les ſectes me laiſſent dans la même obſcurité. Dans cette égalité de ténebres, dans cette nuit profonde, ſi je rencontre le ſyſtême qui eſt le ſeul qui puiſſe remplir le deſir que j'ai d'être heureux, ne dois-je pas à cela le reconnoître pour le véritable ? Ne dois-je pas croire que celui qui me conduit au bonheur, eſt celui qui qui ne ſauroit me tromper.

C'eſt une erreur, c'eſt un fanatiſme, de croire que les moyens doivent être oppoſés, ou différens, pour parvenir à un même but, dans cette vie, & dans une autre vie qui la ſuivra ; que pour être éternellement heureux, il faille commencer par s'accabler de triſteſſe & d'amertume. C'eſt une impiété de penſer que la Divinité nous ait détournés du vrai bonheur, en nous offrant un bonheur qui lui étoit incompatible.

Tout ce qu'il faut faire dans cette vie pour y trouver le plus grand bonheur dont notre nature ſoit capable, eſt ſans doute cela même qui doit nous conduire au bonheur éternel.

RÉFLEXIONS
SUR
LE BONHEUR.

I. L'objet qu'il nous importe le plus de connoître & de bien approfondir, c'eſt l'art de ſe rendre heureux autant qu'on peut ſe propoſer de l'être : cet art eſt cependant ſi ignoré, qu'à peine convient-on qu'il exiſte.

II. Nos connoiſſances, à la vérité, ſe multiplient ; mais ſemblables à des forces qui ſont en pure perte, même dangereuſes, ſelon qu'elles ſont mal diſpoſées, mal employées, la plupart de ces connoiſſances reſtent inutiles, ou ne nous conduiſent qu'à des erreurs ou des abus.

III. Si les hommes ſe trouvent auſſi dépourvus qu'ils le ſont de grandes connoiſſances à l'égard de l'objet qui les intéreſſe le plus, c'eſt qu'ils ignorent les ſources où il eſt poſſible de les puiſer ; ce ſont les liaiſons du moral avec le phyſique. (*)

[*] Hipocrate & Socrate ſont ſur la phyſique du corps humain & ſur la morale, les ſeuls auteurs originaux que nous connoiſſions : ceux qui depuis ont traité les mêmes ſujets, n'en ont été que de bonnes ou de mavaiſes copies. Ces deux philoſophes n'ignorent pas les rapports eſſentiels qu'il y a entre le phyſique & le moral ; mais quant au méchaniſme de ces rapports, & à l'aſpect ſous lequel il falloit conſidérer ce méchaniſme, ni eux ni leurs ſectateurs n'en ont eu aucune juſte idée : par conſéquent nul principe fécond, nulle théorie lumineuſe à former, nulle regle de conduite à tracer d'après des obſervations qu'on étoit ſi peu en état d'approfondir.

IV. L'art de ſe rendre heureux, tient eſſentiellement à l'art de vivre, à l'art de ménager & d'employer à propos tous les moyens de ſoutenir la vie. Si l'on avoit une juſte idée du bonheur, on auroit celle des principes de l'art de vivre; mais l'acception de ce mot étant preſque arbitraire, chacun ſe croit fondé à chercher à

Diſons ici que long-temps après Hipocrate, a paru Vanhelmont, homme d'imagination plus que de génie, qui par ce fameux *Archée* qu'il plaçoit à l'eſtomac, prétendit déterminer mieux qu'on ne l'avoit fait, les principes & le rapport des loix de l'économie animale: cette idée ſi gratuite, ſi chimérique, ne valut à ſon auteur que le nom d'un hardi Viſionnaire.

En effet, les obſervations, vraies dans le fonds, dont, par ce ridicule Archée, il a voulu tirer un ſi grand parti, avoient été preſſenties, & même déſignées avant lui par Hipocrate, par Arétée de Capadoce, & par pluſieurs autres auteurs. D'ailleurs, tout médecin que les préjugés n'auront pas totalement aveuglé, appercevra ſouvent de pareils faits dans ſa pratique journaliere, plus ſouvent même dans les divers changemens de ſa propre ſanté, & il eſt difficile qu'il n'en tire bien tôt quelques conſéquences. Il ne reſte donc d'autre mérite à Vanhelmont que le ſingulier enchaînement de conſéquences tirées de ces faits, qui l'a conduit à l'invention de ce chimérique Archée: qu'en peut-il réſulter pour l'explication phyſique de l'économie animale? N'eſt-ce pas, comme on l'a juſtement remarqué dans l'ouvrage dont il s'agit ici, ſubſtituer une cauſe occulte à une cauſe frappante qu'il falloit chercher à établir?

Qu'on juge là-deſſus de quelle reſſource ont pu être les ouvrages de Vanhelmont, pour découvrir les vraies loix de l'économie animale, & les intimes rapports du phyſique avec le moral, même pour parvenir à conſtater & rendre utiles les obſervations qui ont donné lieu à ces ouvrages; qu'on juge enſuite de quel poids doit paroître le jugement de ceux qui ont cru ne voir dans l'auteur de *l'homme phyſique & moral* qu'un commentateur de Vanhelmont.

être heureux à sa maniere, & personne n'y réussit.

V. Tant que le mot *Bonheur* aura un sens si peu déterminé, tant que le bonheur ne sera pas autrement considéré & mieux défini qu'il ne l'est, il ne sera qu'une chimere, une source perpétuelle d'erreurs, d'excès & de maux : fatale méprise que l'évaluation ordinaire des objets de nos besoins a dû produire, & que les exemples, les habitudes, les préjugés, ou, pour mieux dire, le défaut de principes solides & féconds, ont fait prévaloir sur les traits les plus évidents de l'expérience journaliere (*).

VI. Le bonheur pris dans son vrai sens, le seul par conséquent que l'on doive & que l'on puisse se proposer, n'est que l'art d'acquérir & de conserver le meilleur sentiment possible de notre existence.

VII. C'est en effet à quoi les hommes tendent sans cesse par leurs desirs, mais en suivant ou contrariant follement les mouvements de leur instinct. Aveugle & dangereux, quand il n'est livré qu'à lui-même, l'instinct doit être formé, conduit par une expérience éclairée ; je dis expérience éclairée, parce que l'expérience est presque en pure perte sans l'art de la mettre à profit.

VIII. Le bonheur n'est donc que la jouissance de tout ce qu'on fait à propos physiquement & moralement pour le soutien de la vie; le bonheur ne sauroit donc être le partage de ceux qui ne vivent qu'à l'aventure, & qui ne sont pas assez éclairés pour savoir vivre autrement. Aussi voit-

(*) On ne considere ici le bonheur que relativement à l'influence nécessaire de l'exercice plus ou moins libre des fonctions du corps sur les affections de l'ame.

on la plupart des hommes, comme si l'expérience les y portoit, chercher à découvrir le plus qu'ils peuvent les raisons de tout ce qui les intéresse; il semble qu'ils cherchent à se rendre maîtres des événemens par la science des causes.

IX. En effet, en observant les hommes de près, on s'apperçoit bien tôt qu'ils pensent & qu'ils agissent presque toujours conséquemment à quelques premiers principes qu'ils se sont faits; que ces principes leur viennent au moins autant des causes fortuites de leurs passions, de leurs opinions, & sur-tout des exemples, que du fonds de leur éducation; qu'en conséquence de ces principes, ils se forment, chacun à sa maniere, une espece de raisonnement & de conduite, d'après laquelle, comme d'après un nouvel instinct, ils se déterminent & se réglent presque en tout; que c'est de la diversité de ces méthodes, de ces tournures de sentiment, la plupart, ainsi que nous l'avons dit, produites par le hasard, que naissent entre gens de même nation, de même pays, de même éducation, & à peu près de même complexion, de grandes différences de penchants, d'idées, de mœurs, même de caractere; de-là viennent les principales dispositions qui font que chacun se rend plus ou moins utile, & plus ou moins agréable à la société.

X. On voit à quel point il est essentiel d'avoir des principes propres à former une bonne méthode, un bon discernement : ils doivent être clairs, solides, & généralement adoptés; il faut s'en nourrir de bonne heure : on doit donc les inculquer aux hommes à proportion qu'ils sont capables de les concevoir.

XI. Si de bonne heure ils avoient été remplis

de pareils principes, ils auroient ſouvent éprouvé, & on leur auroit fait remarquer les avantages de les ſuivre, & les inconvéniens de s'en éloigner : les hommes ſe portent, par leur nature, à ce qu'ils voient clairement devoir faire leur avantage, & ils ſuivent ce qu'ils ſavent devoir leur nuire. Il n'auroit donc fallu qu'une expérience bien ſentie & ſouvent répétée de ces avantages & de ces inconvéniens, pour que les hommes, quels que ſoient les effets réels des divers climats & des diverſes complexions, fuſſent très-différens de ce qu'ils ſont : mais juſqu'à préſent cette condition ſi eſſentielle d'expérience bien éclairée étoit impoſſible à remplir, parce qu'on manquoit de connoiſſances néceſſaires à la juſte évaluation de nos rapports avec les divers objets de nos beſoins. Rappellons ici ſommairement les principes de ces connoiſſances.

XII. La maniere dont ſe forme, dont ſe monte, au moment de notre naiſſance, & dont enſuite s'exécute & ſe renouvelle ſans ceſſe le jeu de l'économie animale, eſt ſi clairement expoſée dans l'*Idée de l'homme phyſique & moral*, & dans l'extrait de cet ouvrage, qu'il ſeroit inutile de répéter ici ce qu'on peut trouver dans cette expoſition.

XIII. Nous y ajouterons ſeulement une réflexion que nous croyons importante, c'eſt qu'à l'inſtant même que par l'impreſſion de l'air, ou par l'action d'un fluide plus actif, notre corps reçoit une nouvelle vie, & que l'eſtomac & les inteſtins acquierent par-là le reſſort, le diametre & l'activité qui les rendent capables de leurs fonctions, les nerfs qui ſe diſtribuent dans ces parties, acquierent auſſi, par l'effet de ces cauſes, une tenſion, un reſſort qu'ils n'avoient pas,

& par-là un principal ordre d'action, toujours relatif à l'action de tous les autres organes.

XIV. Il résulte de cette réflexion que le reſſort & l'action de tous les nerfs varient néceſſairement ſelon les diverſes déterminations qu'ils recoivent des changemens de l'action de ces parties. Les nerfs de l'eſtomac & des inteſtins doivent donc être conſidérés comme s'ils tiroient leur origine de ces viſceres, puiſqu'ils en reçoivent tous les degrés, toutes les variétés de reſſort & d'action qui ne viennent point des violens exercices du corps, ou des paſſions de l'ame: ces cauſes ne produiſent même des effets permanens ſur l'action de ces nerfs, que par la durée des changemems qu'elles operent dans le reſſort & l'action de ces viſceres.

XV. Les perſonnes qui ont le corps le mieux conſtitué, & la vie la mieux réglée, éprouvent ſouvent des altérations dans leur ſanté, & de fréquens changemens dans le ſentiment de leur exiſtence; à plus forte raiſon ces altérations, ces changemens doivent-ils arriver aux perſonnes qui ſont d'une mauvaiſe conſtitution, ou qui ont une vie mal réglée. Or, pour peu qu'on obſerve avec attention les commencemens & les ſuites de toutes ces altérations, on s'apperçoit bientôt qu'elles ne viennent que de quelque changement dans l'action reſpective du diaphragme & de la maſſe inteſtinale; & ſi elles ceſſent ou diminuent, c'eſt à meſure que ſe rétablit l'ordre naturel de cette action & de cette réaction.

XVI. On ne ſauroit donc raiſonnablement conteſter que la région diaphragmatique ne ſoit le principal centre de toute l'action du corps: le dia-

phragme, aidé des forces qui lui viennent du jeu de la reſpiration & du reſſort de la tête, contrebalance ſans ceſſe le reſſort de l'eſtomac & des inteſtins; c'eſt ainſi qu'eſt formé le principal point d'appui & de détermination de tout le jeu de l'économie animale. On a aſſez expliqué dans le *Traité de l'homme phyſique & moral*, & dans *l'Extrait raiſonné* de cet ouvrage, de quelle maniere cette action reſpective s'établit, s'altere & ſe renouvelle; ce qu'il s'agit ſeulement de rappeller ici, c'eſt ce qui réſulte de l'ordre ou du déſordre de cette action, par rapport au ſentiment de notre exiſtence.

XVII. Aucune ſenſation faite dans le cerveau ne devient un ſentiment, qu'autant que ces vibrations ſe ſont étendues juſqu'au centre diaphragmatique : cette propriété du diaphragme étant ſolidement établie dans les ouvrages qu'on vient de citer, il en faut néceſſairement conclure que c'eſt principalement de l'état du diaphragme que dépend l'effet des ſenſations, & par conſéquent le ſentiment plus ou moins favorable que nous éprouvons de notre exiſtence. On voit à quel point la bonne diſpoſition de cet organe eſt eſſentielle à notre bonheur, & combien il nous importe de ſavoir ménager cette heureuſe diſpoſition.

XVIII. Le diaphragme eſt d'autant moins en état de remplir ſa principale fonction, c'eſt-à-dire, de contrebalancer la réaction de l'eſtomac & des inteſtins, que ſon action n'eſt pas duement ſoutenue, & renouvellée par celle de la tête il eſt certain que l'action de la tête diminue ſelon qu'elle eſt moins renouvellée par l'effet des ſenſations.

réflexion, y eſt long-temps retenue ; c'eſt de cette maniere que l'eſprit ſe met dans un état de contention. Il eſt aiſé de voir qu'à meſure que la contention devient exceſſive, elle doit porter des oſtacles plus conſidérables au jeu de l'économie animale.

XXVI. L'état de crainte & de réflexion doit donc prendre ſur l'activité du corps, à proportion qu'il dérange ſon économie, ſur-tout celle de ſes principaux organes : une habitude exceſſive de crainte & de réflexion accoutume la tête à une augmentation de ſon action propre, & à une diminution de ſon action relative aux autres parties organiques du corps ; le diaphragme s'habitue à un état de diſtention qui augmente ſon irritabilité, raccourcit ſes oſcillations, & diminue ſa réaction ſur la maſſe inteſtinale ; cette maſſe ſe trouvant moins aſſujettie qu'elle ne devroit l'être, ſe diſtend auſſi, perd de ſa flexibilité, de ſon activité, & par-là de ſon aptitude à ſes fonctions.

XXVII. Nous ne croyons pas devoir entrer ici dans de plus particulieres explications ſur la maniere dont un état habituel prend inſenſiblement la place de l'état naturel : on ſait que dans le jeu de l'économie animale, l'action propre des plus petites parties, eſt liée à l'action d'autres parties plus conſidérables ; de maniere que par la chaîne & la gradation d'une infinité de petits départemens qui ont tous une action propre & relative, il ſe forme des centres principaux d'action relatifs entr'eux. A meſure que l'action de ces petits départemens reçoit, par le déſordre des principaux centres, une longue ſuite de déterminations peu naturelles, elle s'intervertit

tervertit & dans ses rapports & dans son progrès; les organes se plient enfin si bien à cet état de désordre, que l'ordre naturel de leur action seroit alors pour eux une cause d'irritation. Or, s'il est vrai, comme on n'en peut raisonnablement douter, que notre bonheur ne soit que le meilleur sentiment possible de notre existence, ou le sentiment le plus complet de notre activité, qu'on juge, par ce que nous venons d'exposer, combien un état habituel de crainte & de réflexion doit y être nuisible.

XXVIII. L'état de délire par ivresse ou par maladie, les rêves, les divers jugemens que, selon les diverses dispositions de notre corps, nous portons sur les mêmes objets, font voir à quel point la plupart des acquiescemens de l'ame dépendent de ces dispositions : à mesure que les organes de la région diaphragmatique perdent de leur flexibilité, & que pour déterminer & soutenir le juste degré de leur action, il faut des sensations plus vives & plus fréquentes, ils exagerent à l'ame tout ce qui l'affecte, ils fascinent ou détruisent l'esprit de justesse, ils dégoûtent même de l'esprit de retenue, selon qu'ils rendent l'instinct plus contraire à cet esprit ; peu susceptibles alors d'une variété convenable de déterminations, & par-là fixant trop l'ame à des impressions excessives, ils l'empêchent de porter son attention à d'autres objets, même à des circonstances essentielles de l'objet présent ; de-là naissent tant de sensations & d'affections erronées, tant de jugemens précipités, tant de méprises de toutes les especes.

XXIX. L'état habituel de crainte & de réflexion n'est pas la seule cause qui jette ces or-

ganes dans ce défaut de souplesse ; tous les défauts de régime, à les prendre la plupart dès l'enfance, même dans le berceau, doivent à la longue produire les mêmes effets, n'y ayant point d'action ordinaire du corps qui n'ait pour principal centre l'action & la réaction du diaphragme & de la masse intestinale : & comme il est au moins très-probable que le colon entre pour beaucoup dans ce méchanisme ; qu'il y sert en maniere de principal arc-boutant, & qu'il fournit un appui plus ou moins considérable, selon les diverses fonctions que le corps a à remplir, il s'ensuit qu'il doit particuliérement se ressentir de l'effet de toutes les causes qui changent l'état naturel des organes de la région où il est situé.

XXX. Lorsque ces changemens ne se font que peu à peu, & que par conséquent les parties affectées ont le temps de s'y habituer, ils ne produisent, par cette raison, d'autre effet particulier qu'une plus ou moins grande disposition aux anxiétés, aux incommodités, aux maladies. Nous bornons là cet examen, notre sujet n'exigeant pas qu'il soit plus étendu : mais ce que nous devons remarquer, c'est l'espece d'irritation sourde, de vicieuse sensibilité, que le défaut de souplesse de ces organes, sur-tout du colon, ne peut manquer de produire dans le centre diaphragmatique : cette irritation devient, dans une infinité de personnes qui ne s'en doutent seulement pas, la cause d'un fonds habituel d'inquiétude, sans aucun sujet ; une disposition à la colere, aux emportemens, à des goûts de caprice aussi vifs que passagers, enfin à toutes sorte de passions ou de fâcheuses illusions.

XXXI. Tantôt c'eſt une pente extraordinaire vers des objets qu'on croit propres à fournir des ſenſations vives. De pareilles ſenſations ſont en effet le ſeul ſecours qui paroiſſe favorable contre cette cauſe ſourde qui attaque ſans ceſſe l'activité du corps dans ſon principal centre ; alors que d'erreurs de régime ! que de folles paſſions ! Lorſque ces objets manquent, ou qu'on croit devoir ſe les interdire, c'eſt ainſi qu'on l'a remarqué dans l'*Extrait de l'Idée de l'Homme phyſique & moral*) un hypocondriaciſme inſurmontable, formé par le doute perpétuel où ces perſonnes ſont de leur exiſtence, à cauſe du peu de ſentiment qu'elles éprouvent de leur activité.

XXXII. Les moindres effets de cet état hypocondriaque, ſont une vie timide, & par conſéquent en proie à toutes les illuſions, à toutes les craintes, parce que l'ame eſt affectée comme ſi les ſujets étoient réels ; d'où naît un continuel aſſujettiſſement à une infinité de précautions inutiles & préjudiciables ; enfin, une vie pénible pour ſoi & pour les autres, & d'autant plus digne de compaſſion qu'on ne ſait prendre conſeil que de l'inquiétude.

XXXIII. Mais, dira-t-on, pour être ſain & heureux, il faut donc toujours agir & ne jamais penſer, c'eſt-à-dire, déterminer toujours l'action du corps, & ne jamais la ſuſpendre que par le repos néceſſaire ? Je répondrai que dans l'état même de nature, de vie ſauvage, cette maniere d'exiſter ne ſauroit long-temps ſe ſoutenir : à combien d'excès, de folles entrepriſes, de dangereuſes ſituations l'inſtinct ne conduiroit-il pas, s'il n'étoit éclairé & réglé par des principes & des mœurs ! moyen unique d'éviter les maux

de la vie, sur-tout de parvenir à nous rassurer contre les craintes qui nous environnent.

XXXIV. Mais à tout instant dans l'état de société, il y auroit à cet maniere d'être les plus grands inconvéniens : c'est ce qu'on doit examiner & comparer avec d'autant plus de soin, qu'assez souvent dans le monde, on se fait un problême que chacun résout selon ses penchans & ses préjugés : on se demande si ce qu'on a à souffrir par la contrainte d'une vie réglée, ne l'emporte pas sur les inconvéniens du relâchement ? Il importe infiniment d'éclaircir cette question.

XXXV. Dans l'état de nature, les hommes ne s'occuperoient que de pourvoir à leurs besoins & à leur sûreté ; une telle occupation auroit à peu près procuré chaque jour à l'économie animale, les mouvemens & les sensations dont elle ne sauroit se passer. Mais, dans l'état de société, on nous fait connoître d'autres besoins émanés de cette même société, & si bien liés aux conditions de notre existence, que nous ne pouvons que les confondre avec ce que nous sentons naturellement y être le plus nécessaire. C'est ainsi que les soins relatifs à l'état de société, prennent la place de ceux dont on s'occuperoit nécessairement dans l'état de nature ; c'est par ces soins qui nous font tendre aux avantages communs, pour parvenir à ceux qui nous touchent de plus près, & ensuite par d'autres soins dont il est inutile de rappeller ici les divers objets, que nous parvenons à éprouver, & renouveller à tout instant l'activité du sentiment de notre existence : or, il est certain, & la remarque est importante, que pour le soutien convenable de

cette activité, nous devons tendre sans cesse, ou d'idée ou d'action, à quelque objet qui nous intéresse ; & que nous sommes portés à douter de notre existence, selon que nous manquons de la disposition ou d'objets qui nous la font favorablement éprouver.

XXXVI. C'est de ce point de vue qu'on apperçoit clairement l'utilité morale des sciences & des beaux arts, & par conséquent l'importance dont il est, principalement pour les bonnes mœurs, que le goût des belles connoissances soit répandu : plus il y a parmi les hommes d'objets communs d'émulation, plus ils se trouvent intéressés, & par conséquent portés à s'en occuper, & plus ils s'empressent à se rechercher pour s'en entretenir, en vue d'augmenter ou de répandre leurs lumieres.

XXXVII. Quelle grande & belle source de sensations ! Quelle riche & importante provision pour ceux qui ont su se passionner, comme il convient, pour de si dignes objets ! Quelles ressources n'y trouve-t-on pas en tout temps, soit pour être agréablement avec soi-même, soit pour faire rechercher sa société ! Enfin quelle force des liens, quelle chaîne de rapports ne se forme-t-il pas entre les personnes qui ont le goût des belles connoissances !

XXXVIII. Pourquoi les femmes, mieux instruites de leurs vrais intérêts, & à la faveur d'un certain nombre de principes généraux dont on pourroit très-bien leur faire entendre & le fond & les principales applications, ne chercheroient-elles pas à prendre leur part de ces avantages ? Leur empire sur nous, qu'il ne nous importe pas moins d'assurer que de circonscrire, n'en seroit

que plus légitime, & de-là mieux établi; il s'accroîtroit même, à mesure qu'il intéresseroit davantage, par une plus parfaite union des lumieres avec les agrémens; & on jugeroit que cette union est à son vrai point, si les femmes faisoient au vrai mérite, aux qualités vraiment recommandables, l'accueil qu'elles n'ont que trop prodigué à la folie des passions, à l'oubli des devoirs & à des talens frivoles.

XXXIX. Nous vivons au moins autant de desirs & d'occupations, que du pain que nous mangeons, & de l'air que nous respirons; car, sans les sensations qui nous viennent sans cesse des objets de nos besoins & de nos desirs, la tête n'auroit point, à beaucoup près, le ressort nécessaire pour entretenir & contrebalancer, comme il convient, le ressort & l'action de tous les autres organes; vérité qui, jusqu'à présent, n'avoit été que superficiellement connue. Or, puisque ces sensations entrent si essentiellement dans les causes de la durée de la vie, & par conséquent du sentiment plus ou moins favorable que nous éprouvons de notre existence, il s'ensuit qu'il est indispensable d'apprendte à évaluer ces sensations, afin de pouvoir, d'après une appréciation juste de leurs effets, les ranger dans un ordre convenable de régime; moyen unique de régler nos passions, sans risque de les détruire, ni même de les trop émousser.

XL. Les hommes en général courent au plaisir comme à l'état le plus favorable de leur existence : ils savent néanmoins, pour peu qu'ils soient instruits, que leurs plaisirs dans le fonds ne sont que les enfans de leurs besoins; mais n'étant pas assez éclairés pour connoître la na-

ture, l'étendue & l'ordre convenable de ces besoins, & moins encore l'effet réel des objets qui les rempliſſent, ils ne ſavent faire aucune juſte application, ni par conſéquent aucun uſage de cet important axiome.

XLI. S'il eſt vrai que toutes les cauſes de plaiſir dépendent preſque entiérement pour leurs effets, des diſpoſitions où elles nous trouvent, & que ces effets doivent plus ou moins nuire au ſentiment que nous éprouvons de notre exiſtence, en proportion de ce qu'ils n'y ſervent pas; il s'enſuit que ces cauſes peuvent ſouvent nous être contraires : ainſi, indépendamment de toute raiſon de ſanté, quoiqu'elle y ſoit pourtant fort attachée, l'économie de nos plaiſirs exige qu'on en uſe comme il convient, que même ils ne tiennent pas dans nos deſirs une trop grande place. On ne ſauroit donc diſconvenir que l'art de jouir ne ſoit principalement fondé ſur l'art de vivre, ou qu'il ne ſoit, pour mieux dire, la partie eſſentielle de cet art.

XLII. Mais, dira-t-on, avec ces regles, c'en eſt fait du plaiſir; le raiſonnement prendra ſur le ſentiment, l'émouſſera, l'affoiblira auſſi-tôt qu'il voudra le calculer, le ſubordonner, le limiter. La vraie ſolution de cette difficulté doit naître de la définition même du bonheur. Si le bonheur n'eſt que l'art de s'aſſurer du meilleur ſentiment poſſible de notre exiſtence, les plaiſirs ne peuvent être conſidérés que comme un ingrédient du bonheur, comme une des cauſes eſſentielles au ſoutien de la vie ; cette cauſe produiroit même un effet contraire à ſa nature, à proportion que l'uſage en ſeroit exceſſif ou mal placé : l'inſtinct formé par l'expérience, nous porteroit à ce juſte

discernement ; & il n'y auroit rien à perdre pour la vivacité des plaiſirs qu'on croiroit pouvoir ſe permettre ; l'inſtinct les borneroit ſans les affoiblir.

XLIII. Pour éprouver un ſentiment complet de notre exiſtence, il faut que nous ſentions une telle confiance dans nos forces, notre poſition, nos moyens, que nous nous trouvions par-là bien munis de tout ce qui peut faire notre ſûreté, ainſi que le ſoutien & l'emploi agréable de notre vie : de-là ſe forme en nous un tel concours de ſécurité & d'activité, une telle force de ſtabilité, qu'il en réſulte néceſſairement une ſomme de ſenſations très préférable à tout ce que les objets des ſenſations les plus agréables peuvent ſéparément nous faire éprouver. C'eſt cette ſomme de ſenſations qu'il faut toujours avoir en vue quand on ſe propoſe de vivre heureux ; & il faut ſur-tout remarquer que ce complément de ſenſations, ſemblable abſolument à l'état d'une bonne ſanté ou à celui d'une parfaite harmonie, ne peut ſubſiſter par ſes propres cauſes, ſi elles ne ſont à peu près dans leurs juſtes proportions.

XLIV. Mais dans l'ignorance où l'on eſt des vrais principes du bonheur, & des moyens d'apprécier, de régler les plaiſirs, peu de perſonnes ont été dans le cas d'éprouver aſſez cette vraie maniere d'exiſter pour la diſtinguer, comme il convient, de toutes les autres manieres d'êtres : on n'a donc pu faire connoître ce grand objet dans toute ſon étendue : conſidérons-le ici dans quelques-uns de ſes points les plus eſſentiels.

XLV. L'homme eſt naturellement dans un état craintif, parce qu'il ne renferme point en lui les cauſes de ſon exiſtence ni celles de ſa ſû-

reté : il s'effraie à la rencontre de tout être, jusqu'à ce qu'il soit persuadé qu'il n'en doit rien craindre ; sa substance l'inquiete, fait naître le soin de se pourvoir & de conserver ce qu'il a acquis. Plein de l'importance de ces objets, & n'en connoissant point les justes bornes, il tombe dans une ambition déméfurée de tout ce qui lui paroît propre à les remplir ; c'est presque le seul soutien, le seul emploi de sa vie, si de plus fortes causes ne le jettent dans d'autres excès.

XLVI. Bien mériter de la société est le seul moyen d'obtenir son respect, ses égards, sa bienveillance ; aussi ce titre est-il la base ou du moins le prétexte des rangs, des distinctions, de tous les privileges : les souverains mêmes ne nous sont chers, n'affermissent leur empire, que parce qu'ils assurent à tout moment notre vie, nos biens, notre existence ; & comme ils sont la source des graces, ils animent continuellement notre émulation ; c'est par-là qu'ils méritent toujours de la société plus que tous les particuliers qui la composent ; & c'est-là qu'ils trouvent sans cesse des objets de grandes sensations.

XLVII. Comme c'est dans le souverain que réside la volonté politique de ses sujets, c'est à lui de juger de leur mérite patriotique : ce mérite n'est donc censé exister & valoir aux yeux de la société, que lorsque le prince l'a avoué & qu'il l'a fait connoître par les récompenses. Il est peut-être bon de faire remarquer que ces récompenses si honorables ne flattent pas seulement en ce qu'elles viennent du souverain, mais encore en ce qu'on les reçoit tacitement de la reconnoissance du public : les graces que fait le prince en sont le témoignage ; c'est par-là que

le prince nous fait tendre sans cesse à des objets très-intéressans.

XLVIII. Or, le souverain ajoutant continuellement au relief de son autorité, celui des grands effets qui en émanent pour le bien général & particulier, les sujets doivent juger par-là de l'étendue de leurs obligations pour ce bien général, suivant les rangs qu'ils occupent, & les privileges qu'ils ont, soit par leur naissance, soit par leurs emplois. Mais ce qu'il n'importe pas moins au prince qu'aux sujets de bien remarquer, c'est que les occupations qui naissent de ces devoirs, forment une source de sensations, au défaut desquelles on ne sauroit suppléer, pour remplir les longs intervalles où nous n'en saurions recevoir de nos appétits sensuels ; à moins qu'on ne voulût, contre les regles de la raison & celles du régime, tourmenter ces appétits pour les exciter ; ressource d'un usage dangereux, & qui n'est ordinairement que d'une bien courte durée.

XLIX. Un homme distingué par le relief de sa naissance, de ses services ou de ses talens, est donc affranchi de l'humiliante défiance où l'on est de ses semblables, tant qu'on n'a point un titre connu qui puisse faire compter sur leur respect ou leur bienveillance ; & comme il arrive souvent que les richesses suivent les distinctions, cet homme se trouve encore délivré des embarras de sa substance, deux des plus pesans fardeaux qu'ait à porter le commun des hommes.

L. De cet état distingué par le relief des honneurs & de la fortune, se forme une plénitude d'existence propre à cet état ; c'est-à-dire, un degré de confiance & d'activité, un air de

dignité, de nobleſſe, en un mot, une élévation de ſentimens dont une ame abattue par l'état craintif n'eſt guere ſuſceptible. Cette élévation de ſentimens repréſentée d'abord par un air d'aſſurance honnête, caractériſe les perſonnes de diſtinction, & annonce au public des vertus ; c'eſt un nouveau titre pour les reſpects qu'il doit rendre, ou les égards qu'il doit marquer, inſtruit, comme il l'eſt, qu'il n'y a que la baſſeſſe des ſentimens qu'il puiſſent produire l'inhumanité & les vices.

LI. Quand on n'a pas ce qui fait diſtinguer dans le monde, comme on doit deſirer de l'être, il faut chercher à l'acquérir, & rien n'eſt plus louable que de le rechercher par de bonnes voies ; mais quand on en jouit, ſi on ſait bien évaluer cet avantage, on cherche moins à l'augmenter qu'à le ſoutenir.

LII. Que peut dans le fond prétendre l'ambitieux ? Eſt-ce de parvenir à une eſpece de petite Monarchie ſur tout ce qui l'environne, ou qu'il cherche à attirer ? Il n'auroit tout au plus que des ſuccès bien paſſagers, & l'on ſait ce qu'ils coûtent : mais achevons de le détromper. Avide de tout ce qui peut augmenter le ſentiment de ſon exiſtence, il voudroit y faire ſervir l'univers entier ; il voudroit réunir autour de lui toutes les cauſes de ſûreté & tous les objets de ſenſations agréables ; c'eſt ce qui le rend ſi ardent à la pourſuite des richeſſes, du crédit & de l'autorité. Mais qu'eſt-elle cette avidité dans ſon principe ? Un ſentiment d'inquiétude qui le plus ſouvent ne ſe forme que par les ſuites de nos préjugés ſur les cauſes du bonheur ; qui ſe nourrit & nous agite ſans ceſſe en nous exagé-

rant les divers intérêts de notre existence & de notre sûreté, & en nous faisant par plusieurs especes d'illusions, toujours desirer ou craindre pour ces mêmes objets; qui enfin nous persuade par les grandes vues où il fait nous faire entrer, que ce n est qu'à sa prévoyance & à son activité que nous pouvons devoir nos plus grands avantages, c'est-à-dire, la plus grande & la plus sûre maniere d'exister.

LIII. L'ambitieux ne s'apperçoit donc pas qu'avec ce tumulte de desirs & de crainte dont il est toujours agité, il ne fait dans le fonds que donner pâture à son inquiétude, sous le prétexte d'augmenter ou d'étayer son existence : en ce cas-là que de peines & de soins perdus! que de tourmens & d'assujettissemens à la place d'une vie libre & douce, combien de précautions inutiles, selon qu'elles excedent la juste étendue de leur objet!

LIV. Un homme de sens droit, bien éclairé, & par-là éloigné de tout excès, est aussi sain que sa complexion peut le permettre : instruit des devoirs de son état, son premier soin est de les remplir ; il s'en acquitte avec un plaisir & un succès qui ne peuvent manquer de s'accroître l'un par l'autre ; de-là un fonds de satisfaction qui flatte & remplit bien autrement que les plus agréables sensations de toute autre espece ; libre des soins de son état, il s'occupe, selon ses talens ou ses goûts, d'objets de sciences, de littérature, de beaux arts ; ressources précieuses pour tous les temps de la vie, & sur-tout pour l'âge avancé ! Après avoir employé le temps convenable à ces diverses occupations, cet homme se rend aux devoirs de la société qu'il sait rem-

plir avec les attentions qui conviennent ; à plus ſorte raiſon ſait-il s'acquitter des devoirs de l'amitié ; il finit ſa journée bien moins content des amuſemens & des plaiſirs qu'il y a trouvés, que de l'avoir remplie ſelon toute l'étendue de ſes devoirs. Cette homme a été heureux, & il eſt à préſumer qu'il continuera de l'être : examinons de plus près ce bonheur.

LV. Sain, actif, bien inſtruit, cet homme trouve aſſez de vivacité, & par conſéquent aſſez d'attrait dans les objets dont il faut qu'il s'occupe. Il n'eſt donc point en peine de l'emploi & du renouvellement de ſon activité, choſe ſi embarraſſante pour la plupart des hommes, à cauſe des diſpoſitions qui naiſſent de leurs préventions de leur molleſſe, de leur excès. Attaché à ſes devoirs, ſa premiere ſatisfaction n'eſt donc que de les biens remplir. Il s'applique enſuite à perfectionner ſes talens, à augmenter ſes connoiſſances, tant pour ſa propre ſatisfaction que pour ſe rendre plus agréable à la ſociété : l'eſtime & la bienveillance publique qui ne peuvent lui manquer, ſes lumieres, ſa probité, ſes mœurs douces & bien réglées, éloignent de lui toutes les perplexités, toutes les craintes. Qu'on compare cette maniere d'exiſter avec le train de vie de la plupart des hommes de tous les états, de toutes les conditions ; qu'on juge enſuite de quel côté ſe trouvera cette confiance dans nos forces, notre poſition, nos moyens, ce concours de ſécurité & d'activité, cette force de ſtabilité qui, ainſi qu'on l'a remarqué plus haut, nous font conſtamment éprouver le meilleur ſentiment poſſible de notre exiſtence. Dans la carriere de l'ambition, dans l'empire des paſſions y-a-t-il

rien d'approchant de cette grande maniere d'être? Cette exiſtence a encore ceci d'avantageux, c'eſt que les perſonnes nées pour avoir de l'éducation, peuvent à peu près y parvenir d'elles-mêmes: elle n'a donc rien de précaire ; on ne ſauroit la perdre qu'en voulant ceſſer de la ſoutenir : cependant les préjugés, les mœurs, ou, pour mieux dire, l'ignorance de nos vrais avantages, ne nous y laiſſent appercevoir que de la contrainte ; c'eſt ce qui fait que le beſoin continuel d'animer, de ſoutenir la vie, nous jette preſque néceſſairement dans le tumulte des paſſions, & ne tarde point à nous en rendre eſclaves. Une plus grande ou une meilleure maniere d'exiſter, eſt pourtant le but que tous les hommes ſe propoſent ſans ceſſe. Si on détermine bien ce but, ſi on le leur fait bien connoître ; inſtruits de leurs vrais intérêts, ils s'animeront tous à ſuivre les voies qui doivent y conduire, & bientôt ils auront compris que dans ces voies, à chaque inſtant on y remplit, ſon objet, qui eſt d'obtenir, par nos attentions, nos ſoins, nos efforts, l'emploi & le renouvellement de notre activité, & d'éprouver conſtamment par-là un ſentiment favorable de notre exiſtence. Remarquons ici que le plaiſir même n'eſt produit que par un plus parfait accord du jeu de l'économie animale ; c'eſt une eſpece d'uniſſon d'autant moins durable qu'il eſt extrême, parce qu'alors il ſuſpend preſque entiérement l'action propre de tous les organes : cela ſeul prouveroit, indépendamment de l'expérience, que les plaiſirs vifs deviennent pernicieux ſelon qu'ils ſont fréquens, & ſelon que les organes, ſur-tout ceux du centre diaphragmatique, ont perdu de leur reſſort naturel,

de leur souplesse, & par-là de leur facilité à se rétablir dans l'ordre de leur action ; & c'est principalement par cette raison que tous les excès sont nuisibles.

LVI. Un homme modéré par caractere, parviendroit à se former des princpes & des mœurs qui, sans le secours des lumieres tirées de la connoissance de l'économie animale, le conduiroient à l'art d'être heureux ; c'est que, semblable à cette cause premiere qu'admettent les philosophes chinois, qui suit les loix qu'elle ignore elle-même, la modération produit les vertus, les actions louables, en un mot, le goût des choses qui ne conviennent point. On peut donc dire que la modération est une espece de théorie qui, sans spécifier ses raisons, forme peu à peu l'art de vivre ; comme, à son tour, l'art de vivre parvient à donner cette modération à ceux qui ne l'ont pas par caractere : & combien peu de personnes sont assez heureusement nées pour avoir l'art de vivre comme un don naturel ! Faisons un petit résumé par rapport au problême que nous nous sommes proposés de résoudre.

LVII. Douter que l'action & la réaction qui se fait constamment entre le diaphragme & les visceres du bas-ventre ne soit le principal ressort du jeu de l'économie animale, ce seroit douter non-seulement d'un fait très-aisé à vérifier, mais même de la plus importante & la plus féconde vérité qu'il y ait dans la physique du corps humain.

LVIII. Or, si tout ce qui favorise notre existence, n'est que ce qui contribue à l'ordre & au degré convenable de notre activité ; si le prin-

cipal centre de cette activité n'eſt que l'action reſpective du diaphragme & des viſceres du bas-ventre, il s'enſuit que les effets favorables de toutes les cauſes de notre exiſtence ſe réduiſent principalement au ſoutien de cette action reſpective : les altérations qui par des cauſes phyſiques & morales arrivent à l'ordre naturel de cette action, ſi elles ne ſont pas au point d'être des cauſes de maladies, ſont au moins autant d'efforts irréguliers, d'affections pénibles qui bleſſent le ſentiment de notre exiſtence ; & qu'il y a peu de perſonnes qui par leur maniere de vivre, leurs paſſions, à plus forte raiſon ceux qui ont des mœurs entiérement relâchées, ne renouvellent preſque chaque jour les cauſes de ces altérations ; de-là, & par le plus ou moins de diſpoſition naturelle, ſe formé, comme on l'a déja remarqué, un fonds habituel d'inquiétude, qui ſelon ſes différentes modifications & ſes divers degrés, jette les uns dans un état de découragement, de profonde mélancolie, & les autres dans un tumulte de fantaiſies, de paſſions, dont il eſt probable qu'avec un peu plus d'harmonie phyſique elles n'auroient ſeulement pas été tentées.

LIX. Il faut pourtant convenir que ce principe d'inquiétude a quelquefois produit de bons effets, que même il a fait faire de grandes choſes ; mais qu'il s'en faut qu'il puiſſe y avoir quelque comparaiſon entre ſes avantages & ſes inconveniens. Ses bons effets, qui ne ſont pas communs, pourroient venir d'autres principes ; & les fréquens & fâcheux inconvéniens qui naiſſent de cette cauſe, ſont bien éloignés de pouvoir

voir être compensés par les avantages quelle produit.

LX. Il résulte de ce qu'on vient d'exposer, que l'effet de toutes nos sensations, agréables ou pénibles, n'est dans le fonds, comme celui des autres causes de la durée de la vie, que l'appui ou le trouble qu'elles apportent à l'action respective du diaphragme & de la masse intestinale. L'axiome qui dit que tous nos plaisirs sont les enfans de nos besoins, ne peut être venu que de la fréquente observation des différens effets produits par les memes causes de plaisirs; & ces divers effets ne sont, comme on vient de le dire, que des changemens favorables ou nuisibles dans l'ordre d'action & de réaction du diaphragme & de la masse intestinale. L'art de vivre ou l'art d'être heureux, ne sauroit donc être que l'esprit de modération, l'attention éclairée qui nous fait user à propos des causes de la durée de la vie, & entretenir par-là, autant qu'il est possible, cet ordre d'action & de réaction.

LXI. Mais comme une certaine sécurité sur tout ce qui peut troubler le sentiment de notre existence, est absolument nécessaire pour éloigner les craintes, & éviter par-là un des plus grands & des plus fréquens obstacles qu'il y ait au complément des forces diaphragmatiques; il faut, pour parvenir à cette sécurité, non-seulement savoir bien user & se bien assurer des objets de nos besoins; il faut encore que personne n'ait à s'en plaindre que ceux avec qui nous avons à vivre, aient sujet de s'en louer: Chassez les peines, disoit Epicure, & les plaisirs viendront d'eux mêmes. Trait digne du génie & de la sagesse de ce grand homme, & bien décisif

contre l'idée de se rendre heureux en s'abandonnant aux impulsions de l'instinct.

LXII. Nous devons donc nous tenir liés à la société, tant par les devoirs de l'état que nous avons à remplir, que par un caractere officieux, & par les autres qualités sociales. Cela produit un nombre & une étendue d'obligations envers les autres par rapport aux conditions de notre bonheur; & par conséquent un nombre & une étendue d'inconvéniens, si l'on manquoit à ses obligations : ainsi le meilleur & l'unique moyen de bannir les craintes, c'est d'avoir toujours pour principal objet les rapports essentiels que nous avons premiérement avec Dieu, ensuite avec les hommes. Cette attention, si elle est soutenue & éclairée, produit tant de confiance & d'activité, que, bien loin de contrarier l'harmonie physique du corps, elle est au contraire la source la plus féconde, & la cause la plus assurée de sensation & de mouvement propres à favoriser cette harmonie. Nous ne supposons pas qu'on puisse nous objecter comme un inconvénient de cette attention, ce qui est dans le fonds, & pour le physique & pour le moral le principal avantage; c'est l'opposition qu'elle met constamment à tous nos mouvemens effrénés.

LXIII. Quant au juste concours de l'action de l'estomac & des intestins pour le ressort & l'action du centre diaphragmatique, nous ne pouvons que renvoyer au chapitre quatrieme de *l'Idée de l'homme physique & moral*, où l'ontraite du méchanisme de la digestion : nous remarquerons seulement que le premier & principal effet des nourritures est de renouveller au besoin le ressort & l'action des visceres du bas-ventre, pour

ſes mettre dans leur juſte point de réaction avec le diaphragme. Comme l'effet conſtant d'une ſuite de diverſes ſenſations, eſt de mettre le diaphragme en état de contrebalancer ces viſceres; ſi le diaphragme ne pouvoit les contrebalancer ainſi qu'ils doivent l'être, le corps ne pourroit point ſe ſoutenir dans l'état de veille, & encore moins dans le degré d'action neceſſaire à preſque toutes ſes fonctions. C'eſt ce qui fait voir de nouveau que l'effet réel de toutes les ſenſations agréables, n'eſt qu'un ordre plus parfait de l'action reſpective du diaphragme & de la maſſe inteſtinale.

LXIV. Nous remarquerons encore pour former ici en peu de mots un aſpect général de médecine, que l'objet de l'art de guérir, l'effet principal des moyens qu'il emploie, n'eſt que le rétabliſſement de l'ordre naturel ou habituel de cette action reſpective. Lorſque les altérations qui arrivent à l'ordre de cette action, ne ſont pas graves, ce n'eſt alors qu'un état de ſimple incommodité, & il ne faut le plus ſouvent, pour réparer ces déſordres, que de ſimples changemens de régime. Si ces altérations ſont plus graves, elles produiſent une vraie maladie, c'eſt-à-dire, un état dans lequel les efforts critiques ont beaucoup plus de difficulté à ſe faire, que dans de ſimples incommodités; & c'eſt principalement le genre & le degré de léſion du centre diaphragmatique qui décide du caractere de la maladie. C'eſt donc d'après la nature, les phénomenes de cette léſion, qu'il faut déterminer la méthode de traitement.

LXV. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des maladies avec des ſimptomes peu menaçans qui, de mê-

me que les incommodités, se termineroient heureusement par le moyen du régime, aidé de quelques adminicules appropriés ; & ce traitement, selon qu'il peut suffire, rend suspects & incertains les traitemens plus effectifs ; car il est certain qu'il ne peut se faire d'heureux changemens dans les maladies, même dans les incommodités, qu'à la faveur d'un effort critique, & que cet effort est nécessairement troublé par des secours qu'il n'exige pas.

LXVI. On peut juger par-là à quel point les idées du mieux, c'est-à-dire, d'abréger le cours naturel des maladies, ou pour mieux s'exprimer, celui des mouvemens critiques qui les terminent, idées qui ne peuvent être suggérées que par les conséquences d'une théorie aussi vague que gratuite, sont si dangereuses à suivre dans l'art de guérir ; combien au contraire, on doit avoir égard aux loix constantes des mouvemens critiques pour déterminer & régler les diverses méthodes de traitement.

LVVII. Il en faut pourtant excepter les indications urgentes que des accidens graves peuvent fournir : ces accidens ne sont réellement dangereux qu'autant qu'ils détournent ou qu'ils interceptent les efforts critiques ; efforts qu'il faut alors promptement chercher à exciter ou à mieux diriger, selon leur *protestation* ou leur *aberration*.

LXVII. Ceux qui seront curieux de s'instruire plus à fond sur cette matiere, n'auront qu'à consulter les *Institutions médecinales*, ouvrage écrit en latin, & du même auteur que *l'Idée de l'homme physique & moral* ; c'est à bien discuter & bien présenter toute la substance de la pratique de l'art qu'on s'est principalement attaché dans cet ouvrage.

LXIX. Nous croyons pouvoir conclure de tout ce que nous venons d'expoſer, que le bonheur, conſidéré comme il doit l'être, n'eſt qu'un ſentiment favorable de notre exiſtence, toujours produit & renouvellé par cette ſomme ou cette harmonie de ſenſations qui réſulte de l'uſage bien réglé des cauſes & de la durée de la vie ; & il eſt bien certain qu'à proportion que l'aſſortiment de ces ſenſations ſeroit altéré par des abus que notre ignorance ou nos paſſions pourroient nous y faire commettre, nous nous éloignerions des véritables voies du bonheur.

* *
*

DIALOGUES

Sur les cauſes & les effets de l'état de Sécurité néceſſaire au bonheur ; & ſur les pouvoir de l'expérience bien éclairée :

Entre un PHYSICIEN & un MORALISTE.

DIALOGUE PRÉLIMINAIRE.

LE PHYSICIEN.

NOUS voici, Monſieur, dans un lieu où tant de fois nous avons vainement débattu une queſtion bien intéreſſante, & vous n'ignorez pas le nouvel aſpect ſous lequel on nous la fait à préſent conſidérer : nous devrions nous y eſſayer de nouveau ; & je vous le propoſe avec d'autant plus de confiance, que je crois avoir lieu d'eſpérer que ce ſera avec plus de ſuccès que par le paſſé : autant vaut au moins parler de cela que d'autre choſe.

LE MORAL. C'eſt ſans doute du bonheur que vous entendez parler, & de la définition qui le fait conſiſter dans l'art d'acquérir & de conſerver le meilleur ſentiment poſſible de notre exiſtence.

LE PHYS. Juſtement.

LE MORAL. Allons, Monſieur, je le veux bien ; il n'eſt point en effet de ſujet plus intéreſſant : mais devenus plus habiles, en ſerons-nous plus avancés ? J'ai bien peur que l'art n'aille ici trop exiger de la nature, qui en ce cas-là ne s'y prêtera certainement pas.

LE PHYS. C'eſt propoſer d'entrée la plus grande

difficulté, peut-être même l'unique qu'il y ait à faire.

LE MORAL. Oh ! pour unique, non : à mesure que nous irons & que nous approfondirons, il s'en présentera d'autres, que je crois encore plus embarrassantes : elles viendront la plupart de la constitution du gouvernement, de ce qui en résulte nécessairement pour le fond des mœurs, de l'opinion, & par-là d'une grande partie de nos intérêts & de nos desirs. Comment ajuster tout cela à vos principes, si comme je le pense, ils s'y trouvent trop opposés ? Je vous déclare pourtant que je suis entiérement pour l'idée d'attacher le vrai bonheur à l'harmonie du jeu des organes, au concours bien conduit, bien ménagé de toutes les causes physiques & morales qui déterminent leur action ; & en conséquence de cette idée, je crois qu'il n'y a pas de si grande, de si heureuse maniere d'exister, que celle d'un homme d'un bon discernement, d'une probité sûre, d'un caractere liant, & de mœurs bien réglées : un tel homme est certainement instruit & rempli des devoirs de son état : si d'ailleurs s'il jouit d'une honnête fortune, s'il ne manque pas des talents & des connoissances qu'on recherche dans la société ; plein d'une juste confiance, assuré de toutes les causes d'action, de tous les moyens propres à l'emploi & au renouvellement de son activité ; à l'abri par-là, autant qu'on peut l'être, des maux & des craintes qui nous environnent, cet homme possede donc tous les avantages vraiment desirables ; il a toujours, si on peut ainsi dire, le sentiment de tous les succès. Je suis bien persuadé qu'il n'y a aucune comparaison à faire entre cette grande maniere d'être & le train ordinaire de la vie des

hommes, ſur-tout de ceux qui s'adonnent, à leurs paſſions ; maniere de vivre ou plutôt d'agiter, de tourmenter la vie, dont preſque tous les momens ſont marqués par des dégradations de quelque eſpece, en un mot d'autant plus vuide & petite qu'on la connoît mieux, & qu'on la compare à l'autre de plus près. Mais, Monſieur, je vous le redis encore, notre nature, notre fragilité, & ce qui, d'après la forme du gouvernement, s'établit avec tant d'empire dans les mœurs & dans l'opinion, apporteront ici de grands obſtacles ; & je crains fort que par la raiſon qu'il n'eſt pas permis d'être ſage tout ſeul, il ne ſe trouve guere plus praticable d'être ſeul heureux.

LE PHYS. Je vois, par tout ce que vous venez de me dire, que nous ſommes beaucoup plus près de nous entendre que vous ne le penſez ; vous aurez bientôt lieu de vous appercevoir que pour faire preſque diſparoître ces difficultés que vous croyez invincibles, il ne faut que ſavoir les prendre & les approfondir ; ou pour mieux dire ſavoir bien ſaiſir l'expérience.

LE MORAL. Je crois entrevoir les voies que vous voulez qu'on ſuive : peut-être parviendrez-vous à me prouver qu'elles ſont juſtes ; mais il me reſtera toujours à vous objecter que ſi elles ne ſont point abſolument impraticables, au moins ſont-elles beaucoup trop difficiles, & par conſéquent en pure perte pour le commun des hommes, pour la plupart même de ceux qui ſont hors du commun ; encore ne ſais-je ſi ce n'eſt pas trop me relâcher que de ne les y pas tous comprendre.

LE PHYS. Vous me confirmez dans ce que je croyois déja ſavoir ; qu'avec des eſprits droits les

disputes ne durent guere. Monsieur de Voltaire dit que la devise de toute querelle, est sottise de deux parts; je croirois assez que cette devise n'est pas moins applicable aux longues disputes: il est certain qu'en fait de discussion de matieres qui tiennent à un grand principe, & elles y tiennent presque toutes, pour peu qu'elles soient intéressantes, il ne s'agit, quels que soient les détails, que d'en bien former la chaîne; tant qu'elle se suit bien, d'après le principe solidement établi, on peut compter que les vérités sont lucides & bien appuyées: là où l'enchaînement manque, c'est-à-dire, que le principe cesse d'embrasser les détails, à plus forte raison s'il contredit des faits manifestes, on en fait simplement la remarque; & cette remarque, si elle est fondée, renverse si bien l'édifice, qu'il ne reste qu'à y renoncer; à moins que l'ignorance & l'entêtement ne se mêlent de le soutenir. Présentez au monde des vérités qui soient claires, solides & intéressantes, je vous promets qu'on s'en occupera, & qu'elles ne tarderont pas à être adoptées. Or, il est difficile que les vérités importantes, dont on est bien pénétré, puissent être long-temps sans effet. Quant au fonds de notre sujet, l'exposition en est bientôt faite; il ne s'agit que de bien constater & déterminer l'origine des mal-entendus qui sont certainement la principale cause de nos erreurs & de nos égaremens; & il se trouvera, tout bien approfondi, que cette origine n'est qu'un manque de bonne éducation, ou d'expérience bien éclairée, ce qui est tout un; car la bonne éducation ne consiste qu'à savoir bien prendre l'expérience, & la bien inculquer.

LE MORAL. Mais c'est justement de cette ma-

niere que prétendent s'être conduits la plupart de ceux qui jusqu'à présent se sont mêlés déducation.

LE PHYS. Que de choses là-dessus il y auroit à dire ! Mais quand même leur prétention seroit fondée, je répondrois, qu'ils s'y sont mal pris; réponse à laquelle je suis bien sûr qu'ils ne sauroient valablement répliquer : l'expérience, entre les mains des gens qui n'ont pas l'adresse de la bien saisir, est comme la raison que Montagne définit un pot à deux anses, & qu'on prend donc par le côté qu'on veut : au lieu de deux anses, l'expérience mal prise en a une infinité, qui toutes sont réputées solides par ceux qui ne s'y connoissent pas: l'expérience bien prise, ainsi que la saine raison, n'a pourtant qu'une anse vraie; le grand point est de savoir ne pas la confondre avec celles qui ne sont qu'apparentes; & ce grand art jusqu'à présent, il faut convenir qu'on ne le possédoit guere.

LE MORAL. Je crois vous entendre très-bien: c'est-à-dire, que sur quelque matiere de raisonnement que ce puisse être, qui ne sera pas de pure abstraction, c'est d'abord à l'expérience à faire ses dépositions; & c'est sur ces dépositions que la raison doit absolument se régler : mais, dites-vous, l'expérience ne dépose bien que quand on sait bien la saisir ou l'interroger; & ce n'est qu'à cette seule condition qu'on peut compter sur son témoignage : je vois donc qu'il en est de la raison & de l'expérience comme des armuriers & des fourbisseurs, qui fournissent des armes à tous les partis, s'il n'y a pas de bonne police qui l'empêche.

LE PHYS. Justement; & c'est cette police qu'il s'agit de trouver & de bien établir : vous

voyez à quel point elle eſt importante. Cependant, quoique votre comparaiſon s'explique bien pour l'application que vous en faites, elle ne préſente pourtant pas tout l'eſſentiel de notre ſujet; nous avons mis l'expérience & la raiſon enſemble, & en effet, on ne ſauroit les ſéparer ſans des inconvéniens qui ne ſont que trop ordinaires. Mais, Monſieur, l'expérience qui ne ſert que par la voie de la raiſon eſt un inſtrument bien lent; & nous ne voyons que trop en une infinité d'occaſions, ſouvent même les plus importantes, qu'il ne peut nous ſervir à propos à cauſe de ſa lenteur; il nous en faut un plus prompt, plus facile, qui eſt le ſentiment; & c'eſt lui qui nous ſert preſque ſans ceſſe, ſouvent même ſans preſque nous en appercevoir: il n'eſt que trop vrai qu'il ne peut s'en bien acquitter, qu'autant qu'il eſt formé par l'expérience & la raiſon, mais ſur-tout par l'expérience; car il eſt ſûr, qu'excepté certains cas où elle ne ſauroit l'éclairer, le diriger que par l'entremiſe de la raiſon, elle paroît en tous les autres cas lui parler directement; non que je croie que tout-à-fait indépendamment de la raiſon, le ſentiment en aucun cas, puiſſe être formé par l'expérience; je vois trop bien que ſans une certaine magie de combinaiſon, à la vérité preſque imperceptible, des rapports du paſſé avec le préſent, l'expérience n'eſt point en état de former, d'éclairer le ſentiment; mais cette magie, comparable par pluſieurs endroits à celle qu'on peut obſerver dans les animaux qu'on dreſſe, ou que l'expérience forme elle-même, eſt ſi prompte, d'un effet ſi inſtantané, qu'il ne paroît pas que la réflexion puiſſe y avoir la moindre part:

c'eſt donc cette magie qu'il importe de bien former, de bien régler; & le ſeul moyen aſſurément, c'eſt l'expérience bien éclairée : il me ſemble qu'il eſt ſi évident, que c'eſt-là la ſeule voie qui puiſſe conduire à ce grand but, que je crois, qu'au moins quant, à préſent, vous me diſpenſerez d'entrer là-deſſus en des preuves plus détaillées.

LE MORAL. Oui, je vous en diſpenſe de tout mon cœur, car elles ſeroient très-ſuperflues. Je comprends très-bien que vous voudriez parvenir à nous former une eſpece d'inſtinct raiſonnable, agiſſant preſque comme un éclair; à oppoſer par-là, dans le beſoin, le ſentiment au ſentiment; balance autrement ſûre & prompte, que les tardifs & peu certains effets de notre raiſon; je comprends encore que le ſentiment imbu à un certain point de l'expérience, ou de cette magie bien exercée, qui joint au préſent une ſi prompte réminiſcence du paſſé, inclineroit fortement vers ſes vrais avantages ſelon qu'il les connoîtroit bien, & ſe détourneroit, ſouvent même avec averſion, de ce qu'il ſauroit lui être contraire. Par cet ordre, la prudence, la bonne conduite, les bonnes mœurs ne nous coûteroient guere ; car il arriveroit rarement que ce qui pourroit nous reſter de ſentiment brut, mal moriginé, fut au point de balancer l'aſcendant de cette eſpece d'inſtinct raiſonnable qu'une expérience bien éclairée auroit formé. Mais, Monſieur, j'en reviens toujours à mon point; je trouve votre plan excellent, je l'approuve & le loue de plus en plus. Je fais mieux encore, je prends pour bien appuyée l'opinion de pluſieurs philoſophes qui, indépendamment

de l'ame purement ſpirituelle, ſeule douée de la faculté de penſer, nous donnent une autre ame, commune à tous les animaux, capable ſeulement de ſentiment & de réminiſcence; d'être par-là le premier centre de nos ſenſations; d'ébaucher nos inclinations & nos averſions; en un mot, de déterminer preſque en tout nos premiers mouvemens : ils ſont la plupart ſi impérieux, ſi rapides, qu'en effet on n'y ſauroit reconnoître l'ouvrage & le conſentement de notre raiſon, pas même le temps de la réflexion la plus courte : cette ſuppoſition rendroit encore votre plan & mieux fondé & plus néceſſaire; je n'en ſoutiens pas moins que dans l'exécution, les obſtacles pris de notre nature & de l'opinion, ſe trouveront inſurmontables.

LE PHYS. Je vous avoue au moins que ce ſont les plus forts; mais comptez, qu'en voyant de plus près le pouvoir de la bonne éducation, ou de l'expérience bien éclairée, & le profit qu'en tout état & à tout âge on en peut toujours tirer, que vous les perdrez enfin de vue; ils ne ſubſiſteront du moins que vis-à-vis des idées de perfection, dont je ne ſais que trop qu'il faut ſe détacher, & je ne m'attends pas que vous les oppoſiez au plan dont il s'agit ici comme des argumens d'inſuffiſance.

LE MORAL. Hélas! je connois trop les hommes pour vouloir vous aſtreindre à les rendre parfaits; je crois même qu'à quelque vogue que parvinſſent vos principes, il reſteroit toujours aſſez de ce ſentiment brut, dont nous parlions tout-à-l'heure, & par-là aſſez d'erreurs & d'égaremens, pour que les hommes les plus ſages ſe trouvaſſent ſouvent en défaut ſur l'exécution

de votre plan : mais, Monſieur, un article eſſentiel, ſur lequel il me paroît bon de vous faire expliquer, c'eſt au ſujet de l'éducation des femmes : les comprenez vous dans vos inſtructions ? Elles ſont, plus qu'on ne penſe, nos oracles & nos précepteurs; & je vous avoue que plus je ſuis pénétré de cette idée, plus je ſuis choqué de la ridicule mode qui veut que les femmes inſtruites ſoient auſſi confuſes de ce qu'elles ſavent, que la plupart des hommes devroient l'être de l'ignorer; mode par pluſieurs endroits auſſi nuiſible qu'inique. Les femmes, à beaucoup d'égards, & peut-être ſur les choſes les plus importantes, bien loin de nous céder en rien, ont encore plus d'aptitude que nous, ſur-tout pour ſe former des idées générales, qui preſqu'en tout leur ſuffiroient, ſans compter leurs avantages pour répandre & accréditer les vérités à proportion de leur importance; au lieu qu'entre nos mains ces vérités le plus ſouvent demeurent long-temps ignorées ou négligées, ſi même l'intérêt des préjugés ne parvient à les étouffer. Mais il y a plus, c'eſt que cette ignorance, ſi ſéante aux femmes, ne ſert que trop ſouvent à couvrir la nôtre, ſous prétexte que de peur de les ennuyer, on n'oſeroit les entretenir de matieres ſérieuſes : je vous laiſſe à penſer combien les gens intéreſſés au regne de l'ignorance ſavent prendre de-là leurs avantages. Si on comptoit bien les inconvéniens qui réſultent de la frivolité perpétuelle à laquelle ce genre de politeſſe nous aſſujettit, on frémiroit de cette liſte; & à tout bien prendre, cette honnêteté ne ſe trouve guere moins contraire à l'intérêt même des converſations, qu'à celui des mœurs & du

bien public, ou à celui d'être éclairés comme nous devrions l'être.

LE PHYS. N'en doutez pas, les femmes ſont compriſes, comme elles doivent l'être, dans mon plan d'éducation, & j'adopte entiérement les réflexions que vous venez de faire : c'eſt un article que nous aurons occaſion de traiter plus à fonds dans la ſuite de nos entretiens. Je vous dirai en attendant, qu'autant pour l'amour d'elles, que par rapport aux hommes qui ne ſont pas capables d'une application bien ſuivie, je me ſuis plus long-temps arrêté que je ne l'euſſe fait ſans ce motif, à une idée qui a d'abord l'air d'une ridicule viſion, & qui pourtant conſidérée de plus près, peut conduire à des notions très-lumineuſes. Mais avant que de vous en rendre compte, je vous demanderai ſi vous êtes auſſi perſuadé que je le ſuis, qu'on n'a guere d'idées claires & fécondes que des objets dont on peut ſe faire des images ſenſibles ?

LE MORAL. Oui, j'en ſuis très-perſuadé.

LE PHYS. Je vous dirai donc que, d'après cet axiome, il m'eſt venu dans l'eſprit qu'il ſeroit poſſible de mettre le bonheur en repréſentation, non par aucune machine qu'il fût queſtion d'exécuter, mais ſimplement comme une perſpective que l'imagination pourroit ſe faire à volonté. Il me ſemble que cette repréſentation ſe trouveroit très-bien dans le ſimple aſpect du jeu de l'économie animale, déterminé par ſes principales cauſes, & par l'action de ſon principal reſſort : les effets produits par les objets de nos beſoins & de nos deſirs en ſeroient le grand mobile ; & ce mobile ſeroit conduit par notre intérêt bien entendu. Ce qu'il y au-

roit donc de plus important à conſidérer dans cette perſpective, c'eſt ce qui arrive d'ordre ou de déſordre dans cet appareil de forces centrales placé à la région de l'eſtomac, dont les divers changemens ſont le produit vrai de toutes les cauſes phyſiques & morales qui agiſſent ſur nous, & en même-temps la principale cauſe des divers ſentimens que nous éprouvons de notre exiſtence. Il me ſemble que ce ſeroit-là un moyen court & facile de bien évaluer les objets de nos beſoins & de nos deſirs; & ce moyen me paroît beaucoup plus certain qu'aucun de ceux dont j'aie entendu parler juſqu'à préſent.

En ne conſidérant donc les cauſes qui agiſſent ſur nous que d'après leurs vrais effets, tous relatifs à l'emploi & au renouvellement de l'action de ce centre, le train de la vie ſeroit aiſé à établir & gouverner, de maniere à en tirer en tout état & toute condition le meilleur parti poſſible. Par ces images frappantes, on ſeroit donc mieux muni qu'on ne l'eſt contre les paſſions déſordonnées, & plus ſûrement encore contre l'état trop craintif, qui ſous prétexte de prudence ou de précaution ſur l'intérêt de la ſanté, de la conſidération, de la fortune, même de la piété tournée & préſentée à ſa maniere, cherche toujours à s'emparer de nous, ſi le torrent des paſſions ne lui ferme l'entrée: c'eſt une eſpece de *vermoulure*, de poiſon lent, qui en ne ceſſant, par mille ſortes de défiances & de confiances ſans raiſon, de troubler & d'intercepter plus ou moins notre activité dans ſon principe, tourmente & détruit la vie des hommes, ſelon qu'ils s'y laiſſent gagner; forcés la plupart par le défaut d'autres occupations, dont même celles-ci ont l'a-

dreſſe

dreſſe de dégoûter, ou par le manque d'un diſcernement formé d'après de meilleurs principes. Il y a peu d'hommes qui par cela ſeul ne ſoient plus ou moins malheureux, ſur-tout quand les maux phyſiques viennent encore s'y joindre, ſuite ordinaire de la permanence de l'état craintif.

LE MORAL. Je vous avoue que je ne m'attendois pas à voir ainſi mettre le bonheur en repréſentation : mais il me paroît qu'en ſuivant bien cette idée, on en peut tirer un très-grand parti; ſi bien même que je ne comprends pas comment vous avez pu taxer cette perſpective de ne paroître d'abord que comme une ridicule viſion : je ſuis frappé de ſes avantages, & je crois qu'ils doivent ſe multiplier & s'accroître à meſure qu'ils ſeront vus de plus près.

LE PHYS. Oui, je le crois comme vous. Par exemple, ſi on voyoit avec aſſez d'attention que le grand mobile de la méchanique de la vie eſt dans nos beſoins & nos deſirs, ou dans des ſoins qui s'y rapportent, on ne courroit point à les ſatisfaire, préciſément comme ſi on ſe preſſoit de les anéantir, & d'en tarir toutes les ſources; on s'appercevroit bientôt des énormes obſtacles qu'on met ou qu'on prépare par-là aux conditions les plus eſſentielles de notre bonheur; & il y a peu de perſonnes aſſez fortement déterminées par leurs paſſions, pour mépriſer des inconvéniens auſſi évidens & auſſi conſidérables.

LE MORAL. On n'en ſauroit douter : je crois très-bien voir que ſi les hommes avoient de bonne heure le ſens nourri, ſelon ſa portée, d'une plus juſte évaluation de leurs beſoins, & des objets qui les rempliſſent, ils jugeroient tout autrement qu'ils ne ſont de leur propre expé-

rience, traiteroient leur vie bien différemment; & s'attacheroient si bien à cette meilleure maniere de la conduire, que les excès en tout genre deviendroient pour eux une espece de violence : combien de desirs inutiles ou immodérés, combien de maux & d'assujettissemens que ces desirs entraînent, dont il ne seroit alors plus question! Oui, Monsieur, si les hommes, tournés & inclinés comme ils le sont, pouvoient tout à coup se placer dans ce point de vue, & qu'ils apperçussent d'un côté, les pernicieux malentendus dont à tout instant ils sont les dupes ou les victimes, & de l'autre, les voies aussi simples que sûres pour la meilleure maniere d'exister, dont ils n'ont fait que s'écarter toute leur vie; je suis sûr qu'ils demeureroient presque tous au moins fort consternés de leurs méprises. Or, il me paroît que ce point de vue se trouveroit très-bien dans l'aspect des effets réels de tout ce qui dans le physique & dans le moral sert au méchanisme de la vie. L'état favorable de ce méchanisme, cause unique du meilleur sentiment possible de notre existence, seroit donc l'objet auquel on rapporteroit tout; & en beaucoup moins de temps qu'on ne seroit porté à le croire, nous nous habituerions si bien à ce sens de comparaison, que ce ne seroit presque plus que l'ouvrage du sentiment, même en plusieurs choses une loi du bon goût. Il n'appartient, à la vérité, qu'à l'esprit, à la réflexion, d'acquérir des connoissances; mais celles qui sont acquises, le sentiment se les approprie si bien, surtout si elles sont de pratique, que dans l'usage qu'on en fait, la réflexion n'y a presque plus rien à voir. Si on se fût avisé, dirai-je seule-

ment depuis 50 ans, qu'il y eût ce rempart à construire contre les maux qui nous assiegent sans cesse, les hommes seroient peut-être bien différens de ce qu'ils sont. Mais à travers tout cela, il me souvient encore des difficultés que je vous ai d'abord opposées : vous allez sans doute me dire que pour voir disparoître ces difficultés, je n'ai besoin que d'être bien attentif à la solidité & à l'application de vos principes, & que les changemens arrivés dans nos mœurs, à proportion des lumieres que nous avons acquises, sont d'assez bons garans de cette solution.

Le Phys. Voilà ce qui s'appelle très-bien deviner, & cela vous approche beaucoup plus que vous ne pensez de cette persuasion dont vous vous êtes d'abord cru si loin : vous allez bientôt voir, qu'avec de grandes vérités, on n'est jamais en peine de réponses satisfaisantes pour les principales difficultés. Demain nous entrerons dans une plus profonde discussion de nos principes, & du plus ou moins de facilité de leur application.

* *
*

DIALOGUE II.

LE PHYSICIEN.

LES maîtres de musique & les maîtres à danser assurent, comme on sait, que pour des écoliers mal commencés, il n'y a pas d'autre parti à prendre que de leur donner d'autres principes; ils ont certainemeut raison. Les maîtres de morale sont bien plus fondés à faire une pareille assertion.

LE MORAL. Ah! Monsieur, quelle refonte vous entreprenez! Il la faut pourtant; & je le comprends de reste: mais ce que je ne vois pas si parfaitement, c'est le succès, d'après même ce que la perspective du bonheur considéré dans le méchanisme qui le produit, pourroit présenter de plus sensible; il me semble que, si bien fondés que puissent être les nouveaux principes, il sera difficile de les rendre assez clairs, assez frappans, assez à la portée de tout le monde, pour que leur évidence puisse l'emporter sur les mœurs: c'est l'habitude qu'il faut rompre, & c'est ce que les maîtres en tout genre trouvent toujours de plus difficile.

LE PHYS. D'accord, Monsieur; mais il s'en faut bien que cela tire à conséquence pour notre entreprise, au point que vous paroissez le penser: la jeunesse ne voit pas l'intérêt qu'elle a à bien chanter & bien danser, comme à savoir éviter ce qu'elle a plusieurs fois éprouvé de nuisible; & c'est une différence que l'on sent d'autant mieux qu'on est plus en état de la con-

noître. Prenez quel uſage qu'il ſoit, le plus agréable, ôtez-en la confiance, je vous réponds qu'il y aura bien peu de gens qui ne s'en détournent; bientôt même, pour la plupart, il deviendra un objet d'averſion.

Le Moral. J'en conviens; mais comment dénouer cette confiance d'avec l'uſage qui plaît, au moins comme il le faudroit, pour détourner de cet uſage ? J'ai bien de la peine à concevoir que vous puiſſiez vous promettre un ſi grand ſuccès de la ſeule force de vos principes.

Le Phys. C'eſt ce qu'il s'agit de vous montrer; & pour cela j'entre en matiere. Je prends dans la nation un individu quelconque, un million même ſi vous voulez, & tous pêle-mêle comme ils viendront; que je leur demande quel eſt le penchant, quel eſt le deſir qu'ils ont le plus intimément dans le cœur ? leurs réponſes diverſifiées peut être en un millon de manieres, ſe réduiront à ceci ſeul, comme l'harmonie à ſa baſe fondamentale : le plaiſir de vivre, & une pleine ſécurité ſur ce qui pourroit le troubler. Qu'enſuite je leur faſſe à tous rendre compte de ce qu'ils font, & de ce qu'ils ſe propoſent; il ſe trouvera qu'ils prétendent tous n'avoir que ce grand but, toujours prêts à changer d'objets & d'idées, d'inclinations ou d'averſions, ſelon qu'on leur montreroit ſenſiblement qu'ils ne font que s'écarter du but qu'ils croient ſuivre, au lieu d'y tendre & d'en approcher : appliquons ceci à la vie commune. Si ce deſir de sûreté & de bien être qui domine ſur tout, eſt la vraie ſource, le vrai motif de nos ſentimens & de nos actions; il ne s'agit donc, pour que tout le monde en ſoit également frappé, que de le

bien donner à connoître, d'en bien présenter les applications & les conditions ; fallût-il d'abord un peu gravir contre les préjugés & les habitudes, le vrai bien connu & bien senti, l'emporteroit sur l'illusion ; qui est-ce qui balanceroit un moment à se déterminer entre des avantages & des inconvéniens où l'on ne verroit aucune incertitude ?

Nous vivons de desirs & d'occupations presqu'aussi essentiellement que l'air de que nous respirons ; & par cette raison, il faut que d'idée ou d'action nous tendions sans cesse à quelque objet qui de loin ou de près nous intéresse ; à proportion que nous manquerions d'être animés par ce genre d'occupation, le ressort de la tête diminueroit, la langueur s'empareroit de nous, & bientôt la flamme de la vie seroit au moment de s'éteindre : grands & petits, riches & pauvres, jeunes & vieux, aucun n'est excepté de cette loi ; ce qui prouve qu'un homme qui n'auroit plus rien d'intéressant à desirer, seroit l'homme du monde le plus à plaindre, & voilà la vraie raison qui rend les hommes insatiables dans leurs desirs. Appliquons cette conséquence : les hommes seroient chasseurs dans l'état de nature, ils le sont dans l'état de société ; richesses, honneurs, plaisirs, voilà leur gibier : les uns l'obtiennent par leur naissance, par les vertus militaires ; les autres, moins à portée, le suivent de plus loin par les sciences, les beaux arts, les vertus sociales, & le peuple, enfin, par les arts méchaniques ; mais ils se réunissent dans cet objet géral ; c'est qu'en bien méritant de l'intérêt commun, chacun, selon son état & sa condition, prétend avoir part aux distinctions & aux ré-

compenſes, ou du moins à ſe rendre remarquable par un bon renom; tout cela nous répond à divers degrés de la reconnoiſſance du public, & aſſure ſon reſpect ou ſa bienveillance. Voilà le vrai fondement de toutes les idées de ſûreté : ce n'eſt en effet, que par-là qu'on ſe rend tout le monde propice;&c'eſt ce qui pour tout le monde fait donc chaque jour un ſujet intéreſſant. Le luxe n'eſt qu'une apparence par laquelle chacun s'efforce de donner à connoître qu'il eſt du nombre de ceux qui ont bien mérité de l'intérêt commun, qui en ont été récompenſés; & qui par leur opulence, leurs lumieres ou leurs talens, ſont à portée d'en mieux mériter encore : le luxe eſt donc d'autant plus dangereux, que généralement on croit trop à cette apparence, & que par-là il écarte, il humilie les vertus & les talens qui obtiennent toujours d'autant moins que le luxe obtient davantage ; alors les mœurs ſe corrompent néceſſairement, & dès ce moment, ſelon que la dignité, la noble émulation, qui ſeule produit & ſoutient le vrai mérite, ſe trouve éteinte par cette corruption, les plus puiſſans états tendent à leur ruine : ſemblables en cette décadence à un terrein qui s'épuiſe, non-ſeulement par la manque de bons engrais, mais encore en conſommant une grande partie de ſa ſubſtance à des productions nuiſibles ou inutiles à ſon indigent cultivateur. J'ajoute une remarque en faveur de ceux dont l'état & la condition met les dignités hors de leur portée ; c'eſt que ſi elles ſont d'un grand effet, elles ſont auſſi d'un grand entretien, ſans quoi, ſur-tout dans un ſiecle auſſi éclairé que celui-ci, elles ſont moins

d'honneur que de honte : je ne parle pas des ſoins ſi épineux, ſi compliqués, de joindre le crédit à la grandeur, objet principal, même unique de ceux qui ne la cherchent que par pure vanité, ou par des ſentimens plus bas encore ; je conſidere ſeulement le motif qui a porté le prince à créer des dignités : ceux qui les ont obtenues, n'y ont peut-être d'abord vu qu'une juſte récompenſe ; mais à l'inſtant même, l'intéret public y joint une condition qu'il impoſe plus étroitement que les grands ne paroiſſent le croire ; c'eſt de renouveller d'humanité, d'équité, de lumieres, & de zele pour ſervir de grand exemple à la nation, (qui met ce prix de plus à ſes hommages) & à mieux ſeconder le prince dans ſes entrepriſes ou dans ſes vues d'adminiſtration : en un mot, les dignités demandent de ſi grands aſſortimens, que ſi un homme d'état & de condition médiocres, & par conſéquent d'une vie ſimple & unie, ſe trouvoit tout d'un coup chargé d'un haut rang aux conditions qui y ſont attachées, il eſt à préſumer que ſe trouvant par ſa probité, ſes mœurs & ſa conduite aſſez aſſuré ſous l'abri des loix, même ſous celui de l'équité, que toujours le public a intérêt qu'on ne viole pas, bientôt il demanderoit à deſcendre de ce haut rang, pour ſe délivrer d'un fardeau ſi embarraſſant & ſi peu néceſſaire : mais auſſi que de perſonnes, décorées de ces dignités, s'en trouveroient peut-être fort grevées, tentées même d'y renoncer, ſi on les aſtreignoit à ſe bien acquitter de tout ce qu'elles impoſent, & ſur-tout à n'en jamais abuſer. Je reviens à mon ſujet.

Comme nous ſommes tous naturellement dans

un état craintif, parce que nous ne renfermons point en nous, ni les causes de notre sûreté, ni celles de notre subsistance; grands & petits, riches & pauvres, nous tendons sans cesse à les acquérir, ou à nous en assurer, soit que réellement nous n'y soyons point encore parvenus, soit que nous ne puissions cesser de le croire par l'illusion que nous fait ce besoin si pressant de tendre toujours à quelqu'objet qui nous intéresse. Ce besoin ne me paroît donc être formé que de l'idée de ce qui nous manque, ou que nous croyons nous manquer, & de l'inquiétude où nous sommes sur les moyens d'y parvenir: il est vrai, si j'ose ainsi dire, qu'en voilà bien la couleur; mais ce besoin n'est presque dans le fond que cette loi du jeu de l'économie animale qui exige perpétuellement le secours des sensations. On peut voir par-là la véritable raison, plus physique que morale, de ce que les hommes presque mécontens de leur état présent, ne savent vivre que des grands changemens qu'ils y esperent: ne vaudroit-il donc pas mieux qu'ils fussent tous formés, & rendus tous heureux, d'après cet honnête homme si vertueux, si sociable, si bien instruit, que vous avez mis sur la scene; jouissant d'une bonne santé par ses mœurs bien réglées, & assuré de la bienveillance publique par ses divers succès, il jouit continuellement du meilleur sentiment possible de son existence, il a certainement le plaisir de vivre. Que ne le connoit-on ce genre de plaisir, si grand, si noble, & si solide; cette force, cette stabilité d'existence, que tous les momens de la journée renouvellent, & nous font par-là constamment éprouver! Les hommes, qui presque tous

ſont ſi à plaindre, ne ſont pourtant malheureux que de n'avoir ſu connoître cette grande maniere d'exiſter, & d'y avoir ſubſtitué des plaiſirs vains ou crapuleux : trop ſemblables par tous les maux qu'ils ſe font, aux gens aſſujettis à de pénibles travaux, ils croient ſe refaire par un moment de plaiſir, comme ces gens-là, par un coup d'eau-de-vie ; avec cette différence néanmoins, que ceux-ci s'en vont contens pour leur journée, pleins de confiance dans leurs forces pour le travail qu'ils ont à faire ; & qu'au contraire le fardeau de la vie ne fait que s'appéſantir pour les autres, & par les maux qu'ils ſe procurent, & par la triſte comparaiſon qu'ils ne ceſſent de faire entre ces courts momens de plaiſir, & leurs longs & languiſſans intervalles qu'ils ne ſavent guere autrement remplir. Si d'un côté ils voyoient clairement les ſources du vrai bonheur, & de l'autre celles de leurs illuſions & de leur malheurs, penſez-vous, Monſieur, qu'émus d'un plus juſte ſentiment de leurs vrais intérêts, ne fût-ce même que par cette force d'inſtinct qui révolte contre les choſes les plus agréables, quand on les reconnoît nuiſibles à un certain point, ils ne devinſſent pas tout d'un coup ſupérieurs à leurs préjugés & à leurs habitudes : n'en doutez pas, ils ſentiroient bientôt naître de nouveaux goûts, de nouveaux deſirs, plus conformes à leurs vrais avantages. Mais de ceci je vous en donnerai encore une plus parfaite démonſtration par une plus particuliere conſidération du jeu de l'économie animale, & de l'effet réel de toutes les cauſes qui le déterminent ; il en réſultera bien évidemment, que ſans plan de vie, qu'il ne tiendroit qu'à chacun de ſe faire, on

perd de grands avantages dont on eût pu s'assurer, on se jette dans une infinité d'inconvéniens qu'il eût été facile de prévenir.

DIALOGUE III.

LE PHYSICIEN.

TELLE est notre malheureuse constitution que nous sommes toujours portés à douter de notre existence, si nous manquons d'objets qui nous la fassent favorablement éprouver ; c'est-à-dire, que la vie étant une action continuelle, nous avons donc besoin d'être rassurés à tout instant sur la durée de cette action ; & nous ne pouvons l'être que par un état constant d'effort qui nous en réponde. C'est en effet de cet effort constant que dépend principalement la méchanique de la vie ; & c'est pour ne pas cesser de le déterminer & renouveller comme il doit l'être, qu'il faut que d'idée ou d'action nous tendions toujours à quelque objet qui nous intéresse. Des objets interessants, dans le sens dont il s'agit ici, ne sont donc que des causes, qui par les avantages que nous y attachons, déterminent un état d'effort, soit de mouvement, soit de réflexion, pour nous faire parvenir à ces objets : si notre disposition est favorable, & si d'ailleurs les moyens ne nous manquent pas, nous éprouvons alors un grand sentiment de notre existence, parce que nous nous trouvons bien munis des causes propres & des conditions nécessaires à la libre & constante détermination du jeu de l'économie animale. Par cet ordre, l'aspect du bonheur se confond naturellement avec celui de la santé, & du concours des

causes qui la produisent : c'est ce qu'il faut encore plus particuliérement examiner.

Qu'est-ce qu'un homme heureux ? C'est un homme qui a en sa possession où à sa portée les causes physiques & morales qui peuvent favoriser son existence, les dispositions qui sont nécessaires à leurs effets, & les moyens d'écarter ce qui pourroit lui ravir ces causes, ou troubler ces dispositions. Qu'on y regarde de près, on trouvera que cette définition ne comprend pas moins l'état de santé que celui de bonheur; il n'y a qu'à voir en quoi consiste la santé.

L'état de santé est celui où toutes les fonctions du corps, soit naturelles soit animales, s'accomplissent facilement, tant par l'heureuse disposition des organes, que par l'usage bien réglé des causes qui renouvellent & déterminent leur action; ces causes en les évaluant bien, se réduisent, comme celles du bonheur, à la subsistance dont on sait user, au juste emploi de notre activité, & à des moyens de sûreté qui nous tranquillisent sur toutes les sortes de craintes dont nous sommes environnés. Il s'agit à présent d'évaluer ces causes dans le méchanisme de leurs effets.

Le diaphragme étant le centre de toutes nos forces, où s'appuient & se déterminent tous nos efforts, tous nos mouvements, & où aboutissent toutes nos sensations ; il est donc impossible d'évaluer les effets de tout ce qui physiquement & moralement agit sur nous, autrement que par le plus ou moins de force & de liberté qui en revient au jeu du diaphragme, ou pour mieux dire, à son plein effort sur les organes qu'il doit toujours contre-balancer : plus on examinera, plus on approfondira ces effets, plus on trouvera

qu'on ne sauroit autrement se faire une idée bien déterminée de leur réalité. Un général qui gagne une bataille, une femme qui jouit du triomphe de ses charmes, un auteur qui voit croître sa célébrité, qu'éprouvent-ils dans ces instans si agréables? Ce n'est dans le fonds que de fortes vibrations qui favorisent le jeu du diaphragme. Et en effet, tous nos desirs, toutes nos affections, ne consistent que dans l'action qui nous porte à les remplir où à nous en occuper; ce sont des besoins physiques ou moraux qu'on éprouve ou qu'on prévoit, plus ou moins vrais ou illusoires, plus ou moins urgens, qu'il s'agit de remplir à propos, & par les moyens convenables. Voilà donc des causes nécessaires d'action qui déterminent un état d'effort, pour du mouvement ou de laréflexion, selon la maniere dont il font parvenir aux objets de ces besoins ou de ces desirs; & c'est principalement par cette raison qu'aucune sensation ne devient un sentiment complet, qu'autant qu'elle a porté ses vibrations jusqu'au diaphragme, c'est-à-dire qu'elle y a produit l'effort ou l'impression nécessaire pour nous faire tendre à son objet, ou du moins l'imprimer dans la réminiscence qui ne reçoit rien que du sentiment. Voyez les personnes sujettes à changer facilement de goûts, de projets, d'entreprises, variant presque chaque jour sur les jugemens qu'elles en portent; vous trouverez que ces variations ne tiennent le plus souvent qu'aux divers sentiments que ces personnes éprouvent de leurs forces, & aux rapports plus ou moins faciles qu'elles croient avoir avec leur objet. Par exemple, un homme animé par la chaleur du vin, entreprend avec la plus grande confiance ce à quoi

étant à jeun, il eût invinciblement répugné : sur combien d'objets les divers états de la santé, le plus ou moins de sécurité, à tous égards, ne produisent-ils pas les mêmes différences ? Qelle est la raison, si ce n'est le divers sentiment qu'on a de ses forces & de ses moyens: l'instinct toujours confondu avec la mémoire, prétend toujours, si on peut ainsi dire, avoir le compas à l'œil; & comme son savoir, même son existence, ne consiste que dans le sentiment qu'il a de nos forces, & du besoin de les employer ou de les renouveller, il décide en un instant, & pour l'instant même, des convenances ou des disconvenances; peu prévoyant qu'il est, & par-là peu scrupuleux sur les contrariétés qui pourroient naître des instans suivans; c'est par-là sans doute qu'il se fait tant d'illusion pour tous les objets de sensations vives, qui en effet, doivent d'autant plus nous paroître des causes sûres & favorables d'action, qu'elles nous font d'abord éprouver un plus grand sentiment de notre existence. Comment l'instinct seroit-il en état de nous décider & nous entraîner si rapidement, s'il n'étoit pas déterminé par des impressions communes au centre du sentiment & du mouvement ? Par quel autre ordre de causes & d'effets lui arriveroit-il si souvent de fasciner la raison, ou de l'emporter sur elle ? Car on ne sait que trop combien souvent elle le désavoue, & n'est par conséquent pas de moitié de ses opérations. Or, comment concevra-t-on la nature & l'effet, & sur-tout le méchanisme de pareilles impressions ? Ne les veut-on placer que dans la tête ? Mais c'est le propre siege de la raison, & ce n'est pas-là que l'instinct si impérieux, si tumultueux, peut avoir son centre d'action. Où

donc les placer, si ce n'est dans le district des vibrations qui de cette partie du cerveau d'abord affectée par les premieres impressions des objets, s'étendent au même instant jusqu'au diaphragme? D'après cette idée, on seroit porté à croire que l'ame qui raisonne, & qui pour cela, a besoin d'être tranquille, opere dans la partie plus élevée du cerveau, loin du tumulte de celle qui est d'abord affectée par nos premieres sensations, & paroît par-là plus particuliérement faire le domaine de l'instinct. Ces deux départements sont distingués sans être séparés; car la raison n'opere que sur les images ou les impressions que le sentiment lui fournit; c'est ce qu'il ne nous prouve que trop quand il lui arrive d'entraîner la raison ou d'empiéter sur elle.

L'examen du cerveau des animaux, & des grandes différences qu'on y trouve en tous, d'avec celui de l'homme, fournit une nouvelle preuve de ce que je viens d'avancer sur la nature & l'ordre des fonctions du sentiment. N'étant point question dans les animaux d'opération d'une ame qui pense, ils n'ont pas besoin d'un cerveau assez considérable pour former des districts particuliers au sentiment & à la pensée; aussi le créateur ne les a-t-il pourvus que d'un cerveau capable des seules opérations du sentiment ou de l'instinct. La grande différence qu'il y a entre le cerveau de l'homme & celui des animaux, est donc une preuve manifeste que pour une ame douée de la faculté de penser, & pour que cette faculté s'exécute, il faut nécessairement une étendue & une distribution, peut-être même une qualité d'organe, dont les opérations de l'instinct n'ont pas besoin; d'où il faut conclure

que les opérations du ſentiment ne ſe paſſent pas dans les mêmes endroits que celles de la penſée, le créateur n'eût pas donné aux hommes un cerveau ſi différent de celui des animaux : conſéquence juſte, qui aſſigne inconteſtablement à la penſée des lieux diſtincts de ceux du ſentiment, quoique dans le fonds ils n'en ſoient pas ſéparés.

LE MORAL. Voilà donc le ſentiment établi comme un ſatellite perpétuel de la vie, comme un écho fidelle & une cauſe conſtante de ſes divers mouvemens. C'eſt lui en effet qui nous incline vers les objets relatifs à nos beſoins & à nos deſirs, ou qui nous en détourne ſelon leur convenance ou leur diſconvenance, avec l'état actuel de notre activité, c'eſt-à-dire, ſelon que nous avons beſoin de l'employer ou de la renouveller; c'eſt ſur le pied des diverſes gradations de cette alternative, & des moyens plus ou moins faciles d'y parvenir qu'il eſt affecté de plaiſir ou de peine, & que ſeul ou de concert avec la raiſon, il régit tout les inſtans de notre vie : en un mot on pourroit ſe répréſenter le ſentiment comme une maniere de flamme comparable en plus d'un ſens au feu ſacré du temple de Veſta, qu'il ne falloit jamais laiſſer éteindre. Par-là, Monſieur, je comprends bien mieux que je ne le faiſois, ce que c'eſt réellement que ce beſoin perpétuel que nous avons de tendre à quelque but qui nous intéreſſe, ainſi que cette pente à douter de notre exiſtence, à moins d'objets qui nous la faſſent favorablement éprouver.

LE PHYS. Vous vous en ferez encore de plus juſtes idées après la fin de mon expoſé. Les hommes craignent toujours, & plus ou moins ils craignent tous, aucun n'en eſt excepté, autrement ils

ils ne subsisteroient pas long-temps dans un état de société : emportés par la véhémence naturelle de l'instinct, souvent la loi du plus fort décideroit entr'eux ; ils donneroient dans tous les écueils, dans tous les excès, s'ils n'étoient retenus par un état de crainte, qui d'abord, par le méchanisme qui lui est propre, fort opposé à celui de l'action musculaire, fait une diversion à cette impétuosité, d'abord en ralentissant notre fougue, & ensuite en nous présentant des inconvéniens là où du premier coup d'œil nous aurions cru ne trouver que des avantages ; c'est l'expérience ou l'éducation, & même la nature à sa maniere qui, par l'habitude de justes craintes & de sages précautions, établit insensiblement en nous le méchanisme propre à cette importante diversion. Nous ferons bientôt voir combien, sans le secours de ce méchanisme, la prudence nous seroit dans le fonds fort étrangere, & seroit par-là presque toujours sans effet.

Lorsque l'état craintif n'est qu'au point de produire de justes défiances, & de sages précautions, il n'est à ces conditions-là que de la prudence ; & l'inconvénient physique qui en peut résulter, qui même en résulte nécessairement pour le ressort des nerfs & la pleine contraction du diaphragme, est plus que compensé par la sécurité où nous sommes d'éviter par-là d'autres plus grands inconvéniens. Mais si la prudence devient excessive, elle produit, selon qu'elle passe ses justes bornes, un état de timidité ; & si par des causes physiques & morales, & par la suite de fâcheuses illusions, qui résultent de ces causes, cette timidité vient à s'établir si bien dans le méchanisme qui le détermine, qu'elle

y soit comme naturalisée ; il n'y a en ce cas-là aucun moyen de l'en séparer, sur-tout si la disposition naturelle ou acquise du principal centre d'action est tournée à l'état craintif : alors, c'est une vie à jamais timide, à jamais livrée à une infinité de frayeurs ou de fausses prévoyances, d'où naissent d'excessives précautions, qui presque toujours inquietent plus qu'elles ne rassurent ; parce que dans l'état craintif il n'y a rien de fixe que la frayeur, les doutes & les défiances qui en sont inséparables. Les inconvéniens de cette prudence démesurée passent donc de beaucoup les avantages qu'elle peut procurer ; c'est donc là une vie très-malheureuse : & combien n'y a-t-il pas de malheureux de cette espece ! Voilà l'état craintif moralement considéré ; mais il est autrement frappant étant présenté sous le point de vue physique.

Autant qu'il y a plus d'état craintif qu'il n'en faut pour modérer à propos l'impétuosité des sens, & former par-là des dispositions favorables à la prudence, autant nous perdons inutilement de cette force, de cette activité, qui nous fait éprouver un grand sentiment de notre existence ; autant nous manquons de cette sécurité qui bannit les trop fortes craintes, c'est-à-dire, qu'il se fait par-là autant de dimunition dans les effets des causes du ressort & du jeu du diaphragme. Cet organe est convexe dans son état de relâchement, & il s'abaisse & s'applatit dans son état de contraction, en comprimant alors la masse intestinale qui lui obéit jusqu'à un certain point. Lorsque les causes de cette action réciproque sont au degré convenable, & par-là dans leurs justes proportions, c'est-à-dire, que

le diaphragme & le balon inteſtinal s'appuient l'un contre l'autre avec une force à peu près égale ; alors la puiſſance de reſſort & d'action, formée par ce mutuel effort, ſe trouve auſſi dans toute ſa force ; & cet état de force eſt commun à tous les organes par leur connexion avec ce principal centre. C'eſt ici où il s'agit de bien conſidérer de nouveau l'importance dont il eſt pour nous de nous rendre doux & ſociables, & d'établir, autant qu'il convient, la prudence dont on ne ſauroit ſe paſſer, que l'emploi de notre activité ſe partage en deux déterminations oppoſées, qui ſe balancent & ſe ſuppléent réciproquement. Si nous n'avions point d'autre voie de détermination que celle de l'action du corps, ou de l'emploi des forces muſculaires, nous ſerions néceſſairement entraînés par tout ce qui nous affecteroit, & nous le ſerions ſelon toute l'étendue de l'impreſſion que nous aurions reçue : le ſentiment qui ne connoîtroit alors ni voie, ni raiſon de retenue, nous porteroit d'autant plus vivement à nous abandonner à cette impreſſion, que faute d'une balance phyſique formée par une habitude de crainte & de réflexion, il n'y auroit aucune reſſource de méchaniſme qui pût ſervir à un juſte contre-poids. Ce n'eſt en effet que par le défaut d'un méchaniſme propre, formé par l'habitude dans le principal centre d'action, qu'en général on eſt ſi gauche en tout ce à quoi on n'eſt pas ſuffiſamment exercé. Des hommes en cet état ſeroient donc bruts, ſauvages, barbares, gens même impraticables entre eux ; mais de cette eſpece de gens, il n'y en ſauroit avoir, pour peu qu'ils aient vécu en ſociété. L'expérience des inconvéniens & l'eſprit de précaution

qui en doit naître, y a bientôt plus ou moins pourvu, selon l'étendue des défiances à avoir, & des mesures à prendre ; & mieux que tout, la religion, quand on parvient à labien établir : en ne la considérant même que par rapport à la politique, mieux on examinera & plus on trouvera que les hommes, dans l'état de société, ne sauroient se passer de religion ; qu'il n'y a qu'elle qui puisse les timorer au point qu'il est essentiel qu'ils le soient, pour devenir doux & sociables, sur-tout pour fournir aux malheureux des espérances qu'ils ne sauroient trouver ailleurs : & de ce côté-là, abstraction faite pour un moment de l'autorité de la révélation, il n'y a pas de plus ferme appui pour la religion que celui que la physique lui prête. La jeunesse bouillante, immodérée, inconsidérée, manquant d'expérience & d'instruction, peut, à l'ardeur qui l'anime pour tous ses objets, donner une idée de l'homme brut qui s'élance à tout ce qu'il desire, sans aucune espece de contre-poids, qui dans le physique ni le moral, puisse balancer cette véhémence. On peut facilement juger de tous les inconvéniens où l'on se jetteroit, selon ce qu'on porteroit d'une pareille ardeur dans le monde; & combien au contraire le train de modération, par toutes les sortes d'inconvéniens qu'il previent, & la sécuriré qu'il procure, compense avec avantage ce qu'il prend sur le degré & la pente de notre activité : c'est ce dont on a des preuves d'autant plus convaincantes, qu'on peut les puiser dans l'expérience journaliere. Revenons au méchanisme de l'état craintif

Une tête surmontée par des sujets de crainte, retient de l'action pour y penser, & elle y pense

plus ou moins, ſelon qu'elle en eſt affectée, ſelon les précautions qu'on imagine qu'il y a à prendre ; & il eſt rare que la crainte qui nous domine à un certain point, en puiſſe trouver qui lui paroiſſent ſuffiſantes. La tête en cet état, fournit beaucoup moins d'action qu'il n'en faut au reſſort & à l'activité de tous les organes ; le diaphragme a donc une plus foible contraction, il appuie moins ſur le balon inteſtinal, qui par-là ſe dilate, ſe diſtend, & lui réſiſte davantage ; & la puiſſance de reſſort, formée par l'effort mutuel du diaphragme & de la maſſe inteſtinale, diminue donc, ainſi que la libre action des nerfs, en raiſon de la diſproportion & de l'affoibliſſement de cet effort. Cet état habituel d'élévation ou de moindre contraction du diaphragme, eſt néceſſairement une cauſe de ſenſation pénible, puiſque l'état de force & de ſoupleſſe dépend principalement du complément du jeu du diaphragme, & de ſon juſte point de réaction ſur le balon inteſtinal : l'action vitale eſt donc alors comme une eſpece de pendule qui, ſi on peut ainſi dire, menaceroit à tout inſtant de s'arrêter. On doit éprouver par-là un ſentiment d'autant plus pénible qu'on n'y eſt point encore accoutumé : cependant comme le jeu de l'économie animale continue d'aller ſon train, quoique moins bien que ſelon ſes loix ordinaires, le ſentiment eſt moins frappé de l'impreſſion du danger, ſelon que la vie lui paroît moins menacée ; & c'eſt ainſi qu'on s'accoutume à l'état craintif ; ſouvent même on finit par ne trouver de la ſatisfaction qu'à s'occuper des illuſions de cet état de crainte, & des moyens qu'elles créent preſqu'à tout inſtant pour mettre la vie plus en ſûreté, & la

rendre plus tranquille & plus commode : les exemples n'en ſont que trop communs.

Examinons d'autres changemens qui arrivent encore au diaphragme par les effets de l'état craintif. Lorſque l'ame veut penſer, elle produit d'abord dans le centre diaphragmatique un méchaniſme propre à la ſeconder dans cet état de réflexion, à ſoutenir les images qu'elle veut particuliérement conſidérer : ce méchaniſme, comme on l'a déja dit, conſiſte principalement dans une élévation de la maſſe inteſtinale, & ſur-tout de cette portion d'inteſtin qui, courbé en maniere d'arc, traverſe de droite à gauche, en paſſant le long de l'eſtomac, & le preſſant toujours lorſqu'il eſt plein, ou le ſurmontant ſelon qu'il eſt vuide. Cette portion d'inteſtin, qu'on nomme colon, fait l'effet d'un nouvel appui, ou d'une maniere de chevalet, qui pour tout état d'effort ou d'action ſpontanée, paroît preſqu'à volonté, & ſuivant les circonſtances, pouvoir être augmenté ou diminué juſqu'à un certain point. Les fonctions particulieres de cet inteſtin, les changemens qu'il éprouve par des cauſes de bien des eſpeces ſont beaucoup plus remarquables qu'on n'a juſqu'à préſent paru le ſoupçonner. Cette élévation de la maſſe inteſtinale eſt une ſuite néceſſaire de celle du diaphragme, qui doit tendre à ſe relâcher, ſelon que l'état de réflexion plus ou moins contentieuſe le prive de l'action néceſſaire pour le juſte degré de ſon reſſort & de ſa contraction. Le colon s'éleve d'autant plus qu'il y tend naturellement par ſon action & ſa poſition ; & je crois qu'on peut aſſurer, ſans riſque d'avancer une propoſition trop haſardée, que ſur mille perſonnes, à peine y en

a-t-il une qui ait le colon véritablement à sa place, & avec son diamettre & son ressort naturel. Cette élévation du colon produit encore par la plus forte pression qui en résulte, une irritation & une tension particuliere dans cette partie tendineuse ou apponévrotique, qui fait la partie extérieure de la région du diaphragme & de l'estomac, & dont le ressort & l'action sont fort liés aux déterminations qu'elle reçoit sans cesse de l'intérieur de cette région (*). C'est ainsi que se forme & s'accroît la sensibilité, la délicatesse du centre diaphragmatique, & par-là l'état d'inquiétude, de morosité, de doute ou de défiance, qu'on a si souvent lieu d'observer dans les personnes dominées à un certain point par l'état craintif; & en effet, l'état de décision, de confiance, qui de sa nature tend presque toujours à l'action, doit d'autant moins se trouver dans les personnes timides, que leur méchanisme central est presque toujours tourné à l'inaction des forces musculaires, c'est-à-dire, à une habitude d'excessive réflexion; aussi les fréquens mou-

(*) C'est probablement par les communications de ce centre extérieur avec les organes internes, & par celles des nerfs extérieurs, que les divers climats & les diverses températures de l'air agissent si diversément sur nos corps, & y produisent, quant à leur croissance, leur ressort, & leur activité, de si grandes différences; les unes constantes, selon les divers climats, & les autres sujettes à variation, selon les changemens plus ou moins considérables & plus ou moins fréquens qui arrivent dans l'atmosphere: toutes ces différences ne s'operent probablement que par des changemens plus ou moins déterminés, plus ou moins constans dans la disposition, le ressort & le jeu des organes du centre diaphragmatique; d'où le développement de toutes les parties organiques reçoit, comme leur mouvement, sa principale détermination.

vemens de colere auxquels les hypocondriaques, même la plupart des gens timides, ſont ſujets, ne ſont-ils probablement qu'une reſſource momentanée, & ſouvent pernicieuſe de l'inſtinct, pour diminuer par cette action l'excès de diſtention du diaphragme cauſé par un trop grand relâchement : cet excès de diſtention ne peut que produire une ſenſation plus ou moins pénible, ſelon le plus ou moins de difficulté où eſt alors cet organe de ſe remettre en voie de contraction.

Il faut remarquer encore que cette exceſſive élévation du colon, devenue habituelle, qui ſert beaucoup à la durée de l'état craintif, en eſt auſſi à ſon tour plus entretenue & plus aſſurée ; le colon en cette ſituation, s'approche de bien plus près qu'il ne le devoit de l'orifice ſupérieur de l'eſtomac, & le ſpaſme habituel qui en réſulte intérieurement & extérieurement, l'y aſſujettit encore davantage ; ſouvent même une pareille diſpoſition augmente ou réveille l'état craintif, indépendamment d'aucune nouvelle cauſe. On peut donc regarder cette diſpoſition comme une eſpece de *moule à craintes*, qui, ſelon qu'elle s'aggrave phyſiquement, en reproduit de nouvelles à tout inſtant, ſans qu'il y en ait dans le moral d'autres raiſons réelles. C'eſt par-là auſſi qu'on peut facilement comprendre pourquoi l'exercice, la table, & la compagnie diſſipent mieux un profond chagrin, en détruiſant le méchaniſme qui le ſoutient, que ne le font toutes les eſpeces de raiſonnemens les plus juſtes, qui laiſſent ſubſiſter ce méchaniſme. Obſervons enfin, que par des effets très-aiſés à appercevoir, ce même vicieux méchaniſme eſt ſouvent une des principa-

les cauſes de l'opiniâtreté des incommodités, & du danger des maladies.

LE MORAL. J'avoue, Monſieur, que l'homme phyſique & moral eſt préſenté ſous ce point de vue avec toute une autre évidence que celle qu'on lui trouve ſous l'aſpect uſité ; je vois dans toute leur étendue les différences qui réſultent pour le jeu de l'économie animale du plus ou moins de ſécurité où nous ſommes ſur tout ce qui peut troubler le ſentiment de notre exiſtence ; & je vois également le produit réel des cauſes phyſiques & morales qui peuvent augmenter ou diminuer cette ſécurité : les hommes, ſelon qu'ils ont plus ou moins d'état craintif, ont habituellement plus ou moins d'action retenue à la tête, & par cette raiſon, plus ou moins d'aptitude & de penchant au mouvement ou à la réflexion : en un mot, je vois qu'il n'eſt point de phénomene & de ſituation de l'humaine nature, que dans le moral, comme dans le phyſique, on ne puiſſe facilement déduire des divers changemens de ce centre d'action, placé dans la région du diaphragme. Tout ce qu'à préſent j'en veux remarquer ici, c'eſt la maniere dont il me paroît que par toutes les variétés ou les gradations dont ce méchaniſme central eſt ſuſceptible, chacun ſelon ſon état & ſon caractere, ſelon ſon train de vie & les ſoins auxquels il s'aſſujettit, ſe monte peu à peu au ton d'attention & de circonſpection dont il croit devoir uſer ; & que les lieux, les ſociétés où il en faut le moins, ſont de ce côté-là plus favorables à l'état de gaieté, à la pleine détermination du méchaniſme de la vie ; c'eſt ſur-tout par-là qu'il faut d'abord ſe repréſenter les différences des diverſes conditions, & des divers états, relativement au jeu de l'économie animale.

Les grands ont moins de crainte, parce que leur existence leur paroît bien assurée ; ils ont donc moins de ce méchanisme craintif dont nous venons de parler ; & s'ils ne s'en procuroient pas par les divers abus, & les divers excès où souvent ils se livrent, les grands, sans contredit, seroient pour vivre heureux beaucoup plus avancés que les autres. Dans l'état moyen, les précautions, par bien des endroits, y sont plus nécessaires, & bien plus constamment ; c'est-à-dire, que dans l'état moyen, le dégré de crainte & de circonspection y est habituellement plus considérable, & qu'en général on y est donc monté sur ce ton-là : il suit de-là que les gens de cet état ont le diaphragme moins aidé pour sa contraction, qu'il y a plus d'élévation constante du colon & de la masse intestinale, & par-là un nouvel obstacle à la liberté du jeu du diaphragme. On a donc, dans l'état moyen, moins de force de ressort, moins de torrent d'activité, & par conséquent moins de besoin d'en chercher l'emploi ; aussi dans l'état moyen y trouve-t-on plus de modération, même moins de force pour soutenir les excès que dans l'état plus élevé : l'activité dans l'état moyen étant de beaucoup moins brillante, les objets vifs n'y sont donc pas si nécessaires, ni par conséquent si recherchés ; on s'y renferme plus facilement dans l'enceinte des devoirs qu'on a à remplir ; & ces devoirs, qui s'étendent beaucoup plus loin que ceux des personnes d'un haut rang, fournissent aussi de plus grandes occupations. En effet, dans l'état moyen on n'y tient la considération que des lumieres & des talens, du relief qu'on acquiert dans les places qu'on occupe, & par

tous les devoirs dont on a à s'acquitter ; au lieu que les grands, portés pour la plupart à se croire quittes de tout par leur naissance, n'aiment guere à s'occuper que de leur plaisir & de quelques devoirs de société ; occupation bientôt tarie, si l'ambition ne vient pas s'y mêler, & qui laisse des vuides d'autant plus insoutenables, qu'on ne sait comment les remplir, ou pour mieux dire, qu'on n'est point à portée d'employer, & de renouveller à propos ce grand fonds d'activité que produit nécessairement le sentiment d'une grande élévation. Que la grandeur en ce cas-là doit souvent être un pesant fardeau !

Tout bien examiné, il n'y a pas d'existence aussi sûre, aussi desirable que celle de cet honnête homme qui nous a servi à former l'image de l'homme heureux. Qu'on parcoure, soit au moral, soit au physique, sa vie en tous ses détails; qu'on voie comme sa journée est bien & agréablement remplie, comme par ses mœurs, ses sentimens & ses lumieres, il a toujours lieu de compter sur l'approbation & la bienveillance publique, sur sa santé, sur ses amis, en un mot, sur toutes les causes de la plus agréable existence. Peut-on souhaiter de plus grands avantages? Le plus grand luxe de richesses & d'honneurs est-il seul en état de les procurer?

LE PHYS. Je crois, Monsieur, qu'il n'y a rien à objecter contre toutes ces conséquences que vous venez de très-bien développer : elles tiennent à leur principe par une chaîne si bien liée, qu'on ne sauroit les affoiblir, à moins qu'on ne parvînt à ébranler les fondemens de ce grand principe ; ce qui est certainement impossible, puisqu'il est a puyé sur la plus scrupuleuse obser-

vation. Demain nous reviendrons à l'état craintif, ſur lequel j'ai encore quelques remarques à faire.

DIALOGUE IV.

LE PHYSICIEN.

SI pour former la prudence ou l'eſprit de retenue, il faut un méchaniſme propre à une diverſion convenable de notre activité, il faut auſſi bien prendre garde que, par des cauſes morales ou phyſiques, ce méchaniſme ne devienne point exceſſif; ſans quoi, comme on le voit en tous ceux qui ſont dominés par les craintes, nous ſerions trop portés à la réflexion, & point aſſez au mouvement ou à l'action des forces muſculaires: & en effet, toute action, tout effort, eſt preſque toujours pour eux une entrepriſe qu'ils croyent au dela de leurs forces, à moins que quelque motif d'urgente précaution ne vienne puiſſamment les y déterminer. Ce que l'excès de l'état craintif produit de diminution dans notre activité, peut également réſulter de la trop longue ſuite des divers excès où nous jettent le luxe & la moleſſe, ou le train de vie entiérement tourné du côté des plaiſirs. Combien de perſonnes ne voit-on pas qui en ſont venues au point d'avoir preſque perdu la faculté d'agir, même de preſque rien réſoudre; eſpece de cataleptiques qui n'étant plus en état de prendre aucune détermination par eux-mêmes, n'en peuvent donc avoir que par les gens attachés à leurs intérêts ou à leur ſervice. Cet état, à différens degrés, n'eſt malheureuſement que trop com-

mun. Mais s'il eſt néceſſaire que le méchaniſme craintif ne ſoit pas porté au delà de ſes juſtes bornes, il l'eſt encore plus qu'il exiſte aſſez de ce méchaniſme pour contenir ou détourner à propos l'impétuoſité des ſens ; autrement, ſans frein par rapport aux autres, comme ſans retenue pour ſoi, on ne douteroit de rien, on ſe précipiteroit à tout, & on manqueroit à une infinité d'égards, d'autant plus néceſſaires qu'il eſt important, & même indiſpenſable de ſe concilier l'eſtime & la bienveillance des perſonnes dont on eſt connu ; & en attendant qu'on ait pu y réuſſir, d'éviter au moins de les choquer & de leur déplaire On n'ignore pas les inconveniens qui peuvent à tout moment naître de l'inobſervance de ces égards ; je me contenterai donc de dire ici, qu'autant qu'on manque de ce méchaniſme pro pre à l'état de réflexion, qui eſt l'appareil de celui de la crainte, autant le ſentiment nous jette du côté de l'emploi des forces muſculaires, parce que le méchaniſme qui y ſert, eſt le plus ſimple & le plus naturel, le plus favorable par cette raiſon au jeu de l'économie animale, & par conſéquent le plus propre à nous faire éprouver le meilleur ſentiment poſſible de notre exiſtence. Auſſi voit on que les perſonnes dont l'appareil des forces centrales eſt tourné juſqu'à un certain point à l'emploi des forces muſculaires, répugnent fort à la durée de l'état de réflexion ; & en effet, par la tournure de cet appareil, elles n'y ſont pas propres ; ce qui eſt bien prouvé par l'averſion qu'elles ont pour toutes les choſes un peu compliquées ; non-ſeulement on ne ſauroit parvenir à les en occuper, à les y incliner, mais même à les leur faire concevoir. En un mot, ces per-

ſonnes ont toujours plus de diſpoſition, & par-là plus de pente à agir qu'à penſer, & elles n'aiment point, ſouvent même elles abhorrent ce qui néceſſairement s'oppoſe à cette pente. Auſſi n'eſt-ce que dans l'état actif des forces muſculaires qu'elles cherchent & qu'elles trouvent l'emploi & le renouvellement de leur activité.

L'excès contraire ſe trouve en ceux qui, par leur état, ont plus de meſure à garder, plus de précautions à prendre : c'eſt ce qui les conduit à de fréquentes réflexions, & rend peu à peu habituel & exeſſif tel méchaniſme qui y eſt propre inſenſiblement : le ſentiment s'accoutume ſi bien à cette tournure, qu'il répugneroit à une autre maniere d'être occupé ou affecté, parce que tout autre méchaniſme lui eſt devenu fort étranger. Voilà la principale raiſon de la force des habitudes ; & pourquoi il eſt ſi néceſſaire de ſavoir ſe monter & s'accoutumer de bonne heure au ton, au juſte point de la circonſpection dont on doit uſer, & des précautions qu'on a journellement à prendre, à moins que par un travers d'eſprit auſſi abſurde que dangereux, on ne ſe pique de mépriſer les inconvéniens qu'il y a à s'affranchir de cette obligation ; idée ſi impraticable, que bientôt on ſeroit contraint de s'en détacher. Il faut donc porter de bonne grace le joug commun à ſes pareils, & jouir des mêmes avantages au prix des mêmes aſſujettiſſemens. Cette loi, dans le fonds, eſt commune à tous les états ; il n'y en a aucun où l'on ſouffrît qu'on s'en affranchiſſe ; on romproit tout commerce avec des gens qui ne vivroient que pour eux, & ne ſe contraindre à rien par rapport aux autres.

C'eſt principalement ſur ce pied-là qu'il faut

régler l'éducation ; c'en est même la vraie base. A tout moment il faut présenter aux enfans leur propre expérience, selon qu'ils la peuvent saisir ; d'abord par ce qu'ils éprouvent de douleur ou de plaisir, de satisfaction ou de peine, & ensuite par des considérations plus élevées, selon la portée de leur esprit & de leurs connoissances : trop d'impétuosité, trop de prétentions, relativement à leur usage & leur commodité, trop peu d'attention relativement à leurs études ; enfin trop peu de justice ou d'égards par rapport à la société où ils vivent ; voilà les objets avec lesquels il ne faut point cesser de comparer leur conduite, & toujours d'après les inconvéniens qu'ils éprouvent en y manquant, & les avantages qu'ils obtiennent en s'y conformant : en un mot, ce n'est que l'expérience du bien & du mal qu'il s'agit de leur mettre constamment sous les yeux, sur-tout celle qui est propre à leur faire sentir qu'à tout ce qu'ils font par rapport à la société, ils y sont eux-mêmes le plus intéressés. Il est difficile que cette éducation ne réussisse pas, à moins que son effet ne soit détruit par de mauvais exemples, qui malheureusement, sur-tout pour la jeunesse, font toujours plus d'impression que les meilleurs raisonnemens. Un autre obstacle qui passe pour invincible à l'effet d'une bonne éducation, c'est un mauvais naturel : je pense néanmoins qu'il y en a peu d'assez mauvais, pour qu'en redoublant de soins sur les bons exemples, & sur l'expérience des événemens journaliers, on ne parvint à en tirer quelque parti.

Quand l'âge permet qu'on explique en gros à la jeunesse les raisons physiques & morales de ce

qu'on a cherché à lui inculquer d'après ſon expérience, & qu'on croit devoir lui faire mieux remarquer, il faut alors, ſans trop deſcendre dans les détails, lui faire ſur-tout bien comprendre ce que c'eſt que la force des babitudes, & la néceſſité & les moyens de n'en pas contracter de mauvaiſes. On ne ſauroit autrement réuſſir à bien conſolider l'éducation, à moins qu'on n'ait à faire à de très-heureux naturels, qui à ce point de perfection, ſont fort rares.

LE MORAL. J'ai une remarque à vous propoſer, qui pourroit, ce me ſemble, très-utilement figurer dans votre plan d'éducation; c'eſt ſur la parfaite reſſemblance, dans leurs effets réels, de toutes les ſenſations agréables, quoique produites par des cau es fort différentes. Qu'eſt-ce qui arrive en effet à ce général qui vient de gagner une bataille; à cette belle femme qui voit le triomphe de ſes charmes; à cet auteur qui voit croître ſa célébrité? Ce ſont d'abord, comme vous l'avez très-bien dit, des vibrations qui produiſent un nouveau reſſort dans tous les nerfs, & une plus pleine contraction du diaphragme. Mais en quoi conſiſte la réalité de ce qui produit ce nouveau reſſort? C'eſt ſans doute, en ce que ce général, cette femme & cet auteur comptent avoir acquis un nouveau relief, qui leur fait voir dans la ſociété plus de perſonnes qui leur ſeront propices; ils en ſentent croître leur sûreté, & en même-temps évanouir preſque tous les ſujets de crainte. De-là réſultent ces fortes vibrations qui animent l'action des nerfs, & du centre diaphragmatique; & c'eſt ainſi que ſe forme le ſentiment de force, d'activité, de ſatisfaction ou de joie, qu'on éprouve dans ces inſtans favorables, ſe-

lon l'idée qu'on a d'un ſuccès plus ou moins complet. Mais bientôt, & c'eſt-là l'objet de ma remarque, il en faut revenir à cette fatale néceſſité de tendre toujours à quelque objet qui nous intéreſſe, afin d'entretenir cet état d'effort qui ſeul fait la regle du ſentiment, pour juger de notre exiſtence : ſi cet effort languit, quelle que ſoit d'ailleurs notre ſituation, il faut, par la voie du mouvement ou de la réflexion, que nous courions à des objets qui l'excitent. C'eſt principalement de-là que vient cette magie du ſentiment, qui pour nous porter à entretenir cet état d'effort, ſait nous dégoûter de notre ſituation actuelle, ou nous y faire appercevoir des défauts eſſentiels; c'eſt ainſi que preſque toujours elle nous ſuggere des idées de mieux, qui nous excitent aux ſoins néceſſaires pour trouver les moyens de les remplir. Or, ſi la vie ne ſe ſoutient qu'à ces conditions-là, pourquoi les hommes mieux orientés par un juſte coup d'œil ſur les loix de notre exiſtence, & du ſentiment que nous en éprouvons, ne parviendroient-ils pas à régler ſur ce pied-là leurs mœurs, leurs uſages, & leurs ambition ? Voyant qu'avec des deſirs vaſtes & des uſages exceſſifs, ils n'en ſeroient que plus reculés pour le complément du jeu de l'économie animale, qui eſt toujours dans le fonds notre principal but, de ceux même qui preſqu'à tout moment s'en écartent; ſachant encore qu'il n'y a point d'objet en ce monde qui puiſſe combler nos deſirs, & que s'il y en avoit de cette eſpece, il n'eſt point de poiſon dont on eût plus à ſe garantir; peut-on douter que d'après ce point de vue, ils ne préféraſſent des objets & des uſages plus ſimples, qui chaque

our renaiſſans, ſuffiroient à l'emploi & au renouvellement de notre activité? Il eſt fort à préſumer que des jeunes gens élevés ſur ce pied-là, contracteroient une eſpece d'averſion contre des mœurs & des deſirs contraires : alors on verroit les hommes ſe plaire & ſe concentrer dans des occupations réglées; alors les devoirs de ſociété, les amuſemens, les plaiſirs mêmes, ne paroîtroient plus que comme un genre d'occupation qui a ſa place dans la journée. Quelle prodigieuſe différence n'y auroit-il pas entre des hommes qui vivroient ſuivant ces maximes, & ceux qui ſont dans le train de vie que nous voyons qu'on ſuit aujourd'hui.

LE PHYS. Je ne puis, Monſieur, qu'être de votre avis ſur ces réflexions, toutes très-ſolides & très-importantes; mais il nous reſte à traiter ſur l'éducation, un article bien intéreſſant, dont nous n'avons rien dit encore : plus je m'en ſuis occupé, plus je l'ai trouvé de grande conſéquence. Ce ſera le ſujet de notre premier entretien.

DIALOGUE V.

LE PHISICIEN.

CET article, ſi intéreſſant dans l'éducation, concerne les habitudes : il n'y en a peut-être pas qui ſoit de ſi fâcheuſe conſéquence, que de laiſſer la jeuneſſe ſe monter entiérement au ton de l'enthouſiaſme : on a beau dire que c'eſt le naturel qui en décide abſolument; il n'en eſt pas moins vrai que l'habitude, fortifiée par les exemples, y a ſouvent plus de part que le naturel. Voyons d'un peu plus près ce que c'eſt

que l'enthousiasme, & l'habitude qu'on en contracte, ou pour mieux dire, le méchanisme dans lequel consiste cette habitude; & par-là on sera plus en état qu'on ne l'est, de comparer les avantages & les inconvéniens que l'expérience journaliere nous y fait appercevoir du premier coup d'œil.

Un homme habituellement monté au ton de l'enthousiasme, c'est-à-dire, d'une vivacité à laquelle il est accoutumé d'obéir, ne se gouverne & ne se détermine presque jamais que par la seule force de l'impulsion; toujours entraîné par une action plus vive que l'objet, rarement il se possede au point de pouvoir se retenir à propos: & comment le pourroit-il? Il n'a & ne sauroit guere avoir que les idées, si on peut ainsi dire, annexées au moment de sa vivacité; & à moins d'un esprit très-présent & fort éclairé, ce n'est le plus souvent qu'après coup qu'il est en état d'en former de plus saines ou de plus impartiales. Qu'un enthousiaste est donc à plaindre, & qu'il est peu desirable dans la société, selon qu'il n'a ni assez de lumieres, ni assez de présence d'esprit pour conduire sa véhémence! Mais achevons de mieux connoître l'entousiaste par le méchanisme qui le fait invinciblement ce qu'il est.

La disposition des organes du centre diaphragmatique, relative à l'emploi des forces du corps, doit être considérée sous trois divers aspects: le premier, & le plus naturel est celui du repos; le second est celui de l'action ou du mouvement; & le troisieme, qui est une espece d'état moyen entre les deux, peut être nommé un simple état d'activité. Chacun de ces états a son méchanisme qui lui est propre; & le sentiment, qui ne

peut manquer de s'y conformer, nous porte aux objets, ou nous en détourne, ſelon qu'ils ſont plus ou moins favorables à la détermination propre à ce méchaniſme. La plus légere obſervation fait bientôt voir que dans les climats tempérés, mais principalement en France, tant à raiſon du climat que des mœurs & de la forme du gouvernement, l'état d'activité y eſt preſque toujours le plus ordinaire, quand rien ne détermine un état d'action.

Un enthouſiaſte toujours vivement frappé des objets qui l'affectent, eſt toujours en action, ſoit pour jouir de ces objets, ſoit pour les remplir, ou les mettre à ſa portée; il a donc preſque toujours le méchaniſme du mouvement, & par-là un beſoin preſſant d'objets qui déterminent ce méchaniſme. Le ſentiment toujours porté à ce qui convient à l'état préſent de l'économie animale, tourne donc ſans ceſſe un enthouſiaſte à l'action, & a un goût paſſionné pour tout ce qui en procure; c'eſt de-là que vient ſa véhémence, ſon emportement, & toutes les illuſions qu'une pareille diſpoſition doit créer en faveur des objets que l'inſtinct ſent vivement leur être propres. Qu'un entouſiaſte eſt donc à plaindre, ſelon qu'il ſe trouve mal pourvu de ces objets, s'il ne devient encore plus à plaindre d'en pouvoir abuſer à ſa fantaiſie! Au reſte, toutes les conſéquences qu'il y a à tirer de cet expoſé, & les applications qu'on en doit faire, ſe préſentent ſi naturellement, qu'il ſeroit inutile de s'arrêter à les développer : on peut à peu près dire de l'enthouſiaſme, ce qui a été ſi bien dit du fanatiſme; qu'on n'y a que des ſentimens vifs, & fort peu d'idées nettes; en un mot, que le ſen-

timent y tient lieu de démonſtration. On voit par-là à quel point un enthouſiaſte ſe garantit difficilement d'être exceſſif en tout, dans ſes actions & ſes uſages, comme dans tous ſes deſirs; & quels tourmens il a à endurer de ſa vive inquiétude, ſelon qu'il n'eſt point en ſituation de ſe ſatisfaire : or, par combien de raiſons ne doit-il pas ſouvent ſe trouver en ce cas-là, & par conſéquent être ſouvent fort à plaindre ? Des occupations réglées, & de ſolides inſtructions ſur nos vrais rapports avec les objets de nos beſoins & de nos deſirs, priſes ſur-tout d'une expérience bien éclairée, ſont ſans contredit le meilleur préſervatif, ou l'unique contrepoids qu'il y ait à oppoſer à l'enthouſiaſme. Au reſte, ſi ces moyens ne ſuffiſoient point, on y ſuppléroit par un plus ou moins grand exercice, reſſource sûre, & que chacun a à ſa portée.

LE MORAL. Vous avez raiſon; cet objet eſt très-important, & mérite par conſéquent la plus grande attention : mais je ſoupçonne fort que l'enthouſiaſme eſt bien plus de droit naturel que vous ne paroiſſez le penſer : malheur à ceux qui n'en éprouvent pas par les objets qui le font naître ! Exiſte-t-il des idées ou des ſenſations vives qui ne faſſent point éprouver de l'entouſiaſme, qui même n'y tiennent pas eſſentiellement ? Non-ſeulement il en eſt un effet néceſſaire, mais auſſi un moyen plus néceſſaire encore pour étendre & féconder ces idées, & renouveller à propos ces ſenſations. A quoi tient cette généroſité, cette grandeur d'ame, qui ſeule fait faire les grandes actions, cette force, cette fécondité d'images, d'idées & d'expreſſions, qui diſtinguent ſi fort les excellens ouvrages de ſciences ou de lit-

térature ; cette hardieſſe, ce bel aſſortiment de deſſein, de compoſition & d'exécution qu'on admire dans les grandes production des beaux arts, même de pluſieurs arts méchaniques ? A quoi donc tout cela tient-il, ſi ce n'eſt à la magie de l'enthouſiaſme, c'eſt-à-dire, à cette force de ſentiment qui produit & ſoutient les grandes images, & ſans laquelle le génie n'exiſte point, ni même le plaiſir de vivre ? Mais comme l'excès eſt vicieux en tout, qu'il n'y a preſque rien auquel celui de l'enthouſiaſme ne nuiſe fréquemment, il n'eſt donc que trop vrai qu'il ne fait ſouvent que nous égarer, & j'avoue qu'il ſeroit très-néceſſaire d'y trouver un tel tempérament, que ſans trop faire perdre à l'enthouſiaſme de ſon énergie, il prit aſſez ſur ſa rapidité, pour nous préſerver des écueils où il nous jette, ſelon qu'il eſt exceſſif ; &, il faut en convenir encore, il eſt rare qu'il ne le ſoit pas. Mais où le trouver ce tempérament ? Et quand même on le trouveroit, comment le rendre praticable, ſur-tout avec cette véhémence que donnent la plupart de nos climats, & qui par conſéquent entre pour beaucoup dans le caractere national ? Peut-être verrez-vous, après y avoir bien penſé, que la prudente *équanimité*, & l'enthouſiaſme ne ſauroient aller long-temps de compagnie, ſans que l'un des deux en ſouffre beaucoup.

LE PHYS. Ce que vous venez de dire, me paroît juſte ; néanmoins je crois que votre objection n'eſt pas mieux fondée : il faut pourtant convenir que ſi elle n'eſt pas tout-à-fait priſe dans la raiſon, au moins l'eſt-elle ſi bien dans la nature, qu'elle ne peut manquer de paroître d'abord très-embarraſſante, en ne la conſidérant

que dans ce dernier ſens ; mais à la conſidérer ſelon la raiſon, ou ſuivant des expériences qu'on ne ſauroit éluder ni contredire, la difficulté eſt bientôt près de s'évanouir : c'eſt ce qu'il faut d'autant plus clairement diſcuter, qu'en effet le ſujet eſt intéreſſant ; que même à tous égards il n'y en a pas qui ſoit de plus grande conſéquence, j'entends pour le train de la vie, & non pour les ouvrages quels qu'ils ſoient, qui demandent une certaine chaleur d'imagination, ou une certaine force de génie. Je commence d'abord par rappeller ici ce que vous m'avez répondu, en reprenant le ſens de ce que j'avois l'honneur de vous dire dans notre premier entretien : cette réponſe eſt ſeule capable de réſoudre votre difficulté ; j'y ajouterai néanmoins d'autres éclairciſſemens.

» Vous voulez parvenir, me diſiez-vous, à » nous former une eſpece d'inſtinct raiſonnable, » agiſſant preſque comme un éclair ; à oppoſer » par-là dans le beſoin le ſentiment au ſentiment, » balance autrement sûre & prompte, que les » tardifs & peu certains effets de notre raiſon. » Le ſentiment, continuiez-vous, imbu à un cer- » tain point de l'expérience, ou de cette magie » bien exercée, qui joint au préſent une ſi promp- » te réminiſcence du paſſé, inclineroit fortement » vers ſes vrais avantages, ſelon qu'il les connoî- » troit bien, & ſe détourneroit, ſouvent même » avec averſion, de ce qu'il ſauroit lui être con- » traire : par cet ordre, la prudence, la bonne » conduite, les bonnes mœurs ne nous coûte- » roient guere ; car il arriveroit rarement que » ce qui pourroit nous reſter de ſentiment brut

» mal morigéné, fût au point de balancer l'af-
» cendant de cette efpece d'inftinct raifonnable
» qu'une expérience bien éclairée auroit formé «.
Voilà, Monfieur, ce que vous avez dit, & c'eft au fonds tout ce que j'ai à répondre fur la difficulté que vous venez de propofer : mais cela même, il eft bon de l'étendre & de l'éclaircir, en examinant plus particuliérement le pouvoir ou la valeur de l'expérience bien éclairée.

Ici fe préfente une bien trifte réflexion ; c'eft que malgré tout le bruit qu'on fait de nos progrès dans les fciences & les arts, fur-tout dans les connoiffances phyfiques, le train ordinaire de la vie des hommes, pour l'examen que j'entreprends, ne nous fournit que bien peu d'exemples, ou les moins rares de ces exemples ne font-ils que fort imparfaits, tant nous nous fommes mis peu en état, par de juftes obfervations, de favoir ce que c'eft que l'expérience bien éclairée, & par conféquent d'en juger, de favoir la faifir & la tourner à notre profit : entrons dans cet examen. Le propre de l'inftinct ou du fens naturel eft de s'affecter felon les impreffions agréables ou pénibles, qui lui viennent des objets qui agiffent fur nous ; & c'eft-là en général le principe de nos inclinations ou de nos averfions : voilà ce qui eft communément reçu, & qui en effet paroît très-vrai ; mais il s'en faut que cette vérité ait été confidérée dans toute fon étendue, & principalement en ce qu'elle a de plus important. Ce font les fréquens changemens qui arrivent à ces inclinations ou à ces averfions, d'après les divers afpects où l'on vient à placer les objets qui les ont déterminées, ou d'après des changemens qui fe font en nous ; arrêtons-nous à bien

démêler ceci. Les ſenſations les plus agréables, ſi elles ſont ſuivies de quelque notable inconvénient, tombent bientôt ſous les yeux & les meſures de la prévoyance : cela ſeroit preſque toujours vrai dans l'état de pure nature ; à quoi ſerviroit autrement ce ſentiment de réminiſcence commun à tous les animaux, à plus forte raiſon où nous met l'éducation même la plus commune ? Les fréquens exemples de tous les animaux de proie, que l'expérience rend plus habiles, plus ruſés, ſans doute en leur faiſant ſentir les inconvéniens de leur ardeur ou de leur étourderie, prouvent aſſez que la prévoyance eſt dans l'ordre de la nature, & par conſéquent, qu'un intérêt bien ſenti l'emporte ſur un intérêt reconnu moindre, ſi de particulieres circonſtances n'apportent pas de forts obſtacles à cette loi. Non-ſeulement elle ſe manifeſte dans les animaux, mais même, quoique d'une autre maniere, dans les arbres ſauvages, qui jamais, ſi on ne les eût greffés, n'auroient porté de bons fruits, ni les euſſent multipliés en tant de différentes eſpeces ; preuve nouvelle & bien frappante du beſoin que la nature a de l'art, & avec quelle facilité & quel avantage elle ſait s'y prêter quand l'art vient à propos la ſecourir ou la perfectionner. Ne pourroit-on pas, dans l'état de pure nature, nous conſidérer comme ces arbres ſauvages, incapables de porter de bons fruits, c'eſt-à-dire, d'être bons pour nous & pour les autres, ſi nous n'étions greffés de bonne heure par tous les changemens que produit en nous l'éducation ? Et s'il étoit permis de mettre en dialogue un arbre fruitier avec le jardinier qui en a ſoin, ne pourroit-on pas préſumer que cet

arbre, content du bon terrein & de la bonne culture qui lui procure son utile fécondité, ne se plaindroit pas de ce qu'il a souffert quand on l'a greffé & de ce qu'en le pliant à un nouvel ordre de végétation, on l'a jetté dans la contrainte, & privé par-là de sa vivacite naturelle, ou pour ainsi dire, de son enthousiasme. Je crois que plus on approfondira ces exemples, plus on les trouvera décisifs sur les comparaisons qu'on en peut faire avec les loix de notre existence, & pour les avantages qu'il est possible de lui procurer. On peut juger par-là combien la nature se plie au parti qu'on en veut tirer; à quel point pourtant, se réposant sur sa fécondité, elle paroît, dans ses loix générales, peu en peine de la conservation, & encore moins de la commodité de ce qu'elle produit; & enfin combien tout avantage dans la nature est presque toujours au prix de quelque inconvénient. Voyez ces animaux de proie, auxquels nous ne sommes comparables que par trop d'endroits; s'ils ne réduisent leur ardeur, s'ils s'obstinent à ne vouloir que la suivre, le plus souvent ils manquent leur proie, & par conséquent leur subsistance; bientôt ils sont au risque de mourir de faim. Si ces arbres sauvages pouvoient empêcherqu'on les greffât, inutiles à tout, ils demeureroient sans culture, & souvent sans force dans un mauvais terrein : exposés alors à des causes de destruction qui les éprouveroient sans cesse, ils n'y sauroient long-temps résister sans en rececevoir un détriment plus ou moins considérable.

Présentez aux hommes, sous cet aspect, l'attrait qui les porte à suivre leurs premiers mouvemens; faites-leur considérer en même-temps

les vraies loix du jeu de l'économie animale, le besoin que nous avons de le soutenir par le renouvellemeut perpétuel de sensations agréables, sur-tout par une juste sécurité sur ce qui peut nous faire craindre pour notre existence ou notre subsistance (objets difficiles à remplir dans l'état de pure nature, & très-communs, & assez à la portée de tout le monde dans l'état de société) bientôt à coup sûr les premiers mouvemens ne paroîtront la plupart au sentiment même, que comme des écarts souvent très-dangereux d'une nature brute & informe : l'instinct alors ne s'affectionneroit qu'à des impulsions d'autant plus douces & mesurées, que par sa propre expérience & de frappans exemples, les impulsions vives lui seroient devenues suspectes & en s'y prenant de bonne heure, il ne seroit pas difficile de les lui faire bientôt suspecter. Nous aurions donc alors des premiers mouvemens beaucoup plus doux, & nous les suivrions avec d'autant moins de contrainte, qu'ils seroient plus avoués du sentiment, toujours tourné du côté des objets, ou du genre & du degré d'action qu'il croit lui être plus favorable. Mais les hommes, depuis qu'ils vivent en société, n'ont fait que se méprendre sur ce qui leur importe le plus. Jamais l'éducation, qui toujours a été peu éclairée sur nos plus vrais avantages, n'a été en état de les présenter, & nous les faire sentir de maniere à balancer le torrent des mœurs, qui n'ont cessé d'y être contraires, par la tournure qu'on laissoit au sentiment, & cette fâcheuse tournure ne consiste que dans un seul mal-entendu, qui est que le plaisir, tel qu'on l'éprouve dans sa plus grande vivacité, a toujours passé parmi ceux

qui vouloient vivre heureux, pour le grand objet de nos desirs, quoiqu'au fonds il n'en puisse être qu'un accessoire. Mais, dira-t-on, quel est-il donc cet objet, si ce n'est pas le plaisir? car ici la nature, si façonnée qu'on la suppose par l'éducation, ne sauroit avoir qu'un but, quoiqu'il puisse être rempli de plusieurs manieres. C'est de-là justement que naît la solution de cette difficulté, ainsi que l'objet principal de la remarque qui me reste à faire. Le but de la nature n'est que le grand complément de notre existence: c'est par l'attrait que le sentiment trouve dans la vive harmonie qui résulte de ce complément, que la nature est sûre de parvenir à son grand but qui est de toujours se reproduire; & cet attrait est si puissant, dans l'ordre même de la végétation, que ce but ne se trouvera toujours que trop bien rempli. Mais comme la nature n'est en tout qu'un composé d'actions contraires qui se balancent réciproquement, elle semble, par le moyen du souvenir, nous avoir accordé le sentiment de prévoyance pour lutter au besoin contre celui de la sensualité. C'est ce sentiment de prévoyance que notre raison oppose aux illusions & aux emportemens qu'elle cherche à gouverner, n'ayant pas su les détruire: mais si mieux instruite elle se fût seulement appliquée à former de bonne heure le sentiment d'après sa propre expérience, & lui apprendre par-là à la mieux évaluer, bientôt il se fût détourné des voies de la sensualité; indigné même de ses erreurs, selon qu'il en seroit mieux détrompé, il n'appercevroit dans la volupté que ses voies si pleines d'écueils, & souvent si peu décentes, ses momens si courts, & ses longs &

languiſſans intervalles. Et en effet, comment ſe feroit-il que ce grand ſentiment de notre exiſtence, cette contenance ſi aſſurée en toutes manieres que donne un état de pleine ſatisfaction, & qu'on ne trouva jamais ſur les traces de la volupté, ne l'emportât pas de beaucoup ſur elle ? C'eſt alors que ce premiers mouvemens naturels, qu'on croit ſi invincibles & auxquels on ſe laiſſe ſi facilement entraîner, ne paroîtroient plus de mauvaiſes habitudes, qu'il eût été facile de ne pas laiſſer établir. Les goûts crapuleux ne feroient preſque plus regardés que comme des goûts pervertis que produit un état de maladie ; & on plaindroit plus ou moins les gens qui y feroient livrés, ſelon les cauſes plus ou moins excuſables qu'on croiroit les y avoir plongés. D'où il réſulte que ſi le plaiſir, le bonheur qu'on trouveroit dans un état de juſte & pleine ſatisfaction n'a point juſqu'à préſent prévalu ſur l'attrait de la volupté, c'eſt que ni l'un ni l'autre juſqu'ici n'a pu être bien connu & bien apprécié. Remarquons encore que, par ce ſeul changement, une infinité de voies preſque de tous temps fermées à la vérité, lui feroient bientôt ouvertes : en voici la raiſon. Vous ſavez ce que nous avons clairement établi au ſujet des méchaniſmes propres aux habitudes, & ſur la maniere dont ils tournent le ſentiment aux objets qui déterminent leur action : le plaiſir étant le goût dominant, & d'autant plus dominant qu'on eſt à portée de le ſatisfaire, il en réſulte donc un méchaniſme, malheureuſement trop commun, qui décide qu'entiérement de la tournure du ſentiment, & de l'action du centre diaphragmatique, principalement dans les perſonnes fort li-

vrées au goût du plaisir. Or, selon que ce méchanisme devient habituel, sur-tout dans les personnes de complexion vive, il en résulte nécessairement dans les organes de ce centre un état habituel de distention, & par-là une excessive sensibilité qui s'irrite des plus petites contrariétés, & nous tourne à son gré du côté de tout ce qui la flatte. On sait combien cette sensibilité dégénere en une vivacité extraordinaire qui tient fort de l'enthousiasme, souvent même de l'emportement; & à quel point cet enthousiasme, devenu habituel, est blessé non-seulement de ce qui le contrarie, mais même de ce qui ne le favorise point. On voit par-là bien à découvert pourquoi, selon les progrès du luxe qui s'accroissent ordinairement par ceux du goût des plaisirs, on cherche tant à plaire dans le monde, ou du moins à ne déplaire en rien. Cette attention a lieu dans tous les états, dans toute la chaîne des subordinations: c'est elle qui produit tous les rafinemens de circonspection & d'adulation qu'on emploie selon l'intérêt qu'on y attache, & selon le plus ou le moins de vanité & de foiblesse des personnes qu'on veut capter. Ces rafinemens deviennent bientôt un devoir pour tous ceux qui cherchent de la faveur, en quelque genre que ce puisse être; souvent même pour la plupart de ceux qui ne cherchent que de l'agrément dans la société.

Otez le goût dominant du plaisir, vous détruisez bientôt le méchanisme qui y est propre, ou du moins l'excès qui le fait prévaloir sur les autres causes de détermination des organes du sentiment. Or, comme ce méchanisme, dans les longs intervalles de son usage ou de son action,

n'eſt à raiſon du fonds de diſtention qui le forme qu'une cauſe de moroſité, d'inquiétude, dont on a toujours beſoin de ſe diſtraire par de vives & agréables ſenſations ; il arriveroit donc que ce méchaniſme n'exiſtant plus, l'adulation ſeroit d'autant moins accueillie, qu'elle ſeroit devenue moins néceſſaire ; & il eſt certain que par ce ſeul changement de diſpoſition des organes du centre diaphragmatique, elle le ſeroit infiniment moins. Des goûts plus ſolides & mieux variés, s'ils étoient généralement répandus, changeroient donc en partie le caractere national, le rendroient plus mâle, & feroient autant rechercher la vérité qu'on paroiſſoit la craindre, quand on n'étoit point en état de ſe paſſer d'adulation. Je vous laiſſe à penſer qu'elle face nouvelle il en reviendroit à la ſociété, & combien le commerce que les hommes ont entr'eux en ſeroit différent.

Au reſte, Monſieur, à ce changement les femmes n'y ſauroient rien perdre ; il y auroit même infiniment à gagner pour elles, s'il leur en revenoit une meilleur éducation ; & il eſt fort à préſumer que cela arriveroit. Alors les femmes de tout âge, & les moins favoriſées de la nature pour la beauté, ſi elles avoient les lumieres dont elles ſeroient ſuſceptibles, & une tournure aimable dans l'eſprit & le caractere, ſeroient au moins auſſi recherchées qu'elles le ſont aujourd'hui : elles pourroient même mieux compter ſur notre attachement, ſelon que par un eſprit plus éclairé, & une imagination par-là mieux réglée, leur commerce ſeroit plus intéreſſant. Que ſavons nous ſi vous n'êtes pas encore plus fondé que vous ne le penſez dans votre comparaiſon du ſentiment avec le feu ſacré du

temple de Vesta. Je soupçonne fort que ce feu sacré n'est qu'une ingénieuse allégorie, imaginée par quelque ancien philosophe Persan, qui a voulu par-là nous donner à entendre que ce sont les femmes, qui par les loix de la nature, sont les vrais objets, la vraie pâture du sentiment ; ou du moins qu'il y a peu d'objets qui ne se rapportent pas à celui de leur plaire. Les qualités, la conduite & les mœurs qu'on exigeoit dans les vestales, ne seroient donc que l'expression des principaux endroits par lesquels les femmes doivent constamment chercher à se faire estimer ; condition sans laquelle il est rare de se faire longtemps aimer. Or, l'éducation dont il s'agit ici leur donneroit là-dessus bien de l'avantage, en augmentant les moyens de nous attacher, ou de nous fixer ; talent que la nature, qui n'en a que faire pour remplir son objet, ne leur donne point à beaucoup près comme celui de nous attirer.

Mais, à propos des femmes, il me reste à faire une remarque assez importante qui les concerne, & qu'il est bon d'ajouter ici : c'est que si elles n'étoient pas timorées pas l'éducation au point à peu-près qu'elles le sont ; nous courrions grand risque de les voir habituellement livrées, par le seul effet de leur organisation, à une très-grande force d'enthousiasme. La réaction constante de la matrice, après l'âge de puberté, produit dans les femmes un degré d'effort, de tension, & par-làde sensibilité & de vibrabilité, qui ne doit point se trouver dans les hommes : ils ont plus de facilité, plus de liberté dans l'action des nerfs & celle du diaphragme, & dans le jeu des organes qui forment le centre des forces diaphragmatiques. Si dans les femmes le ressort

ſort de ce centre n'étoit pas ſort diminué par l'état de relâchement où l'habitude de l'état craintif tient le diaphragme, elles ſe trouveroient donc ſans ceſſe, par leur diſpoſition ordinaire, preſqu'entiérement tournées aux paſſions ou aux fantaiſies, c'eſt-à-dire, à un trop grand beſoin d'employer & de renouveller leur activité. Ne croyez pourtant pas que le relâchement du diaphragme produit par l'habitude de l'état craintif, ſoit préciſément en raiſon de ce ſurcroît de réaction : toutes les différences qu'il y a, ſur-tout dans le moral, entre les deux ſexes, prouvent manifeſtement le contraire, & probablement ces différences ne viennent toutes que de cette cauſe. Plus on examinera quel peut être le principe phyſique de tout ce qu'on dit de la vivacité, de la ſenſibilité des femmes, même de ce qu'elles ont de particulier dans le développement & la fineſſe de leurs organes, plus on trouvera que ce principe doit être rapporté à des modifications particulieres du centre diaphragmatique, uniquement produites par cette cauſe particuliere de réaction ; & c'eſt proprement par cette réaction, qui ſelon la diverſité des climats, des complexions, & de la maniere de vivre, s'exerce à divers degrés, que ſont produites toutes les eſpeces de différences qu'on voit qu'il y a entre les femmes. C'eſt ici, Monſieur, que vous trouverez encore de quoi mieux fonder toutes vos prétentions en leur faveur. La nature, par une cauſe particuliere de reſſort que nous n'avons pas, ou qui dans les hommes agit d'une autre maniere, rend les femmes vives, ſenſibles, & quelquefois légeres ; c'eſt-à-dire, en langage de phyſicien, que pour mettre le centre diaphragmatique en parité d'ac-

tion avec la matrice ; elles ont perpétuellement besoin d'un renouvellement de sensations, afin de soutenir le diaphragme dans son juste état d'effort & de réaction sur tous les organes qu'il doit contrebalancer. Les femmes ont donc naturellement besoin d'une suite & d'une variété d'objets, qui ne sont pas si nécessaires aux hommes. Ainsi les femmes qui par la médiocrité de leur état ne sont pas destinées & assujetties à tous les détails des soins domestiques, exigent à juste titre des soins, des attentions, des égards de la part des hommes, & ont sur-tout besoin d'une éducation qui mette assez d'objets intéressans à leur portée pour s'en occuper à propos. Au reste la vivacité de leur esprit, leur pénétration, en un mot les avantages de leur sensibilité se déduisent si facilement, comme ce qu'elles peuvent avoir de légéreté & de foiblesse, de l'accroissement de ressort & de vibratilité du centre diaphragmatique, qui augmente les forces sensibles en prenant d'autant sur les forces musculaires, que je n'entrerai point là-dessus dans de plus particulieres explications. J'ajouteral seulement qu'en France, l'abus du ton militaire & du ton de galanterie, & en Angleterre, celui du ton de liberté, & de la confiance dans les richesses, me paroissent avoir plus contribué que toute autre cause au ton dominant de l'enthousiasme. Pendant long-temps en France, on ne moissonnoit guere les honneurs, les récompenses, & un grand renom, qu'au champ de Mars & dans celui de la galanterie ; & l'on croyoit sans doute qu'un air de réflexion ou de retenue n'annonceroit pas un vaillant champion. Un air dispos, leste & un peu avantageux, paroît en effet de bien meilleur pré-

ſage. Cet air-là décidoit donc au premier coup d'œil de l'opinion qu'on prenoit des gens, de ce qu'on appelle l'air noble, qui annonce l'homme d'honneur & de courage; & il a dû par-là entrer pour beaucoup dans le caractere national; même avec d'autant plus d'excès, que chacun là-deſſus pouvoit preſqu'à ſa fantaiſie, dépaſſer les juſtes bornes, en augmentant cet air, cette bonne grace, ſelon l'effet qu'il imaginoit pouvoir y attacher, & ſur-tout ſelon qu'il ſe ſentoit mieux exiſter par le méchaniſme moins timide & plus actif, qui donne cette belle contenance. Je crois qu'il eſt inutile d'expliquer ici comment, chez les Anglois, l'abus du ton de liberté, & celui de la confiance dans les richeſſes, a dû jetter de l'impétuoſité dans leur caractere. Mais ce que je remarquerai avec bien de la ſatisfaction, & ce qu'on a lieu d'obſerver chaque jour, c'eſt qu'à meſure que le monde devient plus éclairé, qu'il y a plus de connoiſſances répandues, il paroît que l'eſprit de juſteſſe devient plus général, & qu'on ſe met à juger des gens ſur des qualités plus réelles, plus étendues, plus relatives à l'intérêt public qu'on ne le faiſoit par le paſſé; il paroît en un mot, qu'à préſent nous connoiſſons mieux nos vrais avantages. Il faut pourtant convenir qu'il s'en faut de beaucoup que ces connoiſſances qui en tout genre paroiſſent s'accroître & ſe répandre de plus en plus, aient acquis l'évidence & le complément néceſſaires pour nous éclairer parfaitement. C'eſt ce qui fait que nous tenons encore, par bien des endroits, aux erreurs & aux abus que ces connoiſſances venues à leur point de perfection, ne pourront manquer de proſcrire. Nous ne ſommes donc, pour ainſi

dire, que dans le moment de la tranſition à ces importantes vérités, & par conſéquent dans une eſpece de ſituation perplexe entre des erreurs & des inconvéniens qu'on paroît bien ſentir, & des principes qui ne ſont pas encore aſſez vérifiés & aſſez établis pour nous fixer dans d'autres idées, & rectifier par-là ce qu'il peut y avoir de défectueux, de mal-entendu dans nos opinions, nos uſages, & nos mœurs. Auſſi voit-on, en obſervant le temps préſent avec attention, qu'on réuſſit infiniment mieux à faire des difficultés qu'à les réſoudre, à détruire qu'à édifier; de-là réſulte un arbitraire qui ne s'eſt déja que trop étendu, & dont l'inconvénient deviendroit d'autant plus fâcheux, que cet arbitraire ſeroit long-temps à être fixé par l'évidence des principes qui y ſont propres.

DIALOGUE VI.

Le Physicien.

Considérons à préſent les changemens qui arrivent dans le reſſort & l'action du centre diaphragmatique, par ce qui réſulte des divers états du ballon inteſtinal. Les nourritures ſervent, comme on l'a dit, à renouveller au beſoin le reſſort de l'eſtomac & des inteſtins : lorſque cette réparation eſt exceſſive, c'eſt autant de difficulté pour la pleine contraction du diaphragme, à cauſe de la trop forte réſiſtance du ballon inteſtinal; & c'eſt de-là principalement que vient le beſoin de s'égayer après le repas, ſur-tout ſi on a beaucoup mangé. Les ſenſations agréables ſont en effet autant de cauſes de renouvellement

d'action pour le diaphragme, qui par-là est mis en parité de force avec l'estomac & la masse intestinale ; & c'est par ce moyen qu'on vient plus facilement à bout d'une pénible digestion, qui doit nécessairement languir selon que ces secours lui manquent. L'ouvrage de la digestion détermine un appareil, une insurgence d'action d'autant plus considérable, que le ressort des visceres du bas-ventre a été d'abord augmenté par le *lest* des nourritures, soit que ce soit uniquement par la grande quantité de ces nourritures, ou par la mauvaise disposition de ces visceres, trop voisins de l'état d'irritation. Si la digestion, est laborieuse, l'action est gênée dans ces visceres ; & il y a des endroits où elle se concentre davantage, selon qu'elle s'y trouve plus interceptée par une plus forte irritation ; c'est ce qui produit dans ces endroits une tension & une réaction d'autant plus graves, que le ressort s'y est excessivement concentré ; & cette tension, quoique toujours inséparable d'une excessive sensibilité, se tourne pourtant à la longue en une espece d'inertie, selon que par les mêmes causes d'irritation, elle est plus fréquemment ou plus fortement renouvellée, aggravée, & pour ainsi dire, cantonnée.

Observons aussi que, selon que le ressort & l'action se concentrent excessivement dans certains endroits, il y en a d'autres qui en même proportion en sont frustrés. Ceux-ci plus livrés à eux-mêmes, c'est-à-dire, privés de l'action des fibres qui operent le ressort & la contraction, se gonflent donc & se distendent ; & l'air contenu doit donc d'abord s'y raréfier. C'est en cela que consiste probablement la cause des flatuosités,

auxquelles on a depuis long-temps obſervé que d'autres organes, tels que la veſſie, la matrice & les oreilles ſe trouvent ſujettes; phénomene inexplicable, inconcevable même, autrement que par le méchaniſme que je viens d'expoſer, ainſi que la plupart de ceux qu'on a ſi ſouvent lieu d'obſerver dans les graves & opiniâtres flatuoſités, qui depuis l'œſophage juſqu'à ſon extrêmité, ſe forment ſi fréquemment dans le canal inteſtinal. Ce n'eſt auſſi que par ces eſpeces de léſions qu'on peut clairement & ſolidement établir la cauſe générale des tumeurs. Remarquons encore que ces endroits du canal inteſtinal ainſi affectés oppoſent, à la vérité, une vicieuſe réſiſtance aux parties organiques qui les touchent, ou qui leur correſpondent, & que par-là ils produiſent ſouvent des effets douloureux, ou très-importuns; mais qu'ils n'exercent pourtant, & ne peuvent guere exercer que peu de réaction, à moins que des cauſes plus graves ne s'y joignent: c'eſt par cette raiſon que cet état ſouvent chronique de flatuoſités, ne produit point par lui-même des maladies. Souvent même il arrive qu'il n'eſt bien détruit que par la criſe d'une maladie grave qui rétablit tous les organes dans leur reſſort naturel; criſe imitée, quoique de très-loin, par les effets des remedes propres à cet état de flatuoſités. Tous les effets des mauvaiſes digeſtions ne ſont donc dans le fonds, que les diverſes altérations qu'elles produiſent dans le reſſort & l'action du canal inteſtinal: théorie qui dans la pratique de l'art eſt de la plus grande importance, tant pour la juſteſſe de l'obſervation, que pour établir, ſoit par du régime, ſoit par des remedes, les méthodes convenables de traitement.

Le colon doit d'autant plus se ressentir de ces altérations, qu'il entre pour beaucoup dans le point d'appui pour l'action du diaphragme, & que probablement il forme presque lui seul les variétés nécessaires dans ce point d'appui pour les divers degrés & les diverses déterminations de l'action du centre diaphragmatique. Il doit donc perdre davantage de sa flexibilité ; il contracte par conséquent plus que les autres intestins, plus même que les autres organes, de ce ressort d'inertie qui nuit à sa souplesse & à son activité ; il se rétablit donc moins facilement des divers états d'effort où il est mis, & par-là il demeure dans un état de spasme presque habituel. Alors par l'excès de son ressort, & de son élévation ou de son diametre, il oppose presque continuellement une trop forte résistance aux organes qui agissent sur lui ; & c'est en cet excès de ressort venu à un certain point, que consiste principalement l'état valétudinaire. C'est aussi en grande partie, le défaut de souplesse de cet intestin, qu'à mesure qu'on dépasse l'âge où les organes subsistent avec leur force & leur flexibilité, on a moins d'aptitude à tout ce qui ne convient qu'à la jeunesse : non que la force manque, & que ce soit alors l'effort qui coûte ; ce n'est que la difficulté du rétablissement des organes intérieurs dans leur état de ressort & d'action ordinaire, auquel ils reviennent d'autant plus péniblement, qu'ils manquent de leur souplesse naturelle. On voit du premier coup d'œil que ce qui reste de cet état d'effort dans ces organes, ne peut être qu'une cause d'une excessive résistance & d'une vicieuse réaction sur le centre diaphragmatique ; & par conséquent d'un fonds

de ſenſations plus ou moins pénibles, ſelon l'intenſité de cette cauſe, & ſur-tout ſuivant que la diſpoſition habituelle eſt plus ou moins tournée à la ſenſibilité, à la timidité, à l'état valétudinaire. Remarquons auſſi que preſque toutes les incommodités & les maladies ne viennent que des divers accroiſſemens de ce vicieux méchaniſme : les divers organes qui en ſont affectés réagiſſent trop ſur les parties qui y correſpondent; & c'eſt ſouvent dans ces parties correſpondantes qu'eſt produit le déſordre qui forme les principaux accidents de la maladie, dont la premiere cauſe eſt donc dans les organes primitivement affectés. On peut facilement ſe former par-là une idée générale des maladies & de la maniere dont on en guérit : elles ne ſont, d'après ce tableau, qu'une léſion des rapports que les organes ont les uns avec les autres; & la guériſon n'eſt donc que le rétabliſſement, de ces organes dans l'ordre & le degré naturel de leur mutuelle réaction. Ce rétabliſſement, pour la plupart des incommodités, même des maladies ſans accidens graves, peut être opéré de deux manieres qu'il eſt bon de conſidérer avec une particuliere attention : l'une eſt de les bruſquer, ou par un violent exercice, ou par les ſecours de l'art, ou au contraire de les laiſſer uſer patiemment par du régime, & du repos ſuivi à propos d'un exercice convenable. Par la premiere des ces méthodes, on croit augmenter promptement toutes les cauſes du reſſort & de l'action des parties affectées ; ce qui fait qu'à moins de cauſe grave par ſa nature, ou par la mauvaiſe diſpoſition des organes affectés, leur vicieuſe tenſion cede à l'ef-

fort qu'on excite ; & c'eſt par-là que le progrès naturel d'action eſt cenſé ſe rétablir dans les endroits affectés. Obſervons pourtant à cette occaſion, que les grandes guériſons qui ont quelquefois été opérées par de fortes terreurs, viennent probablement moins de la force d'action qui ſe porte aux endroits affectés, que du relâchement que produit cette révolution en détournant les forces exceſſives de reſſort qu'attirent toujours des parties fort irritées. Il arrive alors que le ſpaſme n'étant plus ſoutenu par le reſſort des organes voiſins ou correſpondans, ſe détruit tout d'un coup ſi complément, qu'il a paru quelquefois à la parfaite guériſon opérée de cette maniere, qu'il ne reſtoit aucune trace de l'état convulſif qui entretenoit la maladie. Qui eſt-ce qui peut aſſurer qu'un violent exercice, & même les remedes les plus effectifs : n'ont pas beaucoup de cette maniere d'opérer les guériſons qu'ils produiſent ? C'eſt ce qui mérite d'être conſidéré avec d'autant plus d'attention, qu'en général les méthodes de traitement pourroient en être plus éclairées, & par-là plus convenablement établies.

La ſeconde méthode, plus lente à la vérité, mais beaucoup plus ſûre, eſt celle qui laiſſe uſer les maux qui en ſont ſuſceptibles, par le repos & le régime, dont l'effet ſe réduit à ne pas renouveller & aggraver les cauſes d'irritation, & à laiſſer par-là plus de facilité à l'effort critique qui ſe fait naturellement, & qui ſouvent les ſurmonte mieux que ne le font les remedes les plus appropriés, à moins que ces cauſes ne ſoient fort graves ou fort invétérées. Ici la réaction critique ne s'augmente pas ſenſiblement, ou pour mieux

dire, les causes de diversion n'y sont pas considérables; mais elles y agissent plus sûrement. Peu à peu les résistances diminuent, selon qu'on ne les renouvelle point par un mauvais régime; & quand elles sont diminuées à un certain point, si elles n'ont pu tout-à-fait se détruire, il est au moins aisé d'en venir à bout par quelques légers remedes, dont le succès est alors d'autant plus assuré, que les organes moins irrités sont par-là plus en état d'obéir à des déterminations favorables. Une remarque très-importante qu'il est à propos d'ajouter ici, c'est que cette théorie, aussi sûre que simple, éclaire la pratique de l'art sans y dogmatiser & se l'assujettir, comme le fait presque toujours la théorie usitée. Voyons par quelques exemples tout ce qui résulte de cette seule différence.

Les maladies inflammatoires ne dépendent, selon la théorie reçue, que d'un engorgement de vaisseaux sanguins : la saignée doit débarrasser ces vaisseaux; donc la saignée est le principal remede des maladies inflammatoires. D'autres diront, d'après la même théorie : la circulation n'est le plus souvent embarrassée que par de mauvaises qualités des liqueurs, qui ne peuvent leur venir que des mauvais levains des premieres voies : donc, en évacuant promptement ces levains, on tarit la source des maladies; & l'action des vaisseaux détruit bientôt des embarras qui ne sont point renouvellés par la cause qui les entretenoit. Les divers régimes & les divers remedes agissent de telle ou telle maniere, & produisent tels & tels effets; donc ils remplissent telles ou telles indications, & ils conviennent ou disconviennent en tels ou tels cas.

Or ces cas, ces indications ſont, comme les cauſes des maladies, auſſi mal définis & ſpécifiés que l'action des remedes, & les méthodes de traitement qu'on croit y être propres ; méthodes la plupart artificielles, preſqu'entiérement formées de réſultats de principes abuſifs. On peut par-là facilement juger des fréquentes & fâcheuſes mépriſes auxquelles on eſt induit par la théorie uſitée ; tel étant ſur-tout l'aſſujettiſſement de la pratique aux dogmes de cette théorie, qu'il y a peu de gens de l'art, imbus de ces principes, que les oppoſitions journalieres de l'expérience parviennent à bien déſabuſer : ils regardent ces oppoſitions comme de ſinguliers événemens de quelque diſpoſition particuliere qu'on ne ſauroit appercevoir, ou de quelque cauſe fortuite qu'on ignore. C'eſt ainſi qu'à travers ſes abus & ſes inconvéniens, la théorie reçue conſerve ſon empire; tant il eſt vrai qu'il n'y a point d'art ſans principes de la conduite qu'il y a à tenir, ſans qu'il fourniſſe des motifs valables ou ſpécieux, pour ce qu'il fait entreprendre ; autrement ce n'eſt pas un art qu'on exerce, c'eſt ſeulement une routine qu'on ſuit ; & la routine eſt d'autant plus dangereuſe, qu'elle eſt moins formée d'après le gros de l'obſervation, que d'après les conſéquences d'une fauſſe théorie ; ſouvent même elle détourne par-là de l'obſervation, ou elle l'obſcurcit. Il eſt donc de la plus grande importance de tracer un plan de pratique d'après des principes ſimples & bien fondés, & de placer par-là l'obſervation dans ſon vrai point de vue. Il faut à préſent voir d'un coup d'œil à quel point cet avantage ſe trouve dans la théorie dont il s'agit ici.

Les maladies inflammatoires, selon cette théorie, ne sont que l'effet d'un état de spasme venu au point, par son intensité, de produire ces maladies, soit dans les endroits primitivement affectés, soit dans ceux qui leur correspondent. Sous ce point de vue, il ne se présente pas d'autre source d'indications, que l'idée de parvenir à détruire cet état de tension par des moyens qui y soient propres. Il n'y a donc rien de spécifié par cette théorie, ni pour le caractere de l'inflammation, ni pour la méthode convenable de traitement ; on ne caractérise rien ici que par la voie de l'observation ; donnons-en un exemple. On voit des fluxions de poitrine où les saignées deviennent bientôt nuisibles, & où le vomissement excité de bonne heure, est très-salutaire. C'est ce qu'on a souvent lieu d'observer en beaucoup de maladies réputées inflammatoires, & notamment dans la plupart des péripneumonies. Au lieu de faire insister aux saignées, contre les lumieres de l'observation, sous le prétexte que la péripneumonie est une maladie inflammatoire, la théorie dont il s'agit ici, conduit simplement à rechercher & bien constater par une exacte observation, les signes qui caractérisent la maladie, & sur-tout à la bien distinguer des maladies de même genre qui exigent une autre méthode de traitement. Le vrai point de l'art n'est donc que de savoir saisir les indications que ces signes fournissent, & choisir & conduire les moyens de remplir ces indications. On sait par cette théorie que toutes les maladies, tant les aiguës que les chroniques, se réduisent à deux principaux genres, presque toujours plus ou moins compliqués ensemble, & néanmoins

très-aiſés à diſtinguer par les ſymptomes qui leur ſont propres, l'un de maladies nervales, & l'autre de maladie humorales; que la ſource même de ces deux genres, qui ne different dans le fonds que par le plus ou moins de diſpoſition aux mouvemens critiques, n'eſt qu'un appareil convulſif venu à un certain point, & formé de diverſes manieres dans les organes du centre diaphragmatique; & que c'eſt par cette raiſon que les effets des remedes, preſque tous bornés aux changemens qu'ils produiſent dans la diſpoſition de ce centre, ſe réduiſent à ceci ſeul, qui eſt de diſpoſer ou de déterminer des mouvemens excrétoires, ſelon que l'action naturelle plus moins interceptée, n'y ſuffit pas. De pareilles explications ſervent à conduire l'obſervation ſans l'offuſquer ni la contraindre, & y cadrent toujours parfaitement juſqu'en ſes moindres détails. Ainſi, bien loin qu'ici la difficulté de concilier ce qu'on obſerve avec les principes qu'on ſuit, vienne jamais ni contrarier, ni embarraſſer; on y voit au contraire que la théorie & l'obſervation ſe prêtent toujours un mutuel appui, & ſe donnent même une nouvelle étendue; & que cependant dans la pratique on ne fait, on ne ſpécifie rien que d'après l'obſervation: c'eſt ce dont on trouve des preuves bien complettes dans les ouvrages où ces matieres ont été traitées & aſſez diſcutées; & ces preuves ſeroient très-difficiles à renverſer. Les perſonnes qui ſeront curieuſes d'avoir là-deſſus de plus grands éclairciſſemens, pourront avoir recours à ces ouvrages.

Au reſte, il eſt à propos de remarquer que l'eſſentiel de cette théorie, c'eſt-à-dire, l'uſage qu'il y a à en faire dans la pratique & même la

ſpéculation de l'art, ne conſiſte que dans le fait qui en eſt la baſe, & nullement dans les explications qu'on en donne pour l'éclaircir : par-là ces explications deviennent donc arbitraires, ſans le moindre préjudice à la ſolidité du principe qui en eſt l'objet. Ce principe fondamental eſt que le centre de tout effort, de toute action du corps, ſe trouve placé extérieurement & dans la région diaphragmatique ou épigaſtrique, & principalement vers ſes parties antérieures. Ce fait eſt ſi certain par l'obſervation, & ſi facile à vérifier, même dans le cours ordinaire de la ſanté, qu'il n'eſt pas permis à l'obſervateur le moins attentif de reſter long-temps dans le doute, n'y ayant pas de régime généralement ſi exact, ni de ſanté ſi ferme, où il ne ſurvienne de temps en temps aſſez de changemens remarquables pour conſtater ce grand principe.

D'après la ſuite & le profond examen des obſervations que j'ai faites à cette intention, je crois pouvoir avancer que le méchaniſme qu'on a établi pour expliquer les rapports de toutes les parties organiques à ce centre principal, eſt bien pris & bien fondé. Mais quand même on réduiroit le diaphragme à n'être que paſſif, obéiſſant ſimplement à l'action alternative des cauſes qui operent ſa contraction & ſon relâchement, les obſervations qui prouvent que le méchaniſme de toutes les fonctions du corps a ſon principal centre dans la région où le diaphragme eſt ſitué, n'en ſeroient pas moins vraies, moins inconteſtables. Il ne reſteroit donc, pour expliquer ce reſſort général, qu'à le déduire de l'effort que les deux grands départemens des nerfs de la poitrine & du bas-ventre font per-

pétuellement l'un ſur l'autre ; encore faudroit-il convenir que les nerfs qui ſont propres au diaphragme, tant ceux qui ſervent aux mouvemens ſpontannés, que ceux qui ſont liés aux mouvemens néceſſaires, doivent au moins influer beaucoup ſur l'action des autres. En privant même le diaphragme de cette influence, il n'en ſeroit pas moins vrai que la région où il eſt ſitué ſeroit également, par la ſeule action & réaction des nerfs de la poitrine & du ventre, le principal centre de l'action réciproque de ces nerfs. Mais prenons encore que ce principe fondamental, quoique bien conſtaté par l'obſervation, demeure pourtant inexpliquable ; appuyé, comme il l'eſt, ſur la plus ſcrupuleuſe obſervation, & toujours guidé par cette même obſervation qu'il éclaire & fixe à ſon tour dans ſon application à la pratique ; voyant d'ailleurs avec quelle facilité tous les phénomenes de l'état de ſanté & de maladie viennent s'y plier, ainſi que tout les effets du régime & des diverſes méthodes de traitement, ſur-tout la marche plus ou moins difficile des mouvemens critiques, plus ou moins ſuſceptible par-là des ſecours déciſifs ; je n'en ſoutiendrois pas moins que cette théorie eſt de tous points préférable à la théorie reçue. Je le ſoutiendrois par cela ſeul, que celle-ci lie preſqu'invinciblement les praticiens qui en ſont imbus, à la chaîne de ſes conſéquences, dont elle fait donc dépendre les méthodes de traitement ; & que le peu de faits de théorie ou de pratique avec leſquels elle n'implique point une contradiction manifeſte, elle ne les embraſſe que très-imparfaitement. C'eſt ce qui eſt preſque démontré dans les ouvrages où l'on a fait l'ex-

position de l'autre théorie ; & on s'en convaincra d'autant plus qu'on comparera ces deux théories de plus près dans leur application à la pratique, soit pour la conservation, soit pour le rétablissement de la santé.

Les loix d'action & de réaction, & les causes qui entretiennent ou alterent ces loix, sont encore fort à considérer dans le plus grand intérêt des corps politiques, qui est celui de leur force & de leur conservation. On connoit en général les rapports par lesquels ils agissent & réagissent tous nécessairement les uns sur les autres, & on sait assez que chaque état en particulier n'entretient & n emploie bien sa force de réaction relativement aux autres corps politiques, qu'autant que, suivant toute l'étendue de ces mêmes loix, son action propre est bien conservée. Ce qu'il s'agiroit donc de faire, & qui vraisemblablement formeroit une grande source de bien public, de gloire & de satisfaction pour le prince, ce seroit, d'après l'économie du corps animal, appliquée, comme il convient, à celle des corps politiques, de réduire ces loix en systême, & même en une sorte de perspective ; & si ce systême étoit bien copié d'après son modele, tel qu'il est ici présenté, il est certain, ou du moins très-probable, que l'expérience l'auroit bientôt justifié. Un pareil systême seroit bien plus aisé à former pour une monarchie, que pour toute autre forme de gouvernement : ce systême ne seroit, tout bien compté, qu'une administration entiérement conforme aux vraies constitutions d'une monarchie, qui ne sont, comme on sait, que d'y gouverner par les loix, ou par des maximes constantes qui en tiennent

lieu

lieu dans tous les cas où il n'y a rien d'aſſez fixe pour pouvoir les aſſujettir à des loix. Cette conformité étant diſcutée à fonds, & bien établie, il en réſulteroit néceſſairement que le meilleur gouvernement poſſible eſt le monarchique. Or, par, là, tout ce qui ſert de fondement aux principes, aux maximes de ce gouvernement, & de l'adminiſtration qui lui eſt propre, ſeroit mis dans une telle évidence, que le prince, pour ſon propre intérêt, ne ſeroit pas moins éloigné de vouloir s'en écarter, que les peuples, par la même conſidération pour eux, de vouloir s'y ſouſtraire.

Si à préſent vous me diſiez encore : Qu'eſpé- » rez-vous, tant en général qu'en particulier, » de tous ces grands principes ? Les mœurs ſont » ſi établies ; nos deſirs, nos uſages ſont ſi im- » primés, ſi déterminés ; les voies en ſont ſi bat- » tues, ſi frayées, qu'au moins de très-long-temps » on ne ſauroit ſe flatter d'y rien changer. Les » hommes, tous par leur nature, défiants, timi- » des & voluptueux, chercheront toujours, ſe- » lon leur état & leurs moyens, des richeſſes, » des grandeurs, ou des diſtinctions qui les raſ- » ſurent, & qui les conduiſent facilement au » plaiſir. Par-tout les mœurs ſont preſque éta- » blies ſur ce pied-là ; par-tout le ſentiment eſt » donc tourné & habitué à ces impulſions : com- » ment ſe flatter que la théorie la plus évidente » puiſſe non-ſeulement changer, mais même » ébranler de pareils penchans, & des mœurs » auſſi enracinées » ? Voici ce que je me contenterois de vous répondre. Mes principes ſont une eſpece de médecine qui n'eſt que pour ceux qui croiront en avoir beſoin, & il n'y a que trop

de mécontens de leur ſituation phyſique & morale qui ſe trouveront en ce cas-là : ainſi, il eſt très-probable que cette médecine ne ſera pas long-temps à avoir beaucoup de chalands. D'abord ce ne ſera que des curieux : & à méſure qu'il y en aura qui de la curioſité paſſeront à quelque pratique, ce ſeront preſqu'autant de ſectateurs qui, en prônant le ſuccès de leurs épreuves, feront ſans doute d'autres ſectateurs. Il eſt à préſumer qu'ils ſe multiplieront de cette maniere, ſelon les avantages qu'on retirera de ces principes. Au reſte, je ſais très-bien que les changemens dans les mœurs ne ſe font qu'inſenſiblement : mais en comparant ceux qu'on ſe propoſe ici avec ceux qui ſe ſont faits dans l'eſpace ſeulement d'un demi-ſiecle ; en ſuivant encore cette comparaiſon entre les cauſes qui ont opéré ceux-ci, & celles que préſente ce nouveau plan pour produire d'autres changemens bien plus importans, il eſt permis d'eſpérer que le travail qui aura ſervi à mettre ces principes en évidence, ne ſera point auſſi inutile que vous avez d'abord paru le penſer.

LE MORAL. Il me ſemble que les avantages ſeroient plus grands, & les progrès bien plus rapides, ſi les académies ſavantes adoptoient ces principes, & ſe mêloient de les faire valoir : il y a même toute apparence que le public recevroit ce ſervice avec beaucoup plus de reconnoiſſance & de ſatisfaction que ceux que juſqu'à préſent il en a reçus. Non que je prétende par-là diminuer le mérite de leurs travaux paſſés : à Dieu ne plaiſe que j'aie cette idée ; il y a trop d'endroits par leſquels on pourroit la tourner à ma confuſion : j'ajoute même qu'indépendamment des fruits de

leurs veilles, les académies ſont des établiſſemens de belle décoration, & par cela ſeul très-néceſſaires. Le peuple, & tout ce qui en d'autres états ne lui reſſemble malheureuſement que par trop d'endroits, croiroit qu'il n'exiſte point des ſciences, s'il ne voyoit pas des grands corps les repréſenter. Je le répete, par cela ſeul, ces établiſſemens font un grand bien : ils ſervent plus qu'on ne croit à entretenir, par la voie de la reconnoiſſance & de la docilité, la ſoumiſſion de ceux qui croupiſſent dans l'ignorance. Quant au ſervice ſi important au bien public, dont il eſt ici queſtion, les académies pourroient le rendre en joignant un autre dictionnaire à celui que nous tenons de l'académie françoiſe. Meſſieurs de l'académie françoiſe en ſeroient les rédacteurs, & les auteurs dans leur partie; Meſſieurs de l'académie des ſciences, aidés, ſelon le beſoin, par les facultés de médecine, fourniroient les matieres qui les concernent; & Meſſieurs de l'académie des belles-lettres, avec les mêmes ſecours, donneroient tous les traits d'hiſtoires ou d'érudition relatifs aux articles le plus importans de ce dictionnaire. Je demanderois donc que, d'après l'expoſition faite des principes généraux du jeu de l'économie animale, ce dictionnaire préſentât de juſtes idées de nos rapports, avec les objets de nos beſoins & de nos deſirs, à quoi on parviendroit par une notice claire & ſimple, de la valeur & ſignification des termes qui dans le phyſique & dans le moral, ſervent à exprimer quelque choſe de très-intéreſſant pour les hommes. Combien de termes de cette eſpece, employés à chaque inſtant, ſans qu'on ait preſqu'aucune connoiſſance

vraie du fonds des choses qu'ils signifient! Une pareille notice, qu'il seroit facile d'ajouter au dictionnaire que nous avons, si on ne jugeoit pas à propos d'en faire un autre, ne pourroit manquer de s'accréditer bientôt dans le monde, & de donner ainsi, sur ce qu'il y a de plus important, des principes certains & des regles sûres qui seroient généralement adoptés. N'en doutons point, ce seroit la voie la plus prompte, comme la plus certaine, de tirer les hommes de leurs égaremens : il ne s'agit pour cela que de les mieux éclairer sur leurs vrais avantages, & de les mettre à portée d'acquérir facilement ces lumieres.

* *
*

PENSÉES

SUR

LE BONHEUR.

VOICI une matiere la plus intéressante de toutes, dont tout le monde parle, que les philosophes, sur-tout les anciens, ont traité avec beaucoup d'étendue; mais quoique très-intéressante, elle est dans le fond assez négligée; quoique tout le monde en parle, peu de gens y pensent; & quoique les philosophes l'aient beaucoup traitée, ç'a été si philosophiquement, que les hommes n'en peuvent tirer guere de profit.

On entend ici, par le mot de bonheur, un état, une situation telle qu'on en désirât la durée sans changement, & en cela le bonheur est différent du plaisir qui n'étant qu'un sentiment agréable, mais court & passager, ne peut jamais être un état. La douleur auroit bien plutôt le privilege d'en pouvoir être un.

A mesurer le bonheur des hommes seulement par le nombre & la vivacité des plaisirs qu'ils ont dans le cours de leur vie, peut-être y a-t-il un assez grand nombre de conditions assez égales, quoique fort différentes. Celui qui a moins de plaisirs, les sent plus vivement, il en sent une infinité que les autres ne sentent plus, ou n'ont jamais sentis; & à cet égard, la nature fait assez son devoir de mere commune. Mais si au lieu de considérer ces instans répandus dans la vie de chaque homme, on considere le fond des vies mêmes, on voit qu'il est fort inégal; qu'un

homme qui a si l'on veut, pendant sa journée, autant de bons momens qu'un autre, est tout le reste du temps beaucoup plus mal à son aise, & que la compensation cesse entiérement d'avoir lieu.

C'est donc l'état qui fait le bonheur, mais ceci est très-fâcheux pour le genre-humain. Un infinité d'hommes sont dans des états qu'ils ont raison de ne pas aimer; un nombre presque aussi grand sont incapables de se contenter d'aucun état : les voilà donc presque tous exclus du bonheur, & il ne leur reste pour ressource que des plaisirs, c'est-à-dire des momens semés çà & là sur un fond triste qui en sera un peu plus égayé. Les hommes dans ces momens reprennent les forces nécessaires à leur malheureuse situation, & se remontent pour souffrir.

Celui qui voudroit fixer son état, non par la crainte d'être pis, mais parce qu'il seroit content, mériteroit le nom d'heureux; on le reconnoîtroit entre tous les hommes à une espece d'immobilité dans sa situation; il n'agiroit que pour s'y conserver, & non pas pour en sortir. Mais cet homme-là a-t-il paru en quelqu'endroit de la terre ? On en pourroit douter, parce qu'on ne s'apperçoit guere de ceux qui sont dans cette immobilité fortunée, au lieu que les malheureux qui s'agitent, composent le tourbillon du monde, & se font bien sentir les uns aux autres par les chocs violens qu'ils se donnent. Le repos même de l'heureux, s'il est apperçu, peut passer pour être forcé, & tous les autres sont intéressés à n'en pas prendre une idée plus avantageuse. Ainsi l'existence de l'homme heureux pourroit-être assez facilement contestée. Ad-

mettons-la cependant, ne fût-ce que pour donner des eſpérances agréables ; mais il eſt vrai que retenues dans de certaines bornes, elles ne ſeront pas chimériques.

Quoi qu'en diſent les fiers Stoïciens, une grande partie de notre honheur ne dépend pas de nous. Si l'un d'eux, preſſé par la goutte, lui a dit ; *je n'avouerai pourtant pas que tu ſois un mal*, il a dit la plus extravagante parole qui ſoit jamais ſortie de la bouche d'un philoſophe. Un empereur de l'univers, enfermé aux petites maiſons, déclare naïvement un ſentiment dont il a le malheur d'être plein ; celui-ci, par engagement de ſyſtême, nie un ſentiment très-vif, & en même-temps l'avoue par l'effort qu'il fait pour le nier. N'ajoutons pas à tous les maux que la nature & la fortune peuvent nous envoyer, la ridicule & inutile vanité de nous croire invulnérables.

Il ſeroit moins déraiſonnable de ſe perſuader que notre bonheur ne dépend point du tout de nous, & preſque tous les hommes, ou le croient, ou agiſſent comme s'ils le croyoient. Incapables de diſcernement & de choix, pouſſés par une impétuoſité aveugle, attirés par des objets qu'ils ne voient qu'à travers de mille nuages, entrainés les uns par les autres ſans ſavoir où ils vont, ils compoſent une multitude confuſe & tumultuaire, qui ſemble n'avoir d'autre deſſein que de s'agiter ſans ceſſe. Si dans tout ce déſordre, des rencontres favorables peuvent en rendre quel-ques uns heureux pour quelques momens, à la bonne heure ; mais il eſt bien ſûr qu'ils ne ſauront ni prévenir, ni modérer le choc de tout ce qui peut les rendre malheureux. Ils ſont abſolument à la merci du haſard.

Nous pouvons quelque chose à notre bonheur, mais ce n'est que par nos façons de penser, & il faut convenir que cette condition est assez dure. La plupart ne pensent que comme il plaît à tout ce qui les environne ; ils n'ont pas un certain gouvernail qui leur puisse servir à tourner leurs pensées d'un autre côté qu'elles n'ont été poussées par le courant. Les autres ont des pensées si fortement pliées vers le mauvais côté, & si inflexibles, qu'il seroit inutile de les vouloir tourner d'un autre ; enfin quelques-uns à qui ce travail pourroit réussir, & ce seroit même assez facile, le rejettent, paceque c'est un travail, & en dédaignent le fruit qu'ils croient trop médiocre. Que seroit-ce que ce misérable bonheur factice pour lequel il faudroit tant raisonner ? vaut-il la peine qu'on s'en tourmente ? On peut le laisser aux philosophes avec leurs autres chimeres. Tant d'étude pour être heureux, empêcheroit de l'être.

Ainsi il n'y a qu'une partie de notre bonheur qui puisse dépendre de nous, & de cette petite partie, peu de gens en ont la disposition, ou en tirent leur profit. Il faut que ces caracteres, ou foibles ou paresseux, ou impétueux & violens, ou sombres & chagrins y renoncent tous. Il en reste quelques-uns doux & modérés, & qui admettent plus volontiers les idées ou les impressions agréables ; ceux-là peuvent travailler utilement à se rendre heureux. Il est vrai que par la faveur de la nature, ils le sont déja assez, & que le secours de la philosophie ne pourroit pas leur être fort nécessaire ; mais il n'est presque jamais que pour ceux qui en ont le moins besoin, & ils ne laissent pas d'en sentir l'importance,

ſur-tout quand il s'agit du bonheur, ce n'eſt pas à nous de rien négliger. Ecoutons donc la philoſophie qui prêche dans le déſert une petite troupe d'auditeurs qu'elle a choiſis, parce qu'ils ſavoient déja une bonne partie de ce qu'elle peut leur apprendre.

Afin que le ſentiment du bonheur puiſſe entrer dans l'ame, ou du moins afin qu'il puiſſe y ſéjourner, il faut avoir nettoyé la place & chaſſé tous les maux imaginaires. Nous ſommes d'une habileté infinie à en créer; & quand nous les avons une fois produits, il nous eſt très-difficile de nous en défaire. Souvent même il ſemble que nous aimions notre malheureux ouvrage, & que nous nous y complaiſions. Les maux imaginaires ne ſont pas tous ceux qui n'ont rien de corporel, & ne ſont que dans l'eſprit; mais ſeulement ceux qui tirent leur origine de quelque façon de penſer fauſſe, ou du moins problématique. Ce n'eſt pas un mal imaginaire que le déshonneur, mais ç'en eſt un que la douleur de laiſſer de grands biens après ſa mort, à des héritiers en ligne collatérale, & non pas en ligne directe, ou à des filles & non pas à des fils. Il y a des hommes dont la vie eſt empoiſonnée par un tel chagrin. Le bonheur n'habite pas dans des têtes de cette trempe; il lui en faut, ou qui ſoient naturellement plus ſaines, ou qui aient eu le courage de ſe guérir. Si l'on eſt ſuſceptible de maux imaginaires, il y en a tant, qu'on ſera néceſſairement la proie de quelqu'un. La principale force de ces ſortes de monſtres, conſiſte en ce qu'elle s'y ſoumet, ſans oſer ni les attaquer, ni même les enviſager; ſi on les conſidéroit quelquetemps d'un œil fixe, ils ſeroient à demi-vaincus.

Aſſez ſouvent aux maux réels, nous ajoutons des circonſtances imaginaires qui les aggravent. Qu'un malheur ait quelque choſe de ſingulier, non-ſeulement ce qu'il a de réel nous afflige, mais ſa ſingularité nous irrite & nous aigrit. Nous nous repréſentons une fortune, un deſtin, je ne ſais quoi, qui met de l'art & de l'eſprit à nous faire un malheur d'une nature particuliere. Mais qu'eſt-ce que tout cela? Employons un peu notre raiſon, & ces fantômes diſparoiſſent. Un malheur commun n'en eſt pas réellement moindre; un malheur ſingulier n'en eſt pas moins poſſible ni moins inévitable. Un homme qui a la peſte lui cent millieme, eſt-il moins à plaindre que celui qui a une maladie biſarre & inconnue?

Il eſt vrai que les malheurs communs ſont prévus, & cela ſeul nous adoucit l'idée de la mort, le plus grand de tous les maux. Mais qui nous empêche de prévoir en général, ce que nous appellons des maux ſinguliers? On ne peut prédire les cometes comme les éclipſes; mais on eſt bien ſûr que de temps en temps il doit paroître des comtees, & il n'en faut pas davantage pour n'en être pas effrayé. Les malheurs ſinguliers ſont rares; cependant il faut s'attendre à en eſſuyer quelqu'un. Il n'y a preſque perſonnes qui n'ait eu le ſien; & ſi on vouloit, on leur conteſteroit avec aſſez de raiſon, leur qualité de ſinguliers.

Une circonſtance imaginaire qu'il nous plaît d'ajouter à nos afflictions, c'eſt de croire que nous ſerons inconſolables, ce n'eſt pas que cette perſuaſion-là même ne ſoit quelquefois une eſpece de douleur & de conſolation; elle en eſt une dans les douceurs dont on peut

tirer gloire, comme dans celle que l'on reſſent de la perte d'un ami. Alors ſe croire inconſolable, c'eſt ſe rendre témoignage que l'on eſt tendre, fidele, conſtant; c'eſt ſe donner de grandes louanges. Mais dans les maux où la vanité ne ſoutient point l'affliction, & où une douleur éternelle ne ſeroit d'aucun mérite, gardons-nous bien de croire qu'elle doive être éternelle. Nous ne ſommes pas aſſez parfaits pour être toujours affligés; notre nature eſt trop variable, & cette imperfection eſt la grande reſſource.

Ainſi, avant que les maux arrivent, il faut les prévoir, du moins en général; quand ils ſont arrivés, il faut prévoir que l'on s'en conſolera. L'un rompt la premiere violence du coup, l'autre abrege la durée du ſentiment; on s'eſt attendu à ce que l'on ſouffre, & du moins on s'épargne par-là une impatience, une révolte ſecrete qui ne ſert qu'à aigrir la douleur; on s'attend à ne ſouffrir pas long-temps, & dès lors on anticipe en quelque ſorte ſur ce temps qui ſera plus heureux; on l'avance.

Les circonſtances même réelles de nos maux, nous prenons plaiſir à nous les faire valoir à nous-mêmes, à nous les étaler, comme ſi nous demandions raiſon à quelque juge d'un tort qui nous eût été fait. Nous augmentons le mal en y appuyant notre vue, & en recherchant avec tant de ſoin, tout ce qui peut le groſſir.

On a pour les violentes douleurs, je ne ſais quelle complaiſance qui s'oppoſe aux remedes, & repouſſe la conſolation. Le conſolateur le plus tendre paroît un indifférent qui déplaît. Nous voudrions que tout ce qui nous approche, prît le ſentiment qui nous poſſede; & n'en être pas

plein comme nous, c'eſt nous faire une eſpece d'offenſe. Sur-tout ceux qui ont l'audace de combattre les motifs de notre affliction, ſont nos ennemis déclarés. Ne devrions-nous pas au contraire être ravis que l'on nous fît ſoupçonner de fauſſeté & d'erreur, ces façons de penſer qui nous cauſent tant de tourmens ?

Enfin, quoiqu'il ſoit fort étrange de l'avancer, il eſt vrai cependant que nous avons un certain amour pour la douleur, & que dans quelques caracteres il eſt invincible. Le premier pas vers le bonheur ſeroit de s'en défaire, & de retrancher à notre imagination, tous ſes talens malfaiſans, ou du moins de la tenir pour fort ſuſpecte. Ceux qui ne peuvent douter qu'ils n'aient toujours une vue ſaine de tout, ſont incurables; il eſt bien juſte qu'une moindre opinion de ſoi-même ait quelquefois ſa récompenſe.

N'y auroit-il pas moyen de tirer des choſes plus de bien que de mal, & de diſpoſer ſon imagination, de ſorte qu'elle ſéparât les plaiſirs d'avec les chagrins, & ne laiſſât paſſer que les plaiſirs? Cette propoſition ne le cede guere en difficulté à la pierre philoſophale; & ſi on la peut exécuter, ce ne peut être qu'avec le plus heureux naturel du monde, & tout l'art de la philoſophie. Songeons que la plupart des choſes ſont d'une nature très-douteuſe, & que quoiqu'elles nous frappent bien vîte comme biens ou comme maux, nous ne ſavons pas trop au vrai ce qu'elles ſont. Tel événement vous a paru d'abord un grand malheur, que vous auriez été bien fâché dans la ſuite qui ne fût pas arrivé; & ſi vous ſaviez ce qu'il amenoit après lui, il vous auroit tranſporté de joie. Et ſur ce pied-

là, quels regrets ne devez-vous pas avoir à votre chagrin ? Il ne faut donc pas se presser de s'affliger ; attendons que ce qui nous paroît si mauvais se développe. Mais, d'un autre côté, ce qui nous paroît agréable, peut amener aussi, peut cacher quelque chose de mauvais, & il ne faut pas se presser de se réjouir. Ce n'est pas une conséquence, on ne doit pas tenir la même rigueur à la joie qu'au chagrin.

Un grand obstacle au bonheur, c'est de s'attendre à un trop grand bonheur. Figurons-nous qu'avant de nous faire naître, on nous montre le séjour qui nous est préparé, & ce nombre infini de maux qui doivent se distribuer entre ses habitans. De quelle frayeur ne serions-nous pas saisis à la vue de ce terrible partage où nous devrions entrer ? & ne compterions-nous pas pour un bonheur prodigieux d'en être à aussi bon marché, qu'on l'est dans ces conditions médiocres, qui nous paroissent présentement insupportables ? Les esclaves, ceux qui n'ont pas de quoi vivre, ceux qui ne vivent qu'à la sueur de leur front, ceux qui languissent dans des maladies habituelles, voilà une grande partie du genre-humain. A quoi a-t-il tenu que nous n'en fussions ? Apprenons combien il est dangereux d'être hommes, & comptons tous les malheurs dont nous sommes exempts pour autant de périls dont nous sommes échappés.

Une infinité de choses que nous avons & que nous ne sentons pas, feroient chacune le suprême bonheur de quelqu'un : il y a tel homme dont tous les desirs se détermineroient à avoir deux bras. Ce n'est pas que ces sortes de biens qui ne le sont que parce que leur privation

ſeroit un grand mal, puiſſent jamais cauſer un ſentiment vif, même à ceux qui ſeroient les plus appliqués à faire tout valoir. On ne ſauroit être tranſporté de ſe trouver deux bras; mais en faiſant ſouvent réflexion ſur le grand nombre de maux qui pourroient nous arriver, on pardonne plus aiſément à ceux qui arrivent. Notre condition eſt meilleure quand nous nous y ſoumettons de bonne grace, que quand nous nous révoltons inutilement contre elle.

Nous regardons ordinairement les biens que nous font la nature ou la fortune, comme des dettes qu'elles nous paient, & par conſéquent nous les recevons avec une eſpece d'indifférence; les maux au contraire, nous paroiſſent des injuſtices, & nous les recevons avec impatience & avec aigreur. Il faudroit rectifier des idées ſi fauſſes. Les maux ſont très-communs, & c'eſt ce qui doit naturellement nous écheoir; les biens ſont très-rares, & ce ſont des exceptions flatteuſes faites en notre faveur à la regle générale.

Le bonheur eſt en effet bien plus rare que l'on ne penſe. Je compte pour heureux celui qui poſſede un certain bien que je deſire & que je crois qui feroit ma félicité; le poſſeſſeur de ce bien là eſt malheureux; ma condition eſt gâtée par la privation de ce qu'il a, la ſienne l'eſt par d'autres privations, chacun brûle d'un faux éclat aux yeux de quelqu'autre, chacun eſt envié pendant qu'il eſt lui-même envieux; & ſi être heureux étoit un vice, ou un ridicule, les hommes ne ſe le renverroient pas mieux les uns aux autres. Ceux qui en ſeroient le plus accuſés, les grands, les princes, les rois, ſeroient juſtement les moins coupables. Déſabuſons-nous

de cette illusion qui nous peint plus d'heureux qu'il n'y en a, & nous serons, ou plus flattés d'être du nombre, ou moins irrités de n'en être pas.

Puisqu'il y a si peu de biens, il ne faudroit négliger aucun de ceux qui tombent dans notre partage; cependant on en use comme dans une grande abondance, & dans une grande sûreté d'en avoir tant qu'on voudra; on ne daigne pas s'arrêter à goûter ceux que l'on possede; souvent on les abandonne pour courir après ceux que l'on n'a pas. Nous tenons le présent dans nos mains; mais l'avenir est une espece de charlatan qui, en nous éblouissant les yeux, nous l'escamote. Pourquoi lui permettre de se jouer ainsi de nous? Pourquoi souffrir que des espérances vaines & douloureuses nous enlevent des jouissances certaines? Il est vrai qu'il y a beaucoup de gens pour qui ces espérances mêmes sont des jouissances, & qui ne savent jouir que de ce qu'ils n'ont pas. Laissons-leur cette espece de possession si imparfaite, si peu tranquille, si agitée puisqu'ils n'en peuvent avoir d'autres; il seroit trop cruel de la leur ôter : mais tachons, s'il est possible, de nous ramener au présent, à ce que nous avons, & qu'un bien ne perde pas tout son prix parce qu'il nous a été accordé.

Ordinairement on dédaigne de sentir les petits biens, & on n'a pas de mépris pour les maux médiocres; que la chose soit du moins égale, si le sentiment des biens médiocres est étouffé en nous par l'idée de quelques biens plus grands auxquels on aspire, que l'idée des grands malheurs où l'on n'est pas tombé nous console des petits.

Les petits biens que nous négligeons, que savons-nous si ce ne seroient pas les seuls qui s'of-

friront à nous ? Ce ſont des préſens faits par une puiſſance avare, qui ne ſe réſoudra peut-être plus à nous en faire. Il y a peu de gens qui quelquefois en leur vie n'aient eu régret à quelque état, à quelque ſituation dont ils n'avoient pas aſſez goûté le bonheur. Il y en a peu qui n'aient eux-mêmes trouvé injuſtes quelques-unes des plaintes qu'ils avoient faites de la fortune. On a été ingrat, & l'on eſt puni.

Il ne faut pas, diſent les philoſophes rigides, mettre notre bonheur dans tout ce qui ne dépend pas de nous, ce ſeroit trop le mettre à l'aventure. Il y a beaucoup à rabattre d'un précepte ſi magnifique ; mais le plus qu'on pourra conſerver, ce ſera le mieux. Figurons nous que notre bonheur devroit entiérement dépendre de nous, & que c'eſt par une eſpece d'uſurpation que les choſes de dehors ſe ſont miſes en poſſeſſion d'en diſpoſer, reſaiſiſſons-nous, autant qu'il eſt poſſible, d'un droit ſi important & ſi dangereux à confier ; remettons ſous notre puiſſance ce qui en a été détaché injuſtement.

D'abord il faut examiner, pour ainſi dire, les titres de ce qui prétend ordonner de notre bonheur ; peu de choſes ſoutiendront cet examen, pour peu qu'il ſoit rigoureux. Pourquoi cette dignité que je pourſuis m'eſt-elle ſi néceſſaire ? C'eſt qu'il faut être élevé au deſſus des autres. Et pourquoi le faut-il ? C'eſt pour recevoir leurs reſpects & leurs hommages ? Eh que me feront ces hommages, ces reſpects ? Ils me flatteront très-ſenſiblement. Et comment me flateront ils, puiſque je ne les devrai qu'à ma dignité, & non pas à moi-même ? Il en eſt ainſi de pluſieurs autres idées qui ont pris une place fort

force importante dans mon esprit ; si je les attaquois, elles ne tiendroient pas long-temps. Il est vrai qu'il y en a qui feroient plus de résistance, les unes que les autres ; mais selon qu'elles seroient plus incommodes, & plus dangereuses, il faudroit revenir à la charge plus souvent & avec plus de courage. Il n'y a guere de fantaisie que l'on ne mine peu à peu, & que l'on ne fasse enfin tomber à force de réflexion.

Mais comme nous ne pouvons pas rompre avec tout ce qui nous environne, quels seront les objets extérieurs auxquels nous laisserons des droits sur nous ? Ceux dont il y a plus à espérer qu'à craindre. Il n'est question que de calculer, & la sagesse doit toujours avoir les jettons à la main. Combien valent ces plaisirs-là, & combien valent les peines dont il faudroit les achetter, ou qui les suivroient ? On ne sauroit disconvenir que selon les différences d'imagination, les prix ne changent, & qu'un même marché ne soit bon pour l'un & mauvais pour l'autre. Cependant il y a à peu près un prix commun pour les choses principales ; & de l'aveu de tout le monde, par exemple, l'amour est un peu cher ; aussi ne se laisse-t-il pas évaluer.

Pour le plus sûr, il en faut revenir aux plaisirs simples, tels que la tranquillité de la vie, la société, la chasse, la lecture ; & s'ils ne coûtoient moins que les autres, qu'à proportion de ce qu'ils sont moins vifs, ils ne mériteroient pas d'être préférés, & les autres auroient autant leur prix que ceux-ci le leur ; mais les plaisirs simples sont toujours des plaisirs, & ils ne coûtent rien. Encore un grand avantage, c'est que la fortune ne nous les peut guere enlever. Quoiqu'il ne

ſoit pas raiſonnable d'attacher notre bonheur à ce qui eſt le plus expoſé au caprice du haſard, il ſemble que le plus ſouvent nous choiſiſſons avec ſoin les endroits les moins ſûrs pour l'y placer. Nous aimons mieux avoir tout notre bien ſur un vaiſſeau, qu'en fonds de terre. Enfin les plaiſirs vifs nont que des inſtans, & des inſtans ſouvent funeſtes par un excès de vivacité qui ne laiſſe rien goûter après eux; au lieu que les plaiſirs ſimples ſont ordinairement de la durée que l'on veut, & ne gâtent rien de ce qui les ſuit.

Les gens accoutumés aux mouvement violens des paſſions, trouveront ſans doute fort inſipide tout le bonheur que peuvent produire les plaiſirs ſimples. Ce qu'ils appellent inſipidité, je l'appelle tranquillité; & je conviens que la vie la plus comblée de ces ſortes de plaiſirs, n'eſt qu'une vie tranquille. Mais qu'elle idée a-t-on de la condition humaine, quand on ſe plaint de n'être que tranquille? Et l'état le plus délicieux que lon puiſſe imaginer, que devient-il après que la premier vivacité des ſentimens eſt conſumée? il devient un état tranquille, & c'eſt même le mieux qui puiſſe lui arriver.

Il n'y a perſonne qui, dans le cours de ſa vie, n'ait quelques événemens heureux, des temps ou des momens agreables. Notre imagination les détache de tout ce qui les à précédés ou ſuivis; elles les raſſemble, & ſe repréſente une vie qui en ſeroit toute compoſée: voilà ce qu'elle appelleroit du nom de bonheur, voilà à quoi elle aſpire, peut-être ſans oſer trop ſe l'avouer. Toujours eſt-il certain que les intervalles languiſſans qui, dans les ſituations les plus heureuſes, ſont & fort longs & en grand nombre, nous les regardons à peu près comme s'ils n'y devoient pas

être. Ils y sont cependant, & en sont très-inséparables. Il n'y a point en chimie d'esprit si vif qui n'ait beaucoup de flegme ; l'état le plus délicieux en a beaucoup aussi, beaucoup de temps insipide, qu'il faut tâcher de prendre en gré.

Souvent le bonheur dont on se fait l'idée, est trop composé & trop compliqué. Combien de choses, par exemple, seroient nécessaires pour celui d'un courtisan ? du crédit auprès des ministres, la faveur du roi, des établissemens considérables pour lui & pour ses enfans, de la fortune au jeu, des maîtresses fidelles & qui flattassent sa vanité ; enfin tout ce que peut lui erprésenter une imagination effrénée & insatiable. Cet homme-là ne pourroit être heureux qu'à trop grands frais, certainement la nature n'en fera pas la dépense.

Le bonheur que nous nous proposons sera toujours d'autant plus facile à obtenir, qu'il y entrera de choses différentes, & qu'elles seront moins indépandantes de nous. La machine sera plus simple, & en même-temps plus sous notre main.

Si l'on est a peu près bien, il faut se croire tout-à-fait bien. Souvent on gâteroit tout pour attrapper ce bien complet. Rien n'est si délicat ni si fragile qu'un état heureux ; il faut craindre d'y toucher, même sous pretexte d'amélioration.

La plupart des changemens qu'un homme fait à son état pour le rendre meilleur, augmentent la place qu'il tient dans le monde, son volume pour ainsi dire ; mais ce volume plus grand donne plus de prise aux coups de la fortune. Un soldat qui va à la tranchée voudroit-il devenir un géant pour attrapper plus de coups de mousquets ? Celui qui veut être heureux, se réduit & se resserre autant qu'il est possible. Il a ces

deux caracteres, il change peu de place, & en tient peu.

Le plus grand secret pour le bonheur, c'est d'être bien avec soi. Naturellement tous les accidens fâcheux qui viennent du dehors, nous rejettent vers nous-mêmes, & il est bon d'y avoir une retraite agréable; mais elle ne peut l'être si elle n'a pas été préparée par les mains de la vertu. Toute l'indulgence de l'amour-propre n'empêche point qu'on ne se reproche du moins une partie de ce qu'on a à se reprocher; & combien est-on encore troublé par le soin humiliant de se cacher aux autres, par la crainte d'être connu, par le chagrin inévitable de l'être? On se fuit, & avec raison; il n'y a que le vertueux qui puisse se voir & se reconnoître. Je ne dis pas qu'il rentre en lui-même pour s'admirer & pour s'applaudir; & le pourroit-il, quelque vertueux qu'il fut? Mais comme on s'aime toujours assez, il suffit d'y pouvoir rentrer sans honte pour y rentrer avec plaisir.

Il peut fort bien arriver que la vertu ne conduise ni à la richesse, ni à l'élévation, & qu'au contraire elle en exclue; ses ennemis ont de grands avantages sur elle par rapport à l'acquisition de ces sortes de biens. Il peut encore arriver que la gloire, sa récompense la plus naturelle, lui manquera; peut-être s'en privera-t-elle elle-même, du moins en ne la recherchant pas, hasardera-t-elle d'en être privée. Mais une récompense infaillible pour elle, c'est la satisfaction intérieure. Chaque devoir rempli en est payé dans le moment; on peut sans orgueil appeller à soi-même des injustices de la fortune; on s'en console par le témoignage légitime qu'on se rend de ne les avoir pas méritées; on trouve dans sa propre raison & dans sa droiture un plus grand fond de bonheur,

que les autres n'en attendent des caprices du hasard.

Il reste un souhait à faire sur une chose dont on n'est pas le maître, car, nous n'avons parlé que de celles qui étoient en notre disposition; c'est d'être placé par la fortune dans une condition médiocre. Sans cela, & le bonheur & la vertu seroient trop en péril. C'est là cette médiocrité si recommandée par les philosophes, si chantée par les poëtes & quelquefois si peu recherchée par eux tous.

Je conviens qu'il manque à ce bonheur une chose qui, selon les façons de penser communes y seroit cependant bien nécessaire; car qu'est-ce qu'un bonheur qui n'a nul éclat? L'heureux que nous supposons ne passeroit guere pour l'être, il n'auroit pas le plaisir d'être envié; il y a plus; peut-être lui-même auroit-il de la peine à se croire heureux, faute de l'être cru par les autres; car leur jalousie sert à nous assurer de notre état, tant nos idées sont chancelantes sur tout, & ont besoin d'être appuyées. Mais enfin, pour peu que cet heureux se compare à ceux que le vulgaire croiroit plus heureux que lui, il sentira facilement ces avantages de sa situation; il se résoudra volontiers à jouir d'un bonheur modeste & ignoré, dont l'étalage n'insultera personne; ses plaisirs, comme ceux des amans discrets, seront assaisonnés du mystere.

Après tout cela, ce sage, ce vertueux, cet heureux est toujours un homme, il n'est point arrivé à un état inébranlable que la condition humaine ne comporte point; il peut tout perdre, & même par sa faute. Il conservera d'autant mieux sa sagesse ou sa vertu, qu'il s'y fiera moins; & son bonheur, qu'il s'en assurera moins.

RÉFLEXIONS
SUR
LE BONHEUR.

IL ſemble que ce ſoit faire un pas vers le bonheur que de s'occuper des moyens d'y parvenir. Sous le pôle, dans les climats du midi, cette importante recherche eſt le premier objet des méditations de tout être penſant. Delà cette foule de traités où l'on voit la plupart des auteurs, faute d'avoir bien étudié la nature de l'homme, faire entrer dans la compoſition du bonheur commun les élémens de leur bonheur particulier. Malgré cette mépriſe de leur amour-propre, ſi choquant pour celui de leurs lecteurs, l'intérêt attaché au ſeul titre de ces ouvrages les fait lire preſque tous avec plaiſir. Ils n'ont pas beſoin d'autre embelliſſement.

II. Des deſirs plus grands que le pouvoir de les ſatisfaire, voilà la meſure du malheur : la ſeule maniere d'être heureux eſt, ou de diminuer les deſirs, ou d'augmenter le pouvoir, ou l'un & l'autre à la fois.

III. La ſomme des deſirs dépend de la ſenſibilité primitive, de la nature & de l'aſſociation de nos idées.

La ſomme du pouvoir dépend des loix phyſiques & de la volonté des êtres penſans.

IV. Les deſirs ont pour but d'éviter les maux & de nous procurer les biens. Notre imagination eſt toujours diſpoſée à aggrandir les uns &

les autres ; la preuve, c'eſt qu'en ſe réaliſant ils agiſſent ſur notre ame avec moins de force que nous ne l'avions attendu. Un examen impartial de la nature de nos deſirs tend donc à nous former une nouvel ordre d'idées qui diminue la ſomme de nos deſirs eux-mêmes.

V. L'art peut quelquefois augmenter le pouvoir dépendant de l'action phyſique des corps étrangers. Un régime particulier peut augmenter celle qui dépend de l'organiſation de notre corps. Les ſuffrages des êtres penſans ou s'achettent, ou ſe gagnent, ou deviennent indifférens ſi l'on veut mener une vie obſcure, mais conforme aux loix. C'eſt de ces élémens que dépend l'accroiſſement du pouvoir.

VI. Examinons ces principes & commençons par les deſirs. Les richeſſes ſont l'objet des deſirs les plus ordinaires, & certainement puiſqu'elles ſont un gage du pouvoir que les hommes ont ſur les choſes, ceux qui les poſſedent ſemblent étendre leur propre exiſtence & intéreſſer une plus grande partie de la nature à leurs plaiſirs. La raiſon doit fixer le deſir des richeſſes dans les bornes des beſoins phyſiques & civils ; mais l'art de jouir des richeſſes eſt plus difficile que l'art de les acquérir. Quiconque eſt parvenu à poſſéder des biens ſuffiſans, multiplie ſes déſirs, ſoit que par un défaut de prévoyance il préfere aux beſoins à venir les caprices préſens, ſoit que par une mépriſe bizarre il préfere aux beſoins préſens les caprices à venir. L'erreur de calcul, de la part du prodigue comme de la part de l'avare, conſiſte dans la préférence que tous les deux accordent aux beſoins chimériques ſur les beſons réels. L'expérience & un examen attentif ſur la

nature des richesses nous convainquent que toutes les fois qu'elles passent les bornes du besoin, elles entraînent avec elle la soif de les augmenter, l'embarras de les garder, les soupçons, les inquiétudes, la perspective d'un héritier qui les attend, enfin une multitude de sentimens désagréables qui multiplient la somme de nos desirs beaucoup au delà de notre pouvoir.

VII. Les sensations voluptueuses sont celles qui perdent le plus en passant de l'imagination à la réalité. La plupart de nos inquiétudes viennent moins de notre organisation ou de la nature de l'objet, que de l'erreur de notre imagination qui exagere le péril. Un examen attentif peut diminuer beaucoup cette faculté qui produit sans cesse des desirs non satisfaits, lesquels ne naissent véritablement que de notre ignorance; un tel examen peut nous faire préférer l'activité toujours vigoureuse dans laquelle des desirs immodérés laissent notre ame, & qui ne nous privent point de la plus agréable des sensations, je veux dire le plaisir de satisfaire les besoins physiques spontanés.

VIII. Il y a des moyens de donner à notre corps toute cette force physique dont il est susceptible, qui augmente même la vigueur de l'ame, qui nous remplit du sentiment de nos forces & qui contribue ainsi à former le courage, & par conséquent augmente la somme de notre pouvoir.

IX. Notre pouvoir s'accroît quand il s'appuie de celui des autres hommes. Ce concours des hommes en notre faveur peut s'obtenir en achetant leurs suffrages, & on les achette, ou par les richesses ou par des services. Il seroit nécessaire

d'avoir une ſource intariſſable de richeſſes pour intéreſſer pendant long-temps une grande multitude d'hommes à ſervir nos beſoins ou nos volontés.

X. Les richeſſes ne nous acquierent que pour un temps les ſuffrages du peuple, & elles ſont bien employées toutes les fois que pendant ce temps nous pouvons nous élever au point de garder à jamais la ſupériorité qu'elles nous ont donnée. L'influence des ſervices eſt de plus de durée, mais elle tend plus à empêcher les hommes de nous nuire qu'à les faire agir en notre faveur. Quand les hommes nous ſont attachés par les richeſſes, ils tiennent à nous par le ſentiment d'un beſoin ; quand ils tiennent à nous par des ſervices, ils ne nous ſont attachés que par l'opinion. Or, le haſard, la combinaiſon d'une infinité de circonſtances ſont les arbitres de cette opinion : la jouiſſance en eſt donc incertaine, & il y a toujours à parier que nous la perdrons. Quiconque, ſans être né avec une ame commune, ſe propoſe d'obtenir par des ſervices les ſuffrages des hommes, doit ſe préparer à faire un éternel & entier ſacrifice de ſon cœur, à régler ſes paroles & ſes actions ſur les caprices de l'opinion, ſur les préjugés de la multitude, à renoncer, pour ainſi dire, à ſa propre exiſtence, à en adopter une tout-à-fait étrangere à ſon ame ; ſacrifices qui n'ont d'autre dédommagement que la jouiſſance d'une chimere toujours prompte à nous échapper. Quelle eſt l'ame un peu élevée qui puiſſe engager tous ſes mouvemens par un contrat auſſi abſurde ?

XI. Il y a deux manieres de faire coopérer

les hommes à nos deſſeins ; c'eſt d'acquérir leur ſuffrage ou de ſe prévaloir adroitement de la foibleſſe humaine, en faiſant naître en eux ſans ceſſe le ſentiment de leur infériorité à notre égard. C'eſt ainſi qu'on enchaîne les hommes avec le nœud le plus indiſſoluble, celui de la crainte. La maniere la plus ſûre d'obtenir cet effet, c'eſt de leur faire voir en toute occaſion une ſupériorité inconteſtable de courage, vertu qui dans tous les ſiecles & dans tous les pays a toujours forcé les hommages.

XII. Enfin on peut ôter aux hommes l'occaſion de borner notre pouvoir en nous dérobant à leurs regards, & en nous cachant dans une vie obſcure, mais conforme aux loix : cette derniere condition eſt abſolument indiſpenſable, afin que le ſentiment de ſupériorité que les hommes en ſociété ont ſur le ſolitaire ſoit combattu par la crainte de commettre une injuſtice ouverte, s'ils ſe prévalent trop de leurs avantages. Ce dernier parti eſt le moins dangereux & le moins ſujet aux caprices d'autrui ; c'eſt auſſi celui que les ſages ont ordinairement préféré.

XIII. L'application de ces principes, aidée de la réflexion, peut améliorer le ſort des hommes en établiſſant l'équilibre entre leurs deſirs & leur pouvoir ; mais il n'y a qu'un très-petit nombre d'ames privilégiées qui puiſſent ainſi réſiſter à l'examen d'elles-mêmes. La plupart des hommes ſont comme des malades qui craignent d'enviſager leurs plaies. Les ſauvages, après avoir ſatisfait aux beſoins phyſiques, rentrent dans une tranquillité parfaite ; mais à meſure que les hommes s'éloignent de cet état, ils acquierent une foule d'idées civiles, du déſordre

desquelles naît un ſentiment profond de leur foibleſſe, une laſſitude de ſoi qui s'appelle ennui. Les hommes cherchent alors à s'échapper d'une ſphere trop étroite pour leurs deſirs, à vivre loin d'eux-mêmes & à fuir la ſolitude. La vie de la plupart d'entr'eux devient habituellement & baſſement ſoumiſe aux ſenſations des objets actuels, ſenſations auxquelles très-rarement la réflexion oppoſe l'image des objets éloignés. Cette remarque doit faire naître dans ceux qui ſe plaiſent avec eux-mêmes le ſentiment d'une ſupériorité très-réelle.

XIV. Pour conſerver ce grand avantage, il eſt néceſſaire de réfléchir dans toutes les actions importantes de notre vie; par ce moyen nous commettrons plus rarement des actions dont nous ayons à nous repentir. La bonne conſcience eſt le ſentiment de la conformité de nos actions avec la juſtice. La juſtice eſt la conformité de nos actions avec les loix.

XV. D'après l'examen de la nature véritable des loix, on peut faire voir que notre intérêt véritable & notre devoir ſont la même choſe, que la ſeule différence qu'il y ait entre ces deux termes, c'eſt que l'un repréſente le genre, l'autre l'eſpece; c'eſt que le devoir eſt un intérêt conforme à la loi; mais tout intérêt n'eſt pas un devoir, parce qu'il y a des actions ſur leſquelles la loi n'a rien preſcrit. Il n'eſt pas poſſible qu'il y ait un intérêt contraire à la loi, parce que c'eſt une contradiction que de prétendre qu'il eſt de notre intérêt d'achetter un plaiſir au prix d'un mal plus grand.

XVI. Une des loix qui gouvernent le monde avec plus d'empire, eſt cette opinion univer-

ſelle qu'on appelle honneur. C'eſt ici ſur-tout que l'on doit s'appliquer avec beaucoup plus de ſoin d'exercer ſa raiſon. Cette opinion, qui fait faire quelquefois de ſi grandes choſes, ſe trouve auſſi trop ſouvent en oppoſition avec les loix civiles & religieuſes. Plus on a acquis d'idées ſaines & juſtes, plus on eſt en état de ſe conduire heureuſement dans ces occaſions d'après les conſeils d'une conſcience épurée.

XXII. Une des principales conditions pour être heureux eſt de connoître les hommes & les relations qui les lient les uns aux autres. On doit ſe faire des notions ſi ſûres, qu'aucun événement n'ait enſuite nulle influence ſur notre opinion, & ne nous empêche de fixer le véritable prix des hommes & des choſes. Quel eſt le caractere le plus capable de nous rendre heureux! Celui qui réuniroit une ame forte & douce, ſans âpreté & ſans foibleſſe, & qui ſeroit également éloigné d'une dureté impolie & de cette complaiſance ſervile qui le diſpoſe à devenir l'inſtrument mépriſable de quiconque oſera s'en ſervir. Le ſage remontant aux premiers élemens des idées pour ſe préſerver de toute erreur, ſent fortement que de toutes les vérités, la plus importante pour l'homme & la plus démontrée, c'eſt qu'il doit s'occuper ſans ceſſe de ſon bonheur.

* *
*

DE LA NATURE
DES
SENSATIONS MIXTES,
Compoſées de plaiſir & de Déplaiſir.

Du mêlange ſimple de plaiſir & de déplaiſir, découlent pluſieurs ſortes de ſenſations qui toutes different les unes des autres, & s'annoncent par des caracteres aſſez divers. Telle eſt la nature de notre ame; quand elle ne peut pas diſtinguer deux ſenſations qu'elle éprouve en même-temps, elle s'en compoſe une particuliere qui differe de toutes deux, & n'y a preſque rien d'analogue. Qu'on change la moindre circonſtance dans les ſenſations ſimples dont la maxime eſt compoſée, celle-ci changera & prendra une toute autre forme. La compaſſion, par exemple, eſt une ſenſation mixte, compoſée d'intérêt ou d'amour pour un objet, & de déplaiſir ſur le malheur que cet objet éprouve. Mais de combien de formes n'eſt-elle pas ſuſceptible? Que dans le malheur qui nous affecte on change ſeulement les temps, la pitié ſe fera connoître par des caracteres tout différens. Electre croit que ſon frere n'eſt plus, & rien ne peut la conſoler de la perte qu'elle a faite. Ce que nous reſſentons à l'aſpect des maux que ſouffre Philoctete eſt encore de la compaſſion, mais d'une nature un peu différente; car les tourmens auxquels cet homme vertueux eſt en proie, ſont préſens; c'eſt ſous nos yeux qu'il en eſt accablé. Mais lorſque Œdipe eſt

ſaiſi de terreur au moment où le grand ſecret ſe dévoile; lorſque Monime eſt effrayée en voyant pâlir le jaloux Mithridate; lorſque la vertueuſe Deſdemona (*) frémit aux menaces terribles d'Othello qu'elle avoit toujours éprouvé ſi tendre, quel eſt alors le ſentiment qui nous affecte? c'eſt encore de la compaſſion. Mais ici c'eſt une terreur compatiſſante; là une crainte compatiſſante. Les mouvemens ſont différens, quoique dans tous les cas, l'eſſence des ſenſations demeure la même; car chaque eſpece d'intérêt ou d'amour nous diſpoſant à nous mettre à la place de l'objet aimé, il faut que nous partagions toutes les eſpeces de ſouffrance qu'endure cet objet, & c'eſt ce qu'on appelle très-énergiquement compaſſion. Donc la crainte, la frayeur, la colere, la jalouſie, la vengeance, & en général tous les ſentimens déſagréables, ſans excepter même l'envie, pourront réſulter de la compaſſion? Donc c'eſt mal à propos que la plupart des critiques ont diviſé les paſſions tragiques en compaſſion & en terreur. Eſt-ce que la terreur théatrale n'eſt pas de la compaſſion? Eh pour qui ſommes-nous donc allarmés lorſque Mérope leve le poignard ſur ſon fils ? Eſt-ce pour nous? non ſans doute, mais pour Egiſte dont la vie nous eſt chere, & pour une mere abuſée qui prend ſon propre fils pour l'aſſaſſin de ſon fils. Si nous ne voulons donner le nom de compaſſion qu'au déplaiſir que nous reſſentons à l'aſpect du mal préſent d'autrui, il faut que nous diſtinguions d'avec la compaſſion proprement dite, non-ſeulement la terreur, mais encore tou-

(*) Dans *Othello*, tragédie de Shakeſpear.

tes les passions qui nous sont communiquées & que notre ame partage.

Les sensations mixtes sont à la vérité moins agréables que le plaisir pur, mais elles pénetrent plus avant dans l'ame, & y retentissent plus long-temps. Ce qui n'est que simplement agréable amene bientôt la satiété & enfin le dégoût. Toujours nos desirs s'étendent au delà de la jouissance, & lorsqu'ils ne trouvent pas une satisfaction complete, l'ame aspire au changement. Au contraire, le désagréable, en se mêlant à l'agréable, captive l'attention, retarde, & quelquefois même empêche la satiété. L'expérience prouve qu'à l'égard des sens, le plaisir entraîne bientôt le dégout, s'il ne s'y mêle quelque iritation. Il en est de même des affections de l'ame; la colere & l'affliction sont moins agréables que le badinage & la gaieté; l'affliction & la colere ont cependant un attrait inexprimable. Rien ne charme tant l'homme en colere que son emportement; & celui qui regrette la mort d'un ami fuit dans la solitude pour jouir sans distraction de sa douleur. Tout le monde est en état de se convaincre que l'affliction est un mêlange de sensations agréables & désagréables. Quant à la colere, on sait qu'elle est composée du déplaisir sur une offense reçue & du desir de se venger. Ces idées luttent ensemble dans un cœur irrité & produisent des mouvemens absolumens opposés. Tantôt le sang s'épanche dans les parties extérieures de l'homme en colere, les yeux lui sortent de la tête, son visage s'enflamme, il frappe du pied & s'agite avec fureur; voilà les caracteres infaillibles du déplaisir dominant que cause une offense reçue.

La colere n'existant donc jamais sans le desir de se venger, l'ame, qui dans la chaleur de la passion, aime la vengeance comme sa félicité suprême, se nourrira voluptueusement de cette idée & prêtera difficilement l'oreille aux conseils contraires de la raison ; donc la colere appartient à la classe des sensations mixtes, & de là vient l'attrait puissant qu'y trouve l'ame irritée.

L'immensité produit aussi une sensation mixte de plaisir ou de déplaisir, qui d'abord excite un frissonnement, & lorsque nous continuons à la contempler, une espece de vertige. Soit que cette immensité consiste dans une grande étendue ou non étendue, permanante ou non permanante, dans tous ces cas la sensation est la même. L'océan, une plaine d'une vaste étendue, l'armée innombrable des étoiles, l'espace, le temps, toute hauteur ou toute profondeur qui nous fatigue, un grand génie, de grandes vertus que nous admirons, mais que nous ne pouvons atteindre, comment envisager ces objets sans frissonnement ? comment en soutenir la contemplation sans un agréable vertige ? Cette sensation est donc mixte ; la grandeur de l'objet nous procure du plaisir, mais l'impossibilité d'en saisir les limites mêle à ce plaisir une sorte d'amertume qui le rend encore plus piquant. Observons ici une différence : quand un de ces grands objets ne nous offre aucune variété, comme le calme de la mer, la stérilité d'une plaine, &c. notre étonnement se change en une espece de dégoût, & nous sommes obligés d'en détourner nos regards ; mais l'immensité du systême de l'univers, la grandeur d'un génie extraordinaire, & la sublimité des vertus rares étant

aussi

aussi variées que grandes, aussi parfaites que variées, le déplaisir attaché à les considérer est uniquement fondé sur notre foiblesse ; aussi ces sortes de spéculations procurent-elles un plaisir d'autant plus grand que l'ame ne peut jamais en être rassasiée. Quelles sensations délicieuses s'emparent de tout notre être quand nous nous représentons la perfection immense de Dieu ! Notre impuissance nous accompagne à la vérité dans cet essor & nous précipite dans la poussiere. Mais d'une part le ravissement où nous plonge la contemplation de l'infinité de cet Etre, & de l'autre le sentiment humiliant & triste de notre foiblesse venant à se confondre, excitent en nous une sensation plus que voluptueuse. Après un instant de repos nous risquons un second, un troisieme essai, & l'objet étant toujours inaccessible, la source du plaisir est toujours inépuisable. Nous serions trop heureux si toute notre vie se passoit ainsi à essayer sans cesse de saisir les perfections divines.

Or, si la contemplation des perfections divines ne laisse pas d'être accompagnée d'un sentiment de déplaisir, on peut affirmer qu'à la rigueur il n'y a point de plaisirs purs pour les êtres bornés. Cependant il est encore moins vrai qu'il existe des peines pures; le plaisir pur a du moins un objet existant, & nécessairement existant; mais l'objet d'une peine sans mêlange ne se trouve pas même dans l'empire de la possibilité; il n'y a pas jusqu'à l'idée chimérique qu'on se forme du plus imparfait des êtres qui ne procure quelque plaisir, autrement nos poëtes ne pourroient pas s'en servir avec tant d'avantage; il est vrai que pour contenter notre imagination, les poëtes accordent

à leur être fictif d'autant plus de pouvoir & de connoiſſance qu'ils augmentent ſa méchanceté morale ; mais la raiſon trouve ce contraſte ridicule, & a honte de l'imagination qui peut s'amuſer d'une idée ſi monſtrueuſe.

Tout mal qui ſe trouve dans la nature doit être néceſſairement mêlé à quelque bien, & ne peut plus dès-lors exciter de déplaiſir pur. Notre ame, toutes les fois quelle choiſit, balance les perfections & les imperfections d'un objet. Reconnoît-elle que le mal l'emporte ? Elle abhorre l'objet, elle ſouhaite qu'il n'exiſte pas, & qu'il ne dépende que d'elle d'en empêcher l'exiſtence. Mais le mal eſt-il fait ? eſt-il arrivé ſans notre faute, ſans qu'il nous ait été poſſible de l'empêcher ? Tout homme alors éprouve un deſir véhément de l'enviſager & de jouir du ſentiment mixte qu'éveille un pareil ſpectacle. Après le terrible carnage de Zorndorf, tous nos citoyens accoururent ſur le champ de bataille. Le philoſophe même, qui pour empêcher le mal eût donné volontiers ſa vie, marchoit dans des ruiſſeaux de ſang humain, & ſe plaiſoit à contempler les ravages de la guerre.

Dès que nous ne voyons plus le mal comme l'objet de notre choix, il ſe réunit une infinité de motifs qui nous excitent à le conſidérer. D'ailleurs la connoiſſance & la haine du mal ſont une perfection de l'homme. Nous abhorrons l'imperfection, & non la connoiſſance de l'imperfection ; nous fuyons le mal, & non le pouvoir de le connoître & de le condamner. Comme ce ſont-là des facultés eſſentielles de notre ame, nous devons néceſſairement trouver du plaiſir à les exercer.

C'eſt parce que la deſcription de tout ſenti-

ment mixte eſt toujours intéreſſante que, nous liſons avec tant de plaiſir l'Hiſtoire des grandes révolutions & des temps de troubles. Attribuer ce plaiſir à la méchanceté naturelle de l'homme, c'eſt offenſer l'homme, c'eſt offenſer l'humanité. Dans l'âge même de l'innocence nous écoutons avec plaiſir les aventures les plus terribles.

» Une antique villageoiſe, dit l'auteur des » *plaiſirs de l'Imagination*, ſuſpend par ſes recits » l'attention de ſes tendres enfans; ſes paroles » leur inſpirent l'étonnement; elle les entretient » deſortileges, d'eſprits malfaiſans &c. elle leur » montre des fantômes errans durant le ſilence » de la nuit, ſecouant leurs chaînes & tournant » avec leur torches infernales autour de la cou- » che du meurtrier. Chaque fois qu'elle inter- » rompt ſon récit effrayant, le cercle qui l'en- » vironne ſe rapproche par crainte; chacun ſe » regarde ſans parler; on friſſonne; on pouſſe » des ſoupirs entrecoupés; l'attente les ſuſpend » autour de leur bonne mere; ils continuent à » l'écouter, & les cœurs ſe rempliſſent de ter- » reurs agréables. »

Il faudroit être plus miſanthrope que Mandeville pour voir dans ces amuſemens enfantins un fond de corruption & de malice. Pour moi, je n'y trouve que le puiſſant attrait du ſentiment mixte, ſentiment auſſi innocent en lui-même que tous ceux avec leſquels le ciel nous a fait naître.

Quelques-uns d'entre ces philoſophes qui prétendent connoître la meſure & le poids des ſenſations, ont cru qu'il falloit qu'il y eût dans le monde plus de malheur que de bonheur, par la raiſon qu'on y pleure plus qu'on n'y rit. Il n'y a

que ceux qui ont paſſé une beaucoup plus grande partie de leur vie à rire qu'à penſer, qui puiſſent ſoutenir ſérieuſement cette opinion. Il eſt faux que les pleurs ſoient toujours une marque de malheur, & il eſt également faux que les ris ſoient toujours un ſigne de bonheur. Ces deux mouvemens au premier aſpect paroiſſent être diamétralement oppoſés, & cependant au fond ils ont une même origine.

Le pleurer eſt un ſentiment mixte de plaiſir & de déplaiſir qui prend ſa ſource dans la connoiſſance ſpéculative du contraſte entre une perfection & une imperfection qui toutes deux nous affectent fortement. Voilà pourquoi nous pleurons au moment que nous ſommes heureux & que nous nous rappellons vivement le malheur que nous avons éprouvé, & ce ſont-là des larmes de joie; ou quand nous ſommes malheureux & que nous nous rappellons un bonheur paſſé, ce ſont-là proprement les larmes que nos philoſophes regardent comme l'expreſſion de la peine. Quelle erreur! Lorſque la peine eſt vive & profonde, lorſqu'elle s'empare de l'ame, & qu'elle étouffe toute idée acceſſoire, nos yeux ſont ſecs, nos regards ſont immobiles, il eſt impoſſible de pleurer. Ce n'eſt qu'au moment où les idées acceſſoires ſe réveillent dans notre ame, où nous pouvons comparer notre malheur préſent avec notre bonheur paſſé, que nous nous attriſtons, que le cœur ſe ſoulage, que l'œil ſe dilate & répand des larmes plus agréables pour l'affligé que le plaiſir des ſens le plus délicieux. En faut-il davantage pour prouver que le pleurer eſt un ſentiment mixte, compoſé de plaiſir & de déplaiſir, & qu'on n'eſt pas tou-

jours malheureux quand on peut répandre des larmes.

Le rire est tout aussi peu une marque infaillible de bonheur. Il est fondé, ainsi que le pleurer, sur un contraste entre une perfection & une imperfection. Mais ce contraste, pour être ridicule, ne doit pas être d'une grande importance, ni nous intéresser trop vivement. Les extravagances dont les suites peuvent être funestes, excitent des larmes de pitié ; mais celles qui ne sont accompagnées d'aucune espece de danger, n'excitent que le rire. On appelle un pareil contraste *absurdité* : aussi dit-on que tout ridicule suppose une absurdité. Toute discordance entre le moyen & la fin, entre la cause & l'effet, entre le caractere d'un homme & sa conduite, entre les pensées & la maniere dont elles sont exprimées ; en général tout ce qu'il y a de respectable, de magnifique, d'important & de noble, mis en opposition avec le bas, le méprisable & le petit dont les suites ne nous mettent dans aucun embarras, est risible. Ce philosophe qui, cherchant dans un magnifique temple d'Egypte, la Divinité qu'on y révéroit, apperçut sur l'autel un singe, ne put sans doute s'empêcher de rire. Mais bientôt il dut réfléchir sur les tristes suites d'une ignorance aussi stupide, & dès-lors l'objet lui parut sans doute plus affreux que risible. Le spectateur rit de l'hypocrisie de Tartufe, ainsi que de la simplicité d'Orgon, tant que ni l'une ni l'autre ne lui laissent entrevoir aucune suite dangereuse. Mais le trompeur vient-il à se montrer dans tout son jour? Le trompé paroît-il en danger ? Le rire se change en horreur & en pitié.... La même circonstance peut paroître

risible à l'un & douloureuse à l'autre, suivant que l'on prend plus ou moins d'intérêt à celui qui s'y trouve. Les extravagances de nos amis nous font ordinairement de la peine, celles de nos ennemis nous font plaisir, & celles des personnes indifférentes nous font rire. Le rire est donc un mouvement particulier, accompagné d'une sorte de sensation mixte; mais en lui-même il est aussi nécessaire pour notre félicité, que le sentiment d'horreur à l'aspect de l'immensément grand. Du reste, le philosophe qui pleuroit sur la folie des hommes, étoit peut-être plus heureux que celui qui passa sa vie à en rire.

Fin du premier Tome.

TABLE DES TRAITÉS

CONTENUS DANS CE RECUEIL.

TOME PREMIER.

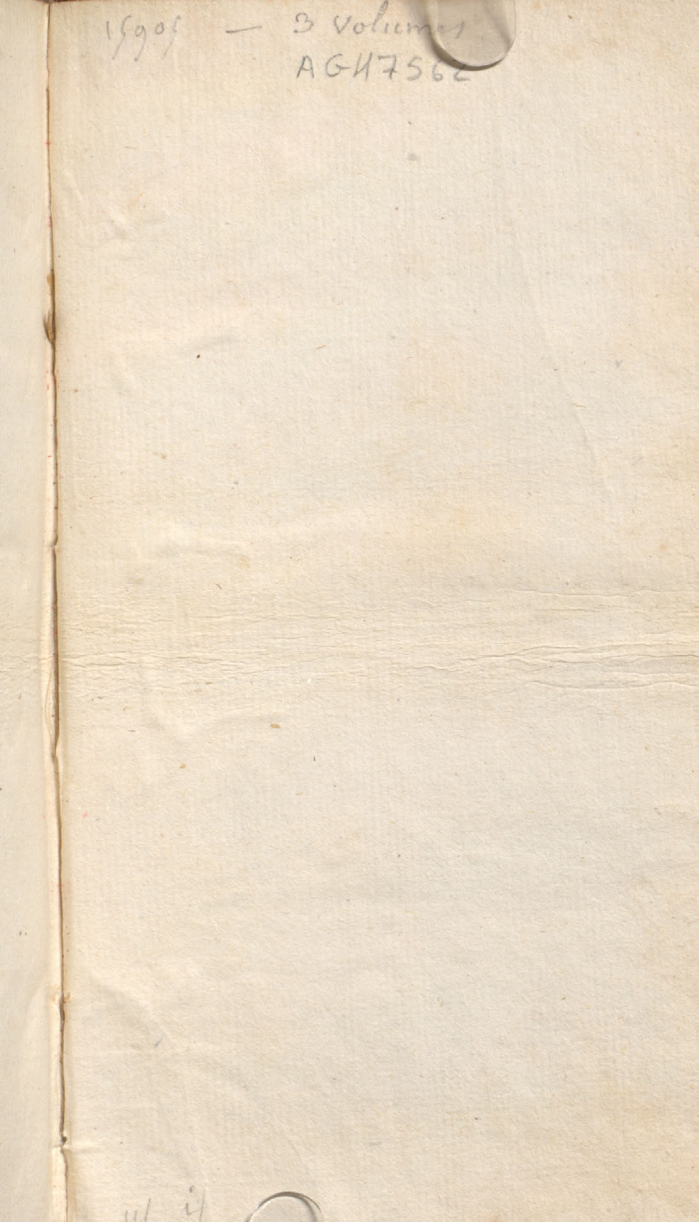
TOME SECOND.

TOME TROISIEME.

Fin de la Table.

TABLE.

Fin de la Table.


15905 — 3 volumes
AG47562





